FLAMEN

GUILLAUME DE LANDISAC A ALBERT D'ESTRIES.

La Haie-au-Loup, novembre 18...

J'arrivais en Bretagne, il y a cinq mois, mon ami, quand ta lettre m'est parvenue malgré la fausse indication de l'adresse : je n'habite plus Ploërmel, et je ne suis plus conseiller-général. Un autre a pris ma place; c'est, dit-on, un ami intime de la préfecture, un jeune auditeur au conseil d'état, qui danse à ravir. Je n'ai rien à dire contre cet écroulement de mes dignités et de mes ambitions; quand on a dissipé niaisement son patrimoine en quelques folles années, on est mal venu à se prétendre capable de veiller aux intérêts de son pays. Aussi me suis-je résigné de bonne grâce. Du moins n'emporté-je dans ma retraite ni rancune ni dépit : je n'ai pas à regretter de fausses démarches, ni d'humiliantes sollicitations, ni de compromettantes professions de foi. Je ne suis ni plus ruiné que je ne l'étais avant l'élection, ni plus fatigué de corps et d'âme, ni plus mécontent de l'existence, ni plus disposé à mépriser les hommes et à me croire victime de l'esprit d'intrigue des uns ou de la stupidité des autres. Au contraire, j'ai reconnu que mes concitoyens ont beaucoup de bon sens : pourquoi m'indignerais-je de n'avoir pas les bénéfices d'une fortune que j'ai perdue par ma faute, ou d'une attitude politique que je n'ai pas voulu prendre? Résigne-toi donc à ne voir en ton ami qu'un très modeste gentilhomme de campagne, et à le savoir heureux ainsi.

Il me reste, entre autres débris de ma fortune, un petit domaine de peu de rapport, mais de beaucoup d'agrément, où j'espère vivre sans peine avec mes neuf ou dix mille livres de rente. Tu vas rire,

toi qui m'as vu à l'œuvre pendant ces douze infernales années que je viens de perdre en si joyeuse et si peu frugale compagnie. Eh bien! cher, depuis cinq mois que je suis ici, je n'ai pas eu un regret pour nos petits soupers galans et truffés, pour nos demoiselles fardées, pour les quatre coquins insolens qui, sous prétexte d'être à mon service, faisaient de ma vie un objet de pitié pour moi-même. Ici rien de pareil : la Haie-au-Loup (c'est le nom de mon domaine) se compose de quelques bois et d'un petit logis sans caractère, assez fièrement campé sur la cime rocheuse d'une lande où la bise prend ses ébats et où sorciers et sorcières tiennent, dit-on, leurs assises, car nous sommes en plein pays de légende. De ma fenêtre, en regardant vers le couchant, mes yeux plongent dans les profondeurs de la forêt de Brocéliande, que Merlin a illustrée par ses amours et ses malheurs. Je vois d'ici le pli du vallon où coule la fontaine fatidique de Baranton. Là-bas, j'aperçois la gorge profonde du Val-sans-Retour, où le grand magicien périt victime d'un charme qu'il ne sut pas vaincre. Si le logis est médiocre, le cadre est splendide.

A l'intérieur, la maison est des plus modestes, et l'entretien n'exige pas un grand luxe de domestiques. Pour le moment, mes gens se réduisent à deux. Une vieille femme fort laide, mais honnête, soigne le ménage et fait la cuisine. Si tu viens jamais me voir, tu reculeras, je t'en préviens, à l'aspect des mets rustiques, compactes, étranges, qui échappent parfois à l'inspiration patriotique de mon cordon-bleu; moi-même, j'ai eu quelques momens d'effroi, mais on s'y fait. A côté de ce haut dignitaire, investi de toute ma confiance et qui répond au nom de Marie-Josèphe, ricane sans bruit un jeune gars de vingt ans; celui-là ne parle pas et répond à peine, le plus souvent par signes, tout cela par amour-propre : il a peur de parler moins bien que son maître, et il ne veut pas lui donner cette satisfaction. Il a en revanche, à perpétuité, un rire muet et narquois qui me prouve clairement que le drôle me juge et que mes défauts lui crèvent les yeux. Avec ces deux êtres grotesques, je ne me trouverais pas mal servi, si je pouvais leur inculquer un respect plus profond pour la propreté intérieure; mais chasser la poussière des lambris et des corniches, qui jamais a vu pareille invention? Pierre en a eu pour deux jours à se pincer les lèvres en me regardant; il m'a cru fou très certainement.

Je vais heureusement avoir un renfort. Ma bonne vieille tante, Mlle d'Elleven, la propre sœur de ma mère, consent à venir demeurer avec moi. Elle est pauvre, très pauvre même : du moins elle n'a pas à se reprocher d'avoir dissipé sa fortune; elle a trouvé moyen, au contraire, de vivre honorablement à Vannes avec une modeste rente de soixante louis environ; elle a su, avec si peu, faire du bien

autour d'elle... Ah! cher ami, il me sera bon, je crois, de voir Mlle d'Elleven heureuse près de moi avec les miettes de mon passé.

En attendant, pour fuir la poussière qui envahit ma demeure, je passe ma vie à courir les bois; je chasse le loup, le sanglier, sans compter le menu gibier, qui ne manque pas. Viens passer ici quelques semaines, et tu auras au retour de beaux exploits cynégétiques à raconter. Viens, et je te mène à l'assaut d'un vieux *solitaire* qui se moque impudemment des chasseurs du pays, et auquel j'ai juré guerre à mort. Si tu le veux, je te l'abandonne; péril et gloire, tout sera pour toi. Doute après cela de mon dévouement!

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, décembre.

Mon empressement à te répondre te prouvera, mon vieux camarade, que tu t'alarmais à tort, et que mon cœur ne t'est pas fermé plus que par le passé; tu connais ma vie comme ta propre vie, mon cœur mieux que le tien sans doute. T'ai-je caché jamais ni une action, ni même une pensée? Pourquoi redouterais-je tes conseils au moment où je suis résolu à les suivre? Ne les ai-je pas recherchés alors même que j'y résistais? Si je ne t'ai pas parlé de Laure dans ma dernière lettre, c'est qu'il m'est pénible d'aborder ce sujet. Mon ami, c'en est fait de ce dernier amour, auquel j'ai dû de belles heures pourtant, et qui s'est éteint avec le dernier sourire de ma jeunesse, car je me sens vieux aujourd'hui que je suis seul; j'ai sur le cœur des pensées lourdes d'un siècle.

Que te dire de ma rupture avec Laure? Elle est de ces femmes qui veulent être perdues, ou bien elles se croient dédaignées : dans le soin que je prenais de son honneur et de son repos, elle n'a voulu voir que la froide prudence d'un amant désabusé. Je l'aimais bien pourtant... Hélas! ai-je jamais aimé? Quand je fais apparaître dans mon souvenir les têtes charmantes, à demi oubliées déjà, dont chacune a été mon idole d'un jour, je cherche vainement parmi elles la trace d'un sentiment vrai et profond. Si je pouvais rencontrer quelque chose de semblable dans ma vie, peut-être serais-je plus indulgent pour moi-même; mais non, un tel amour m'eût préservé des autres. Je trompais Laure comme je me trompais moi-même. Il y a dans le sentiment qu'inspirent certaines femmes, dans l'âpre poursuite dont elles sont alors victimes, quelque chose d'ardent qui ressemble à la passion. On s'abuse en cherchant hors de soi-même l'objet de cette passion, on croit aimer parce qu'on désire, et l'on n'obéit en réalité qu'à un monstrueux égoïsme. Aimer, Albert, cela doit avoir un sens plus haut,

n'est-ce pas? Quel sentiment indéfinissable, presque divin, avions-nous imaginé au début de la vie, parmi les premiers troubles de notre jeunesse encore pure? Si tu as rencontré quelque part notre beau rêve réalisé, dis-le-moi, afin que je pleure de ne l'avoir pas connu, de ne pouvoir plus le connaître.

Que deviens-tu sans moi? M'as-tu oublié? Qui est-ce qui pense encore à moi là-bas? Ah! mon ami, les morts vont vite, et je suis bien loin déjà du monde des vivans.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, janvier.

Mlle d'Elleven est arrivée, il y a trois semaines, par un de ces jours de pluies interminables et d'ouragan dont ce pays semble avoir le privilége. J'étais allé jusqu'à Ploërmel attendre l'arrivée de la voiture de Vannes, qui devait l'amener. Les arbres dépouillés grelottant sous la pluie, la lande hérissée de rocs aigus, les routes défoncées, tout cet aspect morne de la froide saison me glaçait jusqu'à l'âme. Je redoutais presque l'arrivée de ma pauvre tante, que je m'attendais bien à trouver transie, harassée, et plus triste que la bise d'hiver; mais le premier coup d'œil m'a rassuré. A travers les vitres ruisselantes et tachées de boue de la voiture, j'ai aperçu son large et bon visage épanoui par un sourire. Je l'ai embrassée de bon cœur pour ce sourire-là. — Mon Dieu, mon cher enfant, a-t-elle dit pendant que je l'aidais à descendre, êtes-vous devenu fou? Venir à Ploërmel par ce temps de loup-garou, c'est insensé. Et puis ne restez point ainsi sous ces ruisseaux qui tombent du ciel sur votre tête; pour l'amour de Dieu, mettez-vous à couvert.

Elle n'a point trouvé d'autres plaintes à exhaler après ce rude voyage, entrepris pour moi. Un tel oubli d'elle-même m'a touché; mais, hélas! mon ami, la pauvre demoiselle est sourde. Çette découverte, à laquelle je n'étais point préparé, et que ses lettres ne m'avaient pas fait pressentir, m'a un instant atterré; j'ai entrevu l'isolement où nous allons vivre l'un près de l'autre presque aussi séparés que par le passé.

Pourtant, Albert, j'ai besoin de la vie de famille après cette moitié d'année que je viens de passer à la Haie-au-Loup. J'ai eu beau m'étourdir par le mouvement et le bruit, me mêler aux chasseurs du pays, dépister des chevreuils, faire la guerre aux loups : je n'ai pu tuer le sentiment de l'amère solitude, et pour un homme de mon âge, arraché brusquement à ses plus chères habitudes, bonnes ou mauvaises, la solitude a de dangereux conseils. Je suis moins fort peut-être que je ne te l'avais dit, moins résigné que je ne

le croyais sans doute : souvent je me prends à regretter,... quoi? En vérité, je ne sais, — rien de ce que j'ai perdu, mais quelque chose de plus grand, de meilleur, que je sens et que je ne puis nommer. C'est dans ces heures d'abattement qu'il est bon d'avoir près de soi une tendre affection, un cœur qui vous suit dans l'absence, — la bienvenue au retour, le foyer chaud et joyeux, le repas égayé par les doux *racontages* de la vie commune ou par l'échange des pensées trop lourdes, et jusqu'à la légère dépendance qu'on subit sans se plaindre. Voilà ce que j'avais rêvé; l'infirmité de ma pauvre tante a mis à néant une moitié de ce rêve. Depuis qu'elle est près de moi pourtant, la maison est devenue habitable. Marie-Josèphe modère un peu l'étrangeté de sa cuisine sibylline : à défaut de gaîté, la paix et l'ordre règnent partout. Ma bonne tante a pris possession de son gouvernement avec une joie d'enfant et cet aplomb modeste qui prouve qu'on ne se croit pas au-dessous de sa tâche. Elle m'aime de tout son cœur, et il est très doux d'être aimé ainsi. Et puis elle se trouve si heureuse, elle le dit avec tant d'ingénuité! Sérieusement elle n'imagine pas qu'on puisse être plus riche que nous le sommes, et plus d'une fois je l'ai surprise en extase devant les dorures ternies, les lampas fanés des meubles. Si tout cela n'est pas le bonheur, c'en est du moins un sourire.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, janvier.

J'ai suivi ton conseil; j'ai fait quelques visites, non pas dans les châteaux, presque tous déserts en cette saison, mais à Ploërmel même, chez les notabilités. Ah! cher Albert, il faut que tu sois doué à mes yeux d'une autorité singulière pour que je me sois résigné à pareille corvée. Que d'intérieurs grotesques, que de types vulgaires et de laids visages!... Ne va pas croire pourtant que tout soit ridicule dans nos provinces, que toutes les femmes soient laides, tous les hommes abrutis. Il y a des exceptions, même à Ploërmel, et dans nos vieux châteaux je connais des familles où la distinction est héréditaire; mais on peut excuser un peu de mauvaise humeur chez un homme qui vient de passer deux jours aux prises avec les beaux esprits de l'endroit et quelques commères à la langue affilée, qui n'auront pas attendu mon départ pour me mettre en pièces. On ne peut se faire une idée de l'incurable désœuvrement des petites villes enfouies au fond de nos provinces, et du besoin presque féroce que l'on a d'agiter une vie pesamment immobile, de dramatiser le néant; ce n'est pas la méchanceté qui déshonore les petites villes, c'est l'ennui. Aussi je n'ai pas été trop surpris d'ap-

prendre qu'on me soupçonne d'être l'amant de Mme X..., que je ne connais pas, et d'épouser la fille de l'adjoint, que je n'ai vue qu'une fois chez son père à l'époque des élections, et dont je n'ai pas songé, je le jure, à attendrir le cœur. Je me souviens qu'en m'offrant une chaise avec une obligeance un peu brusque, la pauvre demoiselle déchira largement autour du bras le corsage de sa robe, trop bien ajustée sans doute sur sa taille puissante : la stupeur de la famille entendant le sinistre craquement de l'étoffe, le trouble de la coupable cherchant à dissimuler l'inconvenante blessure, abrégèrent ma visite. Je souhaite que ma femme, si jamais j'en ai une, ait un peu moins de majesté dans les formes et un peu plus de solidité dans ses ajustemens.

La seule de mes expéditions qui mérite un souvenir détaillé, c'est ma visite chez la veuve d'un de mes anciens collègues du conseil-général, Mme Lemouton de Kérangoat. Je ne sais si tu te souviens de *la Prée*; j'ai dû mêler ce nom souvent à nos premières confidences, alors que j'étais enfant et amoureux de ma cousine Berthe. C'est une petite maison grise, enfouie sous le lierre et dominée par une tourelle pointue, surmontée d'une haute girouette : elle nous plaisait singulièrement à Berthe et à moi; elle était alors inhabitée, et notre imagination romanesque y installait naïvement ses rêves; nous faisions même le projet d'acheter la maison sur nos économies. Cette passion s'était si fortement emparée de notre esprit que nous poussâmes l'héroïsme jusqu'à mettre rigoureusement de côté pendant deux mois tout l'argent que nous recevions pour nos menus plaisirs : je ne sais plus quelle grande tentation dissipa du même coup notre ambition et notre trésor. Depuis ce temps, Berthe est morte, et je n'avais pas revu la Prée; aussi n'est-ce pas sans émotion que j'ai sonné l'autre jour à la porte de la maisonnette où Mme de Kérangoat vit depuis son veuvage. Je reconnaissais avec attendrissement le petit verger et ses pommiers inclinés par le vent, l'étroit jardin avec ses plates-bandes symétriques aboutissant à une charmille dont les feuilles desséchées jonchent en ce moment la terre. C'est là qu'est éclos mon premier rêve avec mon premier amour, si l'on peut donner ce nom à la tendresse enfantine que m'inspirait à douze ans la gentille Berthe. Un vieux jardinier, qui se promenait une bêche à la main dans les allées rectilignes du jardin, m'a introduit. Je ne pouvais, en le suivant, me défendre d'une sorte d'attendrissement superstitieux : il me semblait que cette maison, consacrée par mes plus purs souvenirs, ne pouvait m'être indifférente, et je redoutais presque de voir celle qui l'habite. Mme de Kérangoat pourtant n'a rien en elle qui puisse effrayer. Elle était à demi couchée sur une causeuse, et semblait lire avec recueillement. Comme elle passe pour la perle du pays, je crai-

gnais de la trouver fort guindée, un peu bas-bleu et prétentieuse : elle n'est rien de cela, mais plutôt tout le contraire. Petite, pâle, avec les cheveux d'un blond fauve, qui n'est pas sans éclat, elle parle, il est vrai, politique, discute avec assurance sur le monde, la littérature et les théâtres, mais tout cela faute de mieux, car elle ne craint pas de montrer ses dents blanches en riant de grand cœur à l'occasion, et ses yeux ont un clair rayon, quelquefois habilement voilé, qui fait songer à bien des choses. On ne peut nier aussi qu'elle n'ait une verve amusante et quelquefois une réelle éloquence au service d'une grande audace de sentiment. Bref, pour tout confesser, j'ai prolongé ma visite au-delà des limites ordinaires, je suis retourné la voir hier, et j'y dîne aujourd'hui; garde-toi cependant de me croire amoureux, car je ne fus jamais plus éloigné de l'être. J'oubliais de te dire qu'elle a la main fine et blanche, — tu sais mon faible pour cette petite perfection, — et le cou d'une souple rondeur, bien attaché à d'élégantes épaules. Je suis sûr que cette femme-là est très belle aux lumières.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup.

J'attendais de sages discours, mon cher Albert, de prudens avis. Tu me les as envoyés, tout est bien. Seulement je n'attendais pas un sermon aussi grave, armé de citations grecques et latines, sacrées et profanes. Tudieu! quel zèle apostolique!... En vérité, tu fais à la pauvre Lucie de Kérangoat une bien grosse injure en la comptant parmi les piéges sans nombre que l'enfer a semés sous mes pas, et à chacun desquels j'ai laissé, je dois l'avouer, quelque peu de mes ailes. Si tu prends feu ainsi au seul nom d'une femme et à la nouvelle que je l'ai vue trois fois en dix jours, que diras-tu de ma dernière aventure? Il n'est plus question de Lucie, de son cou blanc et de sa chevelure aux teintes fauves; c'est de bien autre chose qu'il s'agit. Mon vertueux ami, les landes infertiles de la Bretagne se sont fécondées pour moi, et dans ce pays de sorcières j'ai découvert une fée. Si tu ne crains pas de risquer ta conscience au récit de semblables maléfices, écoute mon histoire. Ce sera long, je t'en préviens : je compte ne te faire grâce d'aucun détail.

Il y a trois jours, je mariais la fille d'un de mes fermiers, — ce qui veut dire, comme tu le penses bien, que la belle Jeannie épousait, sans aucune participation de son seigneur suzerain, un robuste gars, large d'épaules, haut en couleur, orné de cheveux raides et durs comme des chaumes. Tout mon rôle dans l'affaire s'est borné à offrir un cadeau à la mariée et à la conduire à la mairie et à l'église : je dus aussi, bien malgré moi, promettre de paraître au souper.

Vers la nuit tombante, je m'acheminai donc, le fusil sur l'épaule et mon chien sur les talons, vers le Pin-Bili, qui n'est pas à plus de trois kilomètres de la Haie-au-Loup. A mesure que j'approchais, j'entendais de plus en plus distinctement les sons perçans du biniou alternant avec les couplets d'une ronde, et le bruit sourd des sabots frappant l'aire de la grange. Je marchais sans me hâter sur la neige durcie, et je n'étais guère à plus de cent pas de la ferme, lorsque la porte de la grange s'ouvrit, et dans la baie lumineuse deux femmes parurent, se dirigeant vers le corps de logis principal. Tout à coup je les vis s'arrêter brusquement, faire volte-face, et s'enfuir avec des cris aigus. Les chants, les danses, avaient subitement cessé, et l'on n'entendait plus à l'intérieur que de sourds chuchotemens et des voix étouffées. Il me fallut frapper longtemps avant que le père Mathurin se décidât à ouvrir, et il ne le fit pas sans trembler. Le long cri d'effroi qui accueillit mon entrée me prouva qu'on me prenait pour un revenant, un *poulpiquet*, ou pour le diable en personne. Mon grand manteau et mon chien noir étaient sans doute seuls coupables de cette déroute. Il ne fallut rien moins qu'un baiser rudement appliqué sur les joues de la mariée pour la convaincre de mon identité : encore faisait-elle mine de trembler un peu; mais, par égard pour le nouvel époux, je ne voulus pas la rassurer plus complétement. Quand l'assistance fut bien convaincue que je n'étais pas Lucifer, tous les hommes unanimement se déclarèrent prêts à affronter le diable avec ses cornes, et rejetèrent le désordre sur la poltronnerie des femmes; celles-ci ripostèrent avec aigreur, et la querelle se fût peut-être échauffée, si je n'avais pris le bras de la mariée pour la conduire au souper.

Le père Mathurin est un riche fermier; aussi le repas était-il splendide : oies grasses, canards aux oignons, andouilles grillées, lard rose et artistement taillé, veau à toutes les sauces, crêpes de blé noir larges comme un guéridon et minces comme une dentelle, *lait pilé*, caille-bottes, châtaignes bouillies, pommes rondes et vermeilles comme les joues des fillettes, tel fut le menu servi dans un ordre pittoresque dont je n'ai pas saisi la loi; le tout arrosé de cidre de l'année et de bon vin, sorti de ma cave, qui seul me soutenait contre les assauts livrés à mon estomac par la cuisine indigène. Autour de la table, étroite et longue, nous étions tous assis sur les larges coffres en chêne à l'aide desquels on s'introduit, non sans peine, dans les chars-lits bourrés de paille jusqu'au plafond, et qui, avec leur petite ouverture ornée d'une grossière courtine, ressemblent à de gigantesques carrosses alignés le long des murailles. Par une porte basse ouverte tout au large, mes yeux plongeaient dans une immense pièce, à la fois étable et cuisine, d'où sortaient à chaque instant les servantes pliant sous le poids des rô-

tis ou le bras armé de cruchons de cidre mousseux. L'âtre, grand comme ton salon, dévorait, sans en paraître embarrassé, des arbres presque entiers, et projetait des lueurs vigoureuses sur les enchevêtremens de la charpente, où s'alignaient les piles de chanvre destinées au travail des veillées et les régimens de citrouilles, ressources de l'hiver, dont les faces blafardes et luisantes semblaient s'agiter sous le reflet mouvant de la flamme. Tout au fond, le mufle enfoui dans le foin et paresseusement couchées sur la litière fraîche, se groupaient les vaches et les bêtes de labour; des poules inquiètes remuaient sur leurs perchoirs, et un coq rouge, trompé par l'éclat du feu, annonçait de temps en temps le lever du jour d'une voix rauque et troublée qui provoquait chaque fois l'hilarité de l'assemblée.

On buvait, on chantait à la table des mariés; on s'embrassait sans sourciller, et le plus malin des gars faisait à ses voisines de bonnes grosses farces inspirées par la vieille gaîté gauloise.

— Je te dis, moi, disait en ricanant le grand Pierre, qu'à Concoret les saints *ne datent de rien.*

— Je te dis, moi, s'écriait un jeune gars, les oreilles rouges d'indignation, que les saints de Concoret se sont envolés au ciel aux yeux de tout le monde. Le curé, qui était nouveau-venu dans le pays, les avait condamnés à être brûlés, parce que, paraît-il, ils n'étaient pas reconnus à Rome; mais la preuve que c'étaient de vrais saints, c'est qu'à peine furent-ils dans le four, on l'entendit éclater avec un bruit épouvantable, et les saints disparurent dans un nuage : mon père a vu ça.

— La belle malice! Le sacristain avait fourré de la poudre tout plein leur robe.

— Pierre, tu es un impie! Tu finiras mal, c'est moi qui te le dis!

Et le petit Firmin, s'élançant comme un bélier sur son adversaire, l'envoya, d'un coup de tête dans l'estomac, rouler au pied du dressoir, chargé de grossières verreries et de faïences qui rendirent en se heurtant un son plaintif. Pierre allait riposter, mais on les sépara : ils continuèrent encore quelques instans à s'injurier au nom de leurs saints, puis la paix se rétablit, et ce fut le tour des longs récits de revenans et de loups-garous. Chacun écoutait en frémissant et retenant son haleine, et l'on n'entendait plus que la voix mystérieuse du conteur et les rauques palpitations de l'horloge dressée le long du mur dans sa gaîne de bois sombre aux angles brillans de cuivre. Quelquefois le souffle sonore d'une des bêtes endormies dans la pièce voisine faisait passer un frisson sur l'assemblée entière : on se détournait avec épouvante; puis, devant le regard effaré de son voisin, on éclatait de rire. Cela redonnait du courage, et, après avoir bu un nouveau coup, on secouait pour un

moment cette oppression de terreur superstitieuse, délices et tourment des imaginations bretonnes.

Cependant tout finit en ce monde, même une noce de campagne. J'avais donné le signal du départ, et les invités se dispersaient par petites bandes, plus ou moins nombreuses selon la direction que chacun devait prendre. Cinq ou six hommes et autant de femmes s'étaient joints à moi. Il faisait très froid : la lune répandait une lumière d'une rare intensité, accrue encore par l'éclat de la neige; l'air était si léger et si calme que le moindre bruit retentissait à de longues distances. Nous longions la forêt, rasant les arbres chargés de givre, dont les ombres se projetaient sur le sol blanchi. Il y avait des loups qui hurlaient au loin, et les chiens du pays leur répondaient par un chœur formidable. — C'est la chasse du Bois-Jagut qui passe, disaient les femmes en se signant, et aussitôt histoires de défiler, plus effrayantes les unes que les autres, en sorte que toutes les cervelles étaient à l'envers, et que les femmes se serraient autour de moi comme des brebis à l'approche du loup, tandis que les garçons leur marchaient sur les talons sans se piquer d'héroïsme. Nous traversions une lande qui domine un vaste horizon, et qu'un ravin coupé à pic sépare de la forêt de Brocéliande. Au fond de cette gorge coule un ruisseau qui parfois se donne des airs de torrent, et qui va se jeter, à quatre ou cinq cents mètres de là, dans trois étangs successifs que le ravin, subitement élargi, enserre de toutes parts. Cette nuit-là, les eaux capricieuses étaient muettes, emprisonnées sous une couche de glace. Le sol de la lande, partout déchiré par les pointes du roc, qui s'élancent parfois à une grande hauteur, rend la marche presque périlleuse en cette saison.

Depuis quelques instans, je remarquais l'agitation de mon chien: il allait, venait, d'un air inquiet, tantôt s'élançant en avant à travers les rochers, qui bientôt le cachaient à ma vue, tantôt bondissant autour de moi avec de petits gémissemens, comme s'il suivait une piste. Il n'est pas rare de voir sur la *mauvaise grée*, comme on l'appelle, des loups et des sangliers que la faim pousse vers le petit hameau de Tréhoranteuc, dont le mince clocher se profile à l'horizon, et, mon instinct de chasseur s'éveillant, malgré l'heure avancée, j'armai machinalement mon fusil et je suivis Rack. Dès qu'ils comprirent mon dessein, mes compagnons jetèrent les hauts cris. — Le chien ne donne pas de voix, comme lorsqu'il est en chasse; cela ne présage rien de bon. Il se dirige vers le Jardin-au-Moine, et c'est un lieu hanté; chacun sait *qu'il y revient*. Plusieurs personnes y ont vu des animaux de forme étrange, qui disparaissaient tout à coup et reparaissaient sous une autre forme. Des chasseurs qui poursuivaient un loup se sont trouvés en face d'un moine

prosterné, et en approchant ils ont vu briller au fond du capuchon les orbites vides d'un squelette. — Et mille autres histoires aussi épouvantables qui n'ébranlèrent pas ma résolution. Mes compagnons me laissèrent donc partir en me souhaitant bonne chasse, mais sans songer à me suivre, excepté Pierre pourtant, qui se déclara prêt à m'accompagner : ce garçon était un foudre de guerre.

A la clarté de la lune, nous distinguions nettement les traces de Rack sur la neige, fort heureusement, car il avait disparu, et ce ne fut qu'après un bon quart d'heure de marche que nous l'aperçûmes enfin, au détour d'une roche, à quelque distance, le poil hérissé, et grondant sourdement. Il était arrêté à l'entrée d'une sorte d'enceinte elliptique de vingt-cinq pas de long environ sur deux ou trois de large, qui sans doute a servi autrefois de sépulture et qu'on appelle dans le pays le Jardin-au-Moine.

J'avais eu le temps à peine de distinguer étendue contre le mur intérieur de l'enceinte une masse noire et confuse, lorsque Pierre poussa un cri terrible : « Le moine! c'est le moine! » Et il s'enfuit à toutes jambes.

Ris, Parisien sceptique, trop bien défendu contre les surprises de l'imagination dans ton petit logis bien clos, bien clair, dont l'œil suit sans peine les contours : tu ne peux rien comprendre à nos légendes, à nos terreurs, filles des longues rêveries et des horizons brumeux; tu ne sais pas tout ce que l'on peut voir dans les blanches vapeurs qui s'élèvent le soir entre ciel et terre, emportées par un souffle du vent. Tu n'as jamais vu le spectre immobile, caché dans un tronc mutilé, et qui tend au détour du chemin ses bras noueux et difformes vers le passant. Tu n'as jamais entendu la voix lamentable qui gémit dans les champs de genêts, ni le pas furtif qui te suit le soir et retentit sur la lande. Comment pourrais-tu comprendre ce que j'ai ressenti à ces mots de Pierre : « Voici le moine! » Ce fut une curiosité violente, irréfléchie, mêlée à une sorte d'horreur, comme celle d'un profane qui, furtivement introduit dans un temple des dieux, serait prêt à surprendre le secret de l'oracle.

En quelques pas rapides, j'atteignis le Jardin-au-Moine; c'était bien un corps humain qui gisait sur la neige à mes pieds, mais non pas un moine. C'était une femme enveloppée d'une mante brune, dont le capuchon rabattu justifiait en quelque sorte l'effroi de Pierre. J'essayai d'écarter ce capuchon qui cachait entièrement son visage; mais ses doigts crispés retenaient trop fortement l'étoffe autour du menton. Ce devait être une paysanne des environs, surprise par le froid et endormie de ce dangereux sommeil qui parfois n'a pas de réveil.

Je voulus la soulever, mais je m'aperçus bien vite que je ne pour-

rais porter longtemps ce corps inerte sur un sol rocailleux dont les aspérités se cachaient sous la neige. J'appelai Pierre; le drôle avait depuis longtemps disparu et ne répondit pas à mes cris. Je revins à cette femme, toujours inanimée, et, l'enveloppant de mon manteau, je fis coucher Rack sur ses pieds; tous mes soins, tous mes efforts semblaient inutiles, et je restai fort soucieux : laisser cette femme pour aller chercher du secours, c'était m'exposer à la trouver morte au retour. Le froid me pénétrait, et pour lutter contre l'engourdissement il me fallait marcher à grands pas. Chaque fois que je passais devant le Jardin-au-Moine, je pouvais m'assurer que la femme était toujours étendue dans la même immobilité, et je ne songeais pas sans effroi à la longueur des nuits en cette saison, lorsqu'enfin un faible gémissement frappa mon oreille. Je vis Rack debout et la femme qui s'agitait en essayant de se soulever. Je m'agenouillai près d'elle et la soutins de mon bras; elle balbutia quelques mots que je ne pus entendre, puis sa voix devint plus distincte. « Est-ce toi? dit-elle; m'as-tu pardonné? » Elle fit alors un brusque mouvement et serait retombée, si je ne l'avais soutenue. Le timbre de sa voix nette et pure tranchait tellement avec l'accent des femmes de ce pays que je me penchai vivement pour la voir; je ne sais si ma curiosité l'effraya, mais elle ramena plus étroitement autour de son visage les plis de sa mante. — Qui êtes-vous? dit-elle après un instant, et pourquoi suis-je ici?

— Pourquoi vous êtes ici, c'est ce que je ne puis dire. Qui je suis? Un passant qui vous a trouvée sur la neige, où peut-être vous alliez périr.

— Ah! je me souviens!... La fatigue, le froid! Je souffre bien encore, monsieur.

Son accent presque enfantin me toucha.

— Que puis-je pour vous? Où dois-je vous conduire?

— Je ne sais.

— Comment êtes-vous ici, seule, à pareille heure?

— Je me suis égarée, répondit-elle très bas; mais il me semble que je pourrai marcher maintenant. Suis-je loin de quelque village?

— Le plus voisin est à trois kilomètres environ.

— C'est bien loin!

Je l'aidai à se lever, mais elle se soutenait à peine. Le meilleur parti à prendre était de gagner la Haie-au-Loup, où nous pouvions être en moins d'un quart d'heure. Je le lui proposai.

— Chez vous? dit-elle avec une défiance un peu brusque; mais je ne vous connais pas. Qui êtes-vous?

— Moi non plus, je ne vous connais pas, madame; pourtant je me mets à vos ordres pour vous conduire chez moi, si vous le trouvez bon, ou dans tout autre lieu, si vous le trouvez meilleur.

Quoique je ne pusse voir ses yeux, je sentais qu'ils m'observaient attentivement.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'une voix plus douce, quoique ferme; mais vous comprendrez qu'il ne peut me convenir de suivre ainsi un inconnu.

— Et qu'allez-vous faire seule?

— Si vous voulez bien m'indiquer le chemin, j'essaierai de gagner le prochain village.

Cette fierté, cette réserve dans une situation si cruelle m'étonnèrent, et je résolus de ne pas laisser si tôt échapper mon roman.

— Je suis le comte de Landisac, et je demeure près d'ici avec une vieille parente, Mlle d'Elleven, chez laquelle vous trouverez les soins et les égards qui vous sont dus. Faites-moi la grâce, madame, d'accepter l'hospitalité sous mon toit.

Elle hésita un moment, puis, se tournant vers moi avec un air de décision et de confiance, elle accepta le bras que je lui offrais, et nous nous dirigeâmes vers la Haie-au-Loup. Son pas, d'abord assez ferme, devint bientôt inégal et mal assuré : à chaque instant, je craignais de la voir tomber; pourtant elle ne se plaignait pas. Ce ne fut pas sans un grand soulagement que j'aperçus à travers les chênes dépouillés les murailles de la Haie-au-Loup. Il était temps d'arriver : les forces de ma compagne semblaient épuisées.

Tout dormait au logis, mais un bon feu achevait de se consumer dans l'âtre; la bouilloire chantait dans les cendres, et sur un guéridon, près de la lampe presque éteinte, le thé était préparé. Elle se laissa tomber sur un fauteuil avec un air d'inexprimable lassitude. J'avançai son fauteuil près de la cheminée, et après avoir ranimé le feu, je lui versai une tasse de thé très chaud. Elle accepta mes soins avec la docilité et l'indifférence d'une enfant, sans paraître même les remarquer.

— Vous êtes accablée de fatigue, je vais faire préparer votre appartement.

— Ne réveillez personne, s'écria-t-elle vivement. Et comme j'insistais : — C'est inutile; une chaise dans un coin, voilà tout ce qu'il me faut. Permettez-moi, monsieur, de vous faire mes adieux et mes remercîmens à la fois, car je compte partir demain dès le matin.

Elle fit un effort pour se soulever, mais elle ne put y parvenir.

— Ne voulez-vous pas ôter votre mante? dis-je en touchant légèrement l'impénétrable capuchon qui m'impatientait. Elle dénoua lentement et avec négligence les rubans de sa mante et la laissa retomber en arrière. Ah! mon ami, j'étais trop récompensé de ma peine. Figure-toi une enfant de vingt ans au plus, des traits délicats, mais fermes, le teint éclatant de pâleur. Dans les secousses de la nuit, son peigne s'était détaché et avait entraîné son épaisse

chevelure noire, hardiment plantée sur un front large, mais un peu bas : ses yeux humides et profonds me regardaient à travers leurs longs cils. Je cherchais un compliment en rapport avec sa beauté et les sensations qu'elle faisait naître, mais elle m'adressa brusquement la parole.

— Connaissez-vous Paris? dit-elle.

— Oui. Est-ce donc à Paris que vous allez?

— Peut-être. Ne pensez-vous pas qu'une femme privée subitement, par des circonstances exceptionnelles, de tout appui, de toutes ressources, pourrait à Paris, plus aisément qu'ailleurs, se procurer des moyens d'existence?

Sa beauté, sa jeunesse, notre bizarre rencontre, cette question singulière, hardie, me jetèrent tout à coup dans un doute étrange sur cette belle personne. — Des moyens d'existence? Mais cela dépend de ce que l'on entend par là. Une femme jeune, jolie, si elle aime le plaisir, n'est jamais embarrassée, ni à Paris, ni ailleurs...

Je l'observais, mais elle ne se troubla pas, et ses grands yeux sérieux restèrent fixés sur moi avec la même expression candide et triste.

— Si au contraire, repris-je vivement, il s'agit d'une vie grave, austère...

— C'est cela même, dit-elle; une vie laborieuse,... dure, s'il le faut, pour une femme qui ne craint pas de souffrir.

— Vous êtes bien jeune, madame, pour souffrir.

— Je suis bien vieille au contraire, monsieur; mais cela importe peu.

— Avez-vous quelques recommandations, quelques amis?

— A Paris?... personne... J'ai habité Paris à deux reprises, et plusieurs mois chaque fois; mais c'était dans des circonstances si différentes! Je n'y ai rien appris de ce qu'il m'importerait en ce moment de savoir. Vous êtes, monsieur, la première personne près de laquelle je peux prendre un renseignement. Il me semble que mon projet vous effraie.

— Je l'avoue.

— Est-il donc si difficile de vivre quand on est forte et qu'on a de la volonté? Tant de femmes se suffisent par leur travail...

— C'est qu'elles ont commencé de bonne heure.

— Mais la nécessité, monsieur, est une rude maîtresse : on doit apprendre vite quand il y va de la vie.

— Mon désir n'est pas de vous décourager, madame.

— Ah! ne craignez rien; il vaut mieux aborder la lutte sans illusions.

— Ne pourrais-je vous offrir?...

— Rien, monsieur; merci, je n'ai besoin de rien.

— Pas même d'un conseil ?

Elle sourit faiblement comme pour m'encourager à parler.

— Vous avez sans doute des parens?

— Si j'en avais, aurais-je besoin de conseils ?

— Quoi! personne, absolument personne?

— J'ai un ami, répondit-elle avec une certaine hésitation; mais il se peut que nous soyons séparés pour longtemps.

Tout en parlant, elle se pencha vers le feu, et appuya son visage sur sa main pour me cacher sans doute deux grosses larmes que j'ai très bien vues, et qui sont tombées l'une après l'autre sur sa robe noire. J'avais au bout des lèvres une pensée qui m'était venue depuis un instant, mais je n'osais l'exprimer. La dignité simple de cette jeune fille, si abandonnée pourtant, m'intimidait. « Si vous vouliez!... » Je m'arrêtai, ne trouvant pas de mots pour rendre ce que j'avais à dire. — Voici mon conseil, repris-je enfin, souriant malgré moi de mon embarras; reposez-vous cette nuit le moins mal que vous pourrez, et demain nous demanderons son avis à ma tante, Mlle d'Elleven; c'est une personne d'un grand cœur et d'un bon esprit.

— Je crois que vous avez raison, monsieur, dit-elle après un instant de réflexion; c'est là un bon conseil.

Je l'ai conduite à la chambre des étrangers, et je suis rentré chez moi à demi mort de fatigue, mais roulant dans ma tête un projet qui me semblait, qui me semble encore la plus heureuse idée du monde.

Dès le matin, j'étais chez Mlle d'Elleven, je lui racontais mon roman et lui faisais part de mon grand projet, qu'elle accueillit sans objection; je m'y attendais, car il n'y a personne qui soit plus romanesque que les femmes dont la vie a été constamment pure et consacrée à des devoirs sévères; j'ai toujours remarqué qu'elles gardent dans un âge avancé le goût des aventures et l'heureuse crédulité de la jeunesse; elles lisent avec passion les plus mauvais romans, s'y attachent, et se dédommagent ainsi par des émotions désintéressées de ce que leur propre vie a eu de terne ou de désenchanté. J'étais donc bien sûr d'émouvoir Mlle d'Elleven; mais le succès a dépassé mon attente : elle s'est levée en toute hâte, m'a remercié avec effusion et m'a comblé de tant de louanges que j'ai craint un instant de n'être qu'un monstre d'hypocrisie en me voyant l'objet de tant d'admiration pour une chose qui me convenait si fort. Saint Vincent de Paul, à l'en croire, n'avait qu'une charité médiocre, comparée à la mienne. Pourtant ma vertu n'a rien eu de sublime. Je songeais depuis longtemps à donner à ma tante une compagne qui pût la distraire quand je suis absent, et l'entourer des soins que son âge réclame. L'aventure de la nuit m'a semblé une occa-

sion providentielle de réaliser ce dessein. La seule difficulté, selon moi, était de faire accepter cette combinaison à celle qui en était l'objet; mais Mlle d'Elleven s'en est chargée et a réussi : sa figure vénérable, sa délicate bonté d'âme méritaient bien ce succès. La belle jeune fille a été installée dès le jour même dans ses nouvelles fonctions. Quand elle est descendue avec sa robe noire, son petit col plat et sa riche chevelure simplement tordue sur la nuque, elle m'a semblé plus belle sous ce costume de puritaine que le soleil, la lune et les étoiles tout ensemble.

Depuis qu'elle est ici, il me semble déjà qu'il fait moins froid, quoique, à vrai dire, tout le monde ne soit pas de mon avis. J'aperçois dans la cour Pierre qui rentre en soufflant dans ses doigts; il a le nez bleu, les oreilles violettes, et ne paraît pas se douter du radoucissement de température dont je suis redevable à Mlle Flamen. Elle a nom Flamen, mon ami; qu'en penses-tu? Ce n'est pas un nom cela, Flamen! Pourtant elle ne s'en connaît pas d'autre, nous a-t-elle dit. Elle n'a ni père ni mère, — pas de mari non plus, grâce au ciel! — et elle a été élevée par un ami, — cet ami m'inquiète, — près duquel elle a vécu jusqu'à ce moment. Voilà toute son histoire. Quant aux raisons qui l'ont obligée à quitter subitement cet ami, elle nous a déclaré en termes fort nets et fort simples que ces détails-là n'intéressaient qu'elle-même et qu'elle nous serait obligée de vouloir bien lui épargner toute question à ce sujet. Et ce qu'il y a de vraiment surnaturel en tout ceci, c'est que nous nous le sommes tenu pour dit, ma tante et moi, et nous respectons jusqu'au scrupule l'incognito de cette jeune déesse déguisée en simple mortelle. Que penseraient de l'aventure les sages de ce monde? que pense mon ami Albert? Je crois l'entendre d'ici gémissant, consterné : — Dieux immortels! Guillaume est devenu fou! — Et pourquoi donc? qu'ai-je à risquer, je te prie? A moins d'emporter la maison sur son dos, Mandrin lui-même ne ferait pas ses frais ici. Quant à la moralité de Mlle Flamen, tu me permettras de n'en prendre souci ni pour moi, ni pour Mlle d'Elleven, dont la vertu est à l'abri du plus mauvais voisinage. D'ailleurs c'est faire une mortelle injure à cette jeune fille que de plaisanter ainsi : on n'a pas tant de candeur sur le front, ni un regard si droit et si ferme, lorsqu'on est une aventurière vulgaire. Il y a là un joli mystère à deviner : c'est un plaisir des dieux que le hasard a jeté sur mes pas.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, mars.

Mon cher ami, je vous ai toujours soupçonné de n'être qu'un pédant. Que vois-tu donc de si menaçant, mon Dieu! dans l'instal-

lation de Mlle Flamen près de ma tante? Pour qui trembles-tu? Si c'est pour moi, calme-toi de grâce; je suis trop vieux pour me laisser prendre aux beaux yeux d'une fillette, et je me persuade de plus en plus que je n'ai jamais eu de cœur au sens jeune et sentimental du mot... Est-ce le repos de Mlle Flamen qui t'inquiète? Ne vas-tu pas t'imaginer que j'ai placé cette jeune fille sous la protection de ma tante afin de lui faire la cour tout à mon aise? Mais, dis-tu, s'il était arrivé qu'au lieu d'être jeune et jolie, Mlle Flamen ne fût ni l'un ni l'autre, aurais-je agi comme je l'ai fait? Eh morbleu! non : qu'ai-je besoin ici d'un maussade visage ou d'une aigre vieille fille? C'est un rayon de soleil qu'il faut entre nos deux hivers; ce rayon de printemps, je l'ai trouvé tout transi sur la neige, et je lui ai ouvert la porte du logis : voilà tout le mystère et le machiavélisme.

Cette jeune fille, du reste, est d'une simplicité et d'une réserve qui découragent les soupçons, elle ne quitte pas Mlle d'Elleven, elle lit à ses côtés ou se promène pas à pas avec elle. Je ne puis assurément me plaindre de sa politesse, mais je dois avouer qu'elle ne recherche ma société en aucune manière, et qu'elle ne prend qu'un plaisir médiocre à ma conversation.

Je lui crois quelque gros souci malgré ses airs de calme; elle a de longs regards perdus et songeurs qui la trahissent. Je l'étudie avec persistance, car elle m'inspire une curiosité violente; c'est à coup sûr le sentiment le plus vif que j'aie ressenti jusqu'à présent près de ce beau sphinx de marbre qui semble cacher sous ses longues paupières comme un reflet du soleil d'Orient.

Hier, au moment où je montais à cheval, elle m'a remis une lettre assez volumineuse en me priant de la jeter à la poste. Cette lettre est adressée à M. John Butler, agent d'affaires à Londres. Évidemment ce Butler est un intermédiaire : le demi-sourire qui a glissé sur ses lèvres quand j'ai machinalement jeté les yeux sur l'adresse aurait suffi à m'en convaincre, si je ne l'avais déjà pressenti.

FLAMEN A M. JOHN BUTLER.

La Haie-au-Loup, mars.

Soyez assez bon, cher monsieur, pour faire remettre immédiatement le paquet ci-inclus à mon excellent ami M. Walter Marsham, et rendez-moi le service de lui laisser ignorer provisoirement mon adresse. Vous me transmettrez vous-même sa réponse. Je vous demande pardon de tout ce mystère, qui s'éclaircira bientôt, et vous prie de compter sur ma reconnaissance.

FLAMEN A WALTER.

« Ne t'inquiète pas de moi, ne me cherche pas, ne me maudis pas; tu recevras bientôt de mes nouvelles et l'explication de ma conduite. » Ces mots que j'ai laissés pour toi en partant, tu les as lus, n'est-ce pas? Je n'ose songer à ce que tu as dû penser, à ce que tu as dû souffrir. Écoute-moi, Walter, sois patient; il faut que tu connaisses enfin le fond de ma conscience, et si je t'ai quitté, c'est pour te faire librement cette confession.

Que je t'aime, tu n'en peux douter; je ne connais que toi au monde, tu as été ma providence visible, et si loin que je remonte dans le passé, je ne rencontre à toutes les heures de ma vie que ton regard attentif à me suivre et à veiller sur moi. Je devais avoir un peu moins de trois ans, m'as-tu dit, lorsqu'un jour, dans une de tes explorations scientifiques, le hasard t'amena au seuil du désert, dans une oasis envahie par des bandes du Maroc. Tout avait été pillé, saccagé, brûlé; la tribu avait fui devant la razzia, et ce fut parmi des ruines, dans les bras de ma mère mortellement atteinte, et dont le dernier regard t'implorait pour moi, que tu me trouvas, effrayée et sauvage. Je n'avais plus de famille ni de patrie, pas même un nom, et je te repoussais en pleurant, en balbutiant des syllabes inconnues. Dans la nuit de mes souvenirs, je crois te voir encore courbé et creusant le sable embrasé où ma mère repose, grâce à toi, sous un amas de pierres moins lourd peut-être que ne le fut pour elle le poids de sa courte vie. Je ne sais si j'ai rêvé ou si réellement je me souviens d'avoir vu son jeune visage, recouvert du pan de son voile blanc, disparaître peu à peu sous le sable comme la neige qui fond aux rayons du soleil.

Tu m'emportas dans tes bras, et depuis ma vie a été l'ombre de la tienne : tu m'as élevée avec amour, prélevant, pour me les consacrer, plusieurs heures chaque jour sur tes graves études, pour lesquelles tu t'étais jusqu'alors si fortement et uniquement passionné; tu m'as appris à voir, à penser : comment oublierai-je cela? Jamais tout ce que je te dois n'a été plus présent à mon esprit que dans ces derniers mois de crise, qu'en ce moment surtout où pourtant je suis si coupable envers toi.

C'est toi qui m'as révélé la magnificence du monde qui nous entoure; de bonne heure tu m'as enseigné à lire dans le livre immense, à reconnaître dans l'harmonie des choses l'âme divine de qui tout procède. Les régions les plus hautes de la métaphysique, dont tu as fait ton glorieux domaine, je les ai abordées à ta suite; encouragée par toi, j'ai osé regarder en face les plus graves problèmes que se pose l'âme humaine. Tu sais avec quel orgueil et quel en-

thousiasme je me suis efforcée de devenir ton disciple! Je m'enivrais de ta gloire, heureuse de t'aimer quand tous t'admiraient.

Je me croyais ta fille; aussi je fus littéralement terrifiée quand, il y a quelques années, tu m'appris le mystère de mon origine : n'être rien pour toi quand je m'étais flattée que tu étais mon bien, mon royaume, sur lequel j'avais droit souverain! Je vécus plusieurs jours dans une véritable exaltation de désespoir; puis il me vint tout à coup une idée singulière : je résolus de devenir ta femme, afin d'être assurée de ne te quitter jamais. Je me rappelle ton étonnement lorsque je te fis part de cette résolution : tu commenças par sourire et par railler doucement cette profonde combinaison d'une cervelle de quatorze ans; tu me représentas que j'étais trop jeune pour disposer de ma vie, que tu étais presque un vieillard à côté de moi; tu m'avouas humblement que tu n'avais jamais songé à plaire et que tu craignais de ne savoir pas rendre une jeune femme heureuse, que j'aurais dans tes études favorites d'austères rivales, dont je ne soupçonnais pas la tyrannie; puis, comme tu ne réussissais qu'à me faire pleurer sans m'ébranler, tu m'embrassas avec tendresse. — Eh bien! soit, me dis-tu; nous verrons à ta majorité; d'ici là, n'en parlons plus.

Il n'en fut plus question en effet, et je me calmai sur cette vague promesse. Nous reprîmes avec ardeur nos habitudes studieuses; tu étais alors engagé dans ta grande querelle avec les écoles matérialistes allemandes, qui t'accusaient de timidité, et te reprochaient de t'attarder dans une sorte d'idéalisme nuageux. Je m'associai à tes émotions, presque à la lutte, écrivant sous ta dictée, résumant, faisant des recherches, mille fois plus ardente que toi dans la polémique, plus fière dans le succès. C'est à l'issue de cette longue querelle, qui dura plusieurs années, que tu projetas un voyage vers l'Asie : les vieilles théogonies de l'Inde t'attiraient; moi, je frémissais de joie à la seule pensée de ces régions nouvelles.

Un matin j'étais près de toi, sur le banc de la terrasse, et nous parlions de ce projet favori. Déjà je te devançais à travers les contrées embaumées du Lahore et sur les bords du fleuve sacré, près de l'antique Bahar, berceau vénéré du prophète. Un flot de poésie jaillissait pour moi de cette terre lointaine et des noms mêmes, lumineux et sonores : je nageais dans les éblouissans rayons du soleil de l'Inde, quand tout à coup il se fit dans mon esprit comme une nuit. Je ne sais quel froid subit, quel désenchantement s'abattirent sur moi; je me sentis terrassée par un inexplicable dégoût de tout ce qui m'avait charmée jusqu'alors. Comme l'apôtre sur la route de Damas, je roulai dans la poussière, et je me dis : « A quoi bon? Que nous reviendra-t-il de tant d'efforts? Où allons-nous? Arriverons-nous jamais? Quoi! peser dans sa main la poussière du passé,

poursuivre sans relâche l'insondable mystère des origines et de la vie, s'efforcer de saisir les lois de l'éternelle nature, adorer, sans la connaître jamais, la pensée qui circule et s'écoule dans l'univers, est-ce là tout le bonheur? Des générations éteintes sur lesquelles monte le flot incessant des générations nouvelles, des systèmes évanouis un jour qui renaissent le lendemain, d'ambitieux espoirs toujours trompés, un cercle fatal dans lequel tourne et se meut l'humanité sans avancer jamais, est-ce là toute la vie? » La profonde inanité de nos efforts, la vanité de ce que nous appelons savoir, me remplirent d'amertume et de tristesse. Nul ne peut comprendre ce que j'ai souffert ce jour-là et depuis, s'il ne l'a lui-même éprouvé. Plus d'une fois je me suis dit : « Heureux ceux qui vivent sans penser, prenant le pain de chaque jour sans se demander d'où vient la séve des plantes, la vie qui fait battre nos cœurs! »

J'essayai de me distraire, je n'y pus réussir, et après plusieurs semaines de luttes vaines je résolus de me confier à toi. O misère! nous avions cessé de nous comprendre. — Tu rêves trop, me disais-tu; travaille, enfant, étudie, apprends. Le bonheur est là. — Je t'écoutais, mais je ne te croyais plus : j'aurais voulu oublier plutôt et m'enfuir d'un seul élan dans je ne sais quelles régions sereines, vers un être que je ne pouvais définir et que je cherchais éperdument. L'univers me semblait une prison; les mondes groupés près des mondes, les espaces infinis succédant aux espaces, tout ce qui est ou peut être me semblait trop étroit. Comme un oiseau captif, je me heurtais aux murs de ma prison, et pourtant en moi, autour de moi, le vide était partout.

Te souviens-tu d'une visite que nous fîmes, il y a quelques mois, dans une usine célèbre, aux environs de Manchester? Il y a là d'immenses ateliers où de bruyantes machines s'agitent, broient, travaillent sans trêve; les lanières s'entre-croisent en fouettant l'air avec des sifflemens aigus; les marteaux s'élèvent et s'abaissent avec une effrayante régularité; des instrumens étranges saisissent la matière, la tordent ou la transforment de mille façons; toutes ces forces énormes, déchaînées par la main de l'homme et dociles pourtant à sa volonté, ont en elles quelque chose d'inconscient et de terrible. Nous nous arrêtâmes muets, étonnés devant cette activité formidable et indifférente. Il y avait surtout une scie gigantesque que je regardais agir avec une sorte d'horreur : dressée dans toute sa hauteur, elle mordait par la cime un chêne abattu devant elle et qu'une force invisible poussait irrésistiblement en avant. A mesure que l'arbre glissait, la scie impitoyable faisait son œuvre, elle pénétrait au cœur du chêne, qui gémissait sous la morsure; pourtant il avançait toujours. Rien ne troublait la marche fatale de l'un, rien n'arrêtait la dent cruelle de l'autre, et quand l'horrible

scie atteignait les racines, un autre arbre se trouvait là qui remplaçait le premier. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle. N'est-ce pas ainsi que nous passons tous, courbés sous la dent acérée qui minute par minute dévore nos jours, sans que nos cris et nos sanglots fléchissent jamais l'impitoyable fatalité? Nous nous sentons disparaître, malgré nos efforts, dans le gouffre inconnu, où d'autres nous ont précédés, où d'autres nous suivront, sans savoir quelle main nous pousse et vers quel but nous marchons.

Je m'arrachai pourtant à ce spectacle, et j'allai m'asseoir au dehors sur un tronc d'arbre renversé. Je levai la tête : au-dessus de moi, effleurant presque les hautes cheminées, se balançait une lourde vapeur noire; le vent ne pouvait ni soulever, ni disperser ses ondes épaisses : elle flottait comme un navire à l'ancre, sans jamais s'écarter; mais au-delà... Au-delà le ciel pur resplendissait; mon regard s'enfonça ardemment dans ses profondeurs lumineuses, il sonda en vain l'éther impénétrable. — Il n'y a donc rien là! pensai-je amèrement. Belles solitudes, vous restez muettes, sans vie! Trompeuse image de l'infini, est-ce vous qui avez jeté en nous ces désirs que rien ne peut combler?

— Où donc est ton Dieu, et qu'est-il? te disais-je en marchant lentement à tes côtés. Est-ce Dieu, cette âme obscure et fatale qui n'aime ni ne connaît, cette force aveugle qui crée les êtres et les dévore? Ce Dieu me fait peur : je l'ignore et je le hais. — Qu'importe, s'il est la vérité? me dis-tu. Et toi-même, qu'es-tu dans l'univers? Un atome égaré de la substance infinie, une vibration passagère de la pensée divine. Connais donc et accepte ton glorieux néant. Espères-tu troubler par les pleurs d'un enfant le concert du mystérieux cosmos? C'est ta loi de souffrir, comme c'est ta loi de mourir. A quoi bon se plaindre? Garde le silence et adore l'infinie beauté, l'infinie grandeur, la pensée créatrice qui répand à flots à travers le temps et l'espace l'ordre et la vie.

Je ne savais que répondre; mais de sourdes protestations s'élevaient au fond de mon cœur. Adorer, n'est-ce pas se prosterner dans l'amour? Et cet objet éternel d'amour, ce Dieu vivant qui écoute et connaît, devant qui peut se répandre le cœur avec les larmes, où est-il? C'est lui que je cherche. La vérité doit nous suffire, disais-tu; mais cette vérité, qui m'assure qu'elle soit ici plutôt que là? Erreur pour erreur, j'aime mieux celle qui fait vivre. Je ne suis pas un savant, moi, ni un héros; je ne tiens pas à me faire honneur d'un vain stoïcisme. Je veux vivre; la vie, c'est la loi, c'est mon droit. Il y a en moi un désir d'aimer qui ne trouve rien à sa mesure. Ne trouverai-je pas l'être digne de ce culte que je veux lui vouer? N'y a-t-il donc rien d'inconnu qui doive m'être révélé un jour? N'y a-t-il rien de plus beau, de plus grand que ce qui est?

Je ne puis que traduire en désordre, cher Walter, ces agitations, ces attentes sans espoir. Hélas! la crise qui bouleversait ma raison atteignait au-delà. Je ne sais comment il s'était fait qu'après avoir paru oublier, pendant plusieurs années, notre projet de mariage, tu avais commencé un jour à me plaisanter à ce sujet; puis cette amicale plaisanterie était devenue une habitude. Enfin tu en étais venu à parler de ce mariage sérieusement, familièrement, comme d'un de ces projets à longs termes qui n'inspirent ni impatience ni souci; mais, par une évolution bizarre, à mesure que tu t'attachais à cette pensée, j'y devenais, moi, de jour en jour plus insensible; mes préoccupations étaient ailleurs, et je ne remarquais même pas que ton affection prenait, à ton insu peut-être, un accent plus ému, plus réservé, qui eût dû m'avertir. Je m'en aperçus le jour de ma fête, lorsqu'en m'embrassant tu me dis : — Voici le premier jour de l'année qui verra notre mariage;... y songes-tu quelquefois, Flamen?

A partir de ce moment, j'y songeai souvent, avec un effroi toujours croissant; je t'aimais bien pourtant : tu étais, tu es toujours mon unique affection en ce monde; mais dans l'état de malaise, de doute où je me trouvais, tout engagement me causait une insurmontable épouvante. Ce qui me semblait autrefois la première condition du bonheur, — le calme, l'absence de changement, — m'était devenu un supplice : l'immobilité me faisait peur.

Si j'insiste autant, cher Walter, ce n'est ni pour me complaire dans l'analyse de subtiles sensations, ni pour t'émouvoir par le tableau d'une souffrance exceptionnelle. Il se peut que ces défaillances, ces aspirations soient l'invariable histoire de tous ceux qui ont vécu; mais puisqu'elles m'ont réduite à un tel état que j'ai préféré me séparer de toi plutôt que de les subir, je dois te faire, il me semble, un entier et sincère aveu : tu m'éclaireras, tu me jugeras. Lis bien dans ma conscience, je te l'ouvre sans réserve; plût au ciel que je l'eusse osé plus tôt! Ta sécurité m'en ôtait le courage. Plusieurs fois j'essayai de t'exposer mes inquiétudes; mais tu raillais doucement ce que tu appelais mes enfantillages. — Ne m'aimes-tu pas? disais-tu. Laisse donc là tes chimères : nous serons heureux.

Pourquoi donc n'étais-je point heureuse déjà? Que me manquait-il?...

Ce fut un soir, pendant que tu travaillais, courbé sur tes cahiers, au milieu de livres et de cartes amoncelés, tandis que la lumière de la lampe concentrée par l'abat-jour frappait ton visage déjà marqué de quelques rides, et en faisait ressortir les traits avec une vigueur qui les a gravés pour toujours dans mon souvenir, ce fut ce jour-là que la tentation de m'enfuir me vint pour la première fois. Je l'accueillis d'abord comme une de ces vaines rêveries dont s'amu-

sent les malades, sans volonté de les réaliser jamais; puis je m'en emparai bientôt si ardemment, j'en mesurai si vivement les conséquences, je trouvai un si cruel apaisement dans l'idée de mon éloignement, c'est-à-dire d'une trêve dans mes anxiétés, que je dus me lever et sortir pour cacher mon trouble. Je me réfugiai dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre : les arbres, la terre, les coteaux de la Rance étaient couverts de neige; la lune s'élevait lentement dans un ciel pâle. Cette rivière silencieuse qui semblait frissonner dans son sommeil, ce calme, la vive fraîcheur de l'air, ces lointains vagues qu'agrandit encore la nuit, produisirent en moi un effet opposé à celui que j'attendais : un flot de vie jaillit des profondeurs de mon être et m'emporta, frémissante, ravie, jusqu'à ce beau ciel étoilé qui semblait s'élever toujours en m'attirant à lui; une sensation délicieuse de liberté, d'immensité, s'empara de moi. Tout à coup, songeant que je n'avais pas quitté la terre, que j'étais encore dans notre étroite maison de la Saudraie, je me jetai sur mon lit, et je pleurai amèrement. Notre douce vie commune, notre mariage, me semblaient une intolérable captivité. Aie pitié de cette folie, Walter, car en vérité j'étais bien malade. Je sentais que je ne serais pas heureuse, et qu'à ce prix même je n'assurerais pas ton bonheur. D'impuissantes prières agitaient mes lèvres; mais comme ces esprits de ténèbres dont parle l'Écriture, qui errent dans la nuit sans trouver le repos, ma prière flottait incertaine, cherchant dans le désert des cieux l'objet divin qu'elle ne rencontrait pas. Il me venait par instans de nobles inspirations de sacrifice, de dévouement, qui séchaient tout à coup les larmes dans mes yeux; mais je ne sais quoi riait en moi et ne voulait pas être dupe de ces beaux sentimens. — Tu n'as qu'une vie, disait le railleur enfoui dans ma conscience, une longue vie selon les apparences : si tu l'immoles, qui te dédommagera? Où chercheras-tu ta récompense?

Je me levai incertaine, j'ouvris la porte de ton cabinet et m'arrêtai sur le seuil; toi, tu ne levas même pas la tête; tu étais encore courbé, attentif, sur tes livres. La lumière de la lampe glissait sur ton front et éclairait du même rayon les mêmes plis que j'avais déjà remarqués. Pendant ce temps, si rempli pour moi, — une heure ou un siècle, — rien en toi n'avait changé; c'était l'image de l'immobilité que je redoutais. Je me retirai sans être entendue. Par ma fenêtre restée ouverte, la lune projetait jusqu'à mon lit un grand sillon lumineux; j'aspirai l'air, et, plongeant mes regards séduits sur l'horizon inondé de molles clartés, l'instinct du désert se réveilla en moi, tout mon sang nomade bondit dans mes veines. Je m'enveloppai d'une mante, je descendis rapidement; la porte extérieure se referma sans bruit, j'étais seule et libre.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, mars.

J'ai peur, mon ami, que M[lle] Flamen (tu me permettras à l'avenir de dire tout simplement Flamen : c'est plus court, et de toi à moi cela n'a point de conséquence), j'ai peur, dis-je, qu'elle ne soit parfaite : or le plus grand défaut d'une femme selon moi, c'est de n'en point avoir. Je cherche donc de tous mes yeux... S'il y a au monde un étonnement dont on ait peine à revenir, c'est assurément de rencontrer une collection de grâces chastes et de vertus dans une belle fille trouvée au coin d'un bois, un beau soir, dans des circonstances aussi suspectes que romanesques. Qui pouvait s'attendre à cela? En y réfléchissant bien, c'est tout simplement impossible : elle a, sans nul doute, quelque tache secrète, quelque mauvaise action à se reprocher, qui l'ont jetée ainsi en dehors de toute voie et de toute raison; mais j'ai beau me creuser la tête, je n'imagine rien, et je ne puis m'empêcher de l'admirer sans scrupule dans sa grâce ingénue. Elle est, je crois, la proie d'absorbantes pensées : remords, craintes ou regrets! Voilà ce qu'il faut découvrir. Je lui ai remis, il y a deux jours, une lettre datée de Londres; elle l'a prise d'une main tremblante, sans songer même à me remercier, et elle s'est sauvée dans sa chambre. Le soir, elle avait les yeux fatigués, les joues rougies par les larmes. Nous n'avons pas osé l'interroger, et dès le lendemain elle avait repris son calme et cette physionomie à part, mélange singulier de jeunesse et de gravité, de timidité et de fierté, qui fait que les yeux ne peuvent se détacher d'elle, et qu'on reste des heures à rêver en la regardant, comme OEdipe devant le sphinx.

WALTER A FLAMEN.

La Saudraie, mars.

Qui m'eût dit, quand je t'emportais tout enfant dans mes bras et que je t'élevais avec tant d'amour, que tu me quitterais ainsi un jour, sans me faire pressentir même le coup que tu me réservais? Qui m'eût dit que tu me cacherais le lieu même de ta retraite, afin de te soustraire plus aisément à la tyrannie de mon amour? Qui m'eût dit que vous me traiteriez un jour, Flamen, sinon comme un ennemi, du moins comme un importun qu'on redoute? Vous avez eu bien tort, en vérité, de prendre tant de soins, et vous me connaissez mal, si vous pensez que je veuille troubler malgré vous votre repos, ou que je prétende vous enchaîner par le souvenir de mes bienfaits. Vous êtes libre, et il n'était pas besoin d'une vio-

lente rupture entre nous pour acquérir cette liberté. Un peu de franchise eût mieux valu. J'étais digne, il me semble, d'un meilleur traitement. Ah! ingrate!... Que Dieu vous pardonne! Moi, je ne me sens ni courage ni sang-froid pour vous juger. Adieu, je quitte cette Saudraie que vous aviez choisie pour notre retraite, et où vous m'avez laissé seul. Vivez tranquille sans moi, loin de moi, et ne prenez souci, dans votre heureuse jeunesse, ni de l'âge qui va s'appesantissant sur ma tête, ni de la cruelle blessure que vous m'avez faite en partant. Excusez ma douleur, qui ne sait ni se décrire ni se distraire : j'ai toujours été gauche et maladroit, ma fille; mais je vous aimais bien, et vous m'en avez puni.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup.

Tu te trompes, mon ami, si tu crois que Flamen me fait oublier la petite châtelaine de la Prée. Je ne suis pas si ingrat, et je la vois souvent au contraire. C'est décidément une gracieuse et fine personne; il y a plaisir à engager la guerre avec elle. Pourtant elle est bien coquette, et je la trouve presque toujours escortée d'une légion d'admirateurs, ce qui ne laisse pas que d'être déplaisant à la longue. Le plus zélé de ces messieurs s'appelle M. Renaud d'Alons; c'est un ancien ami de M. de Kérangoat, qui semble avoir de grandes prétentions à remplacer le défunt. Depuis quelques semaines, il est heureusement en voyage, et je n'ai plus d'autre rival sérieux qu'un jeune capitaine d'artillerie, M. Gaston de Lorgis, momentanément détaché aux Forges, et qui fait vaillamment ses cinq ou six lieues à cheval chaque jour pour la plus grande gloire de la jolie Lucie. Celle-ci partage du reste assez équitablement ses menues faveurs entre nous : chacun a sa part de sourires ou de soupirs, selon l'heure et le jour; chacun a son tour de victime. Il y a sur la cheminée deux cornets de Chine spécialement consacrés à nos bouquets : j'ai le cornet de gauche, il a celui de droite; tout est réglé à l'amiable. Nos chevaux eux-mêmes reçoivent leur morceau de sucre d'égale grosseur, offert d'une main impartiale; on dirait, à nous voir, deux mandarins jumeaux du Céleste-Empire, destinés à se faire éternellement vis-à-vis. Heureusement il nous reste l'espoir de faire un peu pencher la balance dans le tête-à-tête; mais chacun de nous ne peut constater que son propre succès, et j'en suis encore réduit à souhaiter que M. de Lorgis ne soit pas plus heureux que moi.

Mme de Kérangoat est une vraie Parisienne égarée en province, une de ces petites machines compliquées comme vous les aimez là-

bas : caressante et froide, tyrannique, rusée, légère, quoique prude, fausse par instinct, sincère par calcul, tendre quelquefois, mais rarement fidèle, d'autant plus séduisante qu'elle inspire plus de soupçons, d'autant plus redoutable qu'on ne peut prendre le danger au sérieux. Telle qu'elle est, je la trouve charmante, et je le lui dis, avec ou sans M. de Lorgis.

Hier c'était sa fête, et j'ai couru chez elle dès le matin, espérant bien la trouver seule; mais du premier coup d'œil j'ai aperçu le cheval de M. de Lorgis, que le vieux jardinier menait à l'écurie. J'ai jeté avec humeur la bride de Rocko sur le bras d'Antoine (celui de ses bras sans doute qui n'est pas voué au service de mon rival), et je suis entré au salon, où le jeune capitaine feuilletait de la musique en attendant Lucie. Nous avons échangé quelques mots avec cette politesse sans grâce de gens qui n'ont aucun plaisir à se voir. Au bout de vingt minutes qui m'ont semblé bien longues, M[me] de Kérangoat nous a fait dire qu'elle était victime d'une atroce migraine et qu'elle ne pouvait nous recevoir. Nous nous sommes regardés d'un œil soupçonneux, puis, après quelques minutes d'hésitation, nous sommes partis du même pas et la tête fort basse. Comme je sortais du salon, Victorine, la femme de chambre, m'a tiré à part pour me dire à l'oreille que sa maîtresse espérait être mieux dans la soirée, et qu'elle me priait de revenir : c'était un espoir, presque un rendez-vous; je suis parti triomphant, et, comme les natures généreuses aiment à faire profiter les autres de leur bonheur, j'ai gracieusement offert à M. de Lorgis de le reconduire jusqu'aux Forges. Il a reçu mes avances en galant homme, fort sensible aux bons procédés; mais il n'a voulu accepter mon offre que jusqu'à Ploërmel, où il devait passer le reste de la journée.

Nous avons vécu en très bonne intelligence pendant une heure ou deux, et nous nous sommes séparés fort bons amis. J'ai fait quelques visites en attendant l'heure fixée par Lucie, puis vers le soir j'ai repris à toute bride le chemin de la Prée.

Cette fois c'est Lucie elle-même que j'ai vue tout d'abord à travers la fenêtre éclairée du salon, soulevant le rideau de mousseline et appuyant sa jolie tête aux vitres pour me voir. Combien cette arrivée différait de celle du matin! Je l'ai remerciée avec effusion, et je me suis assis près d'elle, doucement pénétré par le charme de son accueil et par la moiteur parfumée du salon.

— Venez vite que je vous gronde, a-t-elle dit en me montrant sur la cheminée ma potiche magnifiquement couronnée d'un bouquet de camélias blancs que j'avais commandé pour elle à Paris. Croyez-vous donc, monsieur, que ces coûteuses folies prouvent mieux votre souvenir qu'un brin de bruyère cueilli le long du chemin? — Elle semblait radieuse, et ses reproches me remerciaient.

D'un regard rapide, je m'étais d'abord assuré que sur la potiche rivale ne brillait pas la plus mince fleurette : je l'aurais peut-être fait méchamment remarquer, lorsqu'un bruit, un bruit abhorré, est venu arrêter l'épigramme sur mes lèvres. C'était, à n'en pouvoir douter, le pas d'un cheval dans la cour; en même temps une voix bien connue m'a ôté mes dernières illusions. — Encore M. de Lorgis! C'est trop fort. Le recevrez-vous, madame?

— Mais certainement.

— Vous l'attendiez?

— Sans doute, je l'attendais. Cela vous étonne?

— Pourquoi m'étonnerais-je? Il vient sans doute chaque soir.

— Il vient quand il me plaît.

— Avouez que c'était pour lui que vous vous penchiez à la fenêtre tout à l'heure. Cet aimable empressement, dont je vous savais si bon gré...

— Cet aimable empressement était pour le premier venu... Une pauvre femme qui s'ennuie!... Songez donc à cela!

— Et moi qui me flattais de passer cette soirée seul avec vous, et qui me promettais tant de bonheur...

— Vous étiez fort présomptueux, et vous êtes justement puni.

M. de Lorgis, en entrant, a déposé sur les genoux de Lucie une véritable gerbe de fleurs; puis il m'a salué avec aisance, sans témoigner ni surprise ni dépit...

Ah! mon ami, l'*éternel féminin* est de tout temps et de tout pays, et les landes de Bretagne n'en préservent point.

WALTER A FLAMEN.

Tubingue, mars.

A quoi bon lutter plus longtemps et me meurtrir le cœur par une rudesse contre nature? J'ai besoin de te parler, mon enfant, et besoin de t'entendre. Voilà cinq semaines que nous sommes séparés, et j'ai employé ce temps à m'interroger sévèrement, à lire et à relire ta lettre, à m'étonner de ce que ton âme contient de choses que j'ignorais, à m'accuser de n'avoir su ni voir ni prévoir. A quoi donc sert la science, si elle est inutile à ceux que nous aimons? Ah! Flamen, je t'ai donc bien mal aimée, puisque tu as tant souffert près de moi! Comment as-tu pu me devenir en si peu de temps complétement étrangère, toi que j'ai élevée, qui as vécu et grandi près de moi? Et quand nous avons cessé de penser et de sentir en commun, comment se fait-il que je ne m'en sois pas aperçu?

Hélas! mon enfant, j'ai peur d'avoir été égoïste sans le vouloir, de m'être conduit comme un tyran, sans même le soupçonner; ne t'ai-je pas imposé avec une implacable sérénité ma vie, — ce qui

me semblait le bonheur, sans me demander si pour toi il n'y en avait pas d'autre? Pauvre gazelle, créée pour les libres espaces et la lumière, je t'ai enchaînée à la vie austère, obscure d'un vieux hibou tel que moi! C'est de là qu'est venu tout le mal, je le vois maintenant; mais qu'aurais-je pu faire pour être plus sage? Les inepties, les futilités du monde t'auraient déplu autant qu'à moi, et ton âme y serait morte d'ennui aussi sûrement que dans les mains du vieux Walter. Étions-nous donc fatalement destinés à souffrir l'un par l'autre et à nous séparer un jour? Je ne puis le croire; tu me reviendras, je l'espère, mais quand? dans quelles circonstances?... Retrouverons-nous jamais ce que nous avons perdu?

Il s'est fait à la lecture de ta lettre une lumière dans mon esprit, dont je veux t'éclairer à ton tour. J'ai tenté d'abord, je l'avoue, de fermer les yeux pour ne pas voir, car il y a dans le cœur de l'homme des abîmes d'égoïsme; mais je suis voué depuis trop longtemps au culte désintéressé de la vérité pour que cette faiblesse ait été durable. Pourquoi nous tromper l'un et l'autre? Ma pauvre Flamen, tu n'as pas d'amour pour moi.

Le naïf enthousiasme de ton enfance, que tu prenais pour de l'amour, ne te suffit plus. J'avais bien prévu autrefois qu'il en serait ainsi; mais plus tard je l'ai oublié. Après avoir souri d'abord à la pensée d'être ton mari, j'en suis venu à trouver cette idée toute simple et naturelle, et par un juste châtiment de ma folie, à mesure que tu te détachais des liens imprudens qu'avaient noués tes mains d'enfant, je m'y enlaçais plus fortement, et je confiais ma vie à ces nœuds fragiles avec une niaise et coupable sécurité.

A bien y penser, après tout, je n'ai rien d'un mari, et pourvu que tu m'aimes, je ne serai point à plaindre. Grâce au ciel, la tendresse qui nous unit est trop pure et trop élevée pour qu'il m'en coûte de t'appeler ma fille.

Cependant, chère enfant, il est bon peut-être que nous restions quelque temps séparés, pour que s'efface plus vite et à jamais la trace de mes folles espérances. Il faut, quand nous nous reverrons, qu'il n'y ait entre nous ni contrainte ni appréhension, rien qu'une mutuelle confiance, et de ma part un dévouement sans bornes.

Reste près de ceux qui t'ont recueillie; je les crois dignes de la tâche qui leur est échue. Mlle d'Elleven est une personne de bonne naissance et de bonne éducation. C'est une belle âme, quoique son intelligence soit assez bornée et un peu étroitement attachée aux formes sensibles que revêt la religion dans les cœurs simples. Elle sera pour toi d'un commerce bienfaisant, car elle a, pour s'élever au-dessus du vulgaire, les deux ailes dont parle un livre qu'elle doit aimer : « la simplicité et la pureté. » Si tu n'étais aussi fortement prémunie par ta vie passée contre les prestiges de la piété

mystique, je redouterais peut-être son influence; mais ceci ne peut être à craindre.

Il y a tout près d'elle un péril d'une autre nature contre lequel je dois te mettre en garde : c'est son neveu, le comte de Landisac. Je vais en deux mots te faire son portrait et son histoire. C'est un homme de trente ans, d'une physionomie distinguée et d'un caractère léger. Maître de lui-même et d'une grande fortune à dix-huit ans, il a traîné sa jeunesse à travers les dissipations les moins excusables, sans réussir pourtant à perdre un vieux fonds d'honneur et de droiture qu'il tient de sa race. Maintenant il est ruiné, grâce à son insouciance, à sa prodigalité et aux menées de ses dignes amis, qui l'ont exploité; mais, trop fier pour se plaindre ou accuser les autres, il supporte dignement sa nouvelle fortune. C'est un de ces *beaux-fils* à grandes prétentions dont le moyen âge faisait d'insolens pourfendeurs, et que notre société moderne relègue dans une humiliante oisiveté. Au lieu de guerroyer à travers le monde à la poursuite de la fortune et des plaisirs, ils s'amusent sans bruit et acquittent bourgeoisement les frais. Ils ne pensent pas, ne lisent pas, ne travaillent pas; ils évaporent leur âme en fumée de cigares, mais ils ont des cravates du plus haut goût, et ils méritent bien de rencontrer au déclin de leur carrière une grosse dot qui répare à propos la brèche de leur fortune.

M. de Landisac pourtant est un des moins mauvais de ces inutiles : il a rempli dans son département les fonctions de conseiller-général, qui n'exigent, à vrai dire, ni beaucoup d'idées, ni beaucoup de talent, ni même une instruction approfondie; mais il faut lui savoir gré de cet effort. Il est de plus sur le point de se marier avec une jeune veuve des environs, aussi pauvre que lui, et cela lui fait honneur.

Tu vois, mon enfant, que je connais ceux qui t'entourent aussi bien et même beaucoup mieux que toi. As-tu pu croire vraiment que j'attendrais ton bon plaisir pour savoir quelque chose sur ce qui te touche? Butler heureusement a eu pitié de moi. Je me suis rendu dans le coin de terre que tu habites, cherchant, interrogeant, faisant des enquêtes. Je me suis approché de ta demeure, j'ai erré dans les bois qui t'entourent; j'espérais t'apercevoir de loin peut-être, et je ne pouvais me résoudre à quitter la région où tu respires. J'ai contemplé l'horizon que voient tes yeux, je me suis pénétré des impressions que tu dois ressentir, j'ai tout gravé dans mon souvenir. Ah! qu'il m'était pénible de penser que tu avais cherché un refuge contre moi dans cette maison étrangère, accepté de si humbles fonctions pour mieux fuir le joug léger que t'imposait ma tendresse! Mais ne parlons pas de cela; je t'affligerais, et ce n'est pas mon dessein.

Il y a dans la longue avenue de châtaigniers qui mène au village de Tréhoranteuc un petit sentier inégal que la bruyère envahit à moitié. Je l'ai suivi lentement : j'espérais trouver sur la terre humide la trace de tes petits pieds. Ne ris pas de ce vieil enfant, si faible dans sa tendresse. Je suis resté jusqu'au soir, errant seul autour du logis silencieux, dont le froid et la pluie tenaient les hôtes enfermés. Vers la nuit, une lumière a paru à la fenêtre du premier étage qui ouvre sur la terrasse de la *verandah;* je me suis figuré que tu étais là, que tu pensais à moi peut-être... Ah! petite Flamen, que j'ai tenue tout enfant et toute faible dans mes bras, comme tu t'es emparée du pauvre Walter! Cet *esprit puissant*, comme disent mes disciples, ce rude travailleur, il lui faut, pour se soutenir, le bras fragile d'un enfant! Est-ce assez d'humiliation, dis-moi? Ton grand docteur se fait-il assez petit? Eh! mon Dieu! depuis que tu m'as quitté, je n'ai su ni lire ni penser; les louanges des uns, les attaques même de mes ennemis, m'ont trouvé insensible. Ce qui devrait m'être sacré plus que toute chose au monde, le progrès de la lumière dans l'esprit humain, a cessé de m'intéresser. Mais c'est trop de lâcheté; il ne sera pas dit que mes propres soucis ont pu étouffer la plainte de l'humanité plongée dans les ténèbres; la science est un apostolat : on ne peut, à son gré, prendre ou déposer le fardeau. C'est l'honneur et le tourment des âmes choisies pour cette haute mission de ne pouvoir épuiser en paix leurs joies ou leurs douleurs, comme d'autres plus obscurs et plus heureux. Le temps de la faiblesse est passé : tu n'entendras désormais sortir de mes lèvres ni plaintes ni regrets.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, avril.

Ne me dis plus avec cette conviction qui me désespère que je ne t'aime pas, que je n'ai pas d'amour. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon cette tendresse profonde, unique, constante, qui a commencé avec ma vie, et qui ne saurait finir? Qu'est-ce donc si ce n'est ce mélange inexprimable de reconnaissance et d'admiration, cette vive sympathie, cette douce chaîne de souvenirs qui me lie à toi? Est-il vrai qu'il y ait un sentiment plus puissant, et qu'un étranger, un inconnu d'hier, puisse jamais prendre dans mon cœur la place qui t'appartient, ou seulement la partager avec toi? Ah! Walter, tu ne le crois pas, j'en suis sûre.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant le passage que tu consacres à M. de Landisac, et en voyant la peine que tu te donnes pour me mettre en garde contre lui. Crains-tu donc que je n'aille

l'aimer? Rassure-toi, il est trop différent de ce que je souhaiterais qu'il fût, si je m'intéressais à lui. C'est un homme du monde, un aimable *inutile*, comme tu le dis fort bien; ses journées se succèdent sans qu'il y ait place dans aucune d'elles pour une heure vraiment sérieuse. J'avais pourtant d'abord espéré mieux : son front large, ses yeux où je ne sais quelle mélancolie se cache avec peine sous l'orgueil du regard, une sorte de grâce hautaine dans les manières, tout cela m'avait fait illusion; mais ce n'est qu'apparences, et je vois mieux maintenant. Des romans, des journaux, des livres d'histoire contemporaine, voilà le fond de ses lectures; le cheval, la chasse, les visites, voilà le fond de sa vie. D'ailleurs ne va-t-il pas se marier? Cela doit couper court à tes inquiétudes.

Ma vie est fort douce; tout le monde est plein d'égards, et Mlle d'Elleven me témoigne plus assurément qu'une bienveillance ordinaire. Aussi je l'aime déjà beaucoup; elle est admirablement bonne et pieuse, et je l'admire en lui portant envie. Si son intelligence a un peu perdu en largeur, elle s'est en revanche élevée par l'habitude de penser au-dessus de la terre et de tendre toujours en haut. Elle a une foi profonde et rayonnante, sans ombres ni défaillances, qui impose le respect. Je lui fais la lecture à voix haute, et bien que ce soit une fatigue parce qu'elle est très sourde, je ne lis pas sans plaisir et sans émotion ces livres de piété, si souvent parcourus, médités, baignés de larmes peut-être, car bien des pages sont presque effacées soit par le frottement des doigts, soit autrement. Quand Mlle d'Elleven est là, près de moi, m'écoutant recueillie, quand je vois ses mains qui se joignent par un mouvement habituel de ferveur et ses yeux qui s'élèvent lentement vers le ciel avec une inexprimable expression, je suis prête à me jeter à genoux et à dire : Moi aussi, je voudrais aimer, prier et croire... Pourquoi, nous qui cherchons, n'avons-nous pas trouvé cette paix, cette foi, ce point stable dans l'immensité mouvante? Pourquoi ne pouvons-nous, ainsi que d'autres, nous tenir là d'une prise assurée, sans souci de ce qui passe et disparaît, renaît et meurt dans le monde des choses comme dans le monde de l'esprit? Réponds, Walter; donne-moi quelque bonne parole. Maître aimé, abandonnes-tu ton élève? Mon exaltation t'a effrayé peut-être; mais je suis calme maintenant... Le changement d'existence, la distraction, le repos d'esprit, ont tué l'hallucination de la fièvre. Il y a longtemps que je n'ai respiré aussi légèrement. Si tu étais là, près de moi, si je voyais ton bon sourire distrait, si étonné de lui-même, mon bonheur serait complet. Il m'est si doux de n'avoir plus de secrets pour toi, d'être assurée que, bonne ou mauvaise, tu me connais telle que je suis. Depuis ta dernière lettre, il me semble que je t'ai retrouvé après un long péril, et dans ma joie j'adresse d'involontaires sourires à

ma chambrette, au ciel gris que j'aperçois par la fenêtre, aux arbres mouillés de pluie qui se secouent tristement dans l'avenue.

Walter, je suis heureuse, et je t'aime.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, avril.

Il est bien vrai, mon ami, que notre destinée entière est le jouet souvent du plus futile hasard. Certes, déchirer son gant ou en arracher les boutons quand on est prêt à sortir, cela ne semble pas, à première vue, un événement qui soit de nature à modifier l'existence; vois cependant ce qui peut en résulter! J'allais à la Prée tantôt, lorsqu'au moment de partir je me suis aperçu qu'entre le pouce et l'index il se faisait à mon gant une étroite ouverture; le fil de soie avait cédé, et la blessure s'agrandissait à vue d'œil. Il y a, je crois, peu de caractères dont la philosophie résiste à ces petites taquineries du sort; aussi j'ai arraché avec humeur ce gant malencontreux, et j'allais le jeter de côté lorsque l'esprit d'ordre de ma tante est intervenu. — Nous ne sommes point au boulevard des Italiens pour remplacer ce que vous mettez au rebut, mon cher Guy, et deux points suffisent... Flamen, mon enfant, donnez à monsieur mon neveu une leçon d'économie en réparant le mal. Si j'avais de meilleurs yeux, je vous épargnerais cette peine.

— Mais, chère tante, Mlle Flamen ne travaille jamais, et je suis sûr qu'elle ne sait pas même enfiler une aiguille, ai-je dit en riant.

Flamen a rougi et s'est résolûment emparée de mon gant.

— Cela ne doit pas être bien difficile; je ferai de mon mieux.

Elle s'est mise à l'œuvre avec un grand zèle et une plus grande inexpérience : je crois que je n'aurais pas été plus embarrassé qu'elle de cette besogne; seulement je m'en serais tiré avec moins de grâce. Elle mettait évidemment beaucoup d'amour-propre à réussir, et ses petits doigts fins et transparens, qui tremblaient légèrement, témoignaient de son application. Je regardais avec complaisance cette charmante fille travaillant pour moi; il me plaisait de voir son attention et sa pensée reliées à moi par ce fil léger qu'elle tirait lentement avec des précautions infinies. Elle a relevé la tête. — Sera-ce bien ainsi?

J'ai pris le gant où ses doigts se trouvaient engagés : ma main touchait la sienne; mais elle était trop absorbée par l'importance de son œuvre pour le remarquer, et j'ai sournoisement prolongé l'examen.

— Ce sera trop bien : un peu plus de largeur et de laisser-aller dans le coup d'aiguille.

— Essayons d'un peu de laisser-aller, a-t-elle dit en riant.

Quand elle eut achevé son travail, sous prétexte de l'examiner, j'enveloppai sa petite main dans la mienne, et je la serrai doucement. Cette fois elle la retira, non point, il est vrai, avec confusion ou vivacité, mais tranquillement, négligemment, comme on écarterait sans y prendre garde un objet qui gêne. Elle est trop fière ou trop pure pour penser que cette tendre familiarité ait été volontaire. C'est une âme froide malgré cette adorable beauté dont elle s'enveloppe, et qui semble faite pour inspirer et ressentir l'amour : elle attend encore, comme la belle endormie des contes de fées, le prince qui la doit éveiller; mais je crains que prince au monde ne puisse triompher d'un sommeil aussi profond.

Je suis parti mécontent d'elle et de moi; je lui en voulais de son indifférence, je m'en voulais de m'être exposé à la troubler. Le trajet de la Haie-au-Loup à la Prée n'a pas réussi à me mettre d'accord avec moi-même. Il y a dans le premier éveil du printemps quelque chose qui me rend triste : cette forte et éternelle jeunesse de la nature me donne, avec un désir insatiable de bonheur, la conviction de mon impuissance; ce matin de l'année ressemble pour moi au matin de chaque jour; je l'accueille avec défiance, et il m'inspire plus de malaise que d'espoir.

J'étais assez mal disposé en arrivant à la Prée, et le vieux Firmin, qui venait à ma rencontre, a failli mettre le comble à mon humeur. — Que monsieur ne se donne pas la peine de descendre, me cria-t-il; madame ne recevra pas.

— Est-elle donc malade?

— Oh! non,... mais elle n'a pas reçu M. de Lorgis; ainsi...

Cet *ainsi* impertinent m'a mis hors de moi.

— Annoncez-moi, je vous prie, ai-je dit en mettant pied à terre.

— Ce sera comme monsieur voudra;... mais je crois que monsieur prend une peine inutile... Je vois déjà monsieur sur la route, eh! eh! avec M. de Lorgis...

Bien lui en a pris d'être vieux et d'avoir la tête toute branlante sous ses cheveux blancs.

Au bout de quelques instans, il est revenu penaud : Mme de Kérangoat était prête à me recevoir. Je l'ai bien vite consolé en l'envoyant boire à ma santé.

Lucie, négligemment parée, est accourue au-devant de moi; elle semblait tout imprégnée des molles clartés d'avril : ses cheveux aux reflets cuivrés se déroulaient sur son cou en boucles savamment indisciplinées. Elle m'a entraîné avec une vivacité joyeuse, qui succède parfois à sa langueur habituelle, dans ce petit salon du rez-de-chaussée, dont j'oublie, quand elle est là, l'élégance fanée et l'impardonnable désordre. Elle s'est jetée sur la causeuse en m'en-

courageant d'un sourire; j'ai écarté du pied les jouets épars et brisés qui gisaient sur le tapis, et je me suis assis tout près d'elle. Son peignoir habilement coupé laissait voir, à travers une ruche de rubans et de dentelles, la naissance des épaules et les fines attaches du cou; la vie semblait bondir dans les veines déliées et bleuâtres. Elle a bientôt appelé son fils, qu'elle tient ordinairement éloigné d'elle; elle l'a pris sur ses genoux et accablé de caresses. L'enfant, étonné, sauvage, lui rendait ses baisers d'un air distrait et faisait des efforts pour courir à ses jeux. — J'aurais mieux aimé une fille, a-t-elle dit en le laissant se sauver; les hommes ne savent pas aimer, et cet enfant a déjà un cœur d'homme : il commande, il menace; s'il caresse, c'est pour obtenir. Il ne comprend pas qu'on aime pour aimer et parce qu'il est doux d'aimer.

La conversation, commencée par un soupir, s'égara bientôt en de tendres épanchemens; Lucie était émue, presque attendrie, et nos yeux s'oubliaient en se regardant. Pourquoi le nierais-je? j'étais bien près de l'aimer, je l'aimais peut-être... Ce n'était pas la première fois pourtant que de beaux yeux me tentaient ainsi, qu'une jolie bouche murmurait ces coquets mensonges qui engagent imprudemment l'avenir sans tromper personne. Ce n'était pas la première fois qu'une femme oisive jouait devant moi l'invariable comédie de l'amour; mais l'ombre même de l'amour est chose si belle encore qu'elle vaut bien qu'on risque sans regret sa vie entière.

J'avais sur les lèvres le mot qu'elle attendait, que ses yeux cherchaient dans les miens, et si je le retenais encore, c'est qu'elle fuit trop tôt, la minute divine où ce mot s'échappe d'un cœur plein de trouble et tombe dans un cœur aussi troublé que lui-même. Je tenais sa main, je la portai à mes lèvres...

Je ne sais quelle fatalité arrêta en cet instant mes yeux sur la trace légère laissée à mon gant par l'aiguille de Flamen; je revis aussitôt ses doigts délicats, si gracieusement inhabiles, sa petite main pâle d'oisiveté, et par une involontaire curiosité je comparai dans ma pensée le charmant fantôme avec la main étroite, longue, blanche, mais un peu sèche, que je tenais alors.

Mon ami, malheur à la femme qui laisse se glisser dans l'esprit de son amant une comparaison à son préjudice! Une infidélité véritable serait moins à redouter peut-être que ce petit travail de destruction involontaire, presque innocent, qui s'établit alors dans le cœur le plus droit et corrompt à son insu l'âme la plus ingénue. Il peut arriver que l'on voie cent fois deux personnes sans avoir l'idée de les comparer l'une à l'autre : celle qu'on aime d'ailleurs, qu'elle soit belle ou laide, est placée à part, dans une région qui doit rester inaccessible. C'est l'art souverain de la femme aimée de se maintenir ainsi au-dessus des nuages; mais si quelque mé-

chant hasard, quelque imprudente curiosité l'obligent à se mesurer avec une belle rivale, malheur à la pauvre femme! Le cœur est impitoyable, il consent à être dupe, mais il ne pardonne pas à ceux qui l'ont trompé. Si jamais je me marie, ma femme n'aura pas d'ami intime, non point par un injurieux souci de mon honneur, comme on dit brutalement, mais de peur qu'en ouvrant les yeux un beau jour, ma femme ne s'aperçoive que son ami est plus aimable, plus jeune ou simplement mieux habillé que moi.

Il se peut que ces importantes pensées m'aient absorbé et rendu distrait, car Lucie m'a proposé avec un peu d'humeur une promenade dans la charmille; hélas! ni le gai soleil d'avril, ni la mine coquette de Lucie, ni les reproches que je m'adressais tout bas, n'ont pu faire renaître l'inspiration perdue, la douce ivresse à laquelle j'avais failli succomber. Nous nous sommes promenés assez languissamment dans les allées. Je me souviens pourtant que Mme de Kérangoat a essayé de m'intéresser par des souvenirs de sa jeunesse et d'une vie qui ne lui a pas épargné les déceptions; mais je ne sais trop ce que je répondais, quand, arrivée devant la petite grille qui regarde vers l'étang, elle l'a ouverte, et je l'ai suivie sans défiance. Tout à coup, retirant brusquement la main qui s'appuyait sur mon bras, elle a fait un pas en arrière et m'a fermé la grille au nez : je me suis trouvé bel et bien mis à la porte. — Que faites-vous? Quoi! vous me quittez?

— J'ai à écrire : on a congédié tantôt maladroitement M. de Lorgis; je veux lui envoyer mes excuses.

— Mais c'est impossible!... Vous ne pouvez pas me renvoyer ainsi, madame.

— En vérité! Qui donc m'en empêchera?

— Votre amitié, votre cœur peut-être...

— Mon cœur, cher monsieur, n'a rien à voir dans nos petites affaires.

— Songez que c'est presque me mettre à la porte...

— Vous en doutez?

— Je me vengerai.

— J'en vaux bien la peine; mais, en attendant que la foudre m'écrase, permettez-moi de vous tirer ma révérence. Bonsoir, monsieur; dormez bien.

— Ah! coquette!.. — J'ai essayé encore de la toucher, mais le ridicule de ma situation gênait mon éloquence; me vois-tu faisant du pathétique derrière cette grille comme l'ours Martin dans sa cage! Elle m'a ri au nez, et, parbleu! ce n'était pas difficile; à sa place, j'en aurais bien fait autant.

Je me suis lancé dans un furieux temps de galop du côté de la forêt, à l'aventure et sans parti pris; le hasard, qui se mêle de bien

des choses, m'a jeté sur les pas de M. de Lorgis, qui regagnait tristement les Forges. — Je viens de la Prée, ai-je dit en l'abordant.

— Vous n'avez pas été reçu?

— Au contraire, très bien reçu.

— Je vous félicite, monsieur, vous êtes bien heureux.

— Mais par exemple on m'a congédié, je l'avoue, un peu brusquement, et c'est vous qui en êtes cause.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Il paraît qu'un ordre mal compris a privé M[me] de Kérangoat de votre visite, et elle m'a quitté pour vous écrire ses regrets.

— C'est une plaisanterie... J'ai attendu dix minutes à la grille, espérant qu'on me rappellerait.

— Je ne sais que vous dire... Ce qui est sûr, c'est que vous recevrez demain au plus tard une lettre d'excuses : on me l'a formellement annoncé.

— Et pensez-vous que, si je retournais ce soir, on me recevrait?

— J'en suis certain.

— Merci, je vais tenter.

Il a tourné bride et n'a pas tardé à disparaître.

J'ai regagné la Haie-au-Loup, satisfait de ma vengeance.

— Elle verra, me disais-je, le cas que je fais de ce rival dont elle veut m'effrayer. — Mais après réflexion, mon ami, je ne me sens plus si fier de mon invention. Lucie était furieuse : sa colère aura valu un bon accueil au jeune capitaine, et il n'est pas homme à laisser fuir l'occasion. Le beau chef-d'œuvre que j'aurai fait là, si mon dépit n'a réussi qu'à les rendre heureux! Ah! mon ami, j'ai vraiment peur de l'aimer.

Tantôt, comme je rentrais d'une longue promenade, j'ai trouvé M. de Lorgis installé dans le salon, entre ma tante et Flamen. Je lui avais donné rendez-vous pour examiner quelques armes curieuses que je possède, puis je n'y avais plus songé. Il ne semblait pas disposé du reste à me garder rancune de mon retard, car j'ai dû lui rappeler plusieurs fois que j'étais à ses ordres avant de le décider à prendre congé de ces dames. Encore a-t-il trouvé moyen de se faire accorder la permission de revenir.

— Ce jeune homme est de vos amis? m'a demandé ma tante après son départ.

— Je le rencontre souvent; pourtant je ne puis dire qu'il soit de mes amis.

— C'est un très beau cavalier.

— Il est bien élevé sans doute; mais je n'ai pas remarqué qu'il fût si beau.

— Je vous assure, Guy, que j'ai rarement vu d'aussi jolis traits et une taille aussi élégante; n'est-ce pas, Flamen?

— Je l'ai trouvé fort bien...

— Oh! repris-je, il n'aura pas manqué l'occasion d'un madrigal sur vos cheveux blancs ou sur les yeux noirs de Mlle Flamen.

— Il n'a parlé que de vous, Guy, et il l'a fait en termes qu'il nous plaisait d'entendre.

— Est-ce pour cela que Mlle Flamen l'a trouvé si charmant?

— Oui, monsieur, c'est précisément pour cela.

Elle a ri en me regardant bien en face.

Ce soir, j'ai proposé à ma tante de faire sa partie de piquet : il y avait longtemps que je n'avais eu cette complaisance, et elle m'en a témoigné tant de gratitude que Flamen a voulu apprendre ce jeu, afin de la distraire pendant mes absences. J'ai donc passé ma soirée près d'elle, penché sur son épaule et lui donnant des conseils qu'elle saisissait avec une rare vivacité : je n'ai pu m'empêcher de lui en faire compliment.

— Je suis moins maladroite ainsi que l'aiguille à la main, n'est-ce pas? a-t-elle dit en souriant. Eh! mon Dieu, monsieur, il ne faut pas me savoir mauvais gré de ma gaucherie : personne ne m'a jamais avertie de ce qu'une femme doit apprendre. Mon excellent et bien cher ami Walter Marsham avait pour moi d'autres soucis, d'autres ambitions.

Je ne me trompais pas, mon ami, quand je croyais voir en elle un rayon de l'Orient : Walter Marsham, le philosophe anglais, dont tu connais, je crois, les œuvres, l'a trouvée en Afrique tout enfant, et l'a depuis élevée de son mieux, — à sa manière. On est effrayé quand on songe à la quantité de choses abstraites et indigestes que cet honnête pédant a entassées dans cette jeune tête; peu d'hommes ont, je crois, des connaissances aussi variées que cette enfant. Il n'a pas réussi pourtant à gâter son adorable simplicité : intelligence cultivée à l'excès et cœur ingénu, voilà Flamen telle que je la conçois. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'elle ait quitté M. Marsham, qu'elle semble aimer tendrement; il y a là quelque chose d'inexplicable. Quand ce problème s'offre à mon esprit, je me perds dans des conjectures et des combinaisons étranges. C'est ce qui m'est arrivé ce soir.

— Vous dormez? a-t-elle dit en me touchant le bras du bout des cartes qu'elle battait machinalement.

— Je ne dors pas... Vous me voyez, mademoiselle, aux prises avec une grosse tentation.

— Une tentation? Je devine, vous voulez une seconde tasse de thé.

— Ne riez pas, c'est sérieux, il s'agit de vous. Me permettez-vous de dire à quoi je pensais?

— Je le permets.

— Je me demandais comment il peut se faire que vous ayez

quitté un ami aussi parfait que M. Marsham, et comment il a pu se résoudre à se séparer d'une amie telle que vous.

Elle a hésité quelque peu à répondre. — Soyez sûr, monsieur, a-t-elle dit en relevant la tête, que si je ne raconte pas cette partie de mon histoire, c'est qu'elle ne me fait pas honneur.

— Je l'avais déjà pensé.

— Vraiment! Qu'avez-vous supposé?

— Oh! rien;... j'aurais craint de vous manquer de respect.

— Voilà qui est bien dur! — Son regard s'est animé, et elle m'a regardé avec émotion. — J'ai tenté, il est vrai, une action hardie, un coup de tête désespéré; mais je n'ai fait aucun mal, croyez-le, monsieur.

— Vous ne m'avez pas compris; j'ai voulu dire que toute supposition, si innocente qu'elle fût, me semblait encore injurieuse quand il s'agit de vous.

Elle est restée préoccupée, et plusieurs fois j'ai surpris dans la soirée ses yeux arrêtés sur moi.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, 1er mai.

La colère de Lucie me semblait si certaine et si légitime que je me suis prudemment abstenu de paraître à la Prée pendant quelques jours. Je commençais pourtant à regretter les griffes élégantes de ma charmante ennemie, et je méditais quelque diplomatique rentrée en grâce, quand un petit billet parfumé m'est arrivé hier et a prévenu mes bonnes résolutions.

« Ne pensez-vous pas que les giboulées d'avril n'ont aujourd'hui plus d'excuse? Venez vite me consoler de ce beau soleil qui éclaire si cruellement ma solitude. » Telle est la petite prose quintessenciée qui m'a fait courir d'un bond à la Prée. Je suis arrivé aussi rayonnant que le soleil, et j'ai été mieux accueilli que lui. Lucie s'est montrée gracieuse, enjouée, tendre, soumise; elle a ri, elle a pleuré, — non pas assez cependant pour rougir ses beaux yeux. Elle m'a même avoué qu'elle s'était ennuyée à mourir ces derniers jours, et, comme je nommais M. de Lorgis, elle a eu un sourire indéfinissable. — C'est un gentil garçon, meilleur que vous, Guillaume (elle m'a appelé Guillaume). Je crois, Dieu me pardonne, que le pauvre garçon m'aime véritablement. — Ses yeux et son sourire immolaient à mes pieds l'amour de M. de Lorgis et M. de Lorgis lui-même.

Qu'aurais-tu fait? je te le demande; mais toi, tu es un musée de vertus surnaturelles : tu aurais boutonné ta redingote jusqu'au menton, et tu te serais mis en garde, les yeux fermés et les poings aussi. Je suis moins farouche, et si je ne me suis pas livré pieds et

poings liés à l'enchanteresse, ce n'est qu'à grand'peine et non sans quelque dommage : nous sommes sur la limite indécise qui sépare la chasse en plein champ de la chasse réservée. Lucie m'attire, elle me plaît, et je l'aime sans doute, puisqu'à chaque instant je suis sur le point de le lui dire. Si parfois je la juge sévèrement, je ne puis cependant me passer d'elle : ses défauts m'amusent, sa gentillesse me charme. Ne serait-il pas temps d'ailleurs d'en finir avec ce vagabondage du cœur qui n'a plus à mon âge ni grâce ni excuse?

Même jour.

Je viens de rentrer par une pluie battante : les giboulées n'ont pas dit leur dernier mot. On me remet ta lettre : tu te maries! tu aimes, tu es aimé!... Heureux Albert, ne demande plus rien à la vie, ta vertu a reçu sa récompense. Crains de désirer maintenant; que les beaux yeux de ta Louise ferment à jamais ton horizon! C'est dans une soirée comme celle-ci, quand la pluie et la grêle battent les murailles, quand le vent secoue impatiemment les volets, c'est alors qu'il fait bon être deux près de la flamme joyeuse, dans un petit salon bien chaud et bien clair. C'est ainsi que vous êtes tous les deux peut-être, penchés l'un vers l'autre, les mains dans les mains : nulle inquiétude, nul remords entre vous. Vous pouvez sans trembler voir venir le lendemain. L'avenir est à vous, heureux amis, heureux Albert!

Comme le bonheur doit te rendre grave, toi qui n'as jamais su rire! Il me semble te voir... Et ta jeune femme!... Grande, élancée, fine et robuste à la fois, avec d'épaisses ondes de cheveux noirs et des yeux rêveurs qui pénètrent comme une molle flamme jusqu'au cœur... Mais qu'est-ce que je dis là? Tu m'as fait le portrait de ta Louise : elle est blonde et fraîche comme l'épine fleurie. Je rêve vraiment, ou plutôt, sans y prendre garde, je peins Flamen, qui est là devant moi...

Ah! mon ami, si cette charmante fille n'était pas si étrangement enveloppée de mystère, si elle avait un passé limpide comme la fontaine de Baranton, un état civil régulier, un brave homme de père qui, au lieu de lui donner une éducation de libre penseur, lui aurait appris avant toute chose à croire en Dieu et à aimer son mari, c'est à elle qu'il serait doux de confier son bonheur!... Hélas! pourquoi ne peut-on cueillir les étoiles comme les fleurs de nos jardins?

P. Albane.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

UN PRÉJUGÉ

SUR L'ART ROMAIN

Si les premiers siècles de l'histoire romaine sont obscurs, les Romains ont singulièrement contribué à accroître cette obscurité. Les récits de leurs annalistes sont souvent invraisemblables; des mensonges dictés par un faux orgueil cachent les sources et effacent les traces du passé. L'archéologie a fait surgir du sol des ruines et des preuves irrécusables; elle a redressé le témoignage des hommes par le témoignage indirect, mais incontestable des monumens. Elle est appelée à prêter à l'histoire un concours chaque jour plus efficace, puisqu'elle pénètre chaque jour, par ses découvertes, au sein de la civilisation étrusque et de la civilisation primitive des Romains.

Un des préjugés historiques les plus enracinés, parce que les auteurs latins l'ont unanimement répandu, s'étend sur une période de cinq cents années et, pour ainsi dire, sur l'art romain tout entier. Comment la postérité n'aurait-elle pas cru un peuple qui s'accusait lui-même en disant: « Pendant cinq siècles, nous avons été sans arts, grossiers, ennemis du beau; nous avons méprisé les artistes, et nos mains rudes n'ont manié que les armes ou la charrue? C'est la Grèce qui nous a initiés à des jouissances délicates; c'est elle qui nous a envoyé ses architectes et ses sculpteurs; c'est elle qui a rempli Rome de ses dépouilles, qui étaient autant de chefs-d'œuvre : de cette heureuse invasion date l'art romain. » Un poète a immortalisé cette opinion par des vers gravés dans toutes les mémoires :

Græcia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agresti Latio.

« La Grèce conquise a conquis son vainqueur sauvage; elle a fait régner l'art dans l'agreste Latium. »

La simplicité puritaine de Caton et des républicains austères s'alarmait de voir la mollesse et le luxe s'introduire à Rome à la suite de l'art; ils vantaient la rudesse patriarcale des ancêtres pour piquer d'honneur leurs descendans. Les satiriques à leur tour, pour mieux fronder la corruption de l'empire, exaltaient les vertus de la vieille Rome, et chantaient *la cabane de Romulus, couverte de chaume*, et *la vaisselle noire du bon Numa*. Ainsi s'est formée dès l'antiquité une opinion fausse qui calomnie le génie latin, et contre laquelle la science peut déjà protester. Les Romains, au lieu de proclamer l'Étrurie la mère de leur civilisation, ont fait disparaître les annales et la langue des Étrusques; ils auraient détruit volontiers jusqu'au souvenir de voisins auxquels ils devaient trop pour ne pas se montrer ingrats. La Grèce était loin, elle était asservie; il leur coûtait peu de tout rapporter à la Grèce. Il est juste aussi de tenir compte de l'engoûment produit par l'admiration des chefs-d'œuvre grecs, par la nouveauté, par la mode qui faisait rejeter avec dédain les ouvrages anciens, de même qu'on rougissait de la grossièreté du moyen âge sous Louis XIV.

Les modernes ont cru un peuple orgueilleux qui s'accusait par de tels aveux. L'esprit humain aime ce qui est tranché, absolu, facile à classer. L'histoire de l'art devenait en effet bien simple : « l'art romain n'avait pas existé avant la conquête de la Grèce; après la conquête, il se confondait avec l'art grec. »

Je voudrais, dans un tableau rapide, montrer combien les faits s'accordent peu avec l'opinion reçue. L'art romain existait, il s'était constitué, il avait son caractère propre, il s'était dégagé du caractère étrusque, il avait produit des œuvres considérables avant que la Grèce fût soumise, avant qu'elle fût ouverte. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil, d'abord sur l'époque des rois, ensuite sur les trois premiers siècles de la république.

I.

Dès que Rome est fondée et qu'elle se construit, l'influence des Étrusques y est sensible, bientôt persistante, enfin exclusive.

Romulus, cette personnification des efforts et des luttes d'une ville naissante, représente une période indéterminée; mais déjà la tradition rattache la civilisation romaine à la civilisation étrusque : elles n'étaient séparées en effet que par la largeur du Tibre. Dans le récit de la fondation de Rome, on reconnaît la discipline reli-

gieuse et le système de construction des Toscans. La manière dont l'enceinte de la ville est tracée avec la charrue, le *pomœrium*, les trois portes, tous les rites observés sont autant d'emprunts faits à l'Étrurie. Un témoignage plus éloquent confirme la vérité des traditions. Les murs de la ville primitive, de la Rome carrée (*Roma quadrata*), se voient encore sur le Palatin. Les fouilles dirigées par M. Pietro Rosa en ont fait reparaître des restes qui se relient à ceux que l'on connaissait déjà. La taille des pierres, l'appareil, la distance et l'agencement des joints, les proportions des matériaux, tout rappelle les murs qui entourent les villes étrusques : on les dirait bâtis par les mêmes ouvriers. Les insignes de la royauté et du triomphe, la chaise curule, le bâton augural, le sceptre surmonté d'un aigle, la robe de pourpre brodée de palmettes d'or, les bulles d'or au cou des jeunes patriciens, les jeux publics et les histrions, tout ce qui touche à l'art ou à l'éclat public est étrusque. Le cirque où les Sabines sont enlevées, aussi bien que les bracelets d'or qui séduisent Tarpéia, nous font songer à l'architecture ou à l'industrie des Tyrrhéniens.

Sous Numa, qui représente à son tour l'élément sabin, l'établissement des lois, du droit des gens, du sacerdoce et du culte, est réglé souvent par l'exemple de la docte et religieuse Étrurie. Parmi les monumens élevés durant la période que Numa personnifie, je citerai le cloître des vestales, que les Romains appelaient l'*atrium de Vesta*. Le seul mot d'*atrium*, qui nous reporte à *Hatria*, la ville étrusque où ce genre de construction avait d'abord été appliqué, laisse entrevoir une cour entourée de quatre portiques en bois. Les cellules où logent les vestales aux cheveux rasés et la prêtresse qui les dirige sont disposées sur les quatre côtés, et leurs portes ouvrent sur les galeries. C'est véritablement un petit cloître; c'est le principe dont l'art chrétien s'emparera pour l'appliquer aux cloîtres de l'Orient et plus tard de l'Occident. Du reste, le sacre prétendu de Numa, tel qu'il est décrit par Tite-Live, la science augurale, l'étude des phénomènes de la foudre et le temple élevé à Jupiter *Elicius*, qui enseigne à diriger la foudre, le culte du dieu Terme, gardien des héritages et consécrateur de la propriété, montrent de nouveau que si l'action de l'Étrurie n'a encore à Rome aucun caractère politique, l'élément toscan n'en pénètre pas moins, à la suite des idées religieuses, pour servir les besoins matériels.

Cependant Rome agrandie va commencer à exciter l'attention des Étrusques et peut-être leur convoitise. La création du port d'Ostie par Ancus Martius, la construction d'un pont sur le Tibre multiplient les relations, les points de contact et bientôt les occasions d'hostilité. C'est pour cela que le plancher du pont est mobile, et

qu'on retire les madriers dès qu'on craint une incursion; c'est pour cela que le Janicule, la colline la plus voisine du Tibre, est fortifiée contre les Étrusques. On ne continue pas moins à employer les architectes et les ouvriers toscans, et l'on construit cette belle citerne voûtée qui protégeait la source jaillissant au pied du Capitole. L'orifice de la citerne était enveloppé lui-même par une construction à fleur de sol, d'appareil étrusque, aussi bien que la voûte. Plus tard, la source fut détournée, et la citerne vide devint la *prison Mamertine*, qui est demeurée immuable et qu'on montre à l'admiration des voyageurs. Si la tradition n'y avait point consacré le souvenir de saint Pierre captif, on enlèverait le dallage plus récent qui est surhaussé, et l'on ferait reparaître l'eau, qui se perd dans les terrains et qu'on voit sourdre à travers les fissures des dalles.

Les travaux prirent un plus large essor lorsque Rome fut gouvernée par des souverains étrusques dont les Latins eux-mêmes n'ont pu détruire le souvenir. Du moins ont-ils altéré l'histoire de façon à la rendre presque impénétrable. Les rois étrusques étaient-ils des *podestats* délégués par la puissante Tarquinies? Étaient-ce des chefs d'aventuriers qui, à la tête de bandes redoutées, se faisaient rois par droit de conquête, se chassant ou se remplaçant les uns les autres, ainsi que les *condottieri* du moyen âge? L'occupation de Rome ne fut-elle pas plutôt un acte politique et réfléchi de toute la confédération, qui, entraînée par sa force d'expansion, avait franchi le Tibre, poussé jusqu'aux plaines de l'heureuse Campanie, où elle fonda Capoue, Vulturnum, Abella, Nola et d'autres villes qui formaient dans le sud de l'Italie une nouvelle confédération de douze cités? L'étude de l'histoire générale ne suffit pas pour dissiper ces ténèbres, mais elle suffit pour faire rejeter les fables et les anecdotes inventées par l'orgueil romain. La réalité des rois étrusques de Rome est confirmée par des monumens récemment découverts. Ainsi le nom de Tarquin est bien étrusque, puisqu'on le peut lire gravé ou écrit trente-cinq fois dans une crypte funéraire de Cœré, sous la forme *Tarchnas*. Claude, l'empereur archéologue, qui avait étudié les archives de la vénérable Étrurie, a raconté sur les tables de bronze de Lyon l'histoire de Servius Tullius en nous avertissant qu'il était Étrusque et s'appelait *Mastarna*.

« A Tarquin l'Ancien, dit-il, succéda Servius Tullius : nos historiens le font naître d'une captive nommée Ocrisia, tandis que les auteurs étrusques en font le fidèle compagnon de *Cœles Vibenna*. Les vicissitudes d'une vie aventureuse le chassèrent de l'Étrurie avec les débris de l'armée de Cœles. Cette armée occupa une des sept collines qui prit le nom de *Cœlius*, du nom du chef. Quant à Mastarna, car c'était son vrai nom, je le répète, il exerça la puis-

sance souveraine, et en usa pour le plus grand bien de l'état. » Or l'archéologie justifie le témoignage de Claude par une preuve éclatante. Il y a peu d'années, un correspondant de l'Institut de France, M. Noël Des Vergers, aidé de M. Alessandro François, a découvert à Vulci un tombeau décoré de peintures qui sont les plus importantes et les plus belles de l'Étrurie. Sur une des parois de la chambre sépulcrale est peint Achille immolant les prisonniers troyens aux mânes de son cher Patrocle; sur l'autre paroi sont figurés également la tendresse et le dévouement d'un ami, mais le trait est emprunté à l'histoire nationale. Cœles Vibenna a été fait prisonnier avec ses compagnons; Mastarna accourt, tue ses ennemis, coupe ses liens, lui sauve la liberté et la vie. Les noms tracés par le peintre au-dessus de chaque personnage ne permettent point le doute; peut-être même la scène se passe-t-elle à Rome, car Tarquin prend part à l'action, et on lit auprès d'une figure de femme effacée le nom de Tanaquil, femme de Tarquin.

Du reste, les monumens construits par les dominateurs étrusques à Rome attestent leur origine aussi bien que leur puissance. Les murs grandioses dont ils entourèrent la ville existent encore : on les voit, non-seulement au-dessous du Capitole, mais dans la *vigna Macarona*, sous le couvent de Sainte-Sabine, dans les jardins du palais Colonna, sous le casino de la *vigna Barberini*. L'enceinte avait près de deux lieues de tour; d'immenses fossés complétaient la défense de ces murailles du plus solide appareil, et au temps d'Horace on en faisait un lieu de promenade, abrité et recherché comme nos boulevards. Que dire de ces admirables cloaques, construites pour durer éternellement, sous les voûtes desquelles les voyageurs se promènent en barque? Dans le principe, la *cloaca maxima* n'était point un égout, mais un canal couvert qui jetait dans le Tibre les eaux du Vélabre, desséchait le marais, et préparait un emplacement plus vaste et plus salubre au futur forum. Du même coup on chassait les eaux stagnantes de la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin, et l'on y construisait le grand cirque, théâtre de tant de courses et de tant de fêtes. Les temples s'élevaient à l'envi : les deux temples de la Fortune, si justement adorée par les aventuriers toscans; le temple de Diane sur l'Aventin, le temple de Jupiter Latialis, au sommet du Monte-Cavo, détruit par le dernier des Stuarts; enfin le célèbre temple qui couronnait le Capitole. Tandis que Tite-Live nous assure que le triple sanctuaire capitolin a été bâti par des ouvriers étrusques, l'architecte Vitruve en décrit le plan et les proportions. Les trois sanctuaires parallèles sont enveloppés par un même péristyle et précédés par un portique commun; la longueur totale de l'édifice ne surpasse que d'un sixième

la largeur. Le sanctuaire de Jupiter est au milieu, plus spacieux que ceux de Junon et de Minerve, qui sont adjacens. Les colonnes, les chapiteaux, l'entablement, les frontons en charpente, l'assemblage et la décoration, tout est étrusque, de sorte que l'on trouve déjà constituées à Rome les trois applications de l'art de bâtir, c'est-à-dire l'architecture militaire, l'architecture civile et l'architecture religieuse. Or, du moment que l'architecture était importée d'une manière aussi complète, on peut augurer que les arts plastiques, encore dans l'enfance, étaient soumis aux mêmes conditions.

Aussi ni les Romains ni les historiens modernes n'ont-ils nié l'influence de l'Étrurie sous les rois, mais ils l'ont présentée comme un accident qui cesse avec la royauté. « Les Étrusques partis, l'art disparaît. La république, avec son cortége de vertus et de pauvreté, ramène une sorte de barbarie. On prend en haine les Étrusques aussi bien que les Tarquins, l'art et la délicatesse à l'égal de la tyrannie. Les monumens élevés pendant la période royale rappellent au peuple ses souffrances et le temps où il subissait la corvée ainsi que des prolétaires toscans. Denys d'Halicarnasse ne fait-il pas dire à Brutus dans sa harangue au peuple : *Les Tarquins vous forçaient, comme des esclaves achetés, à mener une vie misérable, taillant la pierre, coupant le bois, portant d'énormes fardeaux, et passant vos jours dans de sombres abîmes* (les cloaques et les carrières)? Ne racontait-on pas que plusieurs citoyens romains s'étaient tués pour échapper à tant de misère, mais que le cadavre des suicidés, attaché à une croix, avait été livré aux vautours, la persécution s'étendant au-delà de la mort? »

Ainsi le poids intolérable de ces gigantesques entreprises aurait contribué autant que l'insolence superbe des Tarquins et le viol de Lucrèce à faire éclater la révolution. Je me garderai bien de soutenir le contraire, et je crois même, par l'exemple des temps modernes et du règne de Louis XIV notamment, que les travaux qui doivent exciter l'admiration de la postérité sont parfois odieux aux peuples qui les exécutent, car le despotisme, pressé de jouir, n'admet ni répit, ni économie, ni lenteur sagement mesurée. Toutefois Rome n'aurait point songé à secouer le joug des Tarquins, si les événemens n'avaient servi ses projets d'affranchissement. La fin du VI[e] siècle avant Jésus-Christ fut une ère de liberté pour la plus grande partie du monde antique; les colonies grecques de l'Asie-Mineure, Athènes et la plupart des villes de la Grèce, les riches cités du sud de l'Italie et de la Sicile, sont agitées par un souffle généreux, et s'efforcent de reconquérir leurs droits. Partout les aristocraties sont abaissées, les tyrans renversés, et ce mouvement, qui se propage comme la flamme, marque l'aurore du grand siècle

de Périclès. L'Étrurie reçut le contre-coup de ces révolutions : elle fut pénétrée par les idées nouvelles; des guerres civiles éclatèrent au sein des villes, et la constitution séculaire de la confédération fut altérée. Ces troubles eurent pour résultat immédiat de relâcher le lien fédéral, et les Latins, émus eux-mêmes par l'amour de la liberté, crurent l'occasion favorable pour se délivrer à la fois de leurs rois et de la domination étrusque.

Tout le monde sait comment la royauté fut définitivement abolie. Ce que l'on sait moins, c'est que Rome fut soumise de nouveau par les Étrusques et rattachée à leur confédération d'une manière étroite. La rébellion des Romains et leurs premiers succès contre les villes alliées des Tarquins émurent les Toscans et suspendirent leurs querelles intestines. On s'intéressait peu aux podestats chassés, et on les abandonna assez promptement; mais on ne pouvait abandonner la clé du Tibre, c'est-à-dire Rome; on ne pouvait laisser couper les communications avec la Campanie et les douze cités qui formaient la confédération du sud. Porsenna, *lars* de Clusium, fut reconnu pour chef militaire; l'armée, formée des contingens réglés par la loi et fournis avec zèle par chacun des peuples de la Toscane, vint assiéger Rome. Rome, incapable de résister à tant de forces réunies, ou capitula ou fut prise. Ce souvenir révolta plus tard l'orgueil du peuple-roi; on le déguisa sous d'héroïques légendes; on nia même un fait que l'éloignement des temps permit d'altérer. Porsenna ne fut plus qu'un voisin débonnaire, encadré par les figures romanesques de Scævola, de Clélie et d'Horatius Coclès; mais la critique moderne ne se paie plus d'anecdotes, et confond les mensonges officiels imposés aux écrivains latins par les aveux involontaires des historiens eux-mêmes. Quand ils nous font savoir, par exemple, que le sénat envoya les insignes de la royauté à Porsenna, c'est-à-dire le sceptre, la robe de pourpre et le trône d'ivoire, il est aisé de discerner qu'un tel hommage était moins un acte de reconnaissance qu'un acte d'éclatante soumission. S'ils parlent des otages livrés avec Clélie, nous songeons aussitôt que ce sont les vaincus d'ordinaire, et non les vainqueurs, qui remettent des gages d'obéissance et de fidélité. Pline le naturaliste, qui n'était point sur ses gardes lorsqu'il décrivait les métaux, et qui oubliait les fictions de la politique tandis qu'il poursuivait la science et la vérité, a écrit cette phrase : *Dans le traité que Porsenna accorda au peuple romain, nous trouvons cette clause expresse que les Romains renonceraient à l'usage du fer, excepté pour cultiver la terre.* Quoi! livrer ses armes, convertir tout le fer qu'on possède pour se défendre en bêches et en socs de charrue! Quelle condition est plus dure, quel abandon plus humiliant? Du reste, Tacite, le grave et vé-

ridique historien, a eu entre les mains une pièce que Tite-Live avait ignorée, ou qu'il n'avait osé publier. Après l'incendie du Capitole, Vespasien reconstitua les archives, qui avaient péri, en réunissant les documens dispersés ou cachés dans toute l'Italie. Tacite connut alors le véritable traité de Porsenna : c'est pourquoi, en déplorant la destruction du Capitole par la faction de Vitellius, il s'indigne et s'écrie que jamais une semblable profanation n'avait été commise, ni lorsque les Gaulois s'étaient emparés de la ville, ni *lorsque Rome s'était rendue à Porsenna.*

En effet, qu'on rapproche dans le second livre de Tite-Live et dans le cinquième de Denys d'Halicarnasse le récit des négociations avec le lars de Clusium, la vente fictive de ses biens, sa générosité envers les Romains, les soins merveilleux dont les Romains entourent son armée, la nomination de deux dictateurs, à cinq ans d'intervalle, qui s'appelaient *lars* ou *lartius*, titre propre aux Étrusques; qu'on oppose les témoignages contradictoires des Romains et leurs commentaires embarrassés, et l'on ne doutera plus de la prise de Rome par les Étrusques. Ils ne pouvaient souffrir à aucun prix que les communications fussent interrompues entre les deux confédérations du centre et du sud de la péninsule. Ce résultat obtenu, ils firent bon marché des Tarquins; après avoir désarmé Rome, ils la traitèrent avec douceur : ils lui laissèrent sa constitution intérieure et ses libertés civiles, en assurant leur suprématie, leur droit de passage, et en resserrant le lien fédéral.

C'est pourquoi, dès le premier siècle de la république, les relations de Rome avec l'Étrurie furent, non pas rompues, mais aussi fréquentes que jamais. Les pontifes aussi bien que les hommes d'état gagnaient à ce commerce et recherchaient les leçons de leurs voisins, plus civilisés et habiles dans l'art de se concilier la faveur des dieux. On envoyait chaque année de jeunes patriciens, appartenant aux premières familles, résider à Cœré, afin d'y apprendre la langue et les rites étrusques. Ces relations expliquent l'ardeur avec laquelle les Romains secoururent Clusium menacé par les Gaulois; elles expliquent pourquoi ils confièrent leurs femmes, leurs enfans et leurs dieux, c'est-à-dire ce qu'ils avaient de plus précieux, aux habitans de Cœré, lorsque la défaite de l'Allia les réduisit à abandonner Rome. Au lieu de s'adresser à quelque peuple des montagnes ou à une colonie grecque, ils ne virent point d'amis plus sûrs que les Étrusques, et dans la détresse, leur première pensée fut pour eux.

Plus on étudie les détails de la vie romaine pendant les premiers siècles de la république, plus on y sent les emprunts faits à l'Étrurie : religion, sacrifices, colléges de devins, culte des lares,

costumes des magistrats et pompe triomphale, jeux publics, festins, industrie, tout atteste les efforts des Romains pour imiter les Étrusques, ou, si l'on veut, leur impuissance à résister au courant d'une civilisation supérieure. L'art présente les mêmes indices, et les faits prouvent assez que les républicains, loin de répudier les grands travaux des rois, les continuèrent et s'en firent honneur. Les patriciens, du reste, s'étaient partagé le pouvoir royal, et jusqu'à ses insignes. Le temple de Jupiter Capitolin, construit sous deux règnes, fut achevé pendant les premières années de la république. Aussitôt un débat s'éleva entre les consuls, Horatius Pulvillus et Valérius Publicola, chacun réclamant la gloire de présider à la consécration. Valérius était absent; sa famille et ses cliens prirent son parti; toute la ville fut en émoi, et rien ne prouve mieux que le souvenir des Tarquins ne faisait haïr ni les monumens qu'ils avaient élevés ni l'art étrusque. Les cloaques ne parurent point non plus si odieuses et si indignes d'être imitées, puisque dès la fin du premier siècle de la république on construit l'émissaire d'Albano, cet admirable souterrain voûté qui traverse la montagne et sert encore à l'écoulement des eaux du lac. Des artistes étrusques bâtirent la maison de Valérius Publicola; or ce ne fut point la beauté de ce palais qui excita les soupçons du peuple, mais sa situation sur le Palatin : on craignait qu'il ne se transformât en forteresse, et ne facilitât un coup de main contre la liberté. La sculpture non plus ne fut point proscrite : la louve de bronze du Capitole, le buste de Brutus, quelle qu'en soit la date, montrent l'importance et le style purement étrusque des œuvres commandées officiellement. Les images des ancêtres, qui remplissaient l'atrium des familles nobles et qu'on multipliait religieusement, supposent un développement continu de la plastique. L'industrie suivait l'art, ou plutôt elle le précédait. Les mœurs républicaines n'étaient point aussi attachées à la pauvreté que l'ont prétendu plus tard les moralistes, qui vantaient le passé pour condamner le présent. Les dames romaines étaient couvertes de bijoux qui furent, dans les crises suprêmes, d'un grand secours pour le trésor public. Camille trouva sans peine 1,000 livres pesant d'or pour éloigner les Gaulois. Il ne faut pas oublier que la *rue des Toscans* (*Tuscus vicus*) était une des plus fréquentées de Rome, qu'elle était au pied du Capitole et du Palatin, que les artistes étrusques y vivaient nombreux et riches, que la faveur publique les protégeait, orfévres, potiers, fabricans de bronze ou sculpteurs, marchands d'armes ou de miroirs, de candélabres ou de trompettes. Là aussi se rencontraient les belles courtisanes venues d'Étrurie, que la sévérité des mœurs républicaines ne chassait point de la ville, à ce qu'il paraît. Enfin on ne peut qu'être frappé du témoignage de

Varron, qui nous assure que de son temps tous les temples étaient remplis d'objets d'art venus d'Étrurie. Le pillage les avait accumulés autant que le commerce, puisque de la seule ville de Vulsinii l'armée romaine avait rapporté deux mille statues. Rome elle-même devait avoir l'aspect d'une ville étrusque avant d'être brûlée par les Gaulois; c'est pourquoi les citoyens, au lieu de remuer des montagnes de cendres et de rebâtir une cité entière, trouvaient naturel de transférer la capitale à Véies, prise récemment et dépeuplée. Rien ne les choquait, rien ne leur paraissait insolite et gênant dans une ville étrusque : ils se trouvaient chez eux. Il fallut toute l'éloquence de Camille et tous les efforts du sénat pour retenir les Romains sur le sol natal et leur faire reconstruire leurs maisons. L'incendie des Gaulois fut pour Rome ce que l'incendie de Xerxès avait été pour Athènes : l'occasion de se relever en désordre, à la hâte, mais rajeunie, plus belle, et bientôt parée de chefs-d'œuvre.

Il ne faut donc pas admettre sans réserve le paradoxe de la simplicité républicaine et les déclamations banales contre la grossièreté de l'aristocratie romaine. Les patriciens de Rome, s'ils n'eurent que tard le goût du luxe et des jouissances personnelles, eurent toujours l'amour de la grandeur publique; ils ne reculaient devant aucun sacrifice dès qu'il s'agissait de l'éclat de leur ville. Selon l'expression du poète, leurs ressources privées étaient modiques, leurs ressources publiques immenses. Les dépouilles des vaincus alimentaient sans cesse le trésor. Les magistrats tenaient à honneur de se ruiner pour justifier leur élection ou pour gagner de nouveau les suffrages du peuple. Un patriotisme passionné, le désir de se concilier la faveur des dieux, des vœux ou des superstitions profitables à l'art, un noble orgueil qui voulait immortaliser une victoire ou rappeler les services rendus par les ancêtres, la nécessité d'occuper les plébéiens et de leur distribuer des salaires mérités, tout contribuait à faire entreprendre par les chefs de l'état de belles constructions en temps de paix, de grands travaux en temps de guerre, car l'armée romaine était une armée d'ouvriers, prompte à construire les voies, les ports, les aqueducs, soumise encore à la corvée des Étrusques, quoique cette corvée fût ennoblie par l'égalité militaire et par la discipline. Je ne puis m'empêcher de voir dans l'aristocratie de Rome le type de ces fortes aristocraties qui ont illustré les républiques italiennes au moyen âge, la république de Venise notamment, dont les chefs accroissaient la splendeur aux dépens de tout l'Orient. Dans le principe, les patriciens romains confondaient peut-être les artistes avec les artisans, mais ils aimaient l'art. N'est-ce pas un fait singulièrement significatif que de voir un Fabius, c'est-à-dire un membre de la plus illustre famille, obtenir

le surnom de *peintre* (*pictor*) et décorer de ses mains un temple tout entier? Le poète tragique Pacuvius, neveu du grand Ennius, suit son exemple et peint le temple d'Hercule. L'architecture surtout, qui est l'expression d'un peuple et la manifestation directe de sa grandeur, fut encouragée par les Romains. Tout était prétexte pour élever un monument, et l'émulation redoublait dès qu'il s'agissait de le consacrer. Le lendemain de la fondation de la république, les consuls se disputent le droit d'inaugurer le temple de Jupiter Capitolin. La querelle ne sera pas moins vive entre Servilius et Appius Claudius pour la dédicace du temple d'Hercule l'an de Rome 493. Après la victoire du lac Régille, on bâtit un temple à Saturne, un autre aux Dioscures. Spurius Cassius, pour frapper l'imagination du peuple, construit à ses frais un temple somptueux et le dédie à Cérès. Il est mis à mort : aussitôt le sénat prélève sur ses biens confisqués une somme considérable afin de faire couler en bronze une statue de la déesse. Appius Claudius, à son tour, fait édifier le temple de Bellone, et obtient ainsi le droit d'y suspendre les portraits de ses ancêtres peints sur des boucliers. Les auteurs anciens nomment trente et un temples bâtis par la république avant la conquête de la Grèce, et ce nombre sera au moins doublé, si l'on considère ceux qu'ils ont dû omettre, puisqu'ils ne citent les monumens qu'incidemment, pour préciser une date, alléguer un fait, encadrer un récit. Outre les temples, les grands travaux d'utilité publique qui caractérisent l'art romain, les vastes édifices qu'exigent les affaires et les plaisirs d'un peuple libre, sont entrepris avant la conquête de la Grèce, voies, ponts, aqueducs, cloaques, émissaires, forums, curies, cirques, monumens honorifiques, avenues de tombeaux prolongées à travers la plaine de Rome. Les Romains ont eu bien tort de répudier leur passé quand ils se sont laissé enivrer par les séductions de l'art grec. Non, ils n'ont point été des barbares pendant cinq siècles; non, ils n'ont pas méprisé les arts et vécu sous le chaume, ou sacrifié dans des sanctuaires grossièrement préparés; non, ils n'ont pas repoussé les œuvres de la sculpture, les bronzes soigneusement ciselés, les meubles élégans, les bijoux, et même les produits de l'industrie étrusque, sans cesse importés et bientôt fabriqués à Rome. Les Romains ont subi l'influence salutaire que l'art d'un peuple exerce sur l'art de voisins moins avancés; ils ont reçu beaucoup des Étrusques, ils se sont approprié énergiquement ce qu'ils ont reçu, et je vais essayer d'expliquer pourquoi l'art grec, avant d'être triomphant, a rencontré chez les Latins une opposition raisonnée qu'on pourrait croire nationale.

II.

Les Romains unissaient par excellence à l'esprit de conquête l'esprit d'assimilation, qui rend les conquêtes durables, surtout les conquêtes intellectuelles. Ils ont emprunté beaucoup aux sociétés qu'ils renversaient et aux pays qu'ils soumettaient; mais leurs emprunts étaient dirigés par un sens pratique, par une forte conception de leurs besoins, par une volonté nette de tout marquer au sceau de l'unité. Rome était ouverte à toutes les idées, à la condition que toutes les idées devinssent romaines et fussent subordonnées à ses usages comme à ses lois. Les religions étaient admises sans conflit, des temples étaient élevés aux nouveaux cultes, dès que ces nouveaux cultes sacrifiaient aux dieux du Capitole et s'associaient aux prières faites au nom de l'état. Sérapis, Mithra, Sabazius, les divinités de l'Orient le plus reculé eurent des autels dans le grand Panthéon romain, parce que leurs adorateurs reconnaissaient la religion d'état. On remarquera en effet que les magistrats romains ne disaient jamais aux chrétiens qu'ils faisaient torturer : « Renoncez à votre Dieu, » mais bien : « Sacrifiez aux nôtres! » De même, dans les lettres, les Latins ne commencèrent à être de simples traducteurs des Grecs que pour devenir leurs émules et pour fonder une littérature nationale. On voulut sur la scène des personnages portant la toge romaine et non plus le pallium grec. Plaute, dans des cadres grecs, peignit surtout les mœurs romaines; Virgile se fit le rival à la fois d'Hésiode et d'Homère, et, quoique leur imitateur, il tendait par un effort continu à créer des œuvres nationales; Horace soumit à la même transformation la poésie lyrique, en même temps qu'il illustrait un genre proprement latin, la satire. Ce don d'assimilation, les Romains l'avaient manifesté de bonne heure en présence de l'art étrusque. S'ils avaient adopté ses principes et ses formes, ils avaient modifié et singulièrement agrandi ses applications. Ils avaient repoussé les sujets, les symboles, les monstres, les représentations fantastiques, que l'Étrurie avait empruntés à l'Orient pour les reproduire par des sculptures et des peintures innombrables; leur sens droit et pratique répugnait aux chimères; ils étaient déjà les représentans du génie occidental. Ni la mollesse ni les images voluptueuses de l'Étrurie n'avaient eu accès à Rome. Les Romains ne chargeaient point leurs doigts de bagues et de pierres finement gravées, mais ils devancèrent les Étrusques dans l'art de frapper la monnaie, moyen d'étendre leur influence, leur commerce, leur domination. L'architecture les avait surtout séduits, et cependant ils la marquèrent, dès les premiers siècles de la répu-

blique, d'une empreinte forte, grandiose, nationale. Ce ne furent point les Étrusques qui leur apprirent à bâtir avec des blocs de rochers de forme polygonale des voies admirables qui devaient éternellement durer. L'arc plein-cintre et la voûte leur furent transmis par les architectes toscans; mais on ne trouve en Toscane ni les aqueducs magnifiques, à trois étages superposés, ni les ponts qui ont bravé l'effort du temps et qu'on voit encore à Rome, ni les arcs de triomphe, ni les tunnels et les cloaques gigantesques que la république a construits. Comment donc s'étonner si le génie romain, devenu plus puissant et plus mâle, a réagi sur l'art grec à son tour, se l'est assimilé, a profité de sa richesse et de sa splendeur, en le pliant à ses besoins, à ses convenances, à sa sévérité? Tout était instrument dans les mains de Rome; les autres civilisations étaient ses tributaires; elle y prenait son bien, et tout venait se fondre dans le creuset de la grandeur romaine.

Les historiens latins contiennent de trop rares détails sur les arts pour qu'il soit facile d'alléguer les preuves de ce que j'avance; mais la rareté même des faits de ce genre rend plus significatifs ceux qu'on peut recueillir. Jusqu'à la guerre de Pyrrhus, les Romains connurent mal les Grecs : quoiqu'ils eussent envoyé des ambassadeurs copier à Athènes les lois de Solon, ils méprisaient trop les étrangers pour les étudier. Ils avaient quelques rapports avec les colonies grecques du sud de l'Italie, ils n'en avaient point avec la Grèce proprement dite. Rien ne montre mieux leur ignorance des affaires helléniques que le rapprochement de deux statues érigées en plein comice, au-dessus du Forum, de manière qu'elles présidaient en quelque sorte à la majesté des assemblées politiques. L'une des statues représentait Pythagore, un voisin, le grave législateur du sud de l'Italie, et ce choix était digne de Rome. L'autre représentait Alcibiade, l'efféminé, le dissolu, le contempteur des dieux et des lois de la patrie, que les Romains se figuraient sans doute aussi sage que Pythagore et dont ils n'entendirent parler que lorsqu'il arriva en Sicile à la tête des Athéniens. Peut-être Alcibiade avait-il séduit leurs ambassadeurs par sa personne et par ses belles promesses.

C'est après la conquête des riches colonies de la Grande-Grèce que l'on doit chercher les traces d'une résistance réfléchie à l'art grec. Les esprits étaient partagés, il est vrai : les uns se jetaient avec ardeur au-devant du génie grec, convoitaient ses chefs-d'œuvre, étudiaient ses principes; les autres accueillaient avec défiance les produits même merveilleux d'une civilisation qui ne leur apparaissait qu'épuisée et corrompue. Le luxe, la mollesse, la débauche, leur semblaient le cortége inséparable d'un art trop raf-

finé. A la tête des premiers était Marcellus, qui remplit Rome des dépouilles de Syracuse et qui était passionné pour l'art grec, la famille des Scipions, Paul-Émile, les Flamininus, les Fulvius; à la tête des seconds, Caton, Fabius Maximus, Mummius et d'autres. Le peuple reprochait à Fabius de n'avoir pas apporté à Rome les statues qui ornaient Tarente conquise. « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités, » répondait dédaigneusement Fabius, qui comptait cependant un peintre et un savant parmi ses ancêtres; mais ce peintre et ce savant avaient été inspirés uniquement par l'esprit national. On a souvent tourné en ridicule la recommandation de Mummius aux entrepreneurs qui se chargeaient de transporter à Rome le butin de Corinthe. Pour moi, je serais beaucoup plus porté à ne voir dans la menace de Mummius que du mépris affecté et de l'ironie. Les hommes nouveaux, Cicéron et ses amis, se jetaient avec ardeur au-devant de la Grèce, sentant que ses lumières et son libre génie abaisseraient devant eux les barrières. L'aristocratie, par le même motif, s'attachait aux vieux usages, et en vérité, si nous oublions un instant notre respect filial pour la Grèce et nous plaçons au point de vue des hommes d'état de Rome, le parti conservateur avait raison. L'amour de l'art grec allait servir de voile à la soif immodérée des richesses et de prétexte à d'incroyables rapines. Le procès de Verrès ne sera pas seulement un grand scandale, ce sera aussi l'explosion du mal qui atteint toute la société romaine. Les orateurs qui se prétendaient incorruptibles à l'or se laisseront gagner par le don de quelque chef-d'œuvre venu d'Athènes ou d'Égine. Les proconsuls pilleront les provinces au nom de leur passion pour le beau. Les particuliers se procureront par tous les moyens les sommes nécessaires pour payer un vase myrrhin ou une petite planche peinte par Apelle. A la suite des œuvres du grand art s'introduiront les meubles précieux, les raffinemens de l'industrie, l'attirail des festins, les plaisirs enivrans, et du même coup le faste, la mollesse, la corruption. L'histoire n'a que trop justifié les prévisions des sages et les craintes des cœurs républicains. La découverte des bacchanales et des sanglantes orgies professées par les Grecs sur l'Aventin fut une lueur terrible.

Il faut avoir présentes ces considérations d'un ordre plus élevé pour s'expliquer l'opposition acharnée et parfois mesquine du sénat à l'invasion morale de la Grèce. Marcellus a-t-il bâti un temple à *la Valeur* et désire-t-il le consacrer en même temps à *l'Honneur*, on l'arrête, on lui objecte les rites nationaux qui s'opposent à ce qu'on réunisse deux divinités dans un seul sanctuaire, et l'architecte de Marcellus est obligé de refaire et de doubler le temple. Fulvius Flaccus a-t-il enlevé les belles tuiles de marbre d'un temple

du Brutium, voisin de Crotone, pour couvrir son temple de la *Fortune équestre*, le sénat le condamne à reporter à l'extrémité de l'Italie toute la toiture qu'il a dérobée. Métellus veut-il dédier deux temples à *Jupiter Stator* et à *Junon*, semblables, contigus, faits de marbre, ornés de statues grecques et de peintures exécutées par des artistes grecs, on saisit une occasion puérile pour lui témoigner le mécontentement du parti national et rendre son œuvre incomplète et presque ridicule. Les porteurs s'étaient trompés et avaient placé la statue de Junon dans le temple destiné à Jupiter, celle de Jupiter dans le temple destiné à Junon. Les pontifes s'opposèrent à tout changement. « Les dieux avaient manifesté leur volonté, dirent-ils, » et les temples continuèrent de présenter un contraste choquant entre les sujets des peintures qui les décoraient et les divinités qui les occupaient. Le temple du Capitole a-t-il brûlé, le tout-puissant Sylla lui-même n'osera pas en changer le plan et l'aspect. En vain Rome est devenue grecque; il s'agit du grand sanctuaire national, et l'amour de l'architecture grecque cède au sentiment patriotique. On copie l'ancien temple avec ses proportions lourdes, sa façade basse et large, on en reproduit l'ordonnance et les détails : la seule différence, c'est la beauté des matériaux. Pompée veut-il flatter les passions du peuple romain en construisant un théâtre en pierre, il rencontre une résistance sage et politique chez ceux qui défendent les anciens usages et savent qu'un théâtre permanent ne peut que détourner les citoyens des affaires publiques en les accoutumant à de perpétuels plaisirs. Il ne surmonte même cette résistance qu'en faisant bâtir un temple à *Vénus victorieuse* au sommet du théâtre, qui devenait ainsi un lieu sacré, de même que les gradins destinés aux spectateurs devenaient les degrés du sanctuaire.

César, le plus adroit et par cela même le plus coupable des ambitieux, connaissait bien les scrupules du parti conservateur : il feignait de les partager; il respectait des préjugés qui lui paraissaient sans importance, afin de renverser plus sûrement les lois essentielles de l'état. Quand il bâtit le temple de *Vénus Genitrix*, il voulut qu'il fût conforme à l'ancien style; les colonnes étaient rapprochées, pesantes, nous dit Vitruve. César étalait ainsi une rigidité qu'il jugeait convenir à sa dignité de grand pontife; il affectait le respect des traditions, et ce jeu semble s'être perpétué après sa mort, car le temple que les triumvirs lui élevèrent sur le Forum, à la place même où le bûcher avait consumé son corps, était également d'ancien style.

Du reste, la puissance de l'opinion était telle, le vieil esprit romain protestait si vigoureusement, que des hommes plus honnêtes

que César se sentaient astreints officiellement à l'hypocrisie. Cicéron, qui adorait l'art grec et connaissait si bien tous ses chefs-d'œuvre, parlait avec insouciance des tableaux et des statues volés par Verrès lorsqu'il s'adressait à ses juges : pour les flatter, il jouait l'ignorance; il paraissait chercher les noms des artistes et ne les point savoir; le ton ajoutait au dédain. Ce n'était pas seulement une comédie d'avocat, c'était la comédie d'un politique qui ménageait sa popularité.

Ainsi l'art grec n'a point pénétré à Rome sans résistance, et cette résistance n'aurait eu ni gravité ni point d'appui, si les Romains n'avaient possédé déjà un art national. L'étude des monumens jette de sûres clartés sur une question historique singulièrement méconnue. Je ne parle point de la peinture dont les œuvres ont disparu, ni même de la plastique, étrusque d'abord, puis fascinée par la perfection de la sculpture grecque. Cependant l'habitude de mouler le visage des morts, les images en cire des ancêtres conservées dans l'atrium, les statues élevées aux citoyens qui méritaient bien de la patrie, l'orgueil aristocratique aussi intéressé que l'ambition plébéienne à consacrer les personnalités éclatantes, tout a contribué à imprimer aux œuvres qui datent de la république un accent, une réalité, une précision, un sentiment énergique de la nature qui va jusqu'à la dureté, et qui répugnera longtemps à l'idéal doux et enveloppé de la Grèce.

Mais l'art qui exprime le plus puissamment le génie d'un peuple, qui manifeste sa grandeur et satisfait son esprit de domination, c'est l'art de bâtir. Les Romains, en couvrant de leurs constructions le sol italien et bientôt le monde, semblaient en prendre possession pour l'éternité; le sceau qu'ils imprimaient devait en effet survivre à leur conquête et à leur existence même. Aussi l'architecture romaine est-elle constituée de bonne heure. Elle crée des œuvres originales et grandioses que les Étrusques ne lui ont point enseignées et que les Grecs ne pourront qu'imiter à leur tour. Elle ne cherche point des proportions exquises, ni des détails raffinés; elle vise à l'utile et au grand. Le temple, ce type que les Hellènes embellissaient et caressaient sans cesse, et qui est l'unité vivante de leur architecture, les Romains le copient simplement, en Étrurie d'abord, plus tard en Grèce. Les dieux sont satisfaits, les rites observés, cela suffit. Les constructions civiles au contraire absorbent toute leur attention; c'est là qu'ils sont incomparables, c'est là qu'ils deviennent créateurs par la hardiesse de leurs plans et l'étendue de leurs entreprises. Dès qu'il s'agit d'assainir la ville, de la fortifier, d'y amener les sources des montagnes lointaines, de préparer le théâtre des assemblées, d'abriter la vie politique sous toutes ses

formes, de sécher les marais, de féconder les campagnes, de construire des ponts sur les fleuves les plus impétueux, d'établir des routes qui porteront leurs armées jusqu'aux extrémités de l'Italie, les Romains n'empruntent rien aux Grecs; ils méritent de leur servir de modèles : ils montrent au monde des modèles que le monde a souvent désespéré d'égaler. Chez tous les peuples, le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un monument, l'expression la plus forte pour désigner la grandeur d'un ouvrage, n'est-ce pas de dire *qu'il est digne des Romains?*

Ceux qui subordonnent dans leur pensée l'art romain à l'art grec oublient sur quels principes bien différens de construction tous deux s'appuient. L'un n'admet que la plate-bande et les portées horizontales, l'autre préfère le plein-cintre et la voûte; l'un ne veut que de grands matériaux, dont les joints reposent sur des colonnes ou des piliers écartés, l'autre emploie les plus petits élémens, brique, blocage, pouzzolane, et les jette sur des moules gigantesques; l'un rase la terre et s'harmonise avec les lignes tranquilles des horizons, l'autre s'élance hardiment vers le ciel, ou résiste, sous le sol, à des fardeaux immenses. Qu'on ne croie pas, comme il arrive souvent, que l'art romain n'ait atteint sa grandeur qu'au siècle d'Auguste, parce qu'il s'était nourri de toute la moelle de l'art grec. C'est sous la république que sont conçues les entreprises les plus hardies, c'est sous la république que les types les plus beaux sont créés. L'empire ne fait qu'étendre et multiplier les exemples que les siècles de liberté lui ont légués.

Ainsi l'on avait construit, bien avant la conquête de la Grèce, ces voûtes souterraines qui conduisaient jusqu'au Tibre les eaux impures, et ces arcs légers qui amenaient comme en triomphe, à travers les plaines et les vallées, l'eau des sources les plus fraîches. Les Grecs, peu épris du bien-être, établis sur des rochers ou des sommets escarpés, n'avaient ni cloaques ni aqueducs. Du moins leurs aqueducs étaient de simples tuyaux de poterie ou des entailles rectangulaires faites dans le roc et couvertes par des tuiles plates comme un caniveau. On voit encore à Athènes, à Syracuse, de ces conduits d'une simplicité primitive. Les Étrusques, il est vrai, avaient enseigné aux Latins à construire sous la terre des émissaires voûtés; mais combien les débris qu'on trouve en Toscane sont inférieurs à ceux qu'on trouve à Rome! Du premier coup, les disciples dépassèrent leurs maîtres. Les cloaques, commencées par les rois, continuées, étendues, réparées par la république, font encore l'admiration de la postérité. Nous construisons sous les rues de Paris un réseau d'égouts qui coûtent des sommes immenses; mais ils dureront peu, et l'on n'osera les comparer à ces voûtes en belles pierres

soigneusement appareillées qui ont défié l'effort de vingt-cinq siècles. L'émissaire qui maintient le niveau du lac d'Albano est intact, il sert encore, et les Romains l'ont creusé et revêtu de larges assises au temps de leur plus grande pauvreté, pendant leur lutte désespérée contre Véies. C'est l'austère Caton qui dépensa, étant censeur, près de 6 millions pour la construction et la réparation des cloaques. Dix ans après, l'an 580 de Rome, ce travail est repris par Fulvius Flaccus, de sorte qu'il ne restera au gendre d'Auguste qu'à construire les cloaques du quartier du Panthéon. C'est encore la république qui jette les eaux du lac Vélinus dans le Nar (est-il nécessaire de vanter la cascade de Terni?), qui dessèche les marais qui s'étendaient entre Parme et Plaisance, qui assainit les marais Pontins, ce fléau sans cesse renaissant de la campagne de Rome. Les Grecs ne manquaient point de marais; mais ont-ils jamais songé à faire ce qu'a fait Appius Claudius dès l'an de Rome 442? Un grand canal ouvre un passage aux eaux jusqu'à la mer; une chaussée assure la solidité de la voie Appia; des ponts multipliés ouvrent un passage aux torrens qui se précipitent des montagnes; trente lieues carrées sont rendues au pâturage et à la culture; trente-trois villes, que Pline nous cite, respirent et cessent d'être décimées par la fièvre. César, Auguste et Pie VI ne pourront rien faire de mieux que d'imiter le vieil Appius. Nous-mêmes, si nous voulons comprendre la difficulté de semblables entreprises, nous considérerons les Landes et notre impuissance à les reconquérir d'un seul coup sur les eaux.

Les aqueducs ont amené et amènent encore aujourd'hui à Rome les eaux les plus abondantes et les plus belles du monde; mais, lorsque le voyageur admire le volume des fontaines jaillissantes ou cette longue suite d'arcs mutilés qui font une des parures de la campagne de Rome, s'informe-t-il de leur date? Ne les croit-il pas plus récens qu'ils ne le sont? n'en rapporte-t-il pas l'honneur à la magnificence impériale? Et cependant, sur neuf aqueducs qui existaient anciennement, cinq dataient de la république. Dès l'an 442, l'aqueduc de la porte Capène était construit; dès l'an 482, Papirius Cursor et Curius Dentatus allaient détourner l'Anio, à vingt milles au-dessus de Tibur, pour l'amener auprès de la porte Majeure, où l'on voit encore des restes de ce grand ouvrage : le canal, en blocs de pépérin, est engorgé de dépôts. Plus tard, Marcius Rex va chercher sur la voie Valéria, au trente-troisième mille, l'eau qui gardera son nom (*aqua Marcia*), et qu'il supporte par soixante mille pas de constructions; sept mille quatre cent quarante-sept pas sont des arcades élégantes, qui aboutissent aujourd'hui près de la porte Majeure. En 629, les censeurs détournent, au onzième mille sur la voie Latine, la source qu'on appelait *aqua Tepula*, et, pour l'élever jus-

qu'au Capitole, ils établissent un second rang d'arcs sur l'aqueduc de Marcius. Agrippa enfin, sous le consulat de César Octavien, assure à la ville les eaux d'une cinquième source, située un peu plus loin sur la voie Latine; pour ménager le terrain et des expropriations d'autant plus dispendieuses qu'on était aux portes de Rome, il fait construire un troisième rang d'arcades sur les deux autres, de telle sorte qu'on avait trois étages superposés et trois conduits distincts : à l'étage inférieur coulait l'eau Marcia, au milieu l'eau Tepula, au sommet l'eau Julia. C'est ainsi qu'une sage économie et la satisfaction intelligente des besoins croissans d'une capitale firent créer ce magnifique ensemble d'architecture que les âges suivans ne pourront qu'imiter. L'aqueduc de Carthage, celui de Ségovie, le viaduc de Spoleto, le pont du Gard, ne sont que des répétitions du type grandiose créé aux portes de Rome par les magistrats de la république.

Une autre application de l'arc plein-cintre et de la voûte sert à jeter sur les fleuves des ponts hardis et durables. Les Grecs n'ont construit que de petits ponts sur leurs torrens, presque toujours guéables. Si les Étrusques en ont bâti de considérables, il n'en reste point de traces, tandis que la plupart des ponts établis sur le Tibre par les Romains ont résisté; ils sont beaux, ils sont l'œuvre de la grande époque républicaine. Le pont *Sublicius*, longtemps en bois, est remplacé par le pont *Palatin* l'an de Rome 575 : c'est Scipion l'Africain qui l'achève. On passe encore sur le pont *Fabricius* (692), sur le pont *Cestius*, restauré par les empereurs Valens et Valentinien, sur le pont *Milvius* (*ponte Molle*), et ce ne sont point les Grecs qui ont donné aux Latins l'exemple de ces audacieuses et immuables constructions.

Que dire des voies romaines, sujet d'étonnement pour la postérité? Nous pouvons leur comparer la voie Sacrée d'Éleusis ou la route antique qui conduisait du Pnyx au Pirée. Les Grecs entaillaient le rocher sur une petite largeur, laissaient les roues du char creuser leur ornière, et s'en allaient cahotés fièrement à travers les montagnes et les ravins. Ce sont les architectes romains qui ont eu de bonne heure l'idée de construire des levées, de niveler les pentes, de préparer une assiette large pour les chemins que des armées allaient traverser sans relâche, d'établir sur ces fondations un dallage admirable, en blocs de rocher de forme polygonale, épais, soigneusement agencés, comme les murs attribués aux Pélasges. Dès l'an 442 de Rome, la voie Appienne va jusqu'à Capoue, bientôt jusqu'à Brindes; dès l'an 534, la voie Flaminienne atteint Rimini, tandis que la voie Émilienne traverse l'Étrurie et se dirige vers la Gaule : ce sont encore les trois routes principales de l'Italie moderne. C'est aussi sous la république qu'on établit les colonnes milliaires, des

trottoirs pour les piétons, des marchepieds pour les cavaliers, des lieux de repos pour tous les voyageurs.

Je ne puis prolonger outre mesure les détails de ce genre; mais, plus on examinera les diverses applications de l'architecture romaine, plus on reconnaîtra combien elles diffèrent des applications de l'art grec. L'ordre toscan est resté particulièrement cher aux Latins, même quand ils ont admis les ordres grecs. L'arc de triomphe est essentiellement romain dans sa conception comme dans ses élémens. L'amphithéâtre est bien plus grandiose que les théâtres grecs, et dès les anciens temps on savait construire en bois des cirques spacieux pour les courses. La tribune aux harangues, décorée d'arcades supportées par des colonnes et de proues de navire armées de leurs éperons, offre un ensemble original dont la Grèce n'a point donné le modèle, et que nous permet d'apprécier la monnaie de la famille Lollia, qui porte le nom du tribun Palikanus. Les tombeaux qui bordent les voies romaines et consacrent pompeusement à travers les vallées et les plaines le souvenir des grands citoyens ont moins de perfection que les tombeaux et les stèles de la Grèce; mais quel ensemble imposant, quelles proportions colossales, quelle suite non interrompue d'efforts généreux pour fixer la gloire! Les maisons des citoyens ne ressemblent guère aux maisons grecques, étroites, avec leur gynécée à l'étage supérieur, avec leur petite citerne creusée dans le roc. La demeure patricienne est immense; elle est bordée par quatre rues; elle a pris aux Étrusques leur atrium, à quatre colonnes, pour l'agrandir, l'orner fastueusement, y rassembler sous les portiques les images des ancêtres, les trophées de cent victoires, les cliens qui viennent chaque matin s'y entasser pour escorter au forum leur puissant patron.

Je ne saurais trop le répéter, toutes ces réflexions ne s'appliquent point à l'art de l'empire, mais à l'art de la république, avant l'asservissement de la Grèce. On sera donc dans le vrai en reconnaissant aux Romains une indépendance dans leurs emprunts, une liberté dans leurs imitations mêmes, qu'ils ont niée plus tard, soit par dédain pour l'Étrurie, soit par enthousiasme pour la Grèce. On a toujours le droit de récuser un peuple qui se calomnie lui-même. La postérité ne s'y trompe pas, puisqu'elle distingue si nettement les produits de l'art romain de ceux de l'art grec. Jamais nous ne confondrons une statue grecque avec une statue romaine; jamais une médaille, un vase, un bijou, un ornement, ne nous embarrassent lorsqu'il faut seulement discerner s'ils sont de fabrique hellénique ou de fabrique latine. Quant aux monumens, les connaisseurs les plus superficiels jugent d'un coup d'œil s'ils sont grecs ou romains, et jusque sur le sol de la Grèce on peut signaler à coup sûr les constructions qui datent de l'époque romaine, tant les styles

sont différens, aussi bien que les tendances, les détails, le goût.

Mais si l'on se livre à un examen plus approfondi, on trouve que les principes des deux peuples dans l'art sont également très différens. Les Grecs sont épris des proportions, et à l'aide des proportions ils font paraître grand ce qui est petit; les Romains sont épris de la grandeur matérielle et cherchent non-seulement l'impression, mais la réalité de la grandeur. Les Grecs s'attachent aux formes exquises et poussent la délicatesse jusqu'à une divine perfection; les Romains s'attachent à la force, au caractère, à la solidité immuable, à la durée. Pour les premiers, le beau est le but suprême; pour les seconds, c'est l'utile. Les uns vivent dans le monde idéal, rêvent des types et conversent avec ces dieux charmans qu'ils créent et rajeunissent sans cesse; les autres ont l'esprit positif: ils sont aux prises avec le monde réel; l'état est leur dieu, l'intérêt public leur rêve; leur imagination s'attache à la terre pour l'étreindre par la conquête; leur grande poésie, c'est l'ambition. Les Grecs décorent avec amour leur petite ville ou leur sanctuaire le plus célèbre, mais ils ont bientôt pourvu aux besoins ou à la parure d'une patrie qui ne s'étend pas au-delà de l'enceinte des murs; les Romains se préparaient au gouvernement du monde : ils ornaient leur ville comme une capitale, ils concevaient tout dans les dimensions gigantesques, comme s'ils devaient donner un jour l'hospitalité à l'univers. Pour les Grecs, l'art était une passion, une jouissance de toutes les heures, une partie de la vie; pour les Romains, l'art n'était qu'un instrument, un moyen de préparer ou d'assurer leur empire, une marque de possession, le sceau imprimé sur les pays conquis; l'art leur plaisait surtout pour illustrer leurs victoires et pour étonner les hommes.

Ceux qui étudient l'histoire de l'art romain doivent donc être convaincus de son originalité et saisir son caractère. Ramener tout à l'unité est une loi tyrannique qui ne flatte que l'ignorance; quand il s'agit des productions de l'esprit humain, prouver leur diversité, c'est créer une richesse, et la science aime à s'enrichir. Rome a grandi entre deux maîtresses, l'Étrurie, qui l'a initiée aux arts, et la Grèce, qui l'a éblouie par ses chefs-d'œuvre; mais son génie personnel, persistant, assimilateur, a choisi les élémens qui convenaient à ses besoins. Tout a été refondu dans ce moule puissant d'où la grandeur romaine est sortie, l'art comme les autres emprunts faits aux civilisations voisines. L'art romain, précisément parce qu'il subordonne l'idéal à l'utile, le beau au grand, les jouissances à la politique, devient un type historique. S'il n'avait point été un type, il n'aurait pu s'imposer plus tard en souverain et couvrir de ses œuvres la surface du monde.

BEULÉ.

PHILOSOPHES CONTEMPORAINS

THÉODORE JOUFFROY.

Cours de Droit naturel. — Cours d'Esthétique. — Mélanges. — Nouveaux Mélanges.
5 vol., nouvelle édition, 1860-61. Hachette.

Vingt-trois ans à peine se sont écoulés depuis la mort de M. Jouffroy. Dans cet intervalle d'un quart de siècle, que de révolutions dans les institutions, dans les mœurs, dans les idées! Avec quelle rapidité la face du monde se renouvelle, et comme les partisans de la philosophie du *devenir* ont beau jeu à une époque comme la nôtre! Que de contrastes, si l'on rassemblait dans un tableau les principales questions de l'heure présente, mises en regard de celles qui s'agitaient vers 1840! Pour ne parler que de la philosophie, à part quelques vagues symptômes, déjà sensibles aux esprits fins, M. Jouffroy aurait-il pu prévoir en mourant que, si peu de temps après les triomphes d'une école auxquels il avait pris une noble part, le spiritualisme aurait à subir de si rudes épreuves jusqu'à voir un instant la popularité se retourner contre elle?

Ces révolutions périodiques dans les idées nous obligent à revenir plus d'une fois sur certains noms désignés plus spécialement par leur éclat même à d'injustes disgrâces de l'opinion dans ces tumultes philosophiques qui semblent vouloir tout détruire et tout remettre en question. Après plusieurs années de luttes opiniâtres, il peut sembler utile de voir où nous en sommes, et parmi les renommées qui nous sont chères, lesquelles ont succombé sous les coups d'une polémique à outrance, lesquelles ont pu y survivre. Relevons nos blessés et comptons nos morts.

A deux reprises déjà, on a donné ici même le portrait de M. Jouffroy; on a peint l'homme, l'écrivain, le penseur. Dès 1833, M. Sainte-Beuve traçait dans la *Revue* un de ces portraits à plusieurs égards définitifs, où excellait déjà son art incomparable (1). Onze ans plus tard, M. de Rémusat, déplorant la mort récente du philosophe, rassemblait dans une lumineuse étude les titres épars de cette belle renommée (2). Chacun des deux peintres a mis dans son œuvre quelque chose de lui-même, de son esprit, de sa physionomie. Ce que M. Sainte-Beuve a peint avec amour, ce qu'il a placé sous le rayon le plus propice et dans le plus beau relief, c'est l'expression poétique, rêveuse de son modèle, tel que Joseph Delorme devait le comprendre alors; c'est l'*artiste* comprimé, refoulé par les devoirs austères de la science, qu'il a interprété avec une prédilection marquée. Il se demandait si M. Jouffroy avait bien rencontré sa vocation la plus saisissante en s'adonnant à la philosophie. Il croyait deviner l'ennui de l'âme sous cette logique et comme un regret profond dans *son regard d'exilé*. Aussi l'engageait-il envers le public, par des demi-confidences, à déployer dans quelque œuvre d'art, dans un roman, sa psychologie réelle; il lui montrait du doigt ce refuge brillant pour toutes les facultés de sa nature qui n'avaient pas donné, pour toutes ces parties poétiques et pittoresques de son talent restées sans emploi.

M. de Rémusat, très occupé de politique, profondément mêlé à des mouvemens d'opinions qui avaient, quinze ans auparavant, renouvelé tant de choses et produit une révolution, inclinait naturellement à peindre dans M. Jouffroy l'un des plus nobles interprètes des idées libérales de la génération à laquelle il appartenait lui-même. De larges peintures de l'état des esprits vers la fin de l'empire et sous la restauration préparaient et expliquaient la jeunesse inquiète de M. Jouffroy. Sans négliger le côté philosophique de son sujet, M. de Rémusat insistait particulièrement sur les causes morales qui amenèrent la révolution de 1830, sur la naissance et la formation des divers groupes d'écrivains qui renouvelèrent alors la presse militante, enfin sur tous les points par où la vie de M. Jouffroy a pu se rencontrer et même se confondre, à certaines heures, avec l'histoire morale et politique du XIXe siècle.

Après ces deux maîtres, que nous reste-t-il à faire? Peut-être l'étude plus spéciale du philosophe. Pour juger l'œuvre d'un écrivain tel que M. Jouffroy, pour en apprécier les résultats définitifs, ceux qui resteront acquis à la science, il est bon de n'être pas trop rapproché de lui par le temps ou par l'amitié. Il est bon de faire partie,

(1) 1er décembre 1833.
(2) 1er août 1844.

non du groupe d'amis survivans, mais du public; le jugement est plus libre ainsi. Peut-être aussi, à vingt-deux ans de distance, sommes-nous placé à ce juste point de la perspective qui exige, pour ces sortes d'appréciations, un certain éloignement dans le temps, et qui permet à la postérité de rétablir les vraies proportions des personnages et des idées. Depuis la mort de M. Jouffroy, bien des aspects de la science ont changé; des parties entières ont été bouleversées par de brusques attaques, les limites reculées sur certains points, envahies sur d'autres. Sous le feu de la polémique, la doctrine de M. Jouffroy a pu trahir ses parties vulnérables. Pour celles qui ont résisté à de si furieux assauts, on peut dire qu'elles sont maintenant à l'épreuve.

I.

On se plaît parfois à choisir sa patrie idéale dans le temps et à désigner l'époque où chacun de nous aurait cru trouver le plus noble et le plus large emploi de ses facultés. Je croirais volontiers que c'est de 1820 à 1830 qu'un homme d'intelligence voué aux ambitions de la pensée et y subordonnant tout le reste devrait souhaiter d'avoir vécu. D'autres momens du siècle furent plus glorieux par la politique ou par les armes; aucun ne le fut davantage par le mouvement des idées ou l'éclat des lettres. Il y eut là une époque unique pour la libre et féconde variété des talens, pour toutes les nobles curiosités en même temps éveillées et toutes les émotions du beau en même temps ressenties, pour l'activité presque héroïque de l'esprit, qui se précipitait dans tous les sens à la conquête de l'inconnu, et aussi pour la candeur du public, enthousiaste alors jusqu'aux illusions. La philosophie critique n'avait pas encore flétri ces espérances enchantées, ni désolé l'imagination neuve des générations qui représentaient la jeunesse du siècle.

Ce fut comme un renouvellement universel, une *instauratio magna* de l'esprit humain. Ce fut au moins une immense espérance de ces grandes choses. La poésie, l'histoire, la critique, la philosophie, donnaient chaque jour, comme à l'envi et par une sorte d'émulation illustre, des témoignages de ce que peut l'invention de quelques grands talens, excitée par l'enthousiasme de l'opinion. On put croire un instant qu'on allait assister à la naissance d'un grand siècle. De magnifiques succès partiels encourageaient ces illusions. Jamais peut-être, sauf au XVIe siècle et à la fin du XVIIIe, l'esprit humain ne manifesta une confiance plus ingénue en lui-même; jamais la raison ne se persuada plus complétement qu'elle allait enfin avoir raison et qu'on allait lui livrer, pour les réformer d'un

coup, les institutions, les lois, les mœurs. On crut qu'on était sur le point de saisir les formes durables de la vérité dans les systèmes, du droit absolu dans les lois, du beau dans les arts. On s'imagina qu'il serait possible de résoudre pacifiquement toutes les questions, de manière à concilier les intérêts dans un ordre de choses qui ne fût que l'expression du droit, et les passions les plus contraires dans un programme idéal dont les articles ne contiendraient rien moins que la règle équitable du pouvoir et de la liberté, la méthode philosophique, la formule suprême de l'art : vaste tentative d'application universelle de la raison à tous les problèmes, appuyée sur une étude profonde de l'histoire et de l'esprit humain. Si elle échoua en partie, ce ne fut ni par le défaut de talent dans les hommes qui l'entreprirent, ni par le défaut d'ampleur dans la conception générale d'où elle était sortie.

L'esprit avait toute sa valeur alors; on en sentait la force, on le respectait, on l'aimait, on lui frayait toutes les voies. Son règne se marquait par les progrès de l'opinion publique, qu'il excitait en la dirigeant, et qui, en lui obéissant avec empressement, assurait sa souveraineté sur les mœurs publiques, et à la longue sur les institutions. En se modérant lui-même avec un tact exquis, il méritait de régner, et il régna.

Il n'y avait peut-être pas au fond plus d'unité de vues et d'unanimité de croyances à cette époque qu'il n'y en a entre les hommes de notre temps; mais les controverses étaient à la fois plus ardentes et moins inutiles. Les questions posées alors ne dépassaient pas certaines limites et ne divisaient pas les esprits par des abîmes. Quelques principes, heureusement conservés au-dessus du tumulte de la controverse, permettaient, sinon de s'entendre, au moins de se comprendre. Ce qui manque aujourd'hui, ce sont ces points communs, ces points de repère dans l'infini mouvant des opinions humaines. Ce qui sépare les hommes, c'est la contradiction absolue. Il en résulte deux choses : l'une facile à prévoir, l'inutilité de la controverse; l'autre, qui est un effet assez singulier de la même cause, le manque d'intérêt des discussions. Quand des adversaires se trouvent jetés aux deux extrémités de la pensée, ils ne parlent plus le même langage; tout point de contact manque à leurs idées. Chez les esprits élevés, tout se borne alors à une exposition de principes qui, ne s'inquiétant plus des objections possibles, tourne insensiblement au monologue. Chez les esprits communs et naturellement bas, l'impuissance de discuter se traduit en banales injures contre les idées qu'ils ne comprennent pas, ou, plus souvent, contre les hommes qui les représentent.

A l'époque dont nous parlons, il y avait plus de passion vraie

dans les débats, parce qu'il y avait moins de négations radicales entre les hommes et les idées. Sauf peut-être en littérature, où classiques et romantiques se faisaient une guerre d'extermination, partout ailleurs on recherchait avec ardeur les principes sur lesquels il y avait chance de s'entendre. Quand l'abbé de Lamennais écrivait son *Essai sur l'indifférence*, il philosophait à sa manière, il faisait un système; c'était sur une théorie particulière de la certitude qu'il établissait son apologétique paradoxale. Quand les écrivains du *Globe*, quelques années plus tard, lançaient avec une âpre et brillante passion leurs réquisitoires contre le dogmatisme religieux, ce qu'ils attaquaient au fond, c'était la domination officielle des religions d'état, et du moins les vérités qui sont l'essence religieuse du spiritualisme restaient en dehors de ces vives controverses. De même en politique : les représentans les plus téméraires du progrès n'allaient pas au-delà d'un libéralisme relativement modéré. Et bien qu'ils eussent en face d'eux des préjugés opiniâtres, des illusions rétrospectives, un idéal chimérique de gouvernement patriarcal, le débat se renfermait dans certaines limites; il n'était pas ouvert sur le principe monarchique lui-même, mais seulement sur l'étendue et la nature des garanties dont il convenait d'entourer l'institution.

Spectacle brillant, même dans sa confusion, que celui d'une telle activité intellectuelle, d'une telle ambition, ardente à la fois et mesurée, de ces grands travaux, de ces beaux rêves! Si tous ces vastes espoirs ne furent pas remplis, la faute en est à l'immensité de ces espoirs, à la lassitude prématurée de certains talens qui n'allèrent pas jusqu'au bout de leur tâche, et aussi à la politique active qui, de 1830 à 1848, attira presque exclusivement à elle cet essor des intelligences et les absorba. La politique ne rend jamais les conquêtes qu'elle a faites. Parmi les grands esprits de cette époque, les uns trouvèrent tout naturellement dans les affaires de l'état une application nouvelle de leurs rares facultés; les autres rencontrèrent dans les luttes de la tribune un attrait tout puissant, une distraction enivrante aux études désintéressées qui avaient illustré leur nom; d'autres enfin, entraînés par les préoccupations publiques, cédèrent à la tentation d'une popularité facile : ils transportèrent la politique dans les lettres, et ce mélange en altéra l'idéale pureté. Mais ces ambitions de la pensée et de l'art, qui avaient passionné pendant dix ans les plus nobles esprits, n'avaient pas été stériles; même à travers les défaillances des hommes ou les échecs partiels des idées, il reste, de ces grandes tentatives et de ces rencontres d'esprits supérieurs, comme une trace de lumière dans un siècle.

Ce fut vers 1823, au milieu de cette société si intelligente et avide d'idées, que parut pour la première fois un des hommes qui devaient le plus l'honorer, tout jeune alors, mais visiblement marqué pour un grand avenir d'écrivain et de penseur, si la vie lui laissait le temps de devenir tout ce qu'il pouvait être. On parlait avec une sorte de mystère de ce philosophe de vingt-six ans à peine, déjà observateur profond, psychologue délicat, qui portait dans les grands problèmes, avec les lents procédés de la science expérimentale, l'accent d'une émotion contenue, une gravité, une sorte de piété philosophique. De rares initiés racontaient les réunions qui se tenaient autour de lui dans une pauvre chambre de la rue du Four-Saint-Honoré. Vingt disciples fidèles, dont quelques-uns sont arrivés aux plus hautes charges de l'état, qui tous ont conservé le culte de l'esprit et se sont diversement illustrés par lui, se groupaient autour de « ce mélancolique jeune homme, dont la figure grave et belle avait des expressions si douces et si fières, si sereines et si tristes, dont les yeux, d'un bleu pâle et d'une lenteur réfléchie, ne se laissaient pas détourner des contemplations intérieures, et dont les joues amaigries étaient creusées par le mal qui consumait déjà une vie destinée à finir si vite (1). »

Le jeune philosophe qui exposait des théories déjà formées sur l'*esthétique*, et qui préludait à ses belles méditations sur la destinée humaine devant des auditeurs tels que M. Vitet, M. Duchâtel, M. Dubois, était un des plus brillans débris de cette glorieuse École normale, un instant brisée et dispersée par un mouvement de réaction aveugle, poursuivie par une colère opiniâtre jusque dans les rangs du professorat. Sa carrière, comme celle de ses condisciples, avait été subitement interrompue ; on lui avait retiré la chaire du collége Bourbon, où il avait fondé un enseignement remarqué; il se voyait réduit aux ressources précaires des cours particuliers, en attendant une réparation qui se fit attendre assez longtemps. La réputation arriva plus vite, et fit compensation aux disgrâces du pouvoir.

Sa jeunesse maladive et dévorée par un feu intérieur que la pensée trop ardente excitait encore l'avait de bonne heure prédisposé à la philosophie. Quand il était arrivé à l'École normale en 1814, il y apportait des études fort incomplètes, une gravité précoce, un fonds d'impressions religieuses recueillies dans la vie patriarcale et dans l'habitude journalière des grands spectacles de la nature, une certaine tristesse même, celle des jeunes gens qui vivent beaucoup

(1) M. Mignet, *Éloges historiques*. Notice lue dans la séance publique de l'Académie des Sciences morales et politiques du 25 juin 1853.

avec leur pensée ou avec la nature. Il ne connaissait rien de la philosophie ni des philosophes, mais il avait au plus haut degré le tempérament philosophique. Dès ses premiers pas à l'école, il rencontra la science qui devait devenir la maîtresse de sa vie. L'École normale retentissait de l'écho de deux enseignemens qui venaient de finir prématurément : celui de M. Laromiguière, qui avait consacré deux années à l'exposition d'une doctrine mixte, expression exacte de sa personnalité même, si fine et si modérée, adoptant le fonds d'idées et le langage de l'école de Condillac et de Destutt de Tracy, mais rajeunissant l'idéologie épuisée par quelques principes nouveaux qui l'inclinaient doucement vers le spiritualisme renaissant, et l'enseignement de M. Royer-Collard, qui avait développé avec autorité la théorie écossaise de la connaissance, engageant le combat avec l'empirisme, et opposant à ses adversaires l'analyse des faits supérieurs de la nature humaine par lesquels se révèle en nous une source d'idées plus haute que l'expérience. Le souvenir de ces deux enseignemens divisait encore la jeunesse de l'école. Enfin c'était M. Cousin lui-même dans le feu de ses vingt-deux ans, dans la vive et communicative ardeur de ses premières découvertes et de ses grandes espérances. M. Jouffroy ne pouvait échapper à son sort, qui l'avait marqué philosophe : sous ces influences diverses et par l'effet d'une révolution intérieure d'esprit que nous avons à raconter, sa vocation se décida pour cette science, dont il n'avait eu jusqu'alors que l'instinct, et qui lui était tout d'un coup révélée par les discussions animées de ses condisciples, comme par l'éloquente passion d'un jeune maître presque de son âge.

Nous avons de cette première rencontre de M. Jouffroy avec M. Cousin deux témoignages précieux, celui du maître et celui du disciple. M. Cousin a fixé, dans quelques pages pleines d'intérêt, la date et les circonstances de cette rencontre, en décrivant avec une précision animée le mouvement philosophique dont l'école était alors l'ardent foyer (1). M. Jouffroy a consacré aux mêmes souvenirs quelques pages retrouvées après sa mort et publiées par M. Damiron au commencement de la deuxième partie du mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques*, qui nous livrent le secret de cette belle âme en nous racontant l'histoire de ses idées.

Ce que M. Jouffroy chercha dans la philosophie, c'était plus qu'une méthode, c'était une foi. Il avait besoin de retrouver, par l'effort de sa raison, un système de croyances pour remplacer celles qu'il avait perdues. Les premiers mois de son séjour à l'école avaient été marqués par une de ces crises qui mesurent

(1) *Fragmens philosophiques*, édition de 1826. Appendice.

profondeur d'une âme; elle nous a valu une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal, mais dont on ose à peine louer le charme passionné, le poétique éclat, quand on songe de quel prix cette beauté littéraire a été payée, et quelles angoisses il a fallu traverser pour que le souvenir, même lointain, eût encore cette émotion et cet accent. Après avoir peint en quelques traits rapides et touchans le bonheur que donne une foi vive en une doctrine qui résout toutes les grandes questions de la vie et de la mort, M. Jouffroy marque les raisons pour lesquelles il était impossible que ce bonheur fût durable : le temps même où il vivait, sa curiosité d'esprit, qui n'avait pu se dérober aux objections puissantes *semées comme la poussière dans l'atmosphère qu'il respirait*, son intelligence, possédée par l'effroi même que ces objections lui causaient, et la croyance religieuse, insensiblement déracinée, prête à succomber sous le premier effort du doute. « Cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience : trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement, par un travail involontaire dont je n'avais pas été complice, et depuis longtemps je n'étais plus chrétien que dans l'innocence de mon intention j'aurais frémi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire; mais j'étais trop sincère avec moi-même, et j'attachais trop d'importance aux questions religieuses pour que, l'âge affermissant ma raison, et la vie studieuse et solitaire de l'école fortifiant les dispositions méditatives de mon esprit, cet aveuglement sur mes propres opinions pût longtemps subsister.

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée, qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parens, famille, souvenirs,

croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. — Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire (1). »

N'y a-t-il pas dans ces lignes fières et désolées quelque chose de l'inspiration d'où sont sorties les *Méditations?* Oui, dans cette page d'un accent presque lyrique, M. Jouffroy a écrit, lui aussi, sa méditation, qui n'est inférieure à aucune autre, et qui marque bien, même dans la peinture du doute, l'esprit sérieux du siècle. Au fond et malgré des apparences contraires, ce siècle a un grand instinct religieux. Les âmes les plus hautes, qui sont après tout celles où il convient d'étudier le caractère moral d'une époque, ne jouent pas avec ce sentiment du divin, qui est la vive empreinte de l'infini sur nous. Quand elles se séparent du christianisme, c'est après des luttes plus ou moins longues, c'est avec des angoisses. Elles le respectent, même après le divorce accompli, et longtemps le cœur saigne de ce déchirement. Quelle différence avec l'ironie légère ou l'amertume hautaine des sceptiques du dernier siècle! — Cette page de M. Jouffroy restera comme l'expression vraie non pas d'une âme particulière, mais d'un grand nombre de consciences éprouvées par le même doute, frappées au même endroit, dépossédées de leur tranquille bonheur et condamnées à la dure fatigue de se refaire, au prix de quelles peines! une doctrine religieuse, une foi.

Ce fut là en effet la loi de la vie de M. Jouffroy, loi virilement acceptée par lui et qui devint la règle même, l'inspiration et le soutien de ses travaux. « Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine; par des retours violens, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi... Mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt. Si en perdant la foi j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait jusqu'à ce jour résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps, la fa-

(1) *Nouveaux Mélanges*, 2e édition, p. 84.

tigue m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme. Heureusement il n'en était pas ainsi ; jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité; ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. »

Il résolut donc de consacrer à cette recherche tout le temps qui serait nécessaire, son existence dût-elle s'y employer tout entière. Il lui semblait que la philosophie, la vie même, ne pouvait pas être autre chose que cette recherche. Y réussit-il pleinement et sans réserve? Trouva-t-il autant qu'il avait perdu? Put-il remplir ce vaste programme qu'il s'était tracé? Nous répondrons à cette question quand nous aurons examiné l'ensemble et le développement de ses idées. Nous nous expliquerons mieux alors pourquoi cette belle âme, au milieu des joies d'une science chaque jour agrandie et d'une considération plus solide que la gloire, resta frappée d'une sorte de mélancolie, qui est une partie essentielle et le caractère même de son talent.

Il y eut déception pour lui dès les premiers pas qu'il fit dans la science. Il avoue lui-même qu'il ne s'était point rendu un compte bien net de l'ordre des questions que la philosophie embrassait et des exigences de la méthode propre à les résoudre. Son intelligence, « excitée par ses besoins et élargie par les enseignemens du christianisme, » avait prêté à la philosophie le grand objet et la portée d'une religion. Il fut quelque peu désappointé quand il se trouva enfermé pendant dix-huit mois dans l'enceinte d'une seule question, celle de l'origine des idées. Il s'y habitua pourtant. Il apprenait à exercer sa raison, « à la conduire, à avoir confiance en elle. » Assurément rien de tout cela ne fut perdu. Bientôt même la vraie portée de cette question, qui n'est pas autre que celle de la certitude et de la raison, se révéla plus clairement à lui. La liaison de cette question avec les autres problèmes se laissa même entrevoir. Il se réconcilia avec les lenteurs du procédé auquel on soumettait sa jeune impatience, et il eut le bon esprit de trouver profit à se laisser instruire, à laisser venir à lui les idées et l'expérience, convaincu, par le sentiment éclatant de son ignorance, que l'heure de penser par lui-même n'était pas venue (1).

Son noviciat à l'école étant expiré, il fut appelé à professer à son tour, et ce fut une salutaire nécessité pour lui de se trouver en face d'un cours à faire et de chercher la vérité à ses risques et périls.

(1) *Nouveaux Mélanges. De l'Organisation des sciences philosophiques*, deuxième partie.

Des sciences qu'il avait à enseigner, il savait à peine l'objet et la méthode. Presque tout était à créer pour lui. Il y eut là un incroyable développement de la faculté d'observation interne et d'analyse. Lui-même, à vingt années de distance, déclarait que jamais il ne jouit au même degré qu'alors de cette autorité sur l'*instrument intellectuel*, la réflexion. Il a décrit cette habitude qu'il contracta de la vie intérieure avec une énergie d'expression qui rappelle par endroits Descartes et le fameux hiver passé *dans un poêle* à préparer le *Discours de la Méthode*. « J'avais jeté les livres, dit-il, trouvant plus court de bâtir à neuf que de construire avec des matériaux empruntés. C'étaient donc des journées, des nuits entières de méditation dans ma chambre; c'était une concentration d'attention si exclusive et si prolongée sur les faits intérieurs où je cherchais la solution des questions, que je perdais tout sentiment des choses du dehors, et que, quand j'y rentrais pour boire et manger, il me semblait que je sortais du monde des réalités et passais dans celui des illusions et des fantômes. » Il se déshabitua d'aller chercher ailleurs ce qu'il pouvait trouver par lui-même : s'il ouvrait les philosophes, s'il suivait encore les cours publics, c'était plutôt pour apprendre où étaient les questions que pour en obtenir la solution. Il en vint même à se convaincre qu'il ne comprenait véritablement que ce qu'il avait trouvé lui-même. Pendant ce temps d'élaboration intérieure et de méditation sur les lois de la nature humaine et sur les règles pour la conduite de l'esprit, qui étaient l'objet de son enseignement, que devenait la préoccupation de ces questions générales, d'un intérêt supérieur, d'une portée toute religieuse, qui avaient décidé de l'emploi de sa vie? Ce noble souci des choses divines n'était pas éteint dans son cœur; « il y subsistait tout entier, et par intervalles, quand j'avais quelques heures à rêver la nuit à ma fenêtre ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissemens subits, me rappelaient à mes croyances passées, à l'obscurité, au vide de mon âme, et au projet toujours ajourné de le combler. » Une maladie nerveuse, en lui imposant deux années de retraite et de loisir forcé dans ses chères montagnes du Jura, avança l'heure où il put espérer de résoudre quelques-unes de ces questions délaissées un instant pour les questions de méthode, mais non oubliées. « Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée mon enfance... Chaque voix que j'entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de cette première vie; mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y

célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir; cette maison, on y élevait encore au jour marqué un autel de fleurs et de feuillage; ce curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours, et tout ce que j'aimais, tout ce qui m'entourait avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi. Moi seul l'avais perdue, moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi; moi seul, si savant, ne savais rien; moi seul étais vide, agité, aveugle, inquiet. Devais-je, pouvais-je demeurer plus longtemps dans cette situation? » Il se mit à l'œuvre et appliqua presque uniquement, pendant deux années, à cette recherche, l'intensité d'attention et la régularité de procédés qu'il avait acquises.

C'est au retour de ses montagnes, au sortir de cette retraite philosophique, remplie par l'exercice le plus actif de la pensée, qu'il trouvait sa carrière brisée, ses amis dispersés, et qu'il ouvrait dans une chambre modeste ce cours d'où devait dater le premier élan de sa jeune renommée. Quelque temps après cet heureux essai de ses forces, nous le retrouvons au *Globe*, fondé en 1825 par plusieurs de ses auditeurs et quelques amis du dehors. S'il prit dans ce journal une attitude militante qui peut nous étonner dans une nature si élevée et si méditative, s'il écrivit les articles célèbres *Comment les dogmes finissent*, *la Sorbonne et les Philosophes*, qu'on n'oublie pas qu'il y avait guerre déclarée entre le parti libéral et le parti alors au pouvoir, que ce parti tendait de plus en plus à faire du catholicisme une religion d'état, marquant sa funeste influence par la suppression de l'École normale, par l'épuration de l'université, par des mesures inquisitoriales tristement inventées pour faire de l'hypocrisie un moyen d'avancement. La philosophie était traitée en ennemie. Si elle se défendit à outrance, si elle devint même agressive, il faut songer au péril des temps, aux alarmes de l'opinion, aux entraînemens de la polémique, qui s'emporte si facilement au-delà du but. Dans ces morceaux qui obtinrent alors un succès retentissant, les passions de l'heure présente se cachent sous la froide amertume de l'écrivain. Qu'on relise de sang-froid ces deux articles, le premier surtout; on verra sans peine que ce sont des écrits de circonstance, des armes de combat. Vingt ans plus tard, M. Jouffroy n'aurait pas raconté de ce style ironique et hautain la fin des dogmes. Ne savait-il pas bien lui-même ce qu'il en coûte pour les quitter? Et devait-il condamner avec une superbe indifférence l'humanité à s'en passer?

En 1828, un ministre intelligent et libéral, M. de Martignac, ouvrit pour l'université une ère de réparation. Ce fut la grande épo-

que, l'âge héroïque de la Sorbonne. Les noms de MM. Cousin, Villemain, Guizot, sont restés associés dans nos souvenirs comme ils l'étaient alors par l'enthousiasme public. Ils sont devenus inséparables dans les annales du grand enseignement en France; mais à côté d'eux il y avait encore de belles places à prendre. Rappelé avec honneur dans l'enseignement public, M. Jouffroy donna douze années de sa vie à cette tâche nouvelle, soit à la Sorbonne, soit au Collége de France, jusqu'en 1839, époque où sa santé, de plus en plus défaillante, le condamna au silence. Il arrivait, précédé d'une assez grande réputation acquise, soit par sa collaboration au *Globe*, soit par ses travaux philosophiques, la traduction des *Esquisses* de Dugald Stewart et la célèbre *préface*, soit par le succès des cours particuliers qu'il avait faits, pendant trois ou quatre années, sur la psychologie, la morale et l'esthétique. Dans cet enseignement, agrandi autant par le progrès de son talent que par la publicité toute nouvelle dans laquelle il se produisait, il traita successivement, d'après les indications si exactes et si consciencieuses de M. Damiron, de la circonscription et de la division de la psychologie, des fonctions de la sensibilité et de la raison, du problème de la destinée humaine, du droit naturel, de la philosophie de l'histoire comme introduction à l'histoire de la philosophie. C'est avec les fragmens de ses leçons, conservées en substance dans ses notes ou retenues à peu près par la sténographie, qu'a été construit le monument philosophique qui gardera son nom.

Quelle fut dans l'enseignement public la place de M. Jouffroy? quels furent son rôle et son rang?

A côté des talens oratoires de premier ordre qui, dans les chaires voisines, passionnaient le public, il sut se former une originalité discrète, intime, de demi-jour; il sut se composer un public à part, qui, à la longue, devint pour lui comme une famille intellectuelle. Nous avons consulté les souvenirs, très fidèles et très vifs encore, de quelques-uns de ses auditeurs, et nous avons pu d'autant plus aisément nous faire une idée de son genre d'éloquence philosophique, qu'elle était en harmonie parfaite avec la nature d'esprit que nous avons essayé de peindre. C'était moins encore, si je puis dire, une parole extérieure qu'une parole intérieure qu'il apportait dans sa chaire. Rien n'était donné à la curiosité littéraire, rien non plus à l'effet oratoire. La réflexion même en acte, la conscience se dévoilant, l'idée devenue visible sans perdre son essence d'idée pure, un geste sobre et fin dessinant en quelque sorte la forme idéale de la pensée, une voix faible, mais timbrée par l'âme, voilà ce qui frappait un auditoire assidu, pour qui M. Jouffroy était plus qu'un orateur, mieux qu'un professeur, quelque chose comme un révélateur du monde intérieur qu'on écoutait avec attendrissement, presque

avec dévotion. A l'entendre expliquer les phénomènes psychologiques, on sentait une méthode toujours agissante. Il nous dit lui-même quelque part qu'il ne s'arrêtait jamais à une idée vague ou à moitié éclaircie, et qu'il s'obstinait jusqu'à ce qu'elle le fût complétement, décomposant l'objet total dans ses parties, fixant l'ordre naturel dans lequel ces parties devaient être étudiées; cela fait, concentrant toute son attention sur la première, opérant sur elle comme sur l'objet total, analysant, ordonnant les élémens analysés, et concentrant successivement son attention sur chacun, après quoi il passait à la seconde. De cette manière, l'esprit de l'auditeur n'était jamais égaré, les forces du professeur jamais partagées. Il agissait sur chaque point avec toute la puissance de son attention... « On ne saurait croire, ajoute-t-il, combien de difficultés redoutables cèdent à une telle méthode et quelle vigueur elle donne à celui qui la soutient jusqu'au bout. » Quand une difficulté résistait trop, il la constatait, la signalait et la laissait à résoudre. Forcé d'avancer, il y avait des questions qu'il se contentait de poser à leur place et qu'il n'abordait même pas, les tenant en réserve pour des occasions meilleures.

Ce que M. Jouffroy dit de sa méthode de travail s'applique avec exactitude à son enseignement, qui n'en était que la manifestation et comme le prolongement. C'était la même observation soutenue par la parole, l'analyse pensée tout haut. Quelquefois la veine intérieure était languissante, sinon tarie, d'autres fois mélangée et troublée. C'étaient les mauvais jours, les heures ingrates et dures. Ces sécheresses de la pensée, qui ne les connaît, qui n'en a mille fois souffert parmi ceux qui sont soumis à la dure nécessité de parler à heure fixe? Comme d'autres, M. Jouffroy les éprouvait, ces mortelles langueurs. Il savait les vaincre par la force de sa patience et de sa méthode. Il sollicitait discrètement, lentement la source: « quand une fois elle a jailli, disait-il à ses amis, ou quand la digue est rompue, je ne m'arrête pas et je déborde à flots dans mon sujet. » Il disait vrai, et cette image exprime à merveille la nature de cet enseignement, les qualités rares du maître et les défauts de sa manière.

Tel qu'il était, avec ses savantes lenteurs, ce cours excitait au plus haut degré la sympathique attention des gens de goût. Il laissait de profondes impressions et faisait de chaque auditeur un disciple. Parfois aussi le ton de cet enseignement s'animait, se passionnait presque par la force du sujet choisi et des idées qui en naissaient naturellement. M. Jouffroy n'en cherchait jamais l'occasion, il ne la fuyait pas non plus. L'effet était alors d'autant plus irrésistible, d'autant plus grand, qu'il était rare et qu'il s'imposait à l'auditeur par le développement même du sujet, non par l'ingé-

nieuse contrainte du professeur. On a gardé le souvenir de quelques-uns de ces effets produits par la sincérité de l'accent moral ou par la grandeur de l'idée. Un jour, c'était en 1834, à une époque incertaine et triste où la société semblait chaque jour menacée de nouveaux bouleversemens, M. Jouffroy parlait du scepticisme actuel; il fut amené à peindre et la faiblesse des volontés et la mobilité des principes, et ce fol amour du changement qui fait que nous semblons moins habiter le présent que l'avenir, accueillant toute révolution avec ivresse, confondant ainsi ce qui est nouveau avec ce qui nous manque, et, de ce que l'objet secret et inconnu de nos désirs est une chose nouvelle, en concluant aveuglément que toute chose nouvelle aura la propriété de les satisfaire. Il exhortait ses auditeurs à chercher les solutions nécessaires dans les progrès de la raison publique, au lieu de les espérer follement des révolutions matérielles et des orages de la rue. « Tenons notre esprit calme, s'écria-t-il, dans cette époque de fièvre et d'agitation; mais ce n'est pas assez de calmer son intelligence, il faut encore la conduire. » Et il citait les illustres exemples de Marc-Aurèle, d'Épictète, des grands stoïciens, pour montrer qu'il n'y a pas de temps si funeste où il ne reste aux individus le pouvoir de sauver leur conduite et leur caractère du naufrage universel. Nous le pouvons donc, nous aussi, dans des temps infiniment meilleurs, avec les lumières du christianisme et d'une philosophie épurée pour flambeau. « Il n'est personne qui, en cherchant sérieusement ce qui est bien et ce qui est mal, ne puisse purifier son intelligence et son âme de ce flot d'idées fausses, immorales, bizarres, qu'une licence incroyable d'esprit encore plus que de cœur verse aujourd'hui sur la société... Voilà ce qui est possible à chacun de nous, et si nous le pouvons, nous le devons. Nul n'est excusable de ne pas sauver sa raison et son caractère dans un temps comme celui-ci, car s'il y a, dans les circonstances sociales au milieu desquelles nous nous trouvons, des excuses pour ceux qui laissent l'une s'égarer et l'autre se corrompre, ces excuses ne les absolvent pas; c'est précisément pour de telles circonstances que Dieu nous a donné une raison pour juger et une volonté pour vouloir. » La fierté stoïque de ces paroles ravissait l'auditoire. Une autre fois, dans cette belle leçon sur *le problème de la destinée humaine*, où il parcourait à grands traits l'histoire des métamorphoses de notre globe et des créations successives par lesquelles la nature semblait essayer ses forces jusqu'à cette dernière création qui mit l'homme sur la terre: « Pourquoi le jour ne viendrait-il pas aussi, s'écria-t-il, où notre race sera effacée, et où nos ossemens déterrés ne sembleront aux espèces alors vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaie? » L'effrayante grandeur de l'hypothèse, l'anxiété de

la destinée rendue plus sensible par cette obscurité des origines, l'accent de l'orateur, pénétré lui-même de ce doute, tout cela produisit un vrai transport parmi les assistans. Ils se levèrent d'un seul mouvement comme sous le coup d'une épouvante sacrée.

C'étaient là des traits rares, on peut dire exceptionnels dans son enseignement. L'allure habituelle de l'analyse ne comportait pas ces coups éclatans d'éloquence et d'imagination. Il ne faut pas s'en plaindre. Il suffit à la gloire de M. Jouffroy qu'il fût capable d'action oratoire. Que de trésors d'observation il eût perdus ou dissipés, s'il s'était laissé entraîner en dehors de sa vraie nature par une trompeuse émulation avec d'illustres modèles! L'originalité qu'il s'était faite méritait bien qu'il restât fidèle aux conditions de son esprit, au moins dans sa chaire de la Sorbonne.

Si nous avions à juger l'écrivain, peut-être serions-nous plus sévère. Ce qui fit le mérite original de son enseignement, la lente expérimentation de l'âme par elle-même, l'interrogation détaillée de la conscience, les détours infinis de l'analyse, la décomposition des problèmes dans leurs parties et l'insistance sur chaque partie du problème, les longs replis de la méthode, ses recommencemens sans fin, ses ajournemens de questions, tout cela, transporté dans un livre, n'est pas à sa place comme dans un cours. L'esprit du lecteur va plus vite que l'esprit de l'auditeur. L'un se plaît aux longues explications qui reviennent sur elles-mêmes et qui tentent l'accès des intelligences diverses par la variété des formes; l'autre comprend plus aisément : il devine même, il rétablit certaines parties du raisonnement, il comble les sous-entendus. Il pourra parfois s'impatienter de certaines divisions de question ou d'idée trop faciles à faire et qui semblent naïves, quand on les rencontre dans le livre. De plus, l'enseignement a ses incorrections presque nécessaires, ses négligences, ses répétitions, qu'entraîne avec elle l'allure de la parole improvisée, et qui choquent un art délicat. L'enseignement n'est pas une bonne école de style. De là les défauts très sensibles de la manière de M. Jouffroy, cette abondance molle et traînante du style, cette profusion d'exemples, cette lente clarté de l'exposition ou de la discussion, ces métaphores commencées et abandonnées, comme cela arrive dans la conversation, une facilité trop peu surveillée, en général un art trop peu sévère. Tel se montre à nous l'écrivain dans les préfaces aux *Esquisses* de Dugald Stewart et aux œuvres de Thomas Reid, tel aussi dans le *Cours de Droit naturel*, revu cependant par l'auteur lui-même. Je n'excepterais de cette sentence, qui semblera dure à plusieurs de mes lecteurs, que certains morceaux, plus médités, écrits en dehors des préoccupations de l'enseignement ou repris sur nouveaux frais avec un soin tout spécial, comme les articles célèbres sur *Bossuet, Vico,*

Herder, *Du Rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité*, de l'*État actuel de l'humanité*, quelques pages des leçons sur les *Facultés de l'âme*, sur *le Problème de la Destinée*, la deuxième partie du mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques*, et surtout le *discours* prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne. On pourrait ainsi recueillir, dans l'œuvre de M. Jouffroy, trois cents pages, pas beaucoup plus, qui révéleraient au public les plus rares facultés de l'écrivain, dispersées ailleurs et comme submergées, et qui se dégagent ici, par le plus heureux effort, des habitudes du professeur se complaisant trop à répéter devant le public toutes les phases de son expérience et les indécisions de sa pensée. Ces pages resteront, dans l'histoire des lettres françaises, comme des modèles accomplis. Tout ce qui élève, tout ce qui passionne s'y rencontre, imagination brillante et contenue, harmonie parfaite de l'image et de l'idée, justesse des proportions, tristesse virile d'accent, haute et mélancolique raison. Ce sont les seules où l'écrivain accompli, l'artiste délicat n'ait pas été quelque peu opprimé par le débordement de l'analyse.

Parmi tous nos regrets, le plus vif est celui-ci : M. Jouffroy a laissé d'admirables parties de livres; il n'a pas laissé un livre. Pas une fois on ne le vit recueillir tout l'effort de sa pensée dans une œuvre unique qui pût donner à ses contemporains la mesure vraie de ses forces et fixer aux yeux de la postérité le niveau de son talent. Ce n'est que par fragmens, sous forme d'ébauches successives, que sa pensée nous a été livrée. Les beaux épisodes ne manquent pas dans son œuvre, le poème manque. Et quel poème cependant il aurait pu composer avec un peu de loisir, ce philosophe poète, ce penseur si profondément artiste! Quel poème d'analyse émue, de raison ornée! M. Jouffroy nous a laissé le funeste exemple de faire des livres avec des mélanges. Si le grand secret des maîtres semble aujourd'hui perdu, le secret de la composition d'une œuvre, du développement logique et soutenu d'une idée, des justes proportions que chaque partie réclame, de l'unité harmonieuse de la pensée maintenue dans la variété infinie des détails, si tout cela semble inconnu aux écrivains de nos jours, M. Jouffroy est un de ces coupables illustres auxquels la littérature sérieuse du XIX[e] siècle a droit de demander compte de tant de forces dispersées comme au hasard et jetées à l'oubli. Si jamais il n'y eut plus d'écrivains et moins d'œuvres, si l'on ne sait plus ou si l'on ne peut plus faire de livres, si l'art, je ne dis pas le talent, a baissé, la responsabilité doit remonter jusqu'à de grands noms; l'exemple est venu de haut.

II.

Si, en racontant la vie intellectuelle de M. Jouffroy, nous avons réussi à exprimer avec quelque précision l'image de son esprit, on comprendra ce que devait être pour lui la philosophie : la recherche opiniâtre, passionnée, d'une croyance par la science. Elle devint pour lui le suprême espoir d'une intelligence dépossédée de la foi, et qui cependant ne pouvait prendre son parti de renoncer à tous ces grands problèmes sur les principes et les origines, sur Dieu et ses rapports avec le monde, sur la vie humaine et ses lois, sur la mort et sa signification, sur le rapport plus ou moins obscur des phénomènes, des êtres, et de leurs fins diverses, avec l'ordre universel (1). Pourquoi vivre? pourquoi mourir? Pourquoi vivre sous une loi? Comment cette loi s'est-elle établie? Est-ce hasard, nécessité, raison? Quel est le but des sociétés? Sous quel maître s'agite l'humanité? Où vont ces peuples qui se succèdent? Pourquoi pas un seul, pourquoi plusieurs? L'espèce est-elle tout entière sur cette terre, ou la retrouve-t-on partout, dans tous les mondes, ou ces mondes ont-ils chacun la leur? Chaque vie terrestre est-elle un tout complet? Vivons-nous pour le néant, ou mourons-nous pour renaître? Le monde lui-même a-t-il un sens, un but? Est-il l'expression mathématique de forces aveugles? Est-ce l'une des combinaisons qui devaient se succéder dans l'infini des siècles, ou bien traduit-il dans la multitude réglée des phénomènes la pensée d'un suprême artiste? Est-il un théorème de mécanique ou un poème divin?

La philosophie véritable n'est pas autre chose qu'un essai de la raison pour répondre à ces questions. Toutes les recherches de M. Jouffroy furent subordonnées à ce grand objet, le seul digne que l'on vive pour lui. Il se livra sans réserve à ce grand travail, abordant ces problèmes, non pour le stérile honneur de les agiter, mais dans le ferme espoir de les résoudre. Il ne s'abandonna pas un seul jour aux molles ivresses de la spéculation pure; il s'y refusait avec une mâle sagesse, affirmant que le prix de la vérité spéculative est dans les clartés qu'elle jette sur la vie, sur la destinée de l'homme, et par là même sur sa conscience morale, sur ses troubles secrets qu'elle doit calmer, sur ses doutes affreux qu'elle doit vaincre. Pour lui, la certitude cherchée devait être à la fois lumière et paix. Et c'est en effet là le signe suprême de la vérité morale et religieuse; elle éclaire et elle calme. L'infaillible effet de sa présence est la paix du cœur dans l'évidence des idées.

(1) *De l'Organisation des sciences philosophiques*, deuxième partie.

Telle fut l'attitude active de M. Jouffroy, poursuivant la vérité dans les angoisses, l'affirmant même du sein de ses ténèbres, estimant la vie trop dure à vivre, si l'énigme pèse éternellement sur elle, se refusant à croire qu'on puisse chercher toujours sans trouver, et que l'inquiétude sacrée qui nous dévore soit un mouvement sans but qui se perd dans le vide. Rien de plus opposé assurément à la situation d'esprit légèrement romanesque prise par quelques-uns de nos contemporains, pour qui cette curiosité même est une jouissance, la plus pure des joies intellectuelles, plus noble mille fois, disent-ils, que le plaisir un peu vulgaire de la vérité trouvée. C'est l'attrait du chimérique, c'est la folie de l'impossible qui nous précipite dans ces agitations. Eux seuls savent en goûter la secrète saveur sans en être les victimes ou les dupes; ils se gardent bien d'aller demander à quelque dogme une paix inerte qui serait la fin de cette agitation délicieuse : leur dilettantisme raffiné méprise le but et jouit de la recherche. Ce sont les René de la métaphysique. Admirables artistes que M. Jouffroy n'aurait pas compris!

Voilà le trait essentiel par lequel se marque le philosophe dans M. Jouffroy. Il crut à la vérité avant même de l'avoir trouvée. Il la chercha pour en faire la lumière non-seulement de sa pensée, mais de sa vie. S'il ne la trouva pas aussi complète, aussi éclatante qu'il l'avait rêvée, s'il resta des parties ténébreuses ou vides dans sa raison, personne ne souffrit plus cruellement que lui de ces fatalités d'ignorance qu'il ne put vaincre. Ce fut là le secret de cette immortelle tristesse dont se souviennent encore tous ceux qui l'ont connu, et dont le reflet, même lointain, donne à ses plus belles pages un attrait qui n'est qu'à lui.

Nous n'avons pas la prétention de rendre compte de toutes ses recherches préliminaires aux abords du problème fondamental, ni des résultats partiels auxquels il a pu aboutir dans les différentes parties de la science. L'objet principal de cette étude se perdrait dans cette diversité de points de vue, et ce que nous voulons mettre dans tout son jour, c'est le philosophe plus encore que sa philosophie. Nous bornerons notre recherche à demander à M. Jouffroy quelle part il a cru devoir faire à l'objection sceptique, comment il a résolu la question de la méthode, sur quelles bases il a établi la science de l'esprit, quelle solution il a donnée au problème de la destinée humaine. Tout le reste, dans sa doctrine, vint se subordonner naturellement à ces questions, d'où dépendent les vérités fondamentales, ou bien ne dut offrir qu'un intérêt accidentel à sa curiosité un instant distraite. Lui-même nous dit que si parfois il semblait ajourner ces questions pour d'autres soins, elles n'en continuaient pas moins de vivre secrètement dans ses pensées, qu'elles y subissaient à son insu ce travail mystérieux, cette fermentation

sourde qui les avance d'une manière si étrange, et qui fait qu'après de longs intervalles, pendant lesquels on n'a pas songé à un problème qu'on s'était efforcé de résoudre, tout à coup, un matin, et sans qu'on devine comment, il vous revient et vous apparaît résolu, qu'enfin il se détachait de tout ce qu'il faisait, de tout ce qu'il trouvait, des idées qui venaient secrètement se grouper autour de ces problèmes délaissés, et qui peu à peu en débrouillaient obscurément les énigmes. Quelles étaient donc les solutions qui se formaient silencieusement dans le fond de sa pensée, même quand il semblait oublier ces problèmes, et que sa vie extérieure, son travail, étaient ailleurs?

Voici comment se posa devant sa raison et comment il franchit l'objection sceptique sur laquelle il revient à plusieurs reprises avec une insistance marquée, particulièrement dans sa *préface* aux œuvres de Thomas Reid, dans le mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques* et dans trois leçons du cours sur le *Droit naturel*.

La philosophie a vécu deux mille ans au moins, d'une vie réfléchie, dans la pleine lumière de l'histoire, et après deux mille ans elle n'est pas arrivée à une seule solution acceptée et définitive. Comment expliquer ce phénomène singulier et presque contradictoire d'une science si antique par ses origines, si importante par les problèmes qu'elle pose, si illustre par les grandes intelligences qui ont essayé de les résoudre, et en même temps si incertaine, si malheureuse dans ses résultats qu'elle semble condamnée à une immobilité fatale? La réponse la plus simple à cette question inévitable a été faite depuis longtemps, sous les formes les plus variées; les négations impertinentes de Gorgias et de Protagoras, l'esprit suspensif de Pyrrhon, la dialectique d'OEnésidème, l'érudition pénétrante de Bayle, la mélancolie passionnée de Pascal, la critique radicale de Kant ont répondu unanimement : cette science n'existe pas, parce qu'elle n'a pas le droit d'exister. Il faut renoncer à cet ordre de problèmes inutiles et irritans.

Ces problèmes étant de toute antiquité, et les grands génies ayant fait effort pour les résoudre, on ne peut accuser de la stérilité des résultats ni le temps, qui n'a pas manqué, ni la puissance des hommes qui s'y sont employés. C'est donc l'esprit humain lui-même qu'il faut accuser, sa nature, ses conditions, ses limites. Nous croyons, dit M. Jouffroy résumant l'objection de Kant, nous croyons, c'est un fait; mais ce que nous croyons, sommes-nous fondés à le croire? Ce que nous regardons comme la vérité, est-ce vraiment la vérité? Cet univers qui nous enveloppe, ces lois qui nous paraissent le gouverner et que nous nous tourmentons à découvrir, cette cause puissante, sage et juste, que sur la foi de notre raison nous lui supposons, ces principes du bien et du mal que res-

pecte l'humanité et qui nous semblent la loi du monde moral, tout cela ne serait-il pas une illusion, un rêve conséquent, et l'humanité comme tout cela, et nous qui faisons ce rêve, comme tout le reste (1)? Kant ne nie point, comme l'école empirique, la possibilité des notions ontologiques, il soutient seulement qu'on ne peut en démontrer la légitimité, la réalité en dehors de notre esprit qui les conçoit. Son argument unique est précisément cette nécessité où se trouve notre intelligence de les concevoir, nécessité qui dépend de sa constitution même. Ces notions ne représentent, à qui sait les analyser, que les lois ou les formes de notre entendement. La critique de la raison lui prouve que, pour dernière raison de croire, elle n'a qu'elle-même, et que si elle veut remonter plus haut, elle échoue fatalement et retombe dans le cercle où elle est captive, ne comprenant rien qu'avec ses conditions de comprendre, c'est-à-dire avec les lois de son essence, qui sont en même temps ses limites.

Voilà la grande objection sceptique, la seule à vrai dire. Quant à ce scepticisme qui a précédé l'autre et qui ne se fonde que sur la variété infinie et même sur les contradictions apparentes des jugemens humains, M. Jouffroy ne s'inquiète que médiocrement de ces raisons de *second ordre*, de ce scepticisme *mesquin*. « C'est un thème sur lequel on brodera longtemps; il fait les délices des hommes d'esprit; il ne mérite pas d'arrêter les philosophes (2). » Il ne traite pas avec le même dédain l'objection de Kant. Contrairement à M. Royer-Collard, qui avait dit qu'*on ne fait pas au scepticisme sa part*, M. Jouffroy ose dire qu'il n'y a qu'un moyen d'en finir avec le scepticisme : c'est de lui faire sa part légitime dans l'entendement. Il estime que l'aveu ferme et sincère de Kant est de beaucoup moins fâcheux pour les croyances humaines que les fins de non-recevoir opposées par les Écossais et la vague doctrine sur la certitude qui en dérive. Ce qui pourrait alarmer justement l'humanité, ce n'est pas cette déclaration très nette que la suprême raison de la vérité en nous est indémontrable, mais bien plutôt la faiblesse des argumens par lesquels on essaierait de la démontrer. Et même, sans mettre en cause la seule considération qui doive préoccuper le philosophe, la vérité, il est plus périlleux de vouloir tromper les hommes sur leur nature que d'en reconnaître les lois et d'en constater les bornes simplement et ingénument. La raison ne peut juger ses propres principes que par eux-mêmes; c'est elle qui se contrôle. Il y a en nous une dernière raison de croire; si nous dou-

(1) Préface aux œuvres de Reid.
(2) *Du Scepticisme. — Mélanges.*

tons de cette dernière raison, ce doute est invincible, autrement cette raison de croire ne serait pas la dernière. « Qu'on dise que l'humanité croit, et les sceptiques comme l'humanité, c'est un fait incontestable; qu'on ajoute que l'humanité croit avoir le droit de croire, c'est-à-dire admet que l'intelligence humaine voit les choses telles qu'elles sont, cela est vrai, et les sceptiques ne le nient pas; mais que, prenant le scepticisme corps à corps, on prétende démontrer que l'intelligence humaine voit réellement les choses telles qu'elles sont, voilà ce que je ne comprends pas. Comment ne s'aperçoit-on pas que cette prétention n'est autre chose que celle de démontrer l'intelligence humaine par l'intelligence humaine? ce qui a été toujours et sera éternellement impossible. *Nous croyons le scepticisme à jamais invincible, parce que nous regardons le scepticisme comme le dernier mot de la raison sur elle-même.* »

Telle est la doctrine de M. Jouffroy, constante à elle-même sous mille formes variées, avouant sans détours cette impossibilité de chasser le scepticisme de ce dernier asile inexpugnable, le doute métaphysique sur la véracité de nos facultés. On s'est alarmé de cette concession. — Le scepticisme déclaré invincible! a-t-on dit; mais dès lors il n'y a plus de philosophie. — Nous reconnaîtrons volontiers que cette expression isolée, réduite à elle-même, est un de ces mots regrettables dont peuvent abuser les polémiques de mauvaise foi; mais, ramenée à sa véritable signification, expliquée par la pensée constante de M. Jouffroy, elle ne fait que traduire et mettre dans un relief saisissant un fait très simple, presque naïf, l'impossibilité pour l'homme de penser en dehors et au-dessus de sa condition d'homme. Et dans ces termes, qui donc oserait n'être pas de l'avis de M. Jouffroy? L'objection de Kant, qu'on le remarque, perd de sa gravité à mesure que l'on considère l'immensité du champ intellectuel qu'elle embrasse; elle ne s'étend pas seulement aux données ontologiques et à ces actes purs de l'entendement qu'on appelle conceptions et qui embrassent tout l'ordre métaphysique; elle s'applique logiquement à ces actes de l'esprit qui composent l'observation et qui atteignent le monde visible; elle s'applique aussi bien à tout cet ordre d'analyses, de déductions et de constructions abstraites d'où procèdent les mathématiques. Que signifie-t-elle au fond? « Rien contre la science métaphysique en particulier, et ceci seulement contre toute science, à savoir que toute science humaine est *humaine;* il faut s'y résigner. » — « Si l'on ne s'y résigne pas, dit quelque part M. de Rémusat commentant la pensée de M. Jouffroy, si l'on n'admet pas de par la raison cette mystérieuse conviction, on sort de la nature humaine; par défiance d'elle-même, on s'élève au-dessus d'elle; pour se dégager de toute relativité, on cherche le pur absolu; on fait plus que

l'homme ne peut, pour avoir méconnu ce qu'il peut; on excède ses droits pour les avoir niés. » Ceux-là seuls pourraient se prévaloir contre la métaphysique de l'objection de Kant, qui seraient décidés aussi bien à refuser leur croyance aux sciences mathématiques et physiques, ces sciences, comme les autres, dépendant de la constitution de l'entendement. — Ce seraient les purs sceptiques, les sceptiques absolus à la façon de Pyrrhon, une secte oubliée, impossible, qui, si elle essayait de renaître, succomberait sous son exagération même. Ceux-là seuls enfin pourraient se refuser à subir les conditions humaines de la raison, marquées par l'objection de Kant, qui s'imaginent y échapper par la vision en Dieu de Malebranche ou l'extase de Plotin. — Ce seraient les mystiques.

Il faut pousser le scepticisme jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde; il faut consentir à être un pyrrhonien complet pour avoir le droit de détruire la philosophie au nom de l'objection de Kant. Pour y échapper complétement, il faut être un illuminé.

Il est donc vrai, en un sens, que l'objection sceptique est invincible; mais M. Jouffroy ne s'y arrête pas : il fait ce que l'humanité a fait de tout temps; sans la résoudre, il la franchit. Le doute suprême, répète-t-il sans cesse, n'empêche pas la raison de croire, et les hommes sont fort disposés à se contenter d'une vérité qui n'est qu'humaine. Une chose surtout le rassure : c'est que, si l'on ne peut démontrer *à priori* que l'intelligence voit les choses telles qu'elles sont, on ne peut non plus démontrer qu'elles sont autrement. Logiquement, spéculativement, il est possible que ce que l'humanité croit ne soit pas vrai, nous ne pouvons sortir de l'humanité pour juger du dehors la réalité de ses croyances; mais il n'est pas moins logiquement possible que les choses soient telles qu'elles nous apparaissent, et que les données métaphysiques ne soient des lois de notre entendement que parce qu'elles sont au dehors les principes mêmes de la réalité. Peut-être doit-on regretter que M. Jouffroy s'arrête trop tôt dans cette voie. On souhaiterait qu'il eût suivi Kant dans cette admirable évolution qui transforme en certitude morale une simple possibilité logique par un coup de génie, ou plutôt par une révélation suprême de la conscience. On a pu dire, non sans justesse, en louant cette hardie volte-face du penseur allemand, que « c'est l'histoire de tous ceux qui ont parcouru avec énergie le cercle de la pensée. » En effet, même en admettant que le *nescio quid inconcussum*, l'indubitable, l'absolu, commence au devoir, une fois que ce premier terme est posé, les autres s'enchaînent par une loi logique que personne n'a suivie d'un cœur aussi ferme, d'une raison aussi résolue que le philosophe allemand. Sur cette simple notion du *devoir*, sur cette base retrouvée dans les profondeurs de la raison pratique, tout le reste

a été rétabli, et il le fallait. La métaphysique touche par trop de points à la morale pour que l'une, relevée, ne relève pas l'autre. La logique, invoquée tout à l'heure contre les notions ontologiques, doit être maintenant appelée à les défendre. La raison ne souffre pas ces choix arbitraires entre le *vrai* qui ne serait que possible et le *bien*, qui seul serait réel. S'il y a du bien absolu, il y a du vrai absolu. Si le devoir est absolu, il ne peut l'être que par son rapport à Dieu. Voilà ce que Kant a profondément aperçu, voilà ce qui l'a décidé à reprendre au nom de la raison pratique tous les grands objets de la foi morale et religieuse, à ressaisir l'absolu qu'il rencontrait inévitablement dans la conscience, qui n'est qu'une des formes de la raison, et, par la force de cet absolu retrouvé, à relever la métaphysique de ses ruines.

Ce n'est pas par cette voie de la morale que M. Jouffroy rentre en possession de la vérité, c'est par la voie peut-être insuffisante du sens commun, opposé à ce doute spéculatif, dont il reconnaît la force, à condition que ce doute ne sorte pas de la sphère toute métaphysique où il est confiné par sa nature, et d'où il ne peut exercer aucune influence appréciable sur la conduite de l'esprit humain. *Un doute métaphysique*, c'est bien là son nom. Ce nom en établit nettement la portée logique, et il permet de la réduire dans ses vraies limites. Au fond, c'est la pure constatation de ce fait : à la base de la science humaine, une première croyance; au début de toute opération de l'entendement, un acte de foi de la raison dans sa propre véracité. Cela posé, M. Jouffroy passe outre, et, revenant à la question qui avait été le point de départ de toute cette recherche, il se demande pourquoi tant d'efforts inutiles du génie humain dépensés en pure perte autour des grands problèmes. Est-il problable que ces problèmes ne peuvent être résolus? Il ne le pense pas, parce qu'en considérant la nature de ces questions il voit non-seulement qu'elles sont de toutes celles qui intéressent le plus l'humanité, mais encore qu'elles sont de toutes celles sur lesquelles le sens commun de l'humanité hésite le moins. « En fait, l'humanité ne manque point de lumières sur ces questions; en droit, il semblerait absurde qu'elle en manquât. Il se peut donc que la science n'ait pas encore trouvé le secret, la formule générale de ces jugemens prompts, rapides, sûrs, que porte le sens commun comme par instinct; mais enfin il les porte, et, s'il les porte, il aperçoit confusément les motifs de les porter, il a une intelligence sourde de ces motifs; ils existent donc, et, s'ils existent, il est possible de les apercevoir nettement, de les déterminer (1).» Or, comme

(1) *Nouveaux Mélanges. De l'Organisation des sciences philosophiques*, première partie.

il n'est pas vraisemblable que ces problèmes, du moins tous, soient insolubles, la stérilité de la philosophie ne prouve qu'une chose : c'est qu'on s'y est mal pris jusqu'à présent pour les résoudre. L'objection sceptique étant écartée, il ne reste que cette explication du phénomène. Ce n'est donc pas la raison humaine qui est coupable par le vice même de sa constitution; elle n'est coupable que par le mauvais emploi de ses forces. Ce n'est pas la faculté qui a manqué à l'œuvre, c'est la méthode.

On peut dire qu'il n'est pas de question à la solution de laquelle M. Jouffroy ait donné plus de soin et de temps. Il s'en est occupé jusqu'au point de fatiguer le public; il en avait conscience lui-même. En terminant son *introduction* aux œuvres de Reid, il ne se dissimulait pas que ce long travail, roulant entièrement sur l'organisation de la philosophie, lui mériterait de nouveau le reproche de ne point sortir des questions préliminaires et de ne jamais arriver à la science elle-même. « Nous avouerons, disait-il, que ce reproche nous touche médiocrement, car, outre que ceux qui nous l'adressent n'ont guère fait autre chose jusqu'à présent que d'agiter des questions de méthode, nous persistons à croire, pour leur justification comme pour la nôtre, que dans une science qui en est où en est la philosophie, c'est de cela et de cela seul qu'il s'agit. Quand une science a vécu deux mille ans, et qu'après deux mille ans elle n'est pas arrivée à un seul résultat accepté et convenu, il faut ou renoncer à s'en occuper, ou, si l'on ne veut pas en désespérer, déterminer, avant d'en reprendre les recherches, le vice secret qui a rendu tous ces efforts impuissans. » Il a exprimé si souvent et sous tant de formes sa pensée sur ce sujet qu'on nous pardonnera de ne rappeler que ses conclusions, sans repasser à travers les longs détours de son exposition.

A quelles conditions une science est-elle constituée et organisée? Elle est *constituée* quand elle a une idée vraie et précise de son objet. Elle n'est elle-même qu'à la condition de se distinguer des autres sciences et d'avoir le droit de s'en distinguer, c'est-à-dire quand le signe qui la distingue est fixé. — Elle est *organisée* à deux conditions : d'abord il faut qu'elle ait une idée vraie et précise des grandes et véritables divisions de son objet, ou, ce qui revient au même, des questions dans lesquelles elle se résout; — il faut de plus qu'elle ait une idée vraie et précise de la méthode à suivre pour résoudre ces questions et arriver à la conscience entière de son objet. Ainsi l'idée de l'objet de la science, la distinction des parties qui composent cet objet, la méthode, les conditions de vérité dans les recherches que chaque science embrasse, voilà à quels caractères on reconnaît qu'une science existe réellement, qu'elle existe à titre de science.

Or M. Jouffroy entreprit de démontrer que les sciences philosophiques ne remplissaient aucune de ces conditions, qu'elles étaient restées depuis vingt siècles à l'état vague, incomplet ou faux, que ni l'objet de la philosophie n'était déterminé, ni son cadre tracé, ni sa méthode fixée. Comment sa méthode serait-elle fixée ? On ne s'entend pas sur le mot de *philosophie*. Voici un mot établi dans la langue, employé et répété tous les jours dans la conversation et dans les livres. Interrogez toutefois cette foule qui emploie si hardiment le mot et même cette foule d'élite qui a si naïvement la prétention de se mêler de la chose, et vous verrez avec étonnement qu'à cette question : quel est l'objet de la philosophie ? il n'y a dans la plupart des esprits aucune réponse, et que dans les autres il y en a tant, et de si différentes et si contradictoires, qu'il est évident qu'en parlant de cette science ceux mêmes qui s'entendent le mieux ne parlent pas de la même chose. Aussi qu'arrive-t-il? D'une époque à l'autre, d'une école à l'école voisine, d'un philosophe à un autre philosophe, on voit le cadre des sciences philosophiques se rétrécir ou s'étendre selon l'humeur des temps ou celle des hommes, tantôt embrassant dans son vaste sein tous les problèmes possibles, tantôt se réduisant à n'en contenir que quelques-uns, puis, envahissant de nouveau le terrain abandonné, reprendre un moment sa première étendue pour se retirer encore et n'en occuper plus qu'une partie. N'est-ce pas une preuve assez convaincante que le signe certain, le *criterium* des questions vraiment philosophiques, ou n'existe pas, ou n'est pas fixé? Et dès lors comment la méthode pourrait-elle être déterminée pour l'étude d'un objet que l'on connaît si confusément?

Cet objet, c'est l'esprit humain, l'esprit étudié dans ses formes constitutives, dans la constance de ses phénomènes, dans la diversité essentielle de ses facultés, dans les faits qui constituent sa vie, dans les données qui composent sa raison, dans les questions que suscitent naturellement les notions inhérentes au fond même de l'âme. M. Jouffroy appliqua tout son effort à l'examen des trois sciences généralement reconnues pour des sciences philosophiques, la psychologie, la logique, la morale, et il montra qu'elles étaient étroitement liées, comme le voulait son instinct, comme l'entrevoyait et l'affirmait l'opinion commune; il affirma que le même résultat pouvait être établi pour la théodicée, et dès lors la dépendance réciproque des sciences philosophiques lui devint manifeste. Toutes ne lui semblèrent être qu'une induction et un prolongement de la psychologie. L'unité, longtemps perdue ou voilée, de l'objet de la philosophie lui apparut dans la plus éclatante lumière. Telle fut la conclusion d'un grand travail intérieur, raconté, je n'ose pas dire résumé, dans le mémoire sur *l'Organisation des sciences philoso-*

phiques. Avec quelle satisfaction touchante et naïve M. Jouffroy contempla le résultat de ses longs efforts! Avec quelle jouissance d'analyse multipliée et prolongée il nous montra que la diversité infinie des questions philosophiques se rattache à l'esprit humain, pris pour unité, pour commune mesure! Le signe des questions philosophiques, si laborieusement cherché, est donc enfin trouvé : le *criterium* de ces questions, c'est que toutes supposent au préalable l'étude de l'âme, que toutes, par des détours plus ou moins longs, viennent se résoudre dans quelques-uns des faits de l'esprit humain. Dès lors, l'unité de l'objet de la philosophie étant établie, la question de la méthode est bien près d'être résolue. Reprenant une distinction célèbre de l'école écossaise, M. Jouffroy sépara, dans l'ordre des sciences philosophiques, l'étude des *faits* des *questions* dont la solution doit sortir de ces études. Il loue ses chers Écossais d'avoir arraché la philosophie à la tyrannie des questions, qui la détournaient jusque-là de l'étude des faits, pour la jeter immédiatement dans le champ illimité de la spéculation pure et dans l'obscurité de la métaphysique. Ils ont rendu la philosophie à elle-même, c'est-à-dire à son vrai point de départ et à son but propre, l'esprit humain. Donc l'observation d'abord scrupuleuse, minutieuse même, de l'âme, c'est-à-dire la psychologie expérimentale; puis l'induction s'efforçant de résoudre les questions ultérieures dont les données sont comprises dans les faits de conscience et dans les idées de raison, qui sont des faits aussi, c'est-à-dire la logique, la morale, la théodicée, l'esthétique, etc., voilà l'unité de l'objet de la philosophie retrouvée, et du même coup le cadre de la science fixé, c'est-à-dire la vue précise des divisions naturelles de l'objet de cette science dans leurs rapports naturels; en même temps, voilà la méthode déterminée : observation d'abord, induction et raisonnement ensuite. Ordre et développement des sciences philosophiques, rapports de ces sciences entre elles, méthode de chacune d'elles, tout devient clair, logique, et M. Jouffroy n'est pas éloigné de prononcer l'Εὕρηκα d'Archimède.

Illusions sans cesse renaissantes de la science humaine! Quel philosophe, de Platon à Descartes, d'Aristote à Bacon, de Leibnitz à Kant, n'a pas formé le même rêve? Tous ont eu leur méthode propre, tous se sont imaginé que la réforme et l'avancement régulier de la philosophie daterait de leur nom. S'il y a eu dans l'œuvre de M. Jouffroy un point qu'il crut avoir établi, c'est dans cette question de la méthode; mais depuis cette date mémorable la philosophie est-elle rentrée pour toujours dans les limites qu'il lui a fixées? Est-elle devenue enfin ce qu'elle n'était pas, paraît-il, une science définie, organisée? Ceux qui s'en occupent sont-ils enfin tombés d'accord sur l'unité de son objet, sur ses divisions, sur sa méthode?

Son progrès a-t-il été, depuis cette époque, continu, assuré? Sa marche a-t-elle été moins incertaine, moins lente, moins sujette à de brusques retours? Les faits sont là, devant nous, et à nos questions l'histoire philosophique de ces vingt dernières années répond tristement.

De cette longue série d'espoirs trompés qui remplissent les annales de la philosophie, de cette dernière déception, plus éclatante à nos yeux que toutes les autres, parce que nous en sommes les témoins, que faut-il conclure, sinon que le problème était moins simple que ne l'avait supposé M. Jouffroy? Il faut bien que cela soit; sans cela, comment comprendre que depuis Thalès jusqu'à Thomas Reid la philosophie eût cherché inutilement son objet et sa méthode, sans arriver à se définir? Comment comprendre surtout que les procédés indiqués par M. Jouffroy, l'observation, l'induction, tant de fois employés par ses prédécesseurs, n'eussent produit, entre leurs mains, que des résultats si précaires et des doctrines contradictoires? Peut-être faut-il chercher ailleurs la solution du problème que M. Jouffroy s'était posé, ou du moins tenir plus de compte qu'il n'a fait, dans la solution proposée, d'un élément considérable, la nature particulière de la vérité philosophique.

Ce qui a trompé M. Jouffroy, ce qui a égaré son imagination, pourtant si mesurée et circonspecte, dans des espérances si vite déçues, c'est une assimilation chimérique de la science philosophique avec les autres sciences, du genre et de la nature des connaissances qu'elle peut atteindre avec les autres ordres de connaissances humaines. Son erreur est d'avoir supposé qu'il ne manquait à la philosophie que la notion plus exacte de son objet pour avoir, elle aussi, comme les mathématiques et la physique, sa marche assurée, et accroître chaque jour son trésor de résultats infaillibles et incontestés. Cela n'est pas. On aura beau faire; quand même la raison devrait s'éclairer, s'élever, acquérir une vue de plus en plus étendue, un tact de plus en plus précis de la vérité, quand la conscience devrait s'assouplir jusqu'aux plus fines analyses du phénomène intérieur, même dans un perfectionnement inespéré de la méthode et des facultés qui l'emploient, jamais la science philosophique n'atteindra au même degré de rigueur que les autres sciences. Elle aura d'autres mérites assurément. Elle n'est pour cela ni moins indispensable ni moins capable de certitude; mais la certitude qu'elle nous donne est d'un autre ordre que celle des autres sciences. La vérité qu'elle poursuit est d'une autre essence, singulièrement plus complexe et plus délicate.

La philosophie est une science, mais non une science positive : voilà ce qu'il faut avoir le courage de voir d'une vue nette, pour ne

pas se jeter dans des apologies chimériques. Ce qui constitue le caractère positif d'une science, c'est que les connaissances qu'elle a pour objet sont susceptibles d'une démonstration rigoureuse par le raisonnement, ou d'une vérification indéfinie par l'expérience aidée du nombre et de la mesure. La vérité philosophique ne comporte ni une démonstration mathématique ni une vérification rigoureuse. S'il s'agit de faits psychologiques, l'observation les constate, les décompose et met chacun de leurs élémens en lumière; mais ce n'est que par analogie qu'on parle ici d'analyse et de vérification. L'élément de précision manque absolument, et dès lors les résultats de la science ne sont pas hors de toute contestation possible. Quand j'ai constaté en moi plusieurs phénomènes et démêlé ce qu'il y a de constant dans leur apparente variété, j'ai une loi psychologique, analogue jusqu'à un certain point, par son caractère de régularité, à une loi physique ou chimique; mais l'analogie s'arrête là. Ai-je la ressource du nombre pour noter les variations du phénomène? Ai-je la balance et la pesée pour donner au résultat de mon analyse toute la précision désirable? Puis-je reproduire à mon gré l'expérience devant mes contradicteurs? Tout ce que je peux faire, c'est de susciter dans l'âme de ceux qui m'écoutent des phénomènes analogues à celui que j'éprouve, et de les amener à reconnaître l'exactitude de mon analyse par le spectacle des faits intérieurs que je provoque en eux. Quelle opération délicate! Ce n'est plus précisément le même phénomène que j'analyse en eux et en moi; c'est un phénomène semblable, mais avec combien de nuances! Que d'influences diverses de tempérament d'esprit ou de climat moral dont je ne puis l'isoler, pour l'examiner dans son intégrité! Vérification, si l'on veut, mais non susceptible de la dernière rigueur, puisqu'il nous manquera toujours ici le seul élément de comparaison infaillible, le nombre.

S'agit-il, non plus de faits directement observables à constater et à transmettre, mais de questions ultérieures, de problèmes métaphysiques à résoudre, c'est ici que se montre bien clairement la différence de la certitude philosophique avec celle qu'obtiennent les autres sciences. Cette différence a été résumée par une distinction profonde entre la démonstration et la preuve, l'une n'admettant à aucun prix la résistance, forçant la conviction, domptant la raison la plus rebelle, jugeant sans appel l'intelligence qui veut se soustraire à elle, contraignant la liberté, fixe, immuable une fois qu'elle a reçu sa forme, impersonnelle, appartenant de droit à qui l'a comprise autant qu'à celui qui l'a découverte; l'autre au contraire, la preuve, laissant toujours prise par quelque côté à la dispute, ne jugeant pas sans appel les raisons qui se refusent à l'admettre, n'excluant jamais d'une manière absolue l'erreur ni la

contradiction, laissant ainsi une certaine place à la liberté et par conséquent au mérite, qui ne va pas sans un certain choix du vrai; très variable, sinon dans son fond, au moins dans ses formes, dans ses procédés, selon les époques diverses dans lesquelles elle se produit ou les classes d'esprits auxquels elle s'adresse, ou le génie personnel de celui qui l'établit. Cela ne veut pas dire, à Dieu ne plaise, que, dans l'ordre des sciences philosophiques, le vrai et le faux soient indifférens, ce qui reviendrait à dire ou qu'il n'y a ni vrai ni faux, ou qu'il n'y a que des approximations lointaines du vrai. Non, certes. Infailliblement il y a du vrai absolu; la vérité existe, elle nous juge; nous pouvons, nous devons y atteindre. Ce qui nous manque dans cet ordre de problèmes supérieurs, c'est cette méthode de déduction rigoureuse qui n'est qu'une réduction des propositions à une série d'équations ou d'identités, à l'aide desquelles on a raison des intelligences les plus rebelles. Ici rien de semblable; aucun moyen d'obtenir ce genre d'évidence sèche et positive qui enlève tout droit, tout prétexte même à la résistance, cette rigueur de raisonnement qui soit irrésistible à la passion, à la mauvaise foi, à certains aveuglemens de nature et de système. Telle nous paraît être l'essence de la vérité métaphysique : elle exige, pour être saisie, les plus rares facultés d'intuition et d'analyse; mais elle ne s'impose pas comme on impose une propriété du triangle ou un théorème de mécanique. C'est la noblesse de la philosophie d'avoir pour objet des vérités de cet ordre. Au fond, il y a de l'infini en elles, c'est pour cela qu'elles se montrent réfractaires aux procédés des autres sciences, qu'elles échappent à tous les instrumens de précision. Par quelque côté, elles touchent à l'absolu, et si l'entendement peut les connaître, il ne les domine pas cependant, il est dominé par elles. « Il y a ainsi dans la raison, dit profondément M. de Rémusat dans ses *Essais*, quelque chose au-delà d'elle; elle en sait plus qu'elle n'en voit, elle donne plus qu'elle ne possède, et par ses limites mêmes trahit son origine. Celui qui l'exposa sur cette terre a laissé dans son berceau des marques de haute naissance et quelques lettres demi-effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas. »

Il faut donc renoncer, non à la plus haute et à la plus divine des sciences, mais à l'assimilation impossible de cette science à l'ordre des connaissances exactes et positives, dangereuse chimère autorisée par l'illusion de M. Jouffroy. D'une part, s'il s'agit de la vérité psychologique (phénomènes, lois, facultés), tout moyen de notation fixe et régulière fait défaut à l'observateur pour constater son expérience et en transmettre les résultats avec une rigueur qui ne puisse être contestée. D'autre part, s'agit-il de la vérité métaphysique (le problème des origines et des fins, les principes et les

causes), on ne peut espérer soumettre les solutions de cet ordre au joug de la démonstration purement logique, qui n'est qu'une chaîne d'identités. Le raisonnement positif échouera toujours dans sa tentative de réduire en équations cette vérité d'ordre supérieur, dans l'essence de laquelle entre, pour une certaine part, un élément irrationel, l'infini. Il ne servirait à rien de s'en plaindre. Il faut s'y résigner, puisque cela est ainsi. D'ailleurs, ni l'existence de la certitude, ni celle de la science philosophique, en tant que science, ne sont mises en péril par ces considérations que nous ne faisons qu'indiquer, et dont le développement nous écarterait trop de notre sujet: mais ce qu'il faut bien comprendre et oser dire, c'est que la certitude et la science philosophique ne sont pas de la même nature que la certitude et la science positives. Il faut renoncer en même temps à l'idée de voir la science philosophique enfermée dans un cadre précis de questions déterminées, et se développant dans des limites éternellement fixes. Il est dans sa nature d'avoir une certaine mobilité de frontières, une certaine indépendance d'allures, beaucoup d'irrégularité dans sa marche. Enfin qu'on n'espère pas la voir jamais soumise, comme les sciences mathématiques ou physiques, à l'heureuse fatalité d'un progrès régulier et continu. La vérité une fois acquise, dans ces deux sciences, ne se perd plus et s'accroît toujours. Dans la science philosophique, les choses ne vont pas d'un train si régulier et si simple. Un coup de génie peut soudain ouvrir devant nos yeux tout un horizon nouveau, ou reculer le champ de notre vision jusqu'à des limites inconnues; puis, par l'effet de causes très diverses, difficiles à prévoir, tout s'obscurcit et se trouble dans cet horizon de la métaphysique. On dirait qu'un nuage passe sur la vérité et en voile un instant l'éclat aux yeux de la raison humaine. Pendant ces crises d'obscurité, que doit faire la philosophie? Soutenir, comme disait Platon, le regard de l'âme, le diriger vers le foyer de la lumière, en attendant que reparaisse la divine clarté.

Ce qui restera de la grande tentative de Jouffroy dans cette question de la méthode, c'est une législation admirable de l'observation psychologique. On ne recommencera point, après lui, ce traité si exact et si profond des règles de l'expérience appliquée à l'âme, que l'on trouve développé dans sa *préface* aux *Esquisses* de Dugald Stewart et repris un peu partout dans chacun de ses écrits. — Ce qui restera également, ce sont quelques théories établies sur cette base de l'observation, et qui constituent des parties essentielles de la science de l'esprit. Rappelons au moins, avec le regret très vif de ne pouvoir insister sur des sujets ou entièrement nouveaux ou renouvelés par lui, le travail ingénieusement profond, et que j'incline à croire définitif, sur la psychologie des *signes*, les morceaux deve-

nus classiques sur le *Sommeil*, sur les *Facultés de l'âme*, l'analyse si substantielle et si délicate du phénomène esthétique dans la première partie du cours consacré à la théorie du beau; mais la plus considérable de ses recherches dans cet ordre de questions, c'est incontestablement le mémoire sur la *Distinction de la psychologie et de la physiologie*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en indiquer au moins les importantes conclusions.

Il y a une science de l'homme intérieur, parce qu'il y a une réalité observable distincte des réalités physiques, l'esprit humain. Notre intelligence a deux vues distinctes; l'une sur le dehors par l'intermédiaire des sens, l'autre sur elle-même et les faits qui se passent dans le for intérieur, sans aucun intermédiaire. La première de ces deux vues est l'observation sensible; la seconde est l'observation interne, conscience ou sens intime. Ces deux observations sont également réelles, légitimes, et bien que leurs moyens diffèrent, leur autorité est égale. Chacune a sa sphère spéciale, en sorte que les sens ne peuvent pénétrer dans la sphère de la conscience, ni la conscience dans la sphère des sens. *Faits sensibles, faits de conscience*, voilà une distinction essentielle d'où sort la distinction de deux ordres de sciences, la psychologie et la physiologie (1).

Mais quel est le principe des faits internes? Il est simple, il est unique, voilà tout ce que l'on peut dire; cela suffit-il pour affirmer quelque chose sur sa nature? En 1826, quand il écrivait sa *préface* aux *Esquisses* de Dugald Stewart, M. Jouffroy posait le problème sans le résoudre, et il achevait ce grand travail par cette conclusion timide : « Il faut laisser dormir quelque temps encore ce problème très ultérieur de la nature du principe, problème qui a de l'importance relativement à notre immortalité, mais qui n'intéresse nullement l'étude des faits internes; la science n'est pas en mesure pour l'aborder. » Ce n'est pas nous qui reprocherons à M. Jouffroy un pareil aveu. Il y a une chose presque aussi belle en philosophie que la découverte de la vérité, c'est d'oser dire qu'on ne se croit pas en mesure de la découvrir encore. Il faut pour cela un sentiment élevé du vrai et un courage qui a son prix. Du reste, sans rien affirmer sur la nature du principe intelligent, M. Jouffroy inclinait déjà nettement au spiritualisme, et il établissait contre la physiologie matérialiste une série de conclusions très fines et très fortes, qui, sans résoudre le problème d'une manière définitive, semblaient en anticiper la solution; mais cela ne lui suffisait pas : il y revenait sans cesse, l'abordant de différens côtés, ne pouvant se résoudre, en si grave sujet, à s'en tenir aux questions de fait. Il y allait pour

(1) Préface aux *Esquisses* de Dugald Stewart.

lui des plus grands intérêts de sa vie morale et religieuse. En un sens, la question de la destinée de l'homme dépendait de cette question préalable : quelle est la vraie nature de l'homme? Et ce n'était point assez, pour cette raison exigeante et difficile, de recueillir, à la surface de sa conscience, quelques clartés plus ou moins vives sur l'essence du principe intelligent. Il ne lui fallait pas moins que la certitude; elle seule pouvait le contenter. Il méritait de l'obtenir par la sincérité et l'opiniâtreté de la poursuite; il l'obtint en effet après de longues méditations où toutes ses facultés d'analyse et de dialectique s'étaient rassemblées pour un suprême effort. De 1826 à 1839, le problème inachevé s'était secrètement préparé, développé dans son esprit. Un jour il se trouva résolu.

Tout le mémoire sur la *Distinction de la Psychologie et de la Physiologie* n'est véritablement, comme Jouffroy le disait lui-même à M. Cousin, que l'exposition d'une nouvelle preuve de la spiritualité de l'âme. Il voulut se donner à lui-même et donner publiquement aux autres la raison de son spiritualisme, qu'il ne trouvait pas suffisamment motivé par les preuves ordinaires. A quoi se réduisent-elles en effet? Elles peuvent toutes se ramener à deux formes. On dit : Il y a en nous des phénomènes de deux sortes, les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychologiques; donc ils dérivent de deux causes et appartiennent à deux êtres différens. On ne peut rapporter la digestion au même principe que la pensée, la volonté ou le désir à la même source que la circulation du sang. — Ou bien on dit : Toutes les opérations, tous les phénomènes de la vie psychologique attestent l'unité et la simplicité du principe qui en est la source; ce principe ne peut donc être ni le corps, ni un organe du corps. Il y a donc en nous deux êtres : le corps, être composé, principe des phénomènes physiologiques, et l'âme, être simple, principe des phénomènes psychologiques. — Deux raisonnemens également vicieux, selon Jouffroy. La preuve de la spiritualité ne peut sortir de la nature comparée des phénomènes physiologiques et psychologiques. Ils ne sont pas de même ordre, et par conséquent les différences qui les séparent ne prouvent rien. Fussent-ils de même ordre, elles ne prouveraient rien encore, parce qu'une même cause peut produire des phénomènes très divers. On raisonne sur la vie physiologique comme si on la connaissait, tandis qu'au contraire rien n'est plus obscur pour nous que cette vie. « Les causes nous en échappent; nous n'atteignons même pas les actes de ces causes. Tout ce que nous pouvons saisir, ce sont les effets matériels produits dans le corps par les actes inconnus des causes inconnues de la vie. Encore n'est-ce que par surprise et avec mille peines que nous les saisissons, et non pas tous, mais seulement quelques-uns... Et cependant c'est sur cette vie si obscure, si

couverte de ténèbres, que le raisonnement vulgaire n'hésite pas. Il en sait, à n'en pas douter, le principe. Il le connaît à merveille, il le proclame sans balancer, c'est le corps. »

Voilà l'infirmité radicale des démonstrations ordinaires de la spiritualité. Elles posent comme réalité connue un principe hypothétique, la cause des phénomènes physiologiques; elles l'appellent *corps*, *matière*. Et c'est en s'appuyant sur l'examen comparé des phénomènes psychologiques que par induction elles essaient de démontrer quelle doit être la cause de ces phénomènes; elles remontent à cette cause inconnue, elles la nomment. Leur point de départ, c'est la réalité du corps, dont on parle sans hésitation comme d'une chose parfaitement claire. Le terme de leur induction, c'est le principe des phénomènes psychologiques, l'*esprit*, l'*âme*. — L'originalité de la démonstration de M. Jouffroy est de prendre le contre-pied du raisonnement vulgaire. Il soutient que ce qui est la réalité la plus claire pour nous, c'est l'*âme*, que ce qui est obscur au contraire, c'est le *corps*, et, reléguant dans la métaphysique d'hypothèse cette cause inconnue, il concentre tous ses efforts sur la cause qui nous est la plus intime et la plus familière. C'est là un procédé savant, vigoureux, où Descartes et Maine de Biran se retrouvent tous deux réunis et conciliés, Descartes avec son principe « que l'âme nous est plus connue que le corps, » Maine de Biran avec sa célèbre analyse du *moi*, essentiellement *cause*.

A peine pourrons-nous, sans nous perdre dans un détail infini, donner une idée de cette démonstration pénétrante, qui tire une grande partie de sa valeur de l'exactitude des analyses, de la variété des aperçus, de la sincère exposition d'une méditation qui se raconte elle-même, et qui descend, de couche en couche, jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme. Résumer ces analyses, c'est infailliblement les trahir et les exposer aux mépris de la critique superficielle. Tenons-nous-en donc au principe. Ce principe consiste à rétablir la conscience dans tous ses droits et dans sa vraie portée, à poser en fait qu'elle n'atteint pas seulement en nous les actes et les modifications du principe personnel, mais qu'elle atteint ce principe lui-même. Quand je dis que je sens ma pensée, ma volonté, ma sensation, c'est comme si je disais que je me sens pensant, voulant et sentant. Sans cela, d'où saurais-je que la pensée, la volonté, la sensation que je sens, sont miennes, qu'elles émanent de moi et non pas d'une autre cause? Saisir un phénomène qui est à moi, ou saisir la *cause* qui est moi, sont deux choses identiques. Donc le fait interne ou *psychologique* n'est pas seulement celui que la conscience me donne : il m'est donné en même temps par la conscience comme l'acte d'une cause que je perçois. Voilà le trait essentiel de cet ordre de phénomènes. Ce caractère établit

immédiatement la distinction de la psychologie et de la physiologie, puisque tous les actes qui en sont marqués appartiennent à l'une de ces sciences, et tous ceux qui ne la possèdent pas à l'autre. Il fonde en même temps la preuve la plus solide de la spiritualité. En effet, en même temps que j'ai conscience de cette cause qui est *moi*, j'ai conscience de tous les actes qui en émanent, et, ces actes ne comprenant qu'un certain nombre et une certaine série de phénomènes, il est démontré par là que les autres, les phénomènes physiologiques, qui n'y sont pas compris, ceux qui vont au bien du corps et composent la vie animale, dérivent d'un autre principe qui coexiste dans l'homme avec le *moi*, qu'ainsi il y a dualité de principes, de vies et de fins dans la nature humaine. Quel est le principe de la vie physiologique? Je n'en sais rien, je n'en saurai probablement jamais rien que par de vagues et obscures inductions. Le vulgaire l'appelle *corps*, les savans l'appelleront *force vitale* ou *animale*. Peu importe le nom qu'on lui donne : sa nature est purement hypothétique, voilà ce qu'il importait d'établir. C'est l'obscurité même de ce principe qui le distingue du principe intelligent, de la cause que j'appelle *moi*. La physiologie n'atteint que des faits, des résultats matériels, et suppose une cause à ces faits : la psychologie au contraire a le privilége de ne supposer rien, elle saisit le *moi* dans le phénomène, le moi à titre de *cause*, c'est-à-dire d'être un et simple, toute cause étant par définition essentiellement simple et une. La spiritualité n'est donc pas le résultat d'une induction; elle est un fait. Nous savons immédiatement ce que c'est que l'esprit : nous n'avons pour cela qu'à nous regarder vivre, penser, vouloir. L'esprit est cause, et son type le plus clair, c'est le moi.

Tel est le dernier mot de ce grand travail d'analyse intérieure et de dialectique pénétrante. Ce fut une belle journée pour la philosophie que celle où M. Jouffroy vint lire à l'Académie des sciences morales ce remarquable mémoire en présence du plus redoutable adversaire de la science psychologique et de la spiritualité, Broussais : non pas que la démonstration exposée dans ce mémoire termine à tout jamais le débat séculaire entre le matérialisme et le spiritualisme. Espérer un succès pareil, ce serait prouver que l'on ne connaît ni la nature de la vérité philosophique, ni celle de la raison humaine. M. Jouffroy lui-même, je le pense, n'osait pas l'espérer, même dans le premier enthousiasme de sa découverte. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans de distance, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendues victoires qui sont toujours à recommencer. Plus d'un spiritualiste même aurait sans doute quelques objections à présenter sur cet argument, qui suppose résolue une des questions les plus controversées dans la science contemporaine, la question du *vitalisme* et de l'*animisme*. Il est trop évident que, s'il était

démontré que les actes physiologiques fussent une fonction de l'âme pensante, c'en serait fait du raisonnement de Jouffroy, qui repose sur l'opposition de l'âme, clairement connue dans sa causalité et dans ses actes, au principe hypothétique et inconnu de la vie physiologique; mais cela n'est pas démontré. Le vitalisme de M. Jouffroy s'appuie sur des argumens pour le moins aussi solides que l'animisme. Et d'ailleurs, quand même il serait établi que la forme de son raisonnement n'est pas de tout point invulnérable, il n'en garde pas moins sa valeur à nos yeux. Ce mémoire est un modèle d'analyse; en le lisant, on sent que l'on est à une grande école d'observation intérieure. Ces maîtres de la spiritualité agissent profondément sur vous, à condition que vous ne leur opposiez pas une résistance de parti-pris. Ils vous conduisent si sûrement à travers les obscurités de votre vie intime, ils vous habituent si bien à distinguer ce qui ne doit pas être confondu, à démêler ce qui est vous de ce qui est à vous, à vous déprendre peu à peu de vos organes et de leur sphère d'action, pour ne plus voir que le fond même de l'être, l'être vrai, distinct de tout ce qui en complique ou en voile l'essence, que ces sortes d'analyses sont déjà des démonstrations de la spiritualité, les meilleures peut-être et les plus solides de toutes. M. Jouffroy excelle dans ce grand art philosophique. Personne n'excite d'un tact plus sûr et plus fin le sens des réalités invisibles, étourdi par le tumulte grossier de la sensation, dispersé dans le dehors de la vie; il nous rend l'âme visible et présente, sans autre artifice qu'une transparence presque idéale d'analyse. C'est là certainement quelque chose de meilleur et de plus rare qu'un argument sans défaut. D'ailleurs nous donner la perception vive de la spiritualité, n'est-ce pas déjà la démontrer?

Tout s'enchaînait dans cette pensée active et logique; son œuvre entière n'avait qu'un but, auquel chaque partie venait successivement se rattacher : le problème moral, auquel il donna son vrai nom, plus expressif peut-être, moins scientifique et plus humain : le *problème de la destinée*. Il y arriva de bonne heure, par la pente naturelle de son esprit; il y fut conduit également par la nécessité de combler le vide que la foi, en se retirant, avait laissé dans son âme. Son intelligence, comme nous l'avons vu, était de celles qui ne peuvent vivre dans la nuit et qui cherchent avec ardeur la lumière, pour laquelle elles se sentent créées. Ces nobles esprits peuvent bien connaître le doute, il en est même très peu qui ne le traversent; mais ils ne s'y arrêtent pas. Le doute, pour eux, est une crise, ce n'est pas un dénoûment.

Plusieurs années consécutives furent consacrées à ce grand sujet; Jouffroy en fit la matière de ses leçons à la Sorbonne de 1830 à 1835. Malheureusement il ne nous en reste que des débris : deux

leçons, l'une sur le *problème de la destinée*, l'autre sur la *méthode pour le résoudre;* puis le *Cours de Droit naturel*, recueilli par la sténographie; la publication posthume de quelques chapitres contenant des *vues théoriques* qui servent de conclusion au cours, voilà tout ce qui a survécu de cet enseignement. Quel regret excite en nous la lecture de ces fragmens, si incomplets, si dispersés, et qui nous donnent pourtant une si grande idée du plan et de l'œuvre! M. Jouffroy rencontrait là, dans des circonstances rares de loisir et de travail, l'occasion de ce livre unique pour lequel chaque écrivain semble prédestiné, tant il y avait d'harmonie entre ce sujet admirable et ses belles facultés de penseur profond, de philosophe religieux, d'artiste. Au lieu d'une œuvre conçue d'un seul jet, disposée selon les justes proportions de chaque idée, se développant harmonieusement jusqu'aux vastes conclusions qu'elle comportait, éclairée dans toutes ses parties de cette clarté croissante, reflet de la vérité qui se dégage de plus en plus, signe d'une démonstration qui avance et que chaque pas rapproche du but, nous avons quelques pages détachées et un ouvrage mal composé, le *Cours de Droit naturel*, dans lequel les recherches historiques et préliminaires prennent à peu près toute la place, et que la négligence d'une rédaction hâtive a compromis jusqu'à un certain point dans l'estime des connaisseurs. Ce regret, nous l'avons exprimé déjà, mais jamais il n'est plus vif en nous qu'au moment où nous voyons M. Jouffroy perdre une occasion si naturellement faite pour lui, et qui aurait valu à notre littérature philosophique une œuvre impérissable.

Rappelons à grands traits, en nous tenant aussi près que possible de la pensée de M. Jouffroy, le plan de l'œuvre et les principales conclusions entrevues. Personne n'échappe à ce grand problème de la destinée, car personne n'échappe à la raison, qui conçoit naturellement cette idée, qui affirme que toute chose a sa destination, que l'homme aussi doit avoir la sienne, et que cette destination a un rapport nécessaire avec celle de l'univers. Cette idée inévitable marque l'avénement d'une vie nouvelle; elle termine cette longue enfance durant laquelle la sensation et l'instinct dominaient en nous. « Il n'est pas un homme, j'ose le dire, si pauvre que sa naissance l'ait fait, si peu éclairé que la société l'ait laissé, si maltraité, en un mot, qu'il puisse être par la nature, la fortune et ses semblables, à qui, un jour au moins, dans le courant de sa vie, sous l'influence d'une circonstance grave, il ne soit arrivé de se poser cette terrible question qui pèse sur nos têtes à tous comme un sombre nuage, cette question décisive : pourquoi l'homme est-il ici-bas, et quel est le sens du rôle qu'il y joue? » Cette question n'est inconnue à aucun homme qui ait un peu vécu, un peu souffert, qui

ait aimé ou pensé. Et dans une analyse dramatique des grandes émotions de la vie, M. Jouffroy énumérait toutes les circonstances qui viennent nous tirer de la vie aveugle pour nous élever à la pensée morale, à la pensée humaine par excellence : la souffrance d'abord, le mal qui est partout dans la condition de l'homme, jusque dans ces jouissances passagères qu'on appelle le bonheur, le désaccord fatal et permanent entre la pente de nos désirs et le cours des choses; nos félicités mêmes, si rapides, si précaires, si vite épuisées, nos joies les plus vives, si vite éteintes dans l'ennui et le dégoût, le désenchantement des passions qui semblaient d'abord devoir charmer notre existence, l'effroi subit de ce qu'il y a d'incomplet dans les plus grands bonheurs rêvés et obtenus. Puis c'est la faiblesse de l'homme en face de la nature, qui l'écrase, et de l'infini des mondes, auprès duquel il n'est qu'un néant; c'est l'histoire de l'espèce humaine, de ses luttes, de ses migrations, de ces voyages des peuples qui partent du fond des temps et des pays inconnus, pour aller de l'obscurité de leur berceau à un but inconnu; c'est enfin cette histoire de notre globe retrouvée dans ses propres entrailles, par couches successives de créations tour à tour disparues. C'est ainsi que de toutes parts, et sous l'influence de tant de circonstances inévitables, se pose devant la raison de l'homme cette haute et mélancolique question sur l'énigme de la vie. « Alors s'éveillent, alors se développent pour la première fois dans les profondeurs de l'âme humaine trois sentimens endormis jusque-là, et qui ne peuvent éclore qu'à la chaleur de cette triste lumière. Ces sentimens sublimes, la gloire et le sentiment de notre nature, sont le sentiment poétique, le sentiment religieux et le sentiment philosophique... Ou plutôt la poésie, la religion, la philosophie, sont les trois manifestations d'un même tourment, qui se satisfait ici par de laborieuses recherches, là par une foi vive, plus loin par des plaintes harmonieuses, et c'est ce qui fait que les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont sœurs, et c'est ce qui fait qu'elles s'entendent si bien, alors même qu'elles parlent des langues si différentes... »

C'est avec l'arme *mâle et sainte* de la science que M. Jouffroy résolut d'aborder le problème. La première des innombrables questions comprises dans l'immensité de ce problème est évidemment la question de la destinée de l'homme dans la vie actuelle. C'est par celle-là que ses recherches commencèrent. Or cette question se résout dans une autre, celle de la nature de l'homme. Que l'homme ait une fin ici-bas, la raison le conçoit comme une nécessité; mais cette fin en soi n'est pas une chose observable, qui tombe sous la conscience et les sens : cette fin n'est encore qu'une idée générale

à déterminer, et qui ne peut l'être que par les faits. Fidèle à l'esprit de sa méthode, qui met la psychologie à l'origine de toutes les sciences philosophiques, M. Jouffroy établit que tant qu'on n'est point arrivé à une question de faits dans une recherche, on n'en a point trouvé le commencement. On ne devine pas les desseins de Dieu, qui sont les lois de la création; il faut les découvrir, et on ne peut les découvrir que par l'étude de la faible partie de ses œuvres qu'il a livrée à notre regard. Voici donc l'ordre des questions tel qu'il se déroule logiquement devant notre pensée : au commencement, une réalité observable, présente à nos regards, la nature de l'homme; l'homme connu, la détermination de sa fin s'ensuit; sa fin, déterminée, détermine celle de la société et de l'espèce, et, la fin de l'humanité déterminée, la place de l'humanité dans l'œuvre de la création peut être légitimement cherchée. On voit que ce n'est pas la grandeur qui manque à ce plan. C'est même un plan légèrement idéal. La destinée de la société, celle de l'espèce, la place de l'humanité dans la création, autant de questions qui dépassent vraisemblablement la portée de la raison. Tenons-nous donc à ce qui peut être connu, la fin de l'homme ici-bas, et à ce qui peut être conclu, sa destinée ultérieure.

La fin de l'homme, exprimée par les tendances et les facultés de sa nature, est de développer son être par la connaissance, par l'amour, par l'action; mais ces tendances et ces facultés peuvent se manifester sous plusieurs modes fort différens qui marquent les différens degrés de la moralité humaine. L'état primitif de l'homme a son type dans l'enfant. Dans l'enfance, et avant que l'intelligence nous ait révélé notre propre nature, toutes nos tendances se développent sans que nous fassions aucun retour sur nous-mêmes; c'est la loi de la pure nature, c'est le règne de l'instinct. L'enfant n'est pas égoïste : au fond, c'est à la satisfaction de sa nature qu'aspirent en définitive toutes ses passions; mais l'enfant n'est pas leur complice. « Il est innocent comme Psyché, qui aime sans connaître l'amour. » La raison est dans l'homme le flambeau de Psyché. Elle comprend que toutes ces tendances, toutes ces facultés, n'aspirent qu'à un but, qui est la plus grande satisfaction possible de notre nature. Elle comprend en même temps quel est le moyen le plus sûr d'obtenir ce maximum de satisfaction possible. Elle prend en main le gouvernement de nos facultés. Elle remplace par l'intérêt toutes ces fins partielles vers lesquelles nous emportaient nos aveugles désirs. Elle calcule, elle prévoit, et substitue l'empire sur soi à l'empire inconséquent, variable, orageux, de l'instinct. C'est le second état dans l'homme : c'est un nouveau mode de détermination que produit en lui l'éveil de la raison : c'est l'*égoïsme;* mais

la raison, quand elle va à son terme, ne s'arrête pas là, bien que plusieurs systèmes de morale s'efforcent de lui persuader qu'au-delà commence la sphère des chimères mystiques. Elle fait un nouveau pas, un pas décisif, et ce progrès l'amène à l'état qui mérite véritablement le nom d'état moral. Cet état résulte d'une nouvelle découverte, d'une conception qui agrandit singulièrement son horizon. Échappant à la considération exclusive des fins individuelles, elle arrive à concevoir que ce qui se passe en nous se passe dans toutes les créatures possibles, que la fin de chacune d'elles est aussi sacrée que la nôtre, chacune de ces fins diverses étant un élément d'une fin totale et dernière qui les résume, et qui n'est pas autre chose que l'ordre universel, l'ordre divin. C'est ici que commence d'apparaître et de se développer toute la série des conceptions morales. « Dès que l'idée de l'ordre a été conçue par notre raison, il y a entre notre raison et cette idée une sympathie si profonde, si vraie, si immédiate, qu'elle se prosterne devant cette idée, qu'elle la reconnaît sacrée et obligatoire pour elle, qu'elle l'honore et s'y soumet comme à sa loi naturelle et éternelle. » Au nom de cette grande conception de la raison, la fin de l'homme ici-bas est donc de prendre résolûment et de maintenir à la sueur de son front l'empire de sa volonté sur sa nature, de s'arracher aux tyrannies aveugles de la sensation et de l'instinct, aux calculs de l'égoïsme, de développer son être par la connaissance du vrai et par l'amour du beau, enfin d'aider pour sa part virile à l'accomplissement des fins des autres hommes, au développement de leur raison et de leur moralité, à la réalisation de l'ordre sur la terre.

Mais quelle contradiction entre la destinée réelle de l'homme en cette vie et celle qui est écrite en caractères éclatans dans la loi de sa nature! Quelle différence entre sa nature et sa condition présente! La satisfaction d'une de nos tendances, ce serait la connaissance absolue, ou bien ce serait l'union parfaite, l'harmonie complète des êtres entre eux. Où voit-on une seule tendance de notre nature complétement satisfaite soit dans l'individu, soit dans l'espèce? Il est même impossible qu'elle le soit jamais tant que le monde sera organisé comme il l'est, et il ne peut pas l'être autrement. On pourra donc améliorer bien des souffrances. La civilisation n'est pas autre chose qu'une conquête perpétuelle sur les ténèbres et sur le mal, elle ne les supprimera jamais. « Tout le travail de l'humanité tend vers cette fin, mais il y tend avec une éternelle résistance de la part des choses. Il avance, mais le but est au-delà de la portée de ses efforts. »

Ainsi la nature nous porte à la satisfaction absolue de nos tendances; la condition actuelle de la vie la rend impossible. L'obsta-

cle, c'est la condition humaine. Ne nous en plaignons pas. C'est l'obstacle qui fait la grandeur de l'homme et qui lui confère ses plus nobles droits. Il crée dans l'homme la direction de ses facultés par la volonté et l'intelligence. Il nous donne l'empire sur nous-mêmes, il nous permet de concentrer sur le point qui résiste toute la force de nos facultés. Il donne à l'intelligence les méthodes, les arts, tous les moyens qui aident cette force ou qui y suppléent. Il crée dans l'homme l'être moral, la personne capable, à son choix, de bien et de mal, digne par là du seul bonheur qui ait du prix à nos yeux, le bonheur mérité. De là deux conséquences considérables : la première, que le but de la vie actuelle est bien moins dans les progrès que nous pouvons réaliser, dans le plus ou moins de puissance ou de connaissance que nous pouvons acquérir, que dans la production du bien moral en nous, dans la création énergique de la personnalité. La seconde conséquence, c'est que notre fin absolue n'est pas réalisable dans cette vie, et que s'il n'y en avait pas une autre, l'énigme de la destinée serait insoluble. « Il y a en moi une intelligence qui comprend toute la portée des désirs qui sont le fond de ma nature, une sensibilité qui souffre horriblement, car ses désirs meurent impuissans et ne peuvent se satisfaire sur cette terre. Il y a aussi en moi des facultés qui, malgré des obstacles, possèdent tout le pouvoir nécessaire pour satisfaire ces tendances. Tout cela, je le comprendrais en moi ; je serais malheureux dans la condition actuelle ; je m'expliquerais cette condition ; j'en verrais la nécessité, les convenances, dans une certaine hypothèse que ma nature réclame tout entière, et cette hypothèse ne serait qu'une chimère impossible, absurde ! La plus grande absurdité imaginable serait, au contraire, que cette vie fût tout ; je n'en connais pas de plus grande dans aucune branche de la science. La plus grande absurdité et la plus grande contradiction imaginable serait que cette vie fût tout ; donc il y en aura une autre. »

J'ai tenu à rappeler le plus simplement possible l'enchaînement méthodique de ces grandes et fortes idées qui occupèrent les dernières années de l'enseignement de M. Jouffroy. Elles sont entrées sans doute depuis longtemps dans le domaine public par les vives adhésions qu'elles ont rencontrées, comme par les critiques qu'elles ont soulevées. Il était bon cependant de les remettre sous les yeux de nos lecteurs, dont plusieurs ne connaissent peut-être les maîtres de la philosophie française que par les railleries de leurs adversaires. Il m'a semblé que, dans le cadre si resserré de cette exposition, les principes de la morale de Jouffroy pourraient encore avoir leur prix, parce qu'ils expriment sous une forme scientifique les lois de la nature humaine, ses instincts, ses convictions. Personne,

dans ce siècle, ne s'est plus noblement inquiété des intérêts supérieurs de l'homme, de ce qui relève sa condition présente, de ce qui éclaire son avenir. Je sais bien que la mode est passée de ces préoccupations sentimentales, et que les grands esprits qui aspirent à renouveler l'intelligence humaine, à la *déniaiser*, n'ont rien de plus à cœur que de lui enlever ces besoins factices, ces aspirations à une vie future, tous ces rêves d'enfant qui amusent son ennui ou sa vanité; mais je sais aussi que l'esprit humain ne se laisse pas mener sans résistance par ses nouveaux et superbes instituteurs, que toute sa nature se révolte quand on arrive aux dernières conséquences du système. Il aime à retrouver une voix amie, familière, qui le rassure contre les terreurs du néant; il se réjouit quand on lui apporte de la part d'un homme qui a tant médité ces paroles de bon augure : « Non, votre instinct ne vous trompe pas, la raison est d'accord avec lui; vous pouvez espérer. Votre instinct n'est que le sentiment de ce qu'il y a d'incomplet et d'inexplicable dans cette vie, si elle s'achève en ce monde. »

Toutes ces théories particulières venaient se rejoindre et se confondre dans la théorie de l'ordre universel, dont s'enchantait elle-même cette haute intelligence si bien préparée à goûter les divines harmonies. Il les exprimait avec une grandeur et une simplicité que Platon aurait aimées. Si chaque être a sa fin, disait-il, la création elle-même en a une. Cette création, il est vrai, dans son ensemble, nous échappe; nous n'en saisissons qu'un fragment, et ce fragment même, nous ne le connaissons que dans un moment de sa durée; l'œuvre de Dieu remplit l'espace et le temps, et ce que nous en pouvons saisir n'est qu'un point dans l'un, un moment dans l'autre. Qu'importe? fût-elle infinie et sa durée éternelle, le même principe s'y applique et persuade invinciblement à notre raison qu'elle a une fin, un but unique. Mais quelle parole humaine, quelle pensée finie pourrait atteindre ce but que Dieu s'est proposé en laissant échapper l'univers de ses mains? — La vie de la création n'est autre chose que son mouvement vers cette fin suprême. Or ce mouvement universel et éternel de chaque chose vers la fin que Dieu lui a assignée, et de toutes choses vers la fin de la création, ce mouvement, évidemment régulier puisqu'il a un but, c'est l'ordre. C'est l'idée et le sentiment de l'ordre qui expliquent toutes les tendances de notre nature, toutes nos aspirations, toutes nos grandeurs. Cet ordre, en tant qu'il est la fin de la création, c'est le bien; en tant qu'il est exprimé par le symbole de la création, c'est le beau; traduit en idée, c'est le vrai. Le bien, c'est l'ordre réalisé; le vrai, c'est l'ordre pensé; le beau, c'est l'ordre exprimé. Cette idée elle-même cependant n'est pas le dernier terme de la

pensée humaine; elle fait un pas de plus et s'élève jusqu'à Dieu; qui a créé cet ordre en assignant à chaque créature qui y concourt sa constitution, sa fin, son bien. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine; le côté religieux de la morale se révèle.

Dieu, c'était la conclusion suprême de cette vie qui n'avait été qu'une longue méditation. Un philosophe peut arriver à Dieu de deux manières, par la métaphysique ou par la morale, par la métaphysique comme Descartes et Leibnitz, par la morale comme Kant et Jouffroy. Qu'importe la diversité des chemins, s'ils mènent au même but? Mais Jouffroy ne fit qu'entrevoir le terme de ses longs travaux. Il n'y toucha pas; il tomba sous le poids de la vie avant d'avoir achevé son œuvre. Dans le monument qui gardera la pensée de l'un des philosophes les plus religieux du siècle, une place est vide, celle de la théodicée.

Le temps lui manqua. En 1839, il avait dû quitter sa chaire de la Sorbonne; en 1841, il renonça à paraître à la chambre des députés, dont il faisait partie depuis dix ans. Peu à peu il se retirait du tumulte de la vie extérieure et rentrait plus profondément en soi. Sa santé, gravement atteinte, le préparait à l'épreuve suprême. « Je ressens, écrivait-il le 20 décembre 1841, tous les bons effets de la solitude. En se retirant de son cœur dans son âme, de son esprit dans son intelligence, on se rapproche de la source de toute paix et de toute vérité, qui est au centre, et bientôt les agitations de la surface ne semblent plus qu'un vain bruit et une folle écume... La maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu'il nous ménage pour nous reconnaître, nous retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. »

Les *agitations de la surface* n'avaient pas manqué, surtout dans les dernières années, peut-être même quelques-unes de ces agitations avaient-elles pénétré profondément jusqu'aux sources de la vie. La carrière politique n'était pas faite pour lui; il y rencontra plus d'une occasion de souffrir. Les intentions droites, la fierté du sentiment, la grandeur des vues même ne suffisent pas pour y protéger un honnête homme. « Dans cette épreuve de la vie publique, disait M. Villemain, indiquant d'un mot juste et fin toute une situation, il obtint plus de considération que de bonheur. » Les natures douées d'une vive sensibilité ne devraient jamais s'exposer à ce choc trop rude des intérêts alarmés ou des passions ombrageuses. Elles présentent trop de parties vulnérables pour s'y risquer impunément. Ce que M. Jouffroy souffrit dans la dernière année de sa vie publique, lui seul le sut, et s'il contint sévèrement ses émotions au

dehors, une tristesse croissante se répandit dans son cœur et de là dans ses conversations avec ses amis. Peut-être aussi, en sentant ses forces lui échapper, éprouvait-il la secrète amertume d'un homme qui n'a pas rempli la mesure de son talent et qui voit condamner à l'éternel oubli une partie de sa pensée, la meilleure peut-être, celle qui est à la fois le résultat suprême d'un grand travail intérieur et le fruit de la vie. Toutes ces tristesses, tous ces regrets éclatent dans un discours adressé à des jeunes gens dans une fête universitaire, la dernière fois qu'il parut en public. C'est peut-être la plus belle page où se soit exprimée cette âme éloquente, trompée par la vie, meurtrie par le choc des hommes et réfugiée désormais en de plus hauts et inviolables asiles. « La vie, disait-il, je l'ai en grande partie parcourue; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions; vous pourriez me rappeler comment on l'imagine; je veux vous dire comment on la trouve, non pas pour briser la fleur de vos belles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en vous révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander, et de quelle manière vous avez à vous en servir. On la croit longue, elle est très courte, car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse la plus lente destruction. Dans sept ou huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années! une éternité pour vous, en réalité un moment! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus; elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse. »

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de replacer sous les yeux des générations nouvelles, volontiers distraites d'un passé si récent encore, l'image de ce noble esprit. C'était pour nous comme un devoir de ranimer autour d'une si pure renommée la piété littéraire d'un temps trop vite oublieux. Et puis il m'a semblé que la plus sûre apologie d'une école violemment attaquée, c'est de montrer quels hommes et quels talens elle a produits.

E. Caro.

DEUX ASCENSIONS

AU MONT-BLANC

ÉTUDES DE MÉTÉOROLOGIE ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Chaque été, des touristes partent de tous les points de l'Europe, se dirigeant vers les Alpes, et gravissent à l'envi les cimes les plus inaccessibles. Bientôt tous ces sommets neigeux dont la blancheur virginale était un emblème cher aux poètes auront été déflorés. En Angleterre, en Suisse, en Autriche, en Italie, se sont formés des clubs alpins dont les membres rivalisent de zèle et d'audace; une noble émulation, un amour-propre légitime les animent et les excitent. On compte le petit nombre de sommets que leur pied n'a pas encore foulés. On ne pourrait faire un meilleur emploi de la vigueur, de l'agilité et de l'énergie qui caractérisent la jeunesse. Les exercices stéréotypés de la gymnastique régulière, les petits incidens et les petits obstacles de la chasse dans les plaines bien connues qui entourent l'héritage paternel, ne sauraient suffire à des esprits entreprenans servis par des corps sains et vigoureux. Les Alpes sont une arène où ils peuvent déployer toutes leurs qualités physiques et morales. Des nuits passées dans les chalets ou sous une pierre près de la limite des neiges éternelles, les difficultés réelles et les dangers sérieux des glaciers, les obstacles imprévus de rochers verticaux barrant l'accès de la cime désirée, le froid, les effets de la raréfaction de l'air, des nuages enveloppant subitement la montagne dans une brume épaisse, les orages dont la foudre frappe si souvent les sommets, l'obscurité surprenant le voyageur au milieu de ces déserts de neige et de glace, voilà des fatigues dignes de la vigueur et des aspirations d'une jeunesse virile et bien trem-

pée. Quel plaisir de vaincre des obstacles et de braver des périls où la vie est en définitive rarement en jeu, et quelle récompense après la victoire! Du haut du sommet vaincu, on voit le monde à ses pieds, l'œil se promène au loin sur les vallées et sur les montagnes; un délicieux repos succède à une fatigue momentanée, un appétit inconnu dans la plaine assaisonne le modeste repas que le guide sert sur le gazon émaillé de fleurs alpines; un air pur, une lumière éclatante prêtent à tous les objets une beauté inconnue dans l'atmosphère épaisse des régions habitées; le bien-être du corps réagit sur l'état de l'âme, qui se sent inondée de nobles désirs et de grandes pensées. Les intérêts mesquins et les vanités ridicules du monde s'évanouissent dans leur petitesse, on s'étonne d'y avoir songé, et on se promet de les ignorer désormais. Telles sont les jouissances pures et sans mélange que tout homme bien né éprouvera en présence du grand spectacle dont il est le centre. De plus vives encore sont réservées à celui qui gravit ce sommet avec la volonté d'étudier les lois du monde physique, les phénomènes de l'atmosphère, les productions de la nature dans ces froides régions, ou d'analyser la structure de ces montagnes qui semblent un chaos et sont l'expression d'une règle encore inconnue. Ces ascensions sont des ascensions scientifiques qui ont ajouté à la somme de nos connaissances; les autres sont des ascensions pittoresques, satisfaisantes pour celui qui les accomplit, mais en général inutiles, car des sensations ne se communiquent guère : les impressions sont personnelles, et tout se résout en une série d'exclamations qui traduisent l'admiration, le contentement et le légitime orgueil du touriste triomphant.

Dans cette étude, je voudrais faire connaître aux lecteurs de la *Revue* deux ascensions scientifiques au Mont-Blanc faites à cinquante-sept ans d'intervalle, en montrer l'utilité, le profit que la science en a retiré et celui qu'elle en attend encore. Les sommets des Alpes sont les plus élevés de l'Europe, mais non de la terre. Des ascensions ont été faites dans les Andes et dans l'Hymalaya, des savans éminens y ont séjourné à des hauteurs supérieures à celles du Mont-Blanc et y ont fait d'importantes observations; mais des souvenirs et des travaux personnels me ramènent aux Alpes, et je préfère me limiter pour parler pertinemment et en connaissance de cause de ce que j'ai vu et ressenti moi-même.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, la chaîne centrale des Alpes n'était connue que des montagnards; les habitans de la plaine ne la visitaient pas. L'absence ou la difficulté des chemins, qui n'étaient que des sentiers, le manque d'hôtelleries, la crainte de l'imprévu, l'emportaient sur la curiosité. Située au pied du Mont-Blanc, ap-

pelé alors *la montagne maudite*, la vallée de Chamounix était inconnue aux populations des bords du lac Léman, quoique le prieuré ou couvent de bénédictins existât depuis 1090, et que les évêques de Genève le visitassent dès le milieu du xve siècle. L'un d'eux, François de Sales, y arriva le 30 juillet 1606 et y resta plusieurs jours. Néanmoins c'est un voyageur anglais célèbre par ses pérégrinations en Orient, Richard Pococke, accompagné de Windham, un de ses compatriotes, qui a réellement découvert la vallée de Chamounix en 1741, fait connaître ses beautés et dissipé les craintes mal fondées qu'inspirait la prétendue barbarie des habitans. Trop préoccupés cependant des récits absurdes et mensongers débités avec assurance pour les détourner de leur projet, Pococke et Windham s'entourèrent de précautions inutiles, n'entrèrent dans aucune maison et campèrent assez loin du prieuré de Chamounix, près d'un bloc erratique qui se nomme encore *la Pierre des Anglais*. On peut donc affirmer que si un étranger a découvert la vallée de Chamounix, ce sont des Genevois, Bourrit, de Saussure, Pictet et Deluc, qui la firent réellement connaître. Ce qui est vrai des alentours du Mont-Blanc l'est encore plus de ceux du Mont-Rose et même des Alpes bernoises et valaisannes. On ne connaissait, à l'époque dont nous parlons, que les passages fréquentés qui conduisaient en Italie : le Mont-Cenis, le grand et le petit Saint-Bernard, le Monte-Moro, le Simplon, le Saint-Gothard, le Splugen, le Bernhardin, le Septimer et les autres cols par lesquels les vallées longitudinales des Alpes communiquaient entre elles, la Gemmi, la Grimsel, le Juliers, l'Albula, le Panix, etc. Les voyages du naturaliste Scheuchzer, les ouvrages descriptifs d'Altmann et de Gruener révélèrent la Suisse à l'Europe au commencement du xviiie siècle; mais ce ne fut qu'à la fin de ce siècle que les travaux de Saussure et de Bourrit la rendirent populaire. Depuis cette époque, le flot de voyageurs qui la visitent chaque année a sans cesse grossi. Actuellement la Suisse est un parc sillonné par des chemins de fer et des bateaux à vapeur, le voyageur pédestre a disparu de la plaine et ne se retrouve que dans la montagne. Les ascensions alpestres des touristes se sont multipliées, celles des savans sont toujours rares; commençons par la plus célèbre de toutes, l'ascension de Saussure en 1787.

I.

Né à Genève en 1740, Horace Benedict de Saussure commença ses voyages dans les Alpes à l'âge de vingt ans. La météorologie, la topographie, la géologie, la botanique, l'aspect pittoresque et les mœurs des habitans avaient tour à tour fixé son attention. Pour

achever son œuvre, il voulut monter sur le Mont-Blanc et embrasser de cet observatoire élevé l'immense région montagneuse qu'il avait parcourue. Cette masse imposante qu'il apercevait dans toute sa majesté des bords du lac Léman et presque des fenêtres de sa maison était pour lui un défi permanent. Aussi avait-il promis une récompense à celui qui atteindrait le premier la cime réputée inaccessible du Mont-Blanc. Quelques essais timides ont lieu en 1775 et se renouvellent en 1783. Bourrit fit une tentative en 1784, de Saussure lui-même en 1785, en attaquant le colosse par la montagne de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. En juin 1786, le docteur Paccard, Pierre Balmat et Marie Couttet montèrent en suivant le même chemin et s'élevèrent sur le Dôme-du-Gouté, sans pouvoir de là parvenir jusqu'au sommet. Balmat ne redescendit pas à Chamounix, passa la nuit blotti dans la neige, et reconnut le lendemain les couloirs du Petit et du Grand-Plateau par lesquels on peut arriver à la cime. Il communiqua sa découverte au docteur Paccard, et tous deux, partis de Chamounix le 7 août, atteignirent le sommet le lendemain à six heures du soir.

La route était connue. Le 1er août 1787, de Saussure partit de Chamounix avec dix-huit guides, et alla coucher sous une tente au haut de la montagne de la Côte, à 2,563 mètres au-dessus de la mer. Le lendemain matin, il entra dès six heures sur le glacier pour ne plus le quitter. Des crevasses qu'il fallait contourner retardèrent sa marche, et il lui fallut trois heures pour arriver à la petite chaîne de rochers isolés au confluent des glaciers des Bossons et de Taconnay, et qui portent le nom des *Grands-Mulets*. De Saussure voulait s'élever le plus haut possible, afin d'arriver à la cime le lendemain de bonne heure. Il alla coucher au Grand-Plateau, à la hauteur de 3,890 mètres au-dessus de la mer, à 180 mètres plus haut, comme il le dit lui-même, que le sommet du pic de Ténériffe. Fatigués déjà par une longue marche et éprouvant les effets de la raréfaction de l'air, les guides eurent beaucoup de peine à creuser dans la neige une cavité capable de contenir toute la troupe. La cavité fut recouverte par la tente; mais les guides, toujours préoccupés de la crainte du froid, fermèrent si exactement les joints que de Saussure souffrit beaucoup de la chaleur et de l'air vicié par la respiration de vingt personnes serrées dans un espace étroit. « Je fus obligé, dit-il, de sortir pendant la nuit pour respirer. La lune brillait du plus grand éclat au milieu d'un ciel noir d'ébène. Jupiter sortait tout rayonnant aussi de lumière de derrière la plus haute cime, à l'est du Mont-Blanc, et la clarté réverbérée par tout ce bassin de neiges était si éblouissante qu'on ne pouvait distinguer que les étoiles de première grandeur. » A peine la troupe était-elle endor-

mie qu'elle fut réveillée par le bruit d'une avalanche qui tombait le long de la pente qu'elle devait traverser le lendemain. Au point du jour, tout le monde était sur pied; le thermomètre marquait 4 degrés au-dessous de zéro. Gagnant l'extrémité du Grand-Plateau, de Saussure monta par un talus rapide en se dirigeant vers l'est, et, s'élevant au-dessus des Rochers-Rouges, il découvrit les montagnes du Piémont, passa près des *Petits-Mulets*, qui percent la neige à 4,680 mètres au-dessus de la mer, s'y reposa quelques instans, puis, montant à pas lents, s'arrêtant tous les quinze ou seize pas, il arriva à onze heures à la cime et foula la neige avec une sorte de colère satisfaite, expression de la longue lutte qu'il avait soutenue. La cime avait la forme d'une arête allongée en forme de dos d'âne, dirigée de l'est à l'ouest, et descendant à ses deux extrémités sous des angles de 28 à 30 degrés : elle était très étroite, presque tranchante au sommet, à tel point que deux personnes ne pouvaient y marcher de front; mais elle s'élargissait et s'arrondissait en descendant du côté de l'est, et prenait du côté de l'ouest la forme d'un avant-toit saillant au nord.

Pendant toute son ascension à partir du Grand-Plateau, de Saussure avait remarqué que les roches visibles au-dessus de la neige étaient toutes de nature cristalline, quoique plus ou moins divisées en lames parallèles : elles appartiennent toutes à la variété de granite que les géologues actuels appellent *protogine*, et dans laquelle la chlorite remplace le mica. Dominant les aiguilles dont il n'avait jusqu'ici visité que le pied, il constata qu'elles se composent toutes de grands feuillets verticaux; il reconnut que ces aiguilles ont une structure uniforme, tandis que les montagnes à couches horizontales, telles que le Buet, sont composées à leur sommet d'assises de terrains secondaires. Jetant un coup d'œil général sur les montagnes primitives qui l'entouraient, il vit qu'elles ne forment pas des chaînes, mais paraissent distribuées en groupes de forme variée détachés les uns des autres. Le temps pressait. De Saussure se détourna de ce grand spectacle pour consulter ses instrumens météorologiques. Son premier soin fut de suspendre son baromètre et ses thermomètres à un mètre au-dessus de la cime. Le baromètre marquait $434^{mm},38$, et la température de l'air était à $2^{\circ},9$ au-dessous de zéro. Deux savans observaient le baromètre à la même heure, l'un à Genève, c'était Sénebier, qui a tant contribué aux progrès de la physiologie végétale, l'autre à Chamounix, c'était le fils même de Saussure, Théodore, alors âgé de vingt ans, et qui depuis a illustré son nom par ses travaux en chimie. De Saussure, calculant la hâuteur du Mont-Blanc d'après ces observations, avec la formule de Deluc modifiée par Schuckburgh, trouva 4,824 mè-

tres pour l'altitude de la cime au-dessus de la mer. On verra plus loin que cette mesure est trop forte de 14 mètres seulement, résultat remarquable pour l'époque, quand on songe à l'imperfection des instrumens, à l'insuffisance des formules qui servaient de base aux calculs, comparées à celles qui ont été données depuis par Laplace et Bessel, et à l'incertitude sur l'élévation au-dessus de la mer des stations correspondantes de Genève et de Chamounix. Le Mont-Blanc était donc la plus haute montagne de l'Europe, et la vue que de Saussure avait sous les yeux la plus étendue dont on puisse jouir sur notre continent. La mer est-elle visible de ce sommet? Physiquement, non. Vers les limites de l'horizon, les objets, noyés dans une espèce de hâle, deviennent confus : on ne distingue plus rien, on ne voit que l'espace. Le golfe de Gênes, près de Savone, est la partie de la Méditerranée la plus rapprochée du Mont-Blanc, et si elle n'était pas bordée de montagnes, le rayon visuel de l'observateur placé sur le sommet pourrait atteindre la mer entre Albenga et Noli, où le groupe des Alpes liguriennes présente une coupure qui le sépare des Alpes maritimes; mais des montagnes voisines de ces deux villes la cime du Mont-Blanc doit être visible comme elle l'est de Dijon, du sommet du Mezenc dans la Haute-Loire, et même, dit-on, du plateau de Langres.

A deux heures, le thermomètre de Saussure donnait, pour la température de l'air à l'ombre, — 3°,1; il ne descendit pas plus bas, et au soleil il marqua constamment — 1°,7. A l'aide de l'hygromètre qu'il avait inventé, de Saussure reconnut que l'air contenait six fois moins d'humidité qu'à Genève, c'est-à-dire qu'il aurait fallu six fois plus de vapeur d'eau pour saturer l'air de Genève à sa température de 28°,2 que celui du Mont-Blanc à la température de — 2°,9. Par le beau temps, cette sécheresse n'a rien d'extraordinaire sur un sommet aussi élevé, quoiqu'en moyenne l'air soit aussi humide sur la montagne que dans la plaine.

L'eau bout lorsque la force élastique de sa vapeur est égale à la pression atmosphérique, c'est-à-dire au poids de la colonne d'air qui surmonte le liquide. Il est clair que la hauteur de cette colonne diminue à mesure qu'on s'élève sur une montagne. Ainsi, quand vous êtes à 2,000 mètres au-dessus de la mer, la colonne d'air qui surmonte votre tête est de 2,000 mètres plus courte, et l'eau doit entrer en ébullition à une température moindre qu'au bord de la mer, au-dessus de laquelle la colonne atmosphérique a toute sa hauteur. De Saussure, le 22 avril 1787, s'était assuré que son thermomètre, plongé dans l'eau d'une bouilloire chauffée par une lampe à l'esprit-de-vin, marquait 101°,6 sous une pression atmosphérique de 761^{mm},54. Sur le sommet du Mont-Blanc, la colonne barومé-

trique n'ayant plus que 434^{mm},38 de longueur, l'eau entrait en ébullition à 86°,00. Sous cette pression, le thermomètre de Saussure aurait dû marquer 85°,01; mais on ne savait pas alors que la nature du vase et de ses parois retarde ou avance le moment de l'ébullition de l'eau; on ignorait qu'il ne faut pas plonger le thermomètre dans le liquide même, mais seulement dans la vapeur de l'eau bouillante. En outre Dalton, Arago, Dulong et Regnault n'avaient pas encore exécuté ces grands travaux sur les vapeurs qui nous ont appris quelles étaient exactement la température et la force élastique de la vapeur d'eau sous différentes pressions. Pour toutes ces raisons, les résultats de Saussure sont seulement approximatifs, mais aussi exacts qu'ils pouvaient l'être à l'époque où il observait. Deluc l'avait précédé dans cette voie en faisant bouillir de l'eau au sommet du Buet, à 3,098 mètres au-dessus de la mer, et les expériences des deux savans genevois se confirmèrent réciproquement.

Quand de Saussure fit son expérience de l'ébullition de l'eau au bord de la mer avec sa lampe d'esprit-de-vin, l'eau entra en ébullition en atteignant la température de 101°,6 en douze ou treize minutes. Sur le Mont-Blanc, il fallut une demi-heure pour que la température s'élevât à 86°,0; la raréfaction de l'air et la basse température expliquent parfaitement cette différence. Les mêmes circonstances, jointes à la fatigue et à l'absence de sommeil, rendent parfaitement compte de l'anhélation, de l'accélération du pouls, de la céphalalgie et de la tendance au sommeil que de Saussure et ses compagnons éprouvaient tant qu'ils étaient en mouvement, symptômes qui disparaissent avec le repos et qui s'émoussent par l'habitude.

A trois heures et demie, après un séjour de quatre heures et demie au sommet du Mont-Blanc, de Saussure se remit en marche pour descendre. La neige s'était ramollie, il enfonçait à chaque pas; néanmoins il arriva en une heure un quart au Grand-Plateau, où il avait passé la nuit précédente, le traversa et descendit jusqu'à l'avant-dernier rocher de la chaîne des Grands-Mulets, élevé de 3,470 mètres au-dessus de la mer : il l'appela le rocher de l'Heureux-Retour et y remarqua avec surprise le carnillet moussier (1) en fleur; cette jolie plante est celle qui s'élève le plus haut dans les montagnes de l'Europe. Les frères Schlagintweit l'ont vue, sur le Mont-Rose, à 3,630 mètres; Ramond l'a cueillie sur le Vignemale et au Mont-Perdu, dans les Pyrénées, à 3,000 mètres. D'un autre côté, elle s'avance au Spitzberg jusqu'à 80 degrés de latitude, où on la trouve au bord de la mer. C'est donc la plante la moins fri-

(1) *Silene acaulis*, L.

leuse de notre hémisphère, et en même temps celle qui s'élève le plus haut sur les montagnes et descend aussi bas qu'une plante terrestre puisse descendre, puisqu'on l'observe au niveau de l'océan même, dans la Norvége septentrionale. De Saussure appuya sa tente contre le rocher. « Nous soupâmes, dit-il, gaîment et de bon appétit, après quoi je passai sur mon petit matelas une excellente nuit. Ce fut alors seulement que je jouis du plaisir d'avoir accompli ce dessein formé depuis vingt-sept ans, à savoir dans mon premier voyage à Chamounix en 1760, projet que j'avais si souvent abandonné et repris, et qui faisait pour ma famille un sujet continuel de souci et d'inquiétude. Cela était devenu pour moi une espèce de maladie, mes yeux ne rencontraient pas le Mont-Blanc, que l'on voit de tant d'endroits des environs de Genève, sans que j'éprouvasse une espèce de saisissement douloureux. Au moment où j'y arrivai, ma satisfaction ne fut pas complète : elle le fut encore moins au moment de mon départ; je ne voyais alors que ce que je n'avais pu faire; mais dans le silence de la nuit, après m'être bien reposé de ma fatigue, lorsque je récapitulais les observations que j'avais faites, lors surtout que je me retraçais le magnifique tableau de montagnes que j'emportais gravé dans ma tête, je goûtais une satisfaction vraie et sans mélange. »

Le lendemain, 4 août, de Saussure ne partit qu'à six heures du matin; il fut obligé de descendre des pentes très raides pour contourner des fentes nouvelles qui s'étaient formées pendant l'ascension. Au-dessous des Grands-Mulets, le glacier était entièrement changé, les crevasses s'étaient élargies, les ponts s'étaient rompus, et c'est avec des peines infinies que la caravane atteignit la terre ferme à neuf heures et demie du matin. A midi un quart, tous rentraient à Chamounix bien portans. « Notre arrivée, dit de Saussure, fut à la fois gaie et touchante : tous les parens et amis de mes guides vinrent les embrasser et les féliciter. Ma femme, ses sœurs et mes fils, qui avaient passé ensemble à Chamounix un temps long et pénible dans l'attente de cette expédition, plusieurs de nos amis, qui étaient venus de Genève pour assister à notre retour, exprimaient dans cet heureux moment leur satisfaction que les craintes qui l'avaient précédé rendaient plus vive, plus touchante, suivant le degré d'intérêt que nous avions inspiré. »

Tel est le récit de la première grande ascension scientifique qui se soit faite dans les Alpes et l'abrégé succinct des principaux résultats que la science en a retirés; elle a servi de modèle à toutes les autres, car de Saussure avait en quelque sorte formulé le programme des expériences à entreprendre, des observations à faire et des problèmes à résoudre.

Dans un espace de cinquante-sept ans, de 1787 à 1843, vingt-sept ascensions eurent lieu au Mont-Blanc; mais aucune n'a un caractère réellement scientifique. Une noble curiosité, le désir de visiter ce monde de neige et de glace et de jouir du haut du Mont-Blanc de l'un des plus grands spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler, l'attrait de la difficulté vaincue, tels sont les motifs qui décidèrent la plupart des voyageurs, et certes ces motifs sont une compensation suffisante aux fatigues inévitables et à la dépense assez considérable qu'entraîne une pareille expédition. Cependant plusieurs voyageurs ont publié des relations intéressantes dans lesquelles on trouve des données dont la science peut faire son profit. Je citerai spécialement l'ascension de Francis Clissold du 18 août 1822, celle de Marckham Sherwill du 26 août 1825, d'un Écossais, M. Auldjo, le 9 août 1827, du physiologiste Martin-Barry, qui, quoique nullement préparé d'avance, fit d'importantes observations sur les phénomènes physiologiques produits par la raréfaction de l'air. La plupart des voyageurs sont Anglais; toutefois on compte quatre Français : M. Henri de Tilly, M. Doulat, Mlle d'Angeville et le docteur Ordinaire, qui monta deux fois au Mont-Blanc, le 26 et le 31 août 1843, après avoir dans l'intervalle gravi le Buet en revenant à Chamounix par le Breven. Depuis 1844, ces ascensions se sont singulièrement multipliées, et vingt ans plus tard, à la fin de 1863, le nombre total s'élevait à 171, dont 3 se sont faites en juin, 36 en juillet, 84 en août, 47 en septembre et 1 en octobre (1). Les termes extrêmes sont le 1er juin 1858, ascension de M. J. Walford, et le 9 octobre 1834, ascension de M. de Tilly, qui revint avec les pieds gelés, et souffrit longtemps d'une tentative faite dans une saison trop avancée et avec une insouciance téméraire du danger de la congélation, le plus réel que l'on coure dans les neiges qui recouvrent les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rose.

II.

J'arrive au récit de l'ascension scientifique que j'ai faite en 1844 avec mes amis Auguste Bravais, lieutenant de vaisseau, et Auguste Lepileur, docteur en médecine. Avec le premier, j'avais visité le Spitzberg en 1838 et 1839 pendant les deux campagnes de la *Recherche* dans la Mer-Glaciale : il avait hiverné seul à Bossehop, en Laponie; mais nous avions séjourné ensemble sur le Faulhorn, en 1841, pendant dix-huit jours, à 2,680 mètres au-dessus de la mer;

(1) Voyez la liste complète de ces ascensions dans l'ouvrage de M. Dollfus-Ausset intitulé *Matériaux pour l'étude des glaciers*, t. IV, p. 589.

lui-même s'y était rencontré l'année suivante avec le physicien Athanase Peltier et y avait demeuré vingt-trois jours. La comparaison des régions boréales du globe avec les hautes régions alpines était le sujet habituel de nos conversations. Sur le Faulhorn, nous avions fait une foule d'observations et abordé un certain nombre de problèmes qui ne pouvaient être résolus que par une ascension et un séjour à une plus grande hauteur; nous pensâmes au Mont-Blanc. M. Pouillet et M. Nisard, à des titres différens, s'intéressèrent à notre projet et en firent part au ministre de l'instruction publique, qui était alors M. Villemain. Quoique les lettres eussent fait sa gloire, M. Villemain estimait, aimait et protégeait les sciences. Notre demande fut agréée, et il nous fournit les moyens de réaliser la première ascension réellement scientifique qui ait été faite depuis celle de Bénédict de Saussure. Dans l'intervalle de cinquante-sept ans, les sciences physiques et naturelles avaient accompli de tels progrès que la simple répétition des expériences de Saussure avec les instrumens perfectionnés et les méthodes nouvelles était déjà d'un grand intérêt; mais nous espérions tenter quelques essais auxquels ce grand météorologiste n'avait pas songé, ou que le temps l'avait empêché d'exécuter.

Partis de Paris le 16 juillet 1843, nous nous arrêtâmes à Genève pour comparer nos instrumens avec ceux de l'observatoire de cette ville et convenir avec le directeur, M. Plantamour, d'un système d'observations qui correspondraient à celles que nous voulions faire sur le Mont-Blanc. Nous quittâmes Genève le 26 juillet. Suivant à pied une longue charrette à quatre roues qui portait notre matériel, nous arrivâmes à Chamounix le 28. Les préparatifs nous prirent quelques jours. Notre dessein étant de séjourner aussi haut que possible sur le Mont-Blanc, nous avions emporté de Paris une tente de campement avec ses montans et ses piquets, des paletots en peau de chèvre, des sacs en peau de mouton, des couvertures, etc. Nos expériences exigeaient de nombreux instrumens de physique et de météorologie; il fallait des vivres pour trois jours : chaque porteur ne pouvait se charger que de 12 kilogrammes et de ses provisions. Or nous avions environ 450 kilogrammes à transporter à une hauteur de 3,000 mètres au-dessus de la vallée de Chamounix. Il fallut nous occuper nous-mêmes de tous les préparatifs de l'ascension, diviser les objets en lots de poids égal et les faire tirer au sort par les porteurs afin d'éviter toute dispute et toute récrimination, veiller à la préparation des vivres, acheter le pain et le vin, les distribuer enfin nous-mêmes le jour du départ. Ainsi, au lieu de ce calme de l'esprit, de ce recueillement dont l'homme de science a besoin avant d'entreprendre ses travaux, nous étions distraits par

mille détails vulgaires, arrêtés par mille difficultés irritantes qui ne se produisent pas dans les circonstances ordinaires de la vie, et qui venaient fondre sur nous au moment où nous éprouvions le besoin impérieux d'être libres de toute préoccupation.

Notre caravane se montait à quarante-trois personnes, dont trois guides, Michel Couttet, Jean Mugnier et Théodore Balmat, trente-cinq porteurs et deux jeunes gens de la vallée qui avaient demandé à nous accompagner. Le 31 juillet, à sept heures et demie du matin, nous quittions enfin Chamounix. Le temps était beau, cependant le vent soufflait du sud-ouest, et le baromètre avait un peu baissé; mais nos préparatifs étaient faits : nous partîmes donc sans avoir dans la tenue du temps une confiance parfaite, espérant toutefois une amélioration prochaine. La longue file des porteurs s'étendait le long de la rive droite de l'Arve au milieu de vertes prairies. Arrivés en face du hameau des Pèlerins, nous tournâmes à gauche. La dernière maison du village est celle de Jacques Balmat, le premier homme dont les pas s'imprimèrent sur la neige encore vierge du Mont-Blanc, et qui périt misérablement en 1834 dans les glaciers qui dominent la vallée de Sixt. En sortant des vergers qui entourent le hameau des Pèlerins, nous entrâmes dans la forêt : elle se compose de hauts sapins et de vieux mélèzes aux branches desquels pendent les longs festons d'un lichen grisâtre (1). Au printemps précédent, une énorme avalanche descendue de l'Aiguille-du-Midi avait creusé un large sillon dans la forêt. Des arbres déracinés couvraient le sol qu'ils ombrageaient auparavant, d'autres étaient rompus par le milieu, leur cime abattue gisait à leur pied; quelques-uns, seulement déchaussés, penchaient inclinés vers la vallée. Ces effets sont dus autant à la pression de l'air chassé par l'avalanche, au vent local qu'elle produit, qu'à la neige elle-même. La caravane s'était dispersée dans le bois; chacun choisissait son chemin. Nous parvînmes ainsi sans peine aux Pierres-Pointues : ce sont deux gros blocs de granit détachés de l'Aiguille-du-Midi et qui sont venus s'arrêter sur cette pente. Debout sur un bloc, un de nos porteurs se détachait sur le ciel, et la perspective aérienne lui prêtait une taille gigantesque. On eût dit Polyphême à l'entrée de sa caverne. D'après notre mesure barométrique, les Pierres-Pointues sont à 2,060 mètres au-dessus de la mer. Cette hauteur est la limite extrême de la végétation arborescente, qui s'élève à ce niveau sur les contre-forts du Breven.

Le tapis végétal se composait de rhododendrons, de myrtils et de genévriers rabougris. Quelques pins *cembro*, les seuls arbres qui

(1) *Usnea barbata*, D. C.

puissent vivre à cette hauteur, sortent çà et là d'une fissure de rocher. Le tronc de ces pins, d'abord horizontal, se redressait au-dessus de l'abîme où roule le torrent des Pèlerins. Un étroit sentier côtoie le précipice et mène à la moraine du glacier des Bossons : alors on monte au milieu des blocs entassés qui le composent, et on atteint enfin la Pierre-de-l'Échelle, énorme rocher sous lequel on cache l'échelle dont on se sert habituellement pour traverser les crevasses du glacier. Cette pierre est à 2,446 mètres au-dessus de la mer, à la même hauteur que l'hospice du Saint-Bernard. C'est là que le voyageur dit adieu à la terre : il la quitte pour passer sur le glacier, et jusqu'au sommet du Mont-Blanc il ne trouve plus que des rochers isolés qui surgissent comme des îlots au milieu des champs de neige éternelle. Les premiers pas sur la glace présentent quelque danger. Un petit glacier secondaire, large de 200 mètres et descendant de l'Aiguille-du-Midi, vient se terminer brusquement à une paroi verticale de rochers qui dominent cette partie du glacier des Bossons. De temps en temps des blocs de glace, en s'écroulant, forment avalanche sur celui-ci, ou bien une pierre détachée de l'Aiguille-du-Midi décrit une parabole inquiétante au-dessus de la tête du voyageur. Néanmoins jamais un accident n'est venu attrister le début d'une ascension; mais bien des touristes partis pleins de confiance de Chamounix se sont arrêtés à la Pierre-de-l'Échelle, découragés par les perspectives de glace et de neige qui s'ouvraient devant eux. A partir de ce point, nous réglâmes notre marche sur celle de nos porteurs. Les trois guides nous précédaient, explorant la route et cherchant les passages les plus commodes pour franchir ou tourner les crevasses : chacun suivait exactement l'empreinte de leurs pas. Semblable à un ruban sinueux, notre longue caravane se déroulait sur le glacier. Les vêtemens sombres des montagnards contrastaient avec la blancheur de la neige, et, vus de la vallée de Chamounix, nous ressemblions à une longue traînée de fourmis noires montant à l'assaut d'un pain de sucre. Toutes les lunettes étaient braquées sur nous, et on ne tarissait pas en conjectures. Souvent une partie de la file disparaissait subitement; c'est qu'elle avait rencontré une crevasse trop large pour pouvoir la franchir : alors, si la profondeur n'était pas trop grande, on descendait au fond pour remonter du côté opposé. Nous nous dirigions vers la petite chaîne de rochers connus sous le nom des Grands-Mulets. A moitié chemin, nous nous engageâmes au milieu de grandes masses de glace plus ou moins compacte appelées *séracs* par les habitans de la Savoie, du nom d'un fromage cubique qui se fabrique dans les montagnes. Les unes sont en effet d'immenses cubes formés d'assises de neige et de glace blanche ou

bleue régulièrement superposées, les autres des pyramides quadrangulaires de 15 à 20 mètres de haut. Quelques-unes présentent des formes moins régulières, mais toujours anguleuses. On aurait pu se croire au milieu des ruines d'une ville antique ou des blocs d'un menhir druidique. Un ruisseau s'était frayé un chemin au milieu de ce labyrinthe; les neiges qui fondent sous la chaleur du soleil de midi lui avaient donné naissance : tantôt on l'entendait murmurer sous la glace dans laquelle il s'était creusé un canal souterrain; puis il apparaissait au grand jour, courant dans un sillon d'azur pour se perdre en un petit lac qui dormait dans une coupe d'un bleu céruléen. L'échelle, ayant été reconnue inutile, fut laissée au pied d'une pyramide; nous la retrouvâmes huit jours après, brisée en mille pièces, au milieu des débris de la pyramide écroulée.

Cependant nous approchions du but : déjà la neige n'avait plus les apparences qu'elle présente dans nos plaines. C'était une poussière fine et légère où nous enfoncions profondément et qui ne se tassait pas comme la neige des bas plateaux. La marche devenait assez pénible : à chaque pas, il fallait retirer la jambe du trou dans lequel on l'avait enfoncée. Les apparences du temps n'étaient point encourageantes : le vent du sud-ouest fraîchissait, et il amenait sans cesse de nouveaux nuages qui entraient en bataillons serrés dans la vallée de Chamounix. La plaine avait disparu à nos yeux; nous étions séparés du monde habité par une mer de brume qui s'étendait au loin, et au milieu de laquelle les sommets des montagnes s'élevaient comme des écueils au milieu de l'Océan. A trois heures et demie, nous abordâmes aux Grands-Mulets; pour nous, c'était le port, c'était la terre, un sol ferme et sûr après la neige perfide qui nous dérobait les crevasses du glacier, car souvent une couche mince forme au-dessus d'une profonde fissure un pont dangereux que le montagnard novice ne distingue pas de la neige qui recouvre les parties pleines du glacier. Les Grands-Mulets sont formés de feuillets verticaux d'une roche cristalline appelée *protogine;* ils surgissent brusquement au milieu du névé et séparent la partie supérieure du glacier des Bossons de celui de Taconnay. La chaîne de rochers elle-même est dirigée du nord-nord-ouest au sud-sud-est, le long des flancs du Mont-Blanc : elle est séparée en deux portions, l'une inférieure, plus longue, où l'on s'arrête en montant, l'autre supérieure, plus courte, où de Saussure coucha en revenant de la cime, et qu'il nomma, on le sait, le rocher de l'Heureux-Retour. La portion inférieure est à 3,050 mètres, la supérieure à 3,455 mètres au-dessus de la mer. La partie du glacier de Taconnay, par laquelle on arrive, représentait, cette année-là,

une succession de pentes unies, mais rapides, séparées par des plateaux étroits. Le cirque du glacier des Bossons était comme toujours un chaos de séracs, d'aiguilles et de pyramides de glace au centre desquelles plonge le mur oriental des Grands-Mulets. Les feuillets verticaux dont se composent ces rochers s'élèvent à des hauteurs variables, et forment autant de gradins qui permettent de grimper sur toutes les pointes. La roche, décomposée sous l'influence des agens atmosphériques, s'accumule entre les feuillets; là végètent de jolies plantes alpines abritées par le rocher, réchauffées par le soleil qu'il réfléchit, humectées par la neige, qui, même en été, blanchit souvent ces cimes, et fond rapidement dès que le soleil luit pendant deux ou trois jours. En quelques semaines, elles accomplissent toutes les phases de leur végétation; j'y ai recueilli dix-neuf plantes phanérogames en trois ascensions. M. Venance Payot ayant ajouté cinq espèces à cette liste, il existe vingt-quatre plantes à fleurs aux Grands-Mulets (1). A ces vingt-quatre espèces phanérogames il faut ajouter encore vingt-six espèces de mousses, deux hépatiques et trente lichens, ce qui porte à quatre-vingt-deux le nombre total des plantes qui croissent sur ces rochers isolés au milieu d'une mer de glace et dépourvus en apparence de toute végétation. Qui le croirait? ces plantes servent de nourriture à un rongeur, le campagnol des neiges (2), celui de tous les mammifères qui s'élève le plus haut sur les Alpes, tandis que ses congénères sont presque tous des habitans de la plaine.

D'autres études réclamaient nos instans; nous fîmes avec soin l'expérience de l'ébullition de l'eau avec l'appareil recommandé par M. Regnault. Vérifiant d'abord le zéro ou point de glace fondante en plongeant le thermomètre dans de la neige en fusion pour le vérifier de nouveau après l'expérience, nous le placions ensuite dans un appareil disposé de la manière suivante : sur un vase en fer-blanc contenant l'eau qu'une lampe à alcool doit amener à l'ébullition s'adaptent exactement deux tubes également en fer-blanc emboîtés l'un dans l'autre, mais séparés par un intervalle de 15 millimètres environ. Le thermomètre, plongé dans le tube intérieur et traversant à son extrémité le bouchon qui le ferme, est

(1) Voici la liste de ces plantes : *Draba fladnizensis*, Wulf.; *D. frigida*, Gaud.; *Cardamine bellidifolia*, L.; *C. resedifolia*, Saut.; *Silene acaulis*, L.; *Potentilla frigida*, Vill.; *Phyteuma hemisphericum*, L.; *Pyrethrum alpinum*, Willd.; *Erigeron uniflorus*, L.; *Saxifraga bryoides*, L.; *S. groenlandica*, L.; *S. muscoides*, Auct.; *S. oppositifolia*, L.; *Androsace helvetica*, Gaud.; *A. pubescens*, D. C.; *Gentiana verna*, L.; *Luzula spicata*, D. C.; *Festuca Halleri*, Vill.; *Poa laxa*, Haencke; *P. cæsia*, Sm.; *P. alpina var vivipara*, L.; *Trisetum subspicatum*, Pal. Beauv.; *Agrostis rupestris*, All.; *Carex nigra*, All.

(2) *Arvicola nivalis*, Mart.

entièrement entouré de vapeur d'eau, et celle-ci remplit l'intervalle des deux tubes avant de s'échapper à l'extérieur par un orifice latéral. Cette enveloppe de vapeur chaude sans cesse renouvelée défend la colonne de vapeur intérieure contre l'action du froid de l'air ambiant, et la maintient à une température constante. Nous trouvâmes que l'eau bouillait à la température 90°,17 sous une pression barométrique de 529^{mm},69. A Paris, le 14 juillet, le baromètre accusant une pression atmosphérique de 756^{mm},85, le degré d'ébullition de l'eau était de 99°,88.

Bravais s'était imposé la tâche de mesurer les variations de l'intensité magnétique avec la hauteur. Pour cela, on emploie une boussole dans laquelle une aiguille est suspendue horizontalement à un fil de soie non tordu. On fait osciller cette aiguille pendant une série d'intervalles de temps parfaitement égaux, et du nombre des oscillations on conclut, après des corrections infinies et d'une minutie extrême, à l'intensité relative de la force magnétique du lieu comparée à celle de Paris prise pour unité. On comprend l'importance de ces mesures, qui nous dévoileront un jour les lois encore mystérieuses des courans qui circulent autour du globe terrestre, aimant colossal dont les deux pôles ne coïncident pas avec les deux extrémités de l'axe idéal autour duquel la terre décrit sa révolution quotidienne.

Cependant le soleil s'approchait de l'horizon; déjà il avait disparu derrière les monts Vergi : les vallées de Sallenche et de Chamounix étaient depuis longtemps dans l'ombre, tandis que les pointes granitiques voisines prenaient la teinte du fer rouge; bientôt l'Aiguille-de-Varens et les rochers des Fiz s'éteignirent, l'ombre gagnait les glaciers du Mont-Blanc. Ces neiges, si lumineuses un instant auparavant, prirent la teinte terne et livide d'un cadavre; le froid de la mort semblait envahir ces régions avec l'obscurité et en révéler toute l'horreur. L'Aiguille-du-Goûté, les Monts-Maudits pâlirent successivement; la cime du Mont-Blanc resta seule éclairée pendant quelque temps encore, puis la teinte rose fit place à la teinte livide, comme si la vie l'eût abandonnée à son tour. Vers l'horizon, au-dessus de la mer de nuages, le ciel paraissait d'une couleur vert-clair, résultat de la combinaison des rayons rouges du soleil avec le bleu de la voûte céleste; mais les contours des nuages isolés étaient circonscrits par un liséré du jaune le plus vif. Dans ces hautes régions, il n'y a point de crépuscule; la nuit succède brusquement au jour. Nous nous retirâmes derrière un mur en pierres sèches construit devant une cavité. Nos guides étaient groupés sur les gradins du rocher autour de petits feux alimentés avec du bois de genévrier qu'ils avaient rapporté des environs de la Pierre-de-l'Échelle. Ils entonnaient à l'unisson des chants lents et monotones,

qui empruntaient au lieu de la scène un charme mélancolique. Peu à peu les chants cessèrent, les feux s'éteignirent, et l'on n'entendit plus rien que le bruit de quelques avalanches tombées des hauteurs voisines. Bientôt la lune se leva derrière les Monts-Maudits, et, rasant, invisible pour nous, le Dôme-du-Goûté, elle en éclaira les neiges d'une lueur phosphorescente des plus étranges. Quand elle se dégagea de l'Aiguille-du-Goûté, elle était entourée d'une auréole verdâtre qui se détachait sur un ciel noir comme de l'encre. Les étoiles scintillaient fortement. Le vent ne s'était point calmé, il soufflait par brusques rafales suivies d'un instant de calme. Tout nous annonçait du mauvais temps pour le lendemain, mais personne ne songeait au retour; nous voulions épuiser notre chance jusqu'au bout, et ne reculer qu'au moment où il nous serait impossible de continuer l'ascension.

Le lendemain, pendant que nous étions occupés à égaliser de nouveau les charges de nos porteurs, qui avaient échangé leurs fardeaux respectifs, j'aperçus tout à coup un vieillard, à nous inconnu, qui gravissait lentement la pente qui conduit au Petit-Plateau : courbé sur la neige, s'aidant quelquefois des mains pour se maintenir, il montait lentement, mais de ce pas égal et mesuré qui dénote un montagnard exercé. Ce vieillard, c'était Marie Couttet, âgé de quatre-vingts ans, qui dans sa jeunesse avait servi de guide à de Saussure. Jadis il était d'une agilité qui l'avait fait surnommer *le chamois*. Il méritait son sobriquet : nul n'était plus intrépide. Un jour il accompagnait un voyageur anglais dans une course difficile. L'Anglais conservait cet air de flegme et d'indifférence qui caractérise un vrai gentleman. La vue des passages les plus scabreux ne lui arrachait ni un geste d'étonnement, ni un mot qui trahît la moindre hésitation. Irrité de ce sang-froid imperturbable, Couttet avise un pin *cembro* qui s'avançait horizontalement au-dessus d'un escarpement de 300 mètres de hauteur; il marche hardiment le long du tronc, et quand il est à l'extrémité, il se couche dessus, puis se suspend par les pieds au-dessus du précipice. L'Anglais le regarda tranquillement, et quand Couttet revint auprès de lui, il lui donna une pièce d'or à la condition qu'il ne recommencerait pas. Tel était dans sa jeunesse l'homme qui nous devançait sur les pentes inférieures au Petit-Plateau. Son intelligence s'était affaiblie avant son corps : il croyait avoir trouvé un nouveau chemin pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, et se recommandait comme guide à tous les voyageurs qui tentaient l'ascension. Quoique son offre fût repoussée, il les accompagnait en guise de volontaire jusqu'à une certaine hauteur pour leur démontrer l'excellence de la route impraticable qu'il avait rêvée. Connaissant la monomanie du vieillard, nous lui avions caché soigneusement le jour de notre départ; mais,

ayant su que nous étions aux Grands-Mulets, il s'était mis en marche le soir même, avait traversé le glacier et vers minuit arrivait à notre bivouac, où il prenait place autour du feu des guides. A l'aube, il était parti le premier pour frayer la route.

Vers six heures, nous étions en marche à notre tour. A partir des Grands-Mulets, on met le pied sur la glace pour ne plus la quitter. La caravane formait une longue file décrivant de nombreux zigzags. Les guides se relayaient tour à tour pour prendre la tête et tracer un sillon dans la neige. Nous montâmes ainsi sans nous arrêter pendant deux heures, puis nous fîmes halte pour manger avant de traverser le Petit-Plateau. On nomme ainsi une plaine étroite de 800 mètres de long; vers le sud-ouest, elle est dominée par les escarpemens du Dôme-du-Goûté : ceux-ci se composent de protogine et de schistes chlorités très inclinés auxquels la neige n'adhère que d'une manière imparfaite. L'escarpement est en outre surmonté d'une muraille perpendiculaire de glace divisée en séracs ou hérissée d'aiguilles. Aussi le Petit-Plateau est-il habituellement balayé par les avalanches. Tantôt c'est une plaque de neige durcie qui glisse le long de l'escarpement et se brise en mille morceaux, tantôt un sérac s'écroule en simulant de loin une blanche cascade et s'étend en éventail sur la petite plaine qu'il recouvre en entier. Il s'agissait donc de traverser en courant ce passage dangereux; mais les blocs de glace, débris d'une avalanche déjà ancienne, retardaient notre marche. Arrivés au pied de la nouvelle pente qui conduit au Grand-Plateau, nous y trouvâmes Marie Couttet. Le temps était devenu de plus en plus menaçant, les rafales de vent se succédaient sans interruption. Quelques grains de grésil commençaient à nous fouetter le visage. Le vieux montagnard comprit que l'orage approchait : sans dire un mot, il se mit à descendre rapidement sur nos traces, encore empreintes dans la neige, et disparut bientôt dans les nuages qui assiégeaient les flancs de la montagne.

Arrivés au haut de la pente, nous nous trouvâmes sur le bord de l'une de ces profondes crevasses que les montagnards savoisiens désignent sous le nom de *rimayes*. Il était impossible de la franchir; nous y descendîmes donc et remontâmes du côté opposé. Une fois à l'autre bord, nous étions au Grand-Plateau. C'est un vaste cirque de neige et de glace dont le fond est un plan relevé vers le sud; mais nous entrevîmes à peine la configuration des lieux. Avant que nous pussions nous reconnaître, les nuages nous avaient complétement enveloppés, et la neige tourbillonnait autour de nos têtes. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait ou redescendre immédiatement ou dresser notre tente. Deux porteurs, Auguste Simond et Jean Cachat, s'offrirent pour rester avec les trois guides et nous. Les autres jetèrent leurs fardeaux sur la neige et se précipitèrent en

hâte vers le Petit-Plateau; ils disparaissaient comme des ombres dans la brume, qui s'épaississait de plus en plus. Restés seuls, nous commençâmes à enlever la neige, à une profondeur de trente centimètres, dans un espace rectangulaire de quatre mètres de long sur deux de large; puis, guidés par un rectangle en corde préparé d'avance, dont chaque nœud correspondait à un des piquets de la tente, nous plantâmes dans la neige de longues et fortes chevilles en bois dont la tête était munie d'un crochet. Cela fait, la tente fut élevée sur la traverse et les deux supports qui devaient la soutenir; les boucles des cordes furent passées autour de la tête des chevilles. La tente dressée, nous nous hâtâmes d'y mettre à l'abri nos instrumens d'abord, puis les vivres. Bien nous en prit de nous hâter, car plusieurs bouteilles de vin laissées dehors ne purent être retrouvées. Au bout d'une heure, la neige qui tombait et celle que le vent apportait les avaient recouvertes à l'envi. Dans la tente, nous avions improvisé un parquet avec de légères planches de sapin posées sur la neige. Nos guides étaient à une extrémité de la tente, nous à l'autre. L'espace était étroit; on ne pouvait se tenir debout, il fallait se tenir assis ou couché. La cuisine était au milieu. Notre premier soin fut de faire fondre de la neige dans un vase échauffé par la flamme d'une lampe à l'esprit-de-vin, car à ces hauteurs le charbon brûle fort mal. Bravais eut l'heureuse idée de verser cette eau sur les piquets de la tente, l'eau gela, et, au lieu d'être enfoncés dans une neige meuble, ces piquets furent pris dans des masses de glace compacte. En outre une corde, fixée au boulon qui joignait la traverse de la tente à l'un des supports verticaux et attachée, en guise de hauban, du côté d'où venait le vent, fut amarrée fortement à deux bâtons enfoncés dans la neige. Ces précautions prises, nous n'avions qu'à attendre. Toute observation était impossible, sauf celle du baromètre dans la tente et d'un thermomètre au dehors : celui-ci marquait 2°,7 au-dessous de zéro à notre arrivée; à deux heures, il était descendu à — 4°,0, à cinq heures à — 5°,8. Cependant la nuit était venue, nous avions allumé une lanterne qui, suspendue au-dessus de nos têtes, éclairait notre petit intérieur. Les guides, entassés les uns sur les autres, causaient à voix basse ou dormaient aussi tranquillement que dans leur lit. Le vent redoublait de violence, il soufflait par rafales interrompues par ces momens de calme profond qui avaient tant étonné de Saussure lorsqu'il se trouvait au Col-du-Géant dans des circonstances entièrement semblables. La tempête tourbillonnait dans le vaste amphithéâtre de neige au bord duquel notre petite tente était placée. Véritable avalanche d'air, le vent paraissait tomber sur nous du haut du Mont-Blanc. Alors la toile de la tente se gonflait comme une voile enflée par la brise, les supports fléchissaient et vibraient comme des

cordes de violon, la traverse horizontale se courbait. Instinctivement nous soutenions la toile avec le dos pendant tout le temps que durait la rafale, car notre salut dépendait de la solidité de cet abri protecteur; en faisant quelques pas au dehors, nous pouvions nous former une idée de ce que nous deviendrions, s'il nous était enlevé. Jamais auparavant je n'avais compris comment des voyageurs pleins de vigueur et de santé avaient péri à quelques pas de l'endroit où la tourmente était venue les surprendre; je le compris ce jour-là.

Sous la tente, le froid était supportable. Le thermomètre oscillait entre 2° et 3° au-dessus de zéro. Nos vêtemens en peau de chèvre et nos sacs en peau de mouton nous protégeaient suffisamment, quoique le poil de la pelisse restât attaché par la glace à la toile de la tente. Pendant la nuit, le vent diminua de violence; malheureusement la neige continuait à tomber, la température baissait toujours, et à cinq heures et demie du matin le thermomètre marquait — 12°,1. Il était tombé cinquante centimètres de neige, mais la toile de la tente n'en était pas couverte, le vent l'avait balayée; il continuait à chasser horizontalement le grésil et la neige du Grand-Plateau. Le baromètre se tenait aussi bas que la veille. Dans une éclaircie, nous vîmes les sommets du Mont-Blanc, des Monts-Maudits et du Dromadaire, tous terminés par une aigrette blanche dirigée vers le nord-est; c'était la neige que le vent du sud-ouest chassait à travers les airs.

Monter à la cime eût été impossible : sur le Grand-Plateau même, nous étions condamnés à l'immobilité. Nous prîmes donc notre parti, et après avoir rangé nos instrumens dans la tente, nous en bouchâmes l'entrée avec de la neige : il était sept heures du matin, et le thermomètre marquait encore 7 degrés au-dessous de zéro. La neige récemment tombée ayant caché toutes les fentes et toutes les crevasses, nous nous attachâmes à la même corde et redescendîmes rapidement aux Grands-Mulets. Après quelques instans de repos, nous traversâmes le glacier des Bossons. L'étroit sentier qui conduit aux Pierres-Pointues, couvert par la neige fraîche, était devenu glissant et difficile. La neige était tombée plus bas encore, jusqu'à l'endroit appelé les Barmes-dessous, à 780 mètres seulement au-dessus de Chamounix. Notre retour rassura tout le monde; le mauvais temps avait régné dans la vallée comme sur les sommets, et le bruit s'était répandu que nous avions tous péri. Ces alarmistes ignoraient que nous avions emporté la tente de campement, qui nous avait garantis de la neige, du vent et du froid pendant la terrible nuit du 1er au 2 août.

Revenus à Chamounix, nous fîmes des courses dans la vallée pour étudier les anciennes moraines dont elle est encombrée; chaque

jour aussi, nous constations à l'aide d'une longue-vue que la tente qui abritait nos précieux instrumens sur le Grand-Plateau était encore debout. Le 6 août, le temps parut se rasséréner, le baromètre était plus haut de trois millimètres qu'avant la première ascension. Le vent de sud-ouest régnait toujours sur les hauteurs. Notre confiance n'était pas entière, mais nous avions peur de manquer une série de quelques beaux jours. Nous repartîmes donc le 7 août, à sept heures et demie du matin. La marche sur le glacier était plus difficile qu'à la première ascension, on enfonçait à chaque pas dans la neige nouvelle; le guide qui frayait la trace se fatiguait promptement, surtout à partir des Grands-Mulets. A six heures et demie du soir, nous arrivions au Grand-Plateau. La tente était debout, les instrumens intacts; mais à peine les avions-nous passés en revue que la neige se remit à tomber comme la première fois, le vent de sud-ouest fraîchit, le tonnerre gronda, et un violent orage éclata sur le Grand-Plateau. Nous construisîmes à la hâte un paratonnerre au moyen d'un bâton de montagne, auquel nous fixâmes une chaîne métallique. Le bâton fut enfoncé la pointe en haut près de la tente, et l'extrémité de la chaîne enfouie dans la neige. La précaution n'était pas inutile; les coups de tonnerre éclataient presque en même temps que l'éclair. Par l'intervalle très court qui les séparait, nous jugeâmes que la foudre devait frapper les sommités voisines à un kilomètre de distance environ. A notre grand étonnement, le tonnerre ne roulait pas, c'était un coup sec comme la détonation d'une arme à feu. Cette nuit se passa comme la première; les rafales étaient peut-être un peu moins violentes, mais nous courions la chance d'être foudroyés. La tente, raidie par la gelée, fermait mal, et une neige fine, semblable à du grésil, pénétrait à l'intérieur. Le thermomètre descendit à — 6°,3. Le jour parut, mais le mauvais temps n'avait pas cessé; la neige devint plus abondante, il en tomba 33 centimètres en une heure. Confinés dans la tente, nous observions le baromètre, le thermomètre, et fîmes l'expérience de l'ébullition de l'eau. Vainement nous attendions que le temps se remît : nos hommes paraissaient inquiets, et vers trois heures de l'après-midi le guide-chef Mugnier nous déclara que la neige s'accumulait (il en était tombé 66 centimètres depuis la veille), que déjà les traces de trois de nos porteurs qui étaient redescendus le matin ne se voyaient plus, et que le lendemain la descente serait peut-être impossible. Il fallut se résigner une seconde fois. Les trois premiers guides s'attachèrent à une corde et plongèrent dans le brouillard pour frayer la route à ceux qui les suivaient. La brume était si épaisse qu'on ne pouvait rien distinguer à vingt pas devant soi; le vent nous chassait dans le visage une neige fine et glacée, piquante comme des pointes d'épingle. Il semblait impos-

sible de trouver son chemin dans ce brouillard, mais Mugnier n'hésitait pas. Nous descendions toujours, lorsque tout à coup nous vîmes se dresser devant nous des rochers qùe nous ne connaissions pas; vus à travers le brouillard, ils paraissaient d'une hauteur prodigieuse. Nous nous arrêtâmes, croyant être égarés; presque aussitôt la brume se dissipe, et les rochers reviennent à leurs dimensions naturelles. C'étaient les Grands-Mulets; le mur en pierres sèches était devant nous : nous y prîmes quelques instans de repos, et à neuf heures du soir nous étions de retour à Chamounix.

Ce second échec ne nous découragea point; il fallait opposer la constance dans la résolution à l'inconstance du temps. Nous nous considérions comme engagés envers le public, que des indiscrétions avaient informé de nos projets, et envers le ministre qui les avait favorisés. Hasarder l'ascension du Mont-Blanc par des temps équivoques dans l'espoir de quelques belles journées est une illusion qui a déjà trompé bien des voyageurs. Ces temps permettent des excursions dans la vallée; mais, pour s'élever à de grandes hauteurs, il faut un beau temps fixe, assuré, un air calme et frais, un ciel bleu sans nuages, des vents de nord-est ou de nord-ouest. Le baromètre ne doit point être au-dessous de 675 millimètres à Chamounix, et l'hygromètre doit indiquer que l'air est sec. Alors on peut tenter l'ascension; sinon, on s'expose à des déceptions comme celles que nous avons éprouvées. Nous résolûmes d'attendre que toutes ces conditions fussent réalisées, et nous nous décidâmes à faire le tour du Mont-Blanc. Je désirais comparer directement mon baromètre avec celui de l'hospice du Saint-Bernard et avec celui de M. le chanoine Carrel à Aoste. Auguste Bravais voulait observer l'intensité horizontale des forces du magnétisme terrestre et constater les anomalies que de Saussure a cru observer autour de la masse du Mont-Blanc. Notre mauvaise chance ne nous quitta pas, et pendant que nous étions à Aoste, d'abondantes chutes de neige eurent lieu sur les montagnes dans les nuits du 15 au 17 août. Le 19, nous étions de retour à Chamounix; le temps s'améliorait, et enfin le 25 il se mit tout à fait au beau; le baromètre montait d'une manière continue, le nord-ouest soufflait dans les régions supérieures de l'atmosphère. Nous savions que notre tente était encore debout sur le Grand-Plateau; nous l'avions aperçue du haut du Breven, mais elle paraissait ensevelie dans la neige du côté du sud-ouest, tandis que la face opposée semblait complétement dégarnie. Certains de retrouver nos instrumens en bon état, nous partîmes pour la troisième fois le 27 août, à minuit et demi. La lune éclairait notre marche; à trois heures et demie, nous étions aux Pierres-Pointues. Le ciel était d'une pureté admirable, quelques brumes isolées reposaient sur le col de Balme et sur les monts Vergi. Une fraîche brise des-

cendante, la faible scintillation des étoiles, nous promettaient le beau temps. Castor et Pollux brillaient d'une lumière tranquille au-dessus des aiguilles de Charmoz. A quatre heures et demie, nous atteignîmes la Pierre-de-l'Échelle après avoir grimpé en tâtonnant au milieu des blocs erratiques de la moraine du glacier des Bossons. Le jour commençait à poindre, la teinte jaune qui précède le soleil apparaissait à l'orient, une légère vapeur remplissait la vallée de Châmounix; bientôt la teinte jaune devint rose ou violette, animant d'un léger reflet les neiges, encore pâles des ombres de la nuit, qui revêtent le Dôme-du-Goûté. A cinq heures, nous entrâmes sur le glacier des Bossons. Il était couvert de blocs de glace tombés de celui de l'Aiguille-du-Midi. Les séracs que nous avions admirés s'étaient écroulés et avaient brisé l'échelle abandonnée dès la première ascension. Pour arriver aux Grands-Mulets, nous traversâmes un pont étroit de neige, et nous y déjeunâmes avec un appétit aiguisé par une ascension de 2,000 mètres. A dix heures un quart, nous avions atteint le Petit-Plateau, nous le traversâmes rapidement, et, en montant la rampe qui conduit au Grand-Plateau, nous vîmes avec joie les longues lignes du Jura couvertes de ces nuages arrondis, appelés *cumulus*, qui pronostiquent le beau temps. A 150 mètres au-dessous du Grand-Plateau, le lac de Genève nous apparut dans le nord-ouest par-dessus le col d'Anterne. Il était onze heures au moment où ceux qui marchaient les premiers, abordant le Grand-Plateau, aperçurent la tente : elle était debout; seulement la neige s'élevait autour d'elle jusqu'à $1^{m},20$. Au nord-est, elle pesait sur la toile; au sud-ouest, le rempart de neige était plus élevé encore, mais séparé de la tente par une circonvallation. Au reste, rien n'était brisé ni déchiré. Quand on eut enlevé la neige, elle reprit sa forme primitive. Le Grand-Plateau nous apparut pour la première fois dans toute sa grandeur : c'est un vaste cirque ouvert au nord et dominé par un amphithéâtre de montagnes qui sont, en partant de l'est, les Monts-Maudits, l'aiguille de *Saussure* (1), les Rochers-Rouges inférieurs et supérieurs, le sommet du Mont-Blanc, la Bosse-du-Dromadaire et le Dôme-du-Goûté. La roche nue est rarement visible : de puissans revêtemens de glace l'enveloppent presque partout, et celle-ci était recouverte de plusieurs couches de neige récente. Le fond même du Grand-Plateau est un glacier traversé par ces longues et larges fentes appelées rimayes, où l'œil peut mesurer l'épaisseur de la glace dans le cirque dont les glaciers des Bossons et de Taconnay sont les puissans émissaires. La neige tombée

(1) Nous avons ainsi nommé l'aiguille la plus voisine de la cime du Mont-Blanc : elle porte le numéro 55 dans le dessin de la chaîne du Mont-Blanc vue du Breven que donne l'*Itinéraire en Suisse* de M. Adolphe Joanne.

récemment était fine, poussiéreuse, d'une admirable blancheur; mais dans les rimayes on observait toutes les teintes comprises entre le blanc mat et le bleu le plus foncé. Après avoir admiré ce grand spectacle et contemplé avec ravissement au-dessus de nos têtes l'azur profond du ciel pendant qu'une faible brise de nord-est nous caressait le visage et confirmait les espérances que la vue de l'horizon nous avait inspirées, les guides se mirent à déblayer la tente. Ce travail était pénible : chacun d'eux avait à peine enlevé quelques pelletées, qu'il s'arrêtait pour respirer; un secret malaise se traduisait sur toutes les physionomies, l'appétit était nul. Auguste Simond, le plus grand, le plus fort, le plus vaillant des guides, s'affaissa sur la neige, et faillit tomber en syncope pendant que le docteur Lepileur lui tâtait le pouls (1); c'étaient les effets de la raréfaction de l'air joints à la fatigue et à l'insomnie dont chacun de nous était plus ou moins affecté. Nous étions alors à près de 4,000 mètres au-dessus de la mer, et à 3,000 mètres déjà il est peu d'hommes qui ne se sentent incommodés. Je ne m'étonne pas que nous ayons ressenti dans cette ascension les effets de la raréfaction de l'air, qui avaient été peu marqués dans les deux premières. Jamais nous ne nous étions élevés si vite de Chamounix au Grand-Plateau : partant de 1,040 mètres au-dessus de la mer, nous étions, après dix heures et demie de marche, à 3,930 mètres; c'est une différence de niveau de 2,890 mètres franchie en moins d'une demi-journée. Tout malaise disparaissait quand nous cessions d'agir. La seule souffrance réelle et permanente était le froid aux pieds. A chaque pas, nous enfoncions dans la neige jusqu'aux mollets, et la température de cette neige était de 10 degrés au-dessous de zéro à deux décimètres de profondeur.

Après avoir mis en place nos instrumens météorologiques, baromètres, thermomètres, suspendus à l'air libre ou enfoncés dans la neige à diverses profondeurs, psychromètre pour estimer l'humidité de l'air, nous jetâmes un coup d'œil sur le panorama qui s'étendait au nord de notre station. En bas, nous apercevions distinctement la vallée de Chamounix, l'Arve serpentant au milieu des prairies, les maisons du village, parmi lesquelles nous pouvions distinguer l'hôtel d'Angleterre, où M. Camille Bravais faisait des observations qui correspondaient aux nôtres, comme autrefois Théodore de Saussure en avait fait pendant que son père gravissait le Mont-Blanc. Au loin, le panorama était magnifique, et cette vue mérite les fatigues de l'ascension pour ceux qui ne voudraient pas s'élever jusqu'au sommet. Dans le nord-est, on aperçoit les montagnes qui dominent

(1) Voyez le travail de ce médecin sur les phénomènes physiologiques qu'on remarque en s'élevant dans les Alpes (*Revue médicale*, 1845).

la ville de Sion, puis la Dent-de-Morcles, le massif imposant de la Dent-du-Midi, les Diablerets, la Tour-Saillière, le Buet, — au-dessous et plus près la chaîne des Aiguilles-Rouges, le Breven, les rochers de Fiz, semblables à deux murailles se rencontrant à angle droit, les aiguilles de Varens, la chaîne des monts Vergi, d'où s'élance l'Aiguille-du-Reposoir, et la pyramide du Môle, coupant en deux la portion occidentale du lac de Genève, — au-delà les chaînes parallèles du Jura, semblables à de légers ressauts de terrain, enfin dans le vague les Vosges et les plaines de la France se confondant avec l'horizon.

Nous passâmes une bonne nuit sous notre tente. Le bruit des avalanches qui tombaient autour de nous sur le Grand et le Petit-Plateau, l'obligation de continuer nos observations météorologiques de deux heures en deux heures interrompaient seuls notre sommeil. A minuit, le thermomètre à l'air libre marquait — 9°,6, et celui couché à la surface de la neige — 19° 9. Cependant nous n'avions pas froid sous la tente, grâce à nos vêtemens en peau de chèvre, à nos sacs en peau de mouton et aux planches minces qui nous séparaient de la neige. Le lendemain matin, nous voulions partir de bonne heure pour la cime du Mont-Blanc. Les guides s'y opposèrent : ils craignaient des accidens de congélation des pieds et voulaient attendre que la neige fût un peu réchauffée. A dix heures, nous quittâmes la tente avec Jean Mugnier, Michel Couttet, Auguste Simond, Jean Cachat, Frasserand et Ambroise Couttet, nous dirigeant vers le fond du cirque. Arrivés au pied des escarpemens, nous passâmes sur les débris d'une avalanche qui était tombée la veille du Rocher-Rouge supérieur; mais, au lieu de nous diriger par le Corridor vers ce rocher, nous prîmes le chemin de Saussure, abandonné depuis l'accident arrivé le 19 août 1822 dans une tentative faite par le docteur Hamel et le colonel Anderson pour s'élever à la cime du Mont-Blanc. Comme nous, ils marchaient dans la neige fraîchement tombée et commençaient à escalader la pente appelée *la côte*, que nous gravissions à notre tour. Cette pente est très raide, car dans quelques points elle mesure 43 degrés. On ne peut s'élever qu'en décrivant des zigzags. Les pas des voyageurs, qui se suivaient à la file, coupèrent un triangle de neige superficielle qui se détacha et commença de glisser sur la couche sous-jacente. Pierre Balmat, Auguste Tairraz et Pierre Carrier furent entraînés lentement, mais irrésistiblement, vers une crevasse où ils s'engloutirent aux yeux de leurs compagnons frappés de stupeur. La neige qui descendait avec eux tombait en cascade dans la crevasse et les ensevelit vivans dans le glacier. Tout secours était inutile ; les survivans redescendirent désespérés à Chamounix. Quelques ossemens, des débris de vêtemens, une lanterne écrasée, un chapeau de feu-

tre, appartenant aux trois victimes, ont été trouvés à la surface de la partie inférieure du glacier des Bossons le 15 août 1861; ils avaient mis quarante et un ans pour descendre du Grand-Plateau dans la vallée de Chamounix. Un des survivans de ce terrible accident reconnut les objets qui avaient appartenu à Pierre Balmat, l'une des victimes du désastre.

Nous prîmes les précautions que la prudence indique. Sans être attachés à une même corde, nous nous suivions de très près, et nous avions soin que les angles formés par nos zigzags eussent une ouverture de 15 degrés au moins. Nous enfoncions jusqu'à mi-jambe dans la neige, dont la température était toujours de — 11°,0 à un décimètre de profondeur. La raréfaction de l'air et l'épaisseur de la neige, d'où nous étions obligés de retirer nos jambes à chaque instant, nous forçaient à marcher lentement; tous les vingt pas, nous nous arrêtions essoufflés, et nous sentions nos pieds douloureusement froids et près de se congeler. Pendant nos courtes haltes, nous les frappions avec nos bâtons pour les réchauffer. Cette partie de l'ascension fut très pénible : cependant un beau soleil et un air calme favorisaient nos efforts; mais, arrivés à la pente qui sépare les Rochers-Rouges des Petits-Mulets, nous aperçûmes tout à coup les montagnes situées au sud du Mont-Blanc, et au-delà les plaines de l'Italie. Rien ne nous abritait plus : le vent du nord-ouest, insensible auparavant, enleva le chapeau de Mugnier, et, quoique chaudement vêtu, je me crus subitement déshabillé, tant ce vent était froid et pénétrant. Obliquant à droite, nous arrivâmes bientôt aux Petits-Mulets, rochers de protogine situés à 130 mètres seulement au-dessous du sommet. Nous touchions au but, mais nous marchions lentement, la tête baissée, la poitrine haletante, semblables à un convoi de malades. L'influence de la raréfaction de l'air se faisait sentir d'une manière pénible : à chaque instant, la colonne s'arrêtait. Bravais voulut savoir combien de temps il pourrait marcher en montant le plus vite possible : il s'arrêta au trente-deuxième pas sans pouvoir en faire un de plus. Enfin à une heure trois quarts nous atteignîmes ce sommet tant désiré : il est formé par une arête dirigée de l'est-nord-est au sud-sud-ouest; cette arête n'était pas tranchante, comme de Saussure l'avait trouvée, mais d'une largeur de 5 à 6 mètres. Du côté du nord, elle aboutissait à une immense pente de neige d'une inclinaison de 40 à 45 degrés, qui se termine au Grand-Plateau; du côté du midi, elle se continuait par une petite surface plane parallèle à l'arête, inclinée d'une dizaine de degrés et large de 100 mètres environ. Cette surface se prolongeait vers le sud en se rattachant à une pente rapide interrompue brusquement au niveau des grands escarpemens de rochers qui domi-

nent l'Allée-Blanche. A l'est, l'arête se raccorde avec un second sommet appelé le *Mont-Blanc-de-Courmayeur*, et moins élevé que la cime de 50 à 60 mètres. Au milieu de cette arête se trouve le rocher de la Tourette, situé à 80 mètres seulement au-dessous du sommet principal, et incontestablement le rocher le plus élevé de l'Europe. A l'ouest, la cime se relie par une crête tranchante à la Bosse-du-Dromadaire.

III.

Après avoir repris haleine, notre premier regard fut pour l'immense panorama qui nous entourait : je ne le décrirai pas après de Saussure. Que le lecteur prenne une carte d'Europe et place une pointe de compas sur le sommet du Mont-Blanc, l'autre sur la ville de Dijon, et trace une circonférence dont le Mont-Blanc soit le centre. Ce cercle, dont le diamètre est de 420 kilomètres, comprendra toute la surface terrestre que l'œil peut embrasser du haut du Mont-Blanc; mais tout n'est pas distinct, et au-delà de 100 kilomètres les objets, voilés par le hâle, sont confus et effacés. Jusqu'à 60 kilomètres, tout est net et reconnaissable. Les points rapprochés me frappèrent d'abord. Au-dessous de nous, Chamounix semblait plongé au fond d'un puits. Le jardin de la Mer-de-Glace, le Col-du-Géant, la superbe Aiguille-du-Midi, étaient sous nos pieds. Il semblait qu'on aurait pu jeter une pierre sur le col de la Seigne. Le Cramont, les glaciers de Ruitor se dressaient comme des rivaux du Mont-Blanc, et au-delà les pics décharnés se montraient les uns derrière les autres, comparables aux arbres d'une forêt, sans ordre, sans alignement : c'était le massif immense des Alpes piémontaises et françaises comprises entre Aoste et Briançon. Le théodolithe fut installé sur le sommet, et Bravais se mit à relever les angles que les montagnes les plus remarquables forment entre elles : c'est ce qui s'appelle un panorama géodésique (1). On comprend de quelle importance il est pour la géographie mathématique de pouvoir mesurer l'angle que font entre eux deux sommets aperçus du haut d'un troisième. A l'aide de ces angles, on construit un réseau trigonométrique, base de toute bonne carte de géographie. Une cime culminante, comme celle du Mont-Blanc, permet d'estimer directement la distance angulaire de deux montagnes invisibles simultanément de tout autre point de la surface terrestre. Si le Mont-Rose n'avait pas été malheureusement caché par des nuages, Bravais

(1) Voyez A. Bravais, *le Mont-Blanc, ou Description de la vue et des phénomènes qu'on peut apercevoir de son sommet*, in-12.

aurait obtenu la distance angulaire de cette montagne au Mont-Pelvoux par exemple, comme il mesura celle du pic de Belledonne, près de Grenoble, à la Roche-Melon, près de Turin, et du Becco-di-Nonna, qui domine la ville d'Aoste, au Pelvoux, près de Briançon. Il y a plus, l'angle de dépression de ces sommets au-dessous de la ligne horizontale tangente au sommet du Mont-Blanc combinée avec la distance et la courbure de la terre lui permit de calculer plus tard dans son cabinet la hauteur relative de ces sommets : ainsi la distance angulaire du Mont-Tabor au-dessus de Modane et du Grand-Som, le point le plus élevé de la Grande-Chartreuse près de Grenoble, est de 41°,46′. L'angle de dépression du Tabor est de 1°,27′, ce qui donne pour la hauteur 3,180 mètres. Pour le Grand-Som, le même angle de dépression s'élève à 2°,2′, ce qui, vu la distance, permet de conclure à une élévation de 2,033 mètres seulement.

Comme de Saussure, nous fûmes frappés du désordre des montagnes qui s'élèvent au sud du Mont-Blanc; le mot de *chaîne* leur est inapplicable, mais celui de *groupes* leur convient parfaitement, et l'on reconnaît très bien ceux de l'Oisans ou du Pelvoux, des Rousses, des Alpes occidentales comprises entre le Drac et l'Arve, des Aiguilles-Rouges au-dessus de Chamounix, et enfin du Valais. Tous ces massifs appartiennent aux terrains cristallins, granite, protogine, gneiss, ou aux terrains anciens, schistes métamorphiques, terrain houiller, etc. Si l'on se tourne vers le nord, l'aspect est tout différent : on suit les chaînes qui se prolongent parallèlement au lac de Genève, celle du Jura se terminant à l'ouest par les profils de la Grande-Chartreuse, dont l'horizontalité contraste avec les sommets aigus et déchirés des Alpes françaises. Avant d'entrer dans le bassin du Léman, le Jura se dédouble en chaînons parallèles qui longent le lac de Neuchâtel et vont expirer au pied des montagnes de la Forêt-Noire. En Savoie, au sud du lac de Genève, nous comptâmes cinq chaînons dont le dernier contient la montagne des Voirons. Si l'on jette un coup d'œil sur la belle carte géologique de la Haute-Savoie que M. Alphonse Favre a publiée en 1862, on reconnaît que ces chaînes appartiennent aux terrains jurassiques, crétacés et tertiaires. Nous remarquâmes encore celles des Diablerets et du Simmenthal, qui appartiennent, comme celle du Chablais, aux terrains de sédiment; elles sont également parallèles entre elles, mais se dirigent vers l'est.

Nous ne pouvions consacrer tout notre temps au panorama; il fallait répéter les expériences de physique faites cinquante-sept ans auparavant par de Saussure, en particulier celle de l'ébullition de l'eau. Comme lui, nous eûmes de la peine à faire bouillir l'eau

résultant de la neige fondue : la température de l'air, qui était à 8 degrés au-dessous de zéro, et la brise, qui refroidissait notre vase en fer-blanc, empêchaient le liquide d'arriver à la température de l'ébullition. Bravais prit un parti héroïque : versant l'alcool sur la lampe allumée, il produisit une flamme passagère, mais assez forte pour amener l'eau à bouillir. Le thermomètre marqua 84°,40. La colonne barométrique, mesure de la pression atmosphérique, avait au même instant une longueur de 423^{mm},74.

Le physicien, étudiant dans son cabinet les lois qui régissent les forces de la nature, réalise avec des appareils compliqués les conditions nécessaires pour mettre ces lois en relief; mais on ne peut les regarder comme définitivement acquises à la science que du jour où l'exactitude en a été vérifiée dans la nature en dehors des conditions nécessairement artificielles du laboratoire. La tension ou force élastique des vapeurs est dans ce cas; on l'a étudiée en faisant varier la pression sous laquelle elle s'engendrait : aussi fûmes-nous heureux de constater à notre retour à Paris que le degré d'ébullition observé par nous au sommet du Mont-Blanc ne différait que d'un vingtième de degré centigrade de celui constaté par M. Regnault dans les beaux appareils du Collége de France. Pour le Grand-Plateau, l'écart était d'un centième, aux Grands-Mulets et à Chamounix d'un vingt-cinquième. Des différences aussi minimes prouvent un accord complet, et les tables des tensions de la vapeur de M. Regnault sont l'expression exacte des relations qui lient les températures aux pressions. La même année, M. Izarn obtenait dans les Pyrénées aux environs des Eaux-Bonnes, à de faibles hauteurs, des résultats qui, comme les nôtres, s'écartent en moyenne d'un vingt-cinquième de degré seulement des températures observées au Collége de France.

Un rayon solaire tombant sur un sommet élevé doit être plus chaud que celui qui, traversant les couches les plus basses et par conséquent les plus denses de l'atmosphère, descend jusque dans la plaine, ces couches inférieures absorbant nécessairement une quantité notable de la chaleur du rayon. Ce que le raisonnement faisait prévoir, la simple observation le confirme déjà. Tous les voyageurs qui s'élèvent sur les hautes montagnes sont surpris de la chaleur extraordinaire du soleil et du sol comparée à la basse température de l'air à l'ombre. Aux Petits-Mulets, à 4,680 mètres d'altitude, la neige avait fondu au contact des rochers et s'était convertie en glace compacte et glissante. Je ne pus employer dans mes expériences au sommet du Mont-Blanc les instrumens de physique imaginés par Herschel et M. Pouillet : je les avais laissés au Grand-Plateau; mais un essai très simple me prouva combien la chaleur

propre des rayons solaires était supérieure à celle de l'air. J'avais emporté une boîte remplie de sable siliceux de Fontainebleau : un thermomètre placé sur ce sable et légèrement recouvert par lui s'éleva au soleil à 5 degrés au-dessus de zéro, tandis que le thermomètre suspendu à l'air libre en marquait 8 au-dessous. C'était une différence de 13 degrés entre l'échauffement du sable et celui de l'air. Les expériences correspondantes faites au Grand-Plateau et à Chamounix avec le pyrhéliomètre à lentille de M. Pouillet montrèrent que la chaleur des rayons solaires était plus forte de 0°,13 à 0°,31 à 3,930 mètres qu'à 1,040 au-dessus de la mer, quoiqu'à Chamounix la température de l'air à l'ombre fût supérieure de 19°,1 à celle de l'air du Grand-Plateau.

Bravais mesura l'intensité horizontale du magnétisme terrestre avec la même aiguille qu'il avait fait osciller à Paris, Orléans, Dijon, Lyon, Besançon, Berne, Bâle, Soleure, Thun, Brienz, sur le Faulhorn et à dix stations situées autour du Mont-Blanc; mais, après qu'il eut soumis ces mesures aux calculs les plus précis et les plus minutieux, l'influence de la hauteur sur l'intensité du magnétisme terrestre ne se manifesta pas d'une manière évidente. Aucune loi ne ressortissait des chiffres obtenus : on peut seulement affirmer que la décroissance de la force horizontale du magnétisme est inférieure à la fraction de $\frac{1}{1000}$ par kilomètre de hauteur verticale. Le même désaccord existe dans les résultats déduits par un savant écossais, J.-D. Forbes, d'une longue série d'observations faites dans les Alpes et les Pyrénées. Que conclure de ces incertitudes? Rien, sinon qu'il faut perfectionner les moyens d'étudier les forces magnétiques. Dès que cette condition aura été remplie, la loi se manifestera; c'est ainsi que la science nous enseigne elle-même la nature des lacunes qu'il reste à combler, et nous indique le genre de perfectionnement qu'elles réclament.

Pendant les cinq heures que nous passâmes sur le sommet du Mont-Blanc, nous observâmes quatre fois la hauteur du baromètre. La hauteur moyenne, réduite à la température de la glace fondante, fut de 424^{mm},29. La température du mercure était au-dessous de zéro, et même à six heures elle était tombée à —11°,0, celle de l'air étant à —11°,8. Le psychromètre, instrument destiné à mesurer le degré d'humidité de l'air, nous apprit qu'il était sec, car il ne contenait que 57 pour 100 de la quantité de vapeur d'eau qui eût été nécessaire pour le saturer à cette basse température, et changer en brouillard la vapeur aqueuse invisible qui existe toujours en certaines proportions dans l'atmosphère. Nos observations barométriques et thermométriques devaient servir à contrôler celles de Saussure et les mesures géodésiques du Mont-Blanc faites anté-

rieurement par Schuckburgh en 1776, Pictet et Tralles, Carlini et Plana en 1822, le colonel Corabœuf et le commandant Delcros en 1823, M. Roger de Nyon en 1828.

Essayons de faire comprendre l'importance de ces recherches. Pour mesurer la hauteur d'une montagne, l'observateur a le choix entre deux méthodes, la méthode géométrique et la méthode barométrique. La première, réduite à ses élémens, consiste à mesurer une base, c'est-à-dire une ligne droite d'une longueur convenable, sur un terrain aussi horizontal que possible. Cette base mesurée, il se place successivement à ses deux extrémités avec un instrument, appelé théodolithe, propre à déterminer en degrés, minutes et secondes la valeur des angles que le sommet de la montagne fait avec la base mesurée. Recommençant des centaines de fois cette opération, il obtient un triangle dont la base mesurée et les deux angles adjacens sont connus : le triangle est donc connu lui-même, et par conséquent la hauteur de la montagne. Une autre méthode consiste à se placer sur une montagne d'une altitude bien déterminée, et à obtenir avec une grande exactitude la différence de hauteur angulaire entre cette station et la montagne dont on veut connaître l'altitude. C'est la méthode employée par Bravais à la cime du Mont-Blanc pour mesurer simultanément l'altitude des sommets principaux visibles du haut de cet observatoire. En apparence, ces deux méthodes semblent d'une rigueur absolue comme la science à laquelle on les a empruntées. Cette rigueur n'est qu'apparente. La ligne qui de l'œil de l'observateur passe à travers la lunette du théodolithe pour aboutir au sommet dont on veut estimer la hauteur n'est point une ligne droite : c'est une ligne courbe, une *trajectoire*. La courbure de cette trajectoire varie avec la distance, la température, l'humidité et la transparence de l'air, non-seulement tous les jours, mais à toutes les heures de la journée. La position apparente du sommet que l'on vise change à chaque instant : suivant l'état de l'atmosphère, ce sommet semble s'élever, s'abaisser ou se déplacer latéralement. Sans être géomètre, chacun peut s'en assurer. Qu'on braque sur un sommet éloigné une lunette dont l'objectif soit muni de deux fils d'araignée se coupant à angle droit au milieu de la lentille, de façon que la pointe coïncide exactement avec l'entre-croisement des fils : si l'on fixe l'instrument dans cette position, et qu'on vienne mettre l'œil à la lunette une ou deux heures après, on verra que le sommet observé ne coïncidera plus avec l'intersection des fils, mais se sera déplacé. On donne le nom de *réfraction terrestre* à cette propriété de notre atmosphère de modifier sans cesse la courbure du rayon visuel qui, parti de notre œil, aboutit aux objets éloignés. C'est pour établir une compensation entre ces erreurs que le

géomètre répète des centaines de fois ses mesures angulaires. Les plus grands mathématiciens se sont efforcés d'introduire dans les formules qui servent à calculer la hauteur des montagnes mesurées géodésiquement des corrections propres à éliminer les erreurs dues à la réfraction terrestre; mais cette réfraction variant suivant l'état de l'atmosphère, et cet état n'étant habituellement connu qu'à la station inférieure, on ignore quelles sont, au moment où l'on vise la cime, les conditions atmosphériques de l'air intermédiaire et de celui dont elle est entourée. On en est réduit à des hypothèses plus ou moins probables : de là des inexactitudes qui enlèvent aux méthodes géodésiques le prestige qu'elles empruntent aux procédés rigoureux dont elles font usage. Ce prestige a longtemps prévalu, et les mesures des hauteurs de montagne par le baromètre ont été considérées comme nécessairement inexactes, tandis que les méthodes géodésiques passaient pour infaillibles. Elles le sont en effet lorsque des mesures répétées, faites suivant différentes méthodes, concordent entre elles. C'est ainsi que les mesures géodésiques du Mont-Blanc donnent, pour la hauteur au-dessus du niveau de la mer, 4,809^{m},6, hauteur qu'on peut considérer comme parfaitement exacte; mais une mesure unique, quel que soit le soin qu'on y ait apporté, n'a pas un degré de certitude supérieur à celle du baromètre.

On comprend l'intérêt que nous attachions à nos quatre observations barométriques; nous voulions apporter un élément de plus, emprunté au sommet le plus élevé de l'Europe, dans cette grande lutte entre le baromètre et le théodolithe. On ne peut calculer la hauteur d'une montagne, mesurée par le baromètre, qu'au moyen d'observations barométriques correspondantes, c'est-à-dire faites à la même heure dans une station peu éloignée; il faut en outre que la hauteur de ces différentes stations au-dessus de la mer soit d'abord parfaitement connue. Sous ce rapport, le Mont-Blanc est heureusement placé. Nous avions les stations correspondantes de Chamounix, où se trouvait M. Camille Bravais; le Grand-Saint-Bernard, où les religieux observent les instrumens météorologiques cinq fois par jour; l'observatoire de Genève; Chougny, près de cette ville, où habitait le vénérable astronome Gautier; Aoste, où le chanoine Carrel continuait sans interruption une série météorologique; enfin les observatoires de Lyon, Milan et Marseille. Nous avions pris une autre précaution indispensable pour arriver à un bon résultat : nos baromètres avaient été comparés directement à tous ces baromètres correspondans, et nous pouvions tenir compte des différences souvent notables que les meilleurs instrumens présentent entre eux. M. Delcros, un des officiers les plus distingués de l'ancien corps des ingénieurs-géographes, voulut bien faire les

calculs nécessaires, dont le résultat définitif donne pour le sommet du Mont-Blanc une élévation de 4,810^{m},0 au-dessus de la Méditerranée. Le chiffre déduit de nos quatre observations barométriques ne différait donc que de 0^{m},4 du résultat moyen de la géodésie. Les circonstances météorologiques avaient été propices pour obtenir une bonne altitude, et les heures choisies très favorables. En effet, M. Plantamour, directeur de l'observatoire de Genève, après avoir déterminé la hauteur de l'hospice du Saint-Bernard au-dessus du lac Léman par deux nivellemens directs partant du lac et aboutissant au seuil du couvent, en a ensuite calculé la hauteur par dix-huit années d'observations barométriques correspondantes à celles de l'observatoire de Genève. Le résultat de cet immense travail, c'est que les observations barométriques correspondantes, prises entre deux heures et quatre heures de l'après-midi, ne donnent, en août et septembre, qu'une erreur probable de $\frac{1}{1296}$ de la hauteur, soit 1 mètre pour 1,300 mètres environ. On comprend que des observations barométriques plus nombreuses doivent inspirer plus de confiance encore. Du 15 juillet au 7 août 1841, nous fîmes, Bravais et moi, au sommet du Faulhorn, cent cinquante-deux observations barométriques continuées de jour et de nuit de trois heures en trois heures. La moyenne de ces observations donne 2,682 mètres pour la hauteur de cette montagne; le chiffre de la géodésie est de 2,683 mètres : ainsi, encore dans ce cas, le baromètre est l'égal du théodolithe, et de nombreuses observations barométriques équivalent à la répétition des angles mesurés sur le cercle de l'instrument.

La hauteur du Mont-Blanc ne paraît pas avoir sensiblement varié depuis la première mesure faite en 1775 par Schuckburgh jusque dans ces derniers temps. Cette constance a lieu d'étonner : ce sommet est formé uniquement de neiges et de glaces dont Saussure estimait l'épaisseur à 65 mètres environ; il est donc évident que le Mont-Blanc est une pyramide semblable à sa voisine l'Aiguille-du-Midi. Les Rochers-Rouges, les Petits-Mulets, la Tourette, sont des pointes encore saillantes de cette pyramide; le reste est recouvert d'une calotte de neige ou plutôt de glace qui ne fond plus à cause de l'élévation de la montagne, au sommet de laquelle la température de l'air est très-rarement à 2 ou 3 degrés au-dessus de zéro et presque constamment fort au-dessous. On se demande donc comment il se fait que l'épaisseur de cette calotte de neige soit invariable et que l'altitude de la montagne ne change nullement suivant les saisons et même suivant les années. En effet, la quantité de neige qui y tombe, les vents qui la balaient, l'évaporation qui en diminue l'épaisseur, la condensation des nuages qui l'augmente varient d'une année à l'autre : aussi la forme du sommet

n'est-elle jamais la même. Que l'on compare les descriptions de Saussure, de Clissold, de Marckham-Sherwill, de Henri de Tilly, avec celle de Bravais, faites successivement en 1787, 1822, 1827, 1834 et 1844, et l'on verra que chacun de ces voyageurs a trouvé une forme différente, sauf le trait fondamental, une crête en dos d'âne dirigée de l'est à l'ouest. Comment en serait-il autrement? Des neiges tombent sur le Mont-Blanc, amenées par tous les vents du compas : à peine tombées, elles sont balayées, déplacées, emportées, si bien que la surface de ces neiges ressemble à celle d'un champ labouré. Même par les plus beaux temps, lorsque le calme le plus parfait règne dans la plaine, une légère fumée semble s'échapper de la cime, entraînée horizontalement par un vent violent : c'est, disent les Savoisiens, le Mont-Blanc *qui fume sa pipe*, signe de beau temps, si la fumée est entraînée du côté du sud. En définitive néanmoins, toutes ces causes variées d'ablation et d'accroissement se compensent, et la hauteur du sommet reste la même. La nature ne procède jamais autrement, rien n'est stable d'une manière absolue; tout oscille, la molécule comme l'océan. Cette oscillation autour d'un état moyen, c'est la fixité de la vie; l'immobilité, c'est la mort, et les forces générales de la nature, qui régissent le monde inorganique comme le monde organique, ne se reposent jamais.

Les opérations dont je viens d'énumérer les principaux résultats étaient à peine achevées que le soleil s'approchait des lignes du Jura dans la direction de Genève : il était six heures un quart, la température de l'air était descendue à — 11°,8, celle de la neige à la surface à — 17°,6, et à — 14°,0 à deux décimètres de profondeur. Le contact de cette neige, même à travers nos épaisses chaussures, était une véritable souffrance. Cependant nous voulions rester encore pour faire des signaux de feu visibles à la fois de Genève, de Lyon et de Dijon, dont les astronomes étaient prévenus : ces signaux, vus simultanément de ces trois villes, eussent permis de déterminer rigoureusement leurs différences de longitude; mais le froid était déjà si vif que nous sentîmes qu'il eût été impossible de rester plus longtemps sans compromettre notre vie et celle de nos guides. Auguste Simond voulait demeurer seul pour faire les signaux convenus : nous refusâmes et nous fîmes bien. Depuis, la télégraphie électrique a permis d'obtenir sans déplacement et sans peine un résultat qui eût été acheté peut-être par la vie ou la santé d'un père de famille. Le départ fut résolu, et nous commencions à descendre, lorsque nous nous arrêtâmes tout à coup devant le plus étonnant spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler. L'ombre du Mont-Blanc, formant un cône immense, s'étendait sur les blanches montagnes de la vallée d'Aoste : elle s'avançait lentement vers l'horizon, et s'éleva dans l'air au-dessus du Becco di

Nonna; mais alors les ombres des autres montagnes vinrent successivement se joindre à elle à mesure que le soleil se couchait pour leur cime et former un cortége à l'ombre du dominateur des Alpes. Toutes, par un effet de perspective, convergeaient vers lui; les ombres, d'un bleu verdâtre vers leur base, étaient entourées d'une teinte pourpre très vive qui se fondait dans le rose du ciel. C'était un spectacle splendide. Un poète eût dit que des anges aux ailes enflammées s'inclinaient autour du trône qui portait un Jéhovah invisible. Les ombres avaient disparu dans le ciel, et nous étions encore cloués à la même place, immobiles, mais non muets d'étonnement, car notre admiration se traduisait par les exclamations les plus variées. Seules, les aurores boréales du nord de l'Europe peuvent donner un spectacle d'une magnificence comparable à celle du phénomène inattendu que personne avant nous n'avait contemplé de la cime du Mont-Blanc.

Le soleil se couchait, il fallut partir. Nous nous attachâmes tous à une même corde, et nous nous précipitâmes vers le Grand-Plateau. En passant près des Petits-Mulets, je ramassai deux pierres sur la neige. Aux bulles de verre qui les recouvraient, je reconnus plus tard que c'étaient des fragmens de rocher dispersés par la foudre qui tombe si souvent sur ces sommités. A partir des Petits-Mulets, nous ne nous arrêtâmes plus, nous descendîmes comme une avalanche, tout droit, sans choisir notre route; chacun était entraîné par celui qui le précédait, et Mugnier, qui tenait la tête, s'élançait en sautant sur la pente, enfonçant à chaque pas dans la neige, qui modérait suffisamment l'élan de ce chapelet mouvant. Arrivés au Grand-Plateau, il fallut s'arrêter un moment pour prendre haleine; puis, d'un pas rapide, nous arrivâmes à notre tente à sept heures trois quarts. En cinquante-cinq minutes, nous étions descendus du sommet, élevé de 800 mètres au-dessus du Grand-Plateau. Quand nous entrâmes dans notre tente, nous crûmes revoir le foyer domestique, et nous y goûtâmes un repos bien mérité. Néanmoins les observations météorologiques furent continuées héroïquement de deux heures en deux heures pendant la nuit. A minuit, le thermomètre marquait — 6°,9; la température de la neige était de — 18°,5 à la surface, et de — 10°,4 à deux décimètres de profondeur. Ces chiffres, plus éloquens que tous les raisonnemens, nous démontrèrent que nous avions agi sagement en ne prolongeant pas notre station au sommet du Mont-Blanc; mais nous restâmes encore trois jours au Grand-Plateau pour faire les observations et les expériences que nous avions été forcés d'omettre au sommet. Nous imitions en cela notre maître et prédécesseur de Saussure, qui, après son ascension au Mont-Blanc, alla passer en 1788 quinze jours sur le col du Géant, à 3,400 mètres

au-dessus de la mer. Au Grand-Plateau, nous étions à 530 mètres plus haut, mais des circonstances indépendantes de notre volonté nous empêchèrent d'y rester aussi longtemps.

Pendant notre séjour, le tonnerre des avalanches troublait seul le silence imposant de ces hautes régions. Nous ne vîmes point d'êtres animés, sauf des abeilles et des papillons, qui, entraînés par les courans ascendans, ne tardaient pas à expirer sur la neige. La veille de notre départ, des choquards ou corneilles à bec jaune (*corvus pyrrhocorax*) vinrent voler autour de nous, attirés sans doute par quelques débris de pain gelé et des os de mouton et de poulet gisant aux environs de notre tente. Nos trois jours furent bien employés, et peut-être essaierai-je plus tard d'exposer dans la *Revue* les principaux résultats obtenus dans les Alpes pendant le séjour à des hauteurs supérieures à 2,000 mètres, par de Saussure, Agassiz et Desor, Bravais et moi-même, les frères Schlagintweit et Dollfus-Ausset; c'est une longue histoire qui ne saurait former un simple appendice au récit de deux ascensions scientifiques. Les oscillations du baromètre et du thermomètre, l'humidité relative de l'air aux différentes heures de la journée, les températures du sol à diverses profondeurs, le rayonnement nocturne de la surface de la neige, des plantes et de divers corps de la nature, la mesure de la chaleur propre des rayons solaires, qui traversent une moindre épaisseur d'atmosphère que lorsqu'ils plongent jusqu'au niveau de la plaine, l'intensité relative de la vitesse du son ascendant et descendant, les phénomènes si compliqués et si intéressans des glaciers, la végétation et la vie animale dans ces hautes régions, enfin les phénomènes physiologiques qui se manifestent chez l'homme, tels sont les principaux sujets de recherches qui ont occupé ces observateurs : elles complètent celles qui avaient été faites avant eux pendant les ascensions sur les hautes cimes. Les résultats définitifs de ces expériences et de ces observations forment autant de chapitres intéressans qui viennent prendre leur place dans les traités de physique, de météorologie, de physique du globe, de géologie, de géographie botanique et zoologique : comparées aux recherches entreprises dans les régions polaires, elles nous permettent de distinguer les phénomènes produits uniquement par l'abaissement de la température de ceux qui s'expliquent spécialement par une grande élévation au-dessus du niveau des mers. En un mot, elles nous conduisent à un parallèle rigoureux des influences de la latitude et de l'altitude, par suite, aux applications les plus variées et les plus fécondes de ces données à l'agriculture, à l'hygiène, et par conséquent au bien-être des populations destinées à vivre dans les pays de montagnes.

CHARLES MARTINS.

MOZART

ET

LA FLUTE ENCHANTÉE

Si nos sentimens, notre cœur, se pouvaient prêter aux mêmes transformations que notre intelligence, s'ils étaient susceptibles de la même perfectibilité, l'homme aurait depuis longtemps changé de nature. La source des idées est inépuisable, non point celle des sentimens. Le musicien pas plus que le poète ne saurait donc, quoi qu'il fasse, exprimer jamais qu'une somme restreinte de sentimens et de sensations; mais si la somme est définie, le sentiment en soi est infini, et de même qu'il n'existe pas deux hommes qui sur tous les points se ressemblent, qu'on ne trouve pas deux feuilles d'arbre exactement identiques, de même chacun de nous a sa façon d'être affecté de chacun de ces sentimens. Là, pour un artiste, est la vraie, l'éternelle source de toute originalité, car s'il y a mille manières d'éprouver un sentiment, il y a mille manières de le rendre, il y a mille manières d'être neuf, d'être inspiré. Qui songe pourtant à se poser aujourd'hui de tels principes? Méditer un sujet, le retourner sous toutes ses faces, *sentir* sa musique avant de l'écrire, c'était bon, tout cela, pour les maîtres! Ils créaient, et nous voulons faire. Or, comme pour tirer de nos ouvrages renommée et profit il nous faut commencer par agir sur le public, cette originalité qu'il serait trop long et peut-être impossible d'aller puiser à sa vraie source, nous la demandons à de systématiques combinaisons. Inhabiles à trouver l'idée, nous ne cherchons plus le nouveau que dans la forme, que dis-je, la forme? dans l'absolue négation de la forme.

Au fond, nous savons bien que ces lois avec lesquelles il nous plaît d'avoir l'air de rompre en visière sont les seules bonnes, les seules vraies, et nous ne les repoussons théoriquement que parce que nous préférons le rôle d'insurgé au métier d'esclave qu'il nous faudrait faire en les acceptant. C'est l'originalité de l'idée, est-il besoin qu'on le répète? qui constitue la véritable originalité de la forme. Voyez Mozart; tel musicien en trente mesures ne saura que vous ressasser la chose la plus insignifiante, la plus ordinaire, tandis que lui dans ces mêmes trente mesures, dans cette même forme, va couler comme un or précieux l'air de Sarastro, l'hymne à l'amour, et vingt autres merveilles de sa *Flûte enchantée.*

On sait de quelle suite d'aventures picaresques ce glorieux chef-d'œuvre fut le produit. Il s'agissait pour Mozart de tirer d'embarras au plus vite un pauvre diable dont l'entreprise menaçait ruine. Cet homme, appelé Schikaneder, musicien et librettiste de pacotille, dirigeait à Vienne un petit théâtre de faubourg, situé *auf der Weiden*, dans l'hôtel Stahrenberg. Depuis quelque temps, le public ne venait plus, les opérettes n'attiraient personne, les drames de chevalerie se jouaient dans le désert. Il fallait ou périr, ou conjurer le sort au moyen de quelque pièce à grand spectacle d'une attraction irrésistible. C'était alors déjà un peu comme aujourd'hui. Quand la recette ne donnait plus, quand l'heure avait sonné des résolutions suprêmes, on commandait une féerie.

Jusqu'aux environs de 1778, l'opéra italien et le ballet régnaient en maîtres. C'est l'empereur Joseph II qui, voulant fonder en musique un genre national, bannit de son théâtre les élémens étrangers. Lui-même recruta son orchestre, ses chœurs, qu'il composait avec des chantres de paroisse, et dirigea en personne les répétitions du premier opéra allemand représenté à Vienne. A cet ouvrage, intitulé *les Mineurs* (*Bergknappen*), d'autres plus importans succédèrent, l'*Oberon, roi des Elfes,* de Paul Wranitzki, *la Flûte enchantée* de Wenzel Müller, celle de Mozart, car il devait y en avoir deux, comme il y avait eu chez nous deux *Phèdre.*

Un matin donc du mois de mars 1791, ce garnement de Schikaneder vint réveiller Mozart par le récit de sa déconfiture. — Je la connais, lui répondit l'auteur des *Noces de Figaro* et de *Don Juan,* qui déjà passait pour le plus grand compositeur de la ville et du monde; mais si c'est de l'argent qu'il te faut, mon pauvre ami, tu t'es trompé de porte.

— Point tant que tu supposes, répondit Schikaneder, car ce n'est pas à ta bourse que j'en veux, mais à ta plume.

— Un opéra! bon, la belle médecine! et qui te dit qu'en l'attendant ton malade ne mourra pas?

— Qu'on sache seulement que tu travailles pour moi, et les ressources m'arriveront.

— Mais le poème?

— Je m'en charge; voici d'abord le plan et les principaux morceaux du premier acte. Tu peux dès à présent te mettre à l'œuvre. Pendant ce temps, moi, j'achèverai le reste. Voyons : ta main, cher Mozart, ne me laisse pas davantage dans la peine.

— S'il en est ainsi, je consens; mais gare au *fiasco*, car je n'ai jamais composé de féerie, et du diable si je sais ce que je vais faire!

Schikaneder, lui, connaissait le genre et ne s'y trompait pas. Sa longue pratique du théâtre lui montrait comment on devait s'y prendre pour attirer la foule. Il savait, en directeur intelligent, qu'avec les goûts, les engouemens du public on ne discute pas, et se sentait pourvu d'une bonne pièce de la marchandise à la mode qu'il était allé chercher dans le répertoire littéraire de Wieland, ce grand magasin de féeries..

Le charmant prince Loulou, un jour qu'il s'est égaré à la chasse au tigre, arrive au pied d'un vieux château, résidence de la bonne fée Périfirime. Il entre, et soudain, au milieu de jardins enchantés, se montre à lui la maîtresse du logis, qui lui raconte comme quoi l'affreux magicien Dilsenghuin lui a dérobé son talisman, une baguette de feu à laquelle obéissent les esprits élémentaires, et dont une simple étincelle suffit pour évoquer à l'instant mille diablotins familiers prompts à vous servir. La grande affaire pour la dame serait donc de rattraper son talisman perdu, lequel ne saurait être reconquis que par la main d'un jeune homme n'ayant point encore ressenti les troubles de l'amour. Il va sans dire que dans le charmant prince Loulou Périfirime tout de suite avise un libérateur, qu'elle se promet bien *in petto* de récompenser plus tard en lui accordant sa fille en mariage; mais, hélas! cette aimable fille elle-même n'est plus au pouvoir de la bonne fée : l'horrible magicien la lui a prise avec son talisman, et l'infortunée Sidi, en butte aux obsessions du monstre, ne parvient à se conserver pure que grâce à certains priviléges particuliers aux êtres surnaturels, et qui perdraient leur action aussitôt que son cœur de jeune fille parlerait. Périfirime donne à son chevalier deux talismans en prévision des dangers qui vont l'assaillir dans l'entreprise où il s'engage : une flûte dont les sons magiques éveillent à l'instant l'amour, et une bague en diamant qui, pareille au fameux anneau de Gygès, fait qu'on peut, en la retournant de telle ou telle façon, se transformer ou se rendre invisible à volonté. Le prince Loulou entre en campagne, et, dès qu'il arrive en vue du donjon du nécromancien, se met à souffler dans l'embouchure de sa flûte. Le con-

certo ne tarde pas à produire des miracles : la forêt tout entière s'ébranle, les lions rugissent en dansant, les cerfs brament des cavatines, les grues vocalisent à plein gosier comme de véritables cantatrices, les éléphans cabriolent dans l'herbe et donnent le *la*. Attiré au bruit de la symphonie, l'enchanteur Dilsenghuin arrive en personne, et, charmé par la présence de cet harmonieux virtuose, l'invite à pénétrer dans son château. J'oubliais de dire que l'aimable prince Loulou, pour mieux tromper la défiance du magicien, s'était fait d'avance une de ces belles têtes homériques dont le type trop effacé reparaissait naguère avec tant de bonheur dans la *Mireille* de M. Gounod, mais, hélas! pour ne vivre que l'espace de quelques soirs. Bientôt, grâce à la puissance de ses accords, Loulou s'est rendu maître de l'enchanteur et aussi du cœur de la belle Sidi. Dans une ripaille nocturne, notre chevalier grise le bonhomme, et tandis qu'il ronfle sous la table, cuvant son vin, lui prend la baguette de feu. Périfirime alors se montre. Le nécroman se déclare vaincu, demande merci. La fée, pour toute vengeance, se contente de le changer en coucou, et, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le vieux drôle s'enfuit à tire d'aile, suivi de son coquin de fils, un méchant gnome métamorphosé par la même occasion en chat-huant. Quant au prince Loulou et à la princesse Sidi, l'un et l'autre ils n'auront plus qu'à célébrer leurs noces dans ce fameux palais meublé aux frais d'Oberon et de Titania, où, parmi les fontaines jaillissantes et les colonnes d'hyacinthe, se dresse sur une estrade en mosaïque, et vis-à-vis d'un grand soleil qui fait la roue, l'autel portatif des génies, surmonté de son aigrette de lycopodium.

Telle est fort en abrégé l'histoire racontée par Wieland dans son *Dschinnistan*, et d'après laquelle Schikaneder composa son poème de la *Zauberflöte*. Ce qu'il en prit et ce qu'il en laissa, ce qu'il y ajouta, peu nous importe; mais nous verrons tout à l'heure comment de cette niaiserie grotesque Mozart, par cette faculté créatrice presque inconsciente qu'il tenait de Dieu, fit en quelques semaines une des œuvres les plus grandioses, les plus magnifiques qui existent, je ne dirai pas seulement en musique, mais en philosophie. Le beau, lorsqu'il atteint à ces hauteurs, ne saurait plus être maintenu par la discussion dans les simples limites d'un art quelconque. Un pareil idéal, lorsqu'on y arrive, prend des proportions vraiment historiques. Ce n'est plus beau seulement, cela, comme de la musique, mais c'est beau comme les dialogues de Platon, comme la Sixtine, comme tout ce qui vous pénètre et vous inonde du sentiment de l'infini.

« Tieck est un talent de haute condition, disait Goethe, et per-

sonne mieux que moi ne le reconnaît; mais où l'erreur commence, c'est à vouloir l'élever au-dessus de lui-même et prétendre voir en lui mon égal. Je le dis et le puis dire, car, après tout, qu'importe? ce n'est point moi qui me suis fait. Il en serait de même, si je prétendais me comparer à Shakspeare, qui, lui non plus, ne s'est point fait, et pourtant n'en est pas moins une nature qui m'est supérieure et qu'il me faut regarder d'en bas et vénérer. » Rapportons à Mozart la sentence, car nul ne semble plus fait pour qu'on la lui applique, tant sa manière de créer a quelque chose d'ingénu, d'enfantin, de divinement transmis, tant cette nature si profondément sensitive paraît peu se rendre compte des merveilleux trésors dont elle dispose! Voyez cet œil doux et rond à fleur de tête, cette lèvre voluptueusement épanouie, ce visage aimable où l'expression manque: vous diriez un honnête garçon de la bourgeoisie viennoise, modeste, poli, comme il convient à quelqu'un que les archevêques protégent. Rien de cette élégance, de cette finesse aristocratique d'un Raphaël, l'égal, l'ami des Castiglione, rien non plus de ces ravages volcaniques imprimés sur le front d'un Beethoven. Raphaël vit en grand seigneur avec les grands seigneurs de son temps; Beethoven, nourri de Rousseau, de Plutarque, sent gronder dans son sein contre une aristocratie dont pourtant il accepte les prévenances toutes les colères de la révolution française. Mozart, en 1781, fut de son époque. Avec la renaissance, les beaux jours s'en étaient allés de ces familiarités illustres; par contre, ceux de la protestation ne s'étaient pas encore levés. Il fallut les indignes traitemens dont l'accablait l'archevêque de Saltzbourg pour forcer Mozart à quitter la place. Après *Idoménée*, à la veille des *Noces de Figaro*, manger à l'office avec la valetaille et s'entendre appeler drôle et polisson par une éminence, c'était aussi trop rude épreuve! Et pourtant cette atmosphère aristocratique, qu'il avait respirée au début dans les palais de Vienne et de Versailles, ne devait plus cesser de l'entourer. Ses voyages, ses goûts le poussaient vers les hautes régions. On comprend d'ailleurs tout ce qu'une organisation comme la sienne devait retirer de ce commerce avec la bonne compagnie, commerce toujours si profitable au point de vue purement esthétique. Pour se prémunir contre les inconvéniens qui chez tout autre auraient pu résulter de ce contact avec un monde frivole et dépravé, Mozart avait l'instinctive pureté de sa nature, son heureuse ironie et cette vigoureuse santé de l'âme qui fit qu'à travers les mille orages d'une existence en définitive assez dissolue, cet homme, resté chaste jusqu'à vingt-six ans, ne faillit jamais à ses croyances. Il fréquentait l'église, pratiquait, ce qui ne veut point dire que son œuvre ne s'étende pas au-delà de l'enseignement de la foi révélée. En pareil cas, ce

que pense l'artiste, ce qu'il dit et ce qu'il fait n'est point tout. C'est à son œuvre qu'il faut s'adresser pour le bien connaître, et l'œuvre ici respire le sentiment de la plus absolue liberté de l'intelligence humaine dans la recherche du beau, du vrai, du bien. Né dans la religion catholique, fils de parens dévots, croyant lui-même (1), Mozart n'en est pas moins l'homme du XVIIIe siècle, l'être doué d'une exubérance de vie nerveuse, et qui, refoulé en soi par le formalisme d'une société qui le tient à distance, s'il n'est le plus grand des musiciens, sera fatalement Werther. Pas plus que Shakspeare et que Goethe, Mozart ne s'est donc fait. Moins encore que l'auteur d'*Hamlet* et l'auteur de *Faust*, l'auteur de *Don Juan* et de *la Flûte enchantée* ne doit porter la responsabilité de son génie. S'il fut si grand, pardonnons-le-lui, car il ne savait pas ce qu'il faisait. Ce ne fut pas sa faute, mais celle de son pays, de son époque, dont il fut l'âme la plus sensible et partant la plus musicale.

Qu'on imagine ce qu'une nature ainsi douée devait produire en musique dans un temps où la *sensibilité* règne partout, dans la philosophie, dans la politique, et tellement abuse de l'heure présente que l'avenir, écœuré, n'en voulant plus, raiera le mot de ses tablettes. Mozart même en tel milieu n'eut pas d'égal. Son être tout entier n'est que sensitivité, à ce point que les facultés d'observation, d'entendement, d'imagination, sembleraient, chez lui, n'exister uniquement que pour donner à la chose ressentie la forme et l'expression d'une œuvre d'art. L'émotion le gagnait au moindre prétexte, sa propre musique tirait des larmes de ses yeux. Aimer, se croire aimé, était son besoin, sa passion. Dès l'enfance, sa tendresse envers son père éclate en traits touchans. « Après le bon Dieu, disait-il, tout de suite, dans mon cœur, vient papa. » Et chaque soir on le voyait approcher son escabeau du fauteuil de famille, et, se dressant sur la pointe de ses petits pieds, baiser au bout du nez le digne homme avant d'aller se mettre au lit. Un ami de la maison, Schlachtner, rassemblant ses souvenirs, écrit à la sœur de Mozart après la mort du frère : « Un dimanche, comme nous sortions de l'office, votre brave père m'emmena chez vous. Wolfgang avait alors quatre ans. Nous le trouvâmes occupé à griffonner avec une plume sur du papier. — Que fais-tu là? lui dit votre père. — Un concerto pour clavecin, répondit l'enfant; la première partie sera achevée

(1) Étant à Leipzig en 1789, il s'exprimait encore avec ravissement sur les émotions religieuses de sa jeunesse, « émotions dont *aucun protestant ne saurait se faire une idée.* On eût dit les baisers du ciel qui descendaient sur moi dans ce pieux recueillement du dimanche. Les sons des cloches m'enivraient, une prière me donnait l'extase; puis c'était un irrésistible besoin de me répandre par les bois, de voir à travers mille larmes brûlantes tout un monde qui me souriait. »

tout à l'heure. — Voyons... — Mais puisque je te dis que ce n'est pas encore terminé! — Voyons toujours; ce doit être du propre! — Votre père prit le cahier et me le montra. Je n'aperçus d'abord qu'un ramassis de notes jetées à la diable sur une page toute maculée de taches d'encre. Le petit garnement plongeait sans y faire attention sa plume jusqu'au fond de l'écritoire, et chaque fois qu'un gros pâté en tombait, l'essuyait du plat de sa main, continuant d'écrire sans s'interrompre. Nous commençâmes par rire tous les deux du beau galimatias. Cependant tout à coup votre père s'arrêta et devint grave. Il lisait, se rendait compte de ces notes, de cette composition, car c'en était une, et bientôt je le vis s'émouvoir et fondre en larmes. »

Ces deux bourgeois qui sortent de l'office dans leurs habits du dimanche, ce bambin de quatre ans qui, l'auréole du génie au front, travaille et compose à l'âge où ses pareils épèlent à peine l'alphabet, cette révélation, ce pathétique, ne dirait-on pas une légende? La vie de Mozart est pleine d'histoires de ce genre. Parler de vocation cette fois serait trop peu. A chaque instant, la prédestination se manifeste; peinte avec le naïf mysticisme qu'elle comporte, l'anecdote que raconte cette lettre aurait le charme d'une enluminure du moyen âge. Et combien d'autres viendraient à la suite dans l'illustration de cette biographie, qui, du commencement à la fin, je le répète, n'est qu'un doux, tendre et sublime martyrologe!

I.

Schikaneder travaillait à sa pièce avec enthousiasme, distribuant les scènes, les morceaux, combinant les situations, et au besoin, pour aller plus vite, donnant à écrire le dialogue au souffleur de son théâtre. Acteur lui-même assez goûté du public, possédant, à défaut de voix, un certain accent bouffe, il voulait être de la fête, et se ménageait *con amore* le rôle de Papageno, espèce de jeune faune engagé à la suite d'un prince aventureux. Du reste, le plus clair de l'invention du librettiste en cette affaire fut de vêtir d'un costume de plumes d'oiseaux le fameux Kasperl de la farce viennoise, une manière de Pierrot naïf, gourmand et libertin. Pour ce personnage, destiné à compléter par le côté physique, sensuel, la nature idéale du demi-dieu Tamino, Schikaneder, qui se mêlait de tout, même de musique en présence de Mozart, se composa sur ses propres vers plusieurs mélodies *ad usum delphini*, et Mozart, de ces embryons, fit des merveilles. On était au printemps. Mozart, pour jouir de la belle nature et se soustraire aux tribulations d'un

intérieur travaillé par la gêne, vint chercher un refuge chez son collaborateur. C'est dans le pavillon d'un jardin attenant à la maison où logeait Schikaneder, aux environs de son théâtre, que l'immortel chef-d'œuvre vit le jour. Gai compagnon et buveur éprouvé, l'hôte anacréontique du grand musicien organisa son programme de manière qu'aux heures de composition succédassent les plaisirs. Il y a temps pour tout dans une existence bien ordonnée, et quand on avait satisfait aux droits souverains de la muse, Vénus et Liæus pouvaient venir. Les plus jolies filles de la troupe accouraient la nuit aux rendez-vous; on fêtait la beauté et les vieux vins du Rhin et de Hongrie. Boire, manger, rire, chanter, faire l'amour, c'était l'histoire de tout Viennois à cette époque. Qu'on se figure un paganisme aimable, bon enfant, un naturalisme candidement éhonté, pratiquant ses petits dévergondages sans avoir l'air de s'en douter, et par la naïveté de son impudence déconcertant tout rigorisme; le péché avant la découverte de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : Papageno, Papagena, deux types des mœurs viennoises du bon vieux temps! En ce sens, *la Flûte enchantée* abonde en énigmes qui deviennent les choses les plus claires du monde pour peu qu'on se représente ce passé. J'ai parlé des deux rôles comiques, mais les autres, — Tamino, Pamina, Sarastro, tous ces prêtres d'Isis et d'Osiris, — par leur dogmatisme plein d'épouvantes sacrées, leurs épreuves terribles qui n'excluent ni la tolérance philosophique ni les doux préceptes d'une morale facile et tout humaine, ne sont-ils pas aussi des Viennois?

Comme toutes les natures nerveuses, Mozart avait besoin de distractions. Resté seul après son travail, la mélancolie l'envahissait : il lui fallait voir du monde, s'oublier. De tels hommes, de tels génies, ne sauraient être jugés selon les lois ordinaires. Voici par exemple une œuvre sublime, idéale, marquée en quelques-unes de ses parties d'un caractère presque divin, et cette merveille a été conçue, écrite au milieu des plaisirs, des bombances! Fiesole allait à ses pinceaux, à sa palette, comme il aurait pris une harpe pour chanter un psaume; mais fra Angelico était un Italien du XVe siècle, et Mozart, enfant de Saltzbourg, vivait à Vienne en 1791. Et ni ses appétits sensuels, ni ses égaremens ne l'ont empêché d'être, lui aussi, le *frère des anges*. Combien de motifs cette fois pour expliquer la contradiction, l'excuser! Sait-on ce qu'un artiste moderne dépense de forces physiques dans sa composition? Qui dit poète, musicien, ne dit pas seulement philosophe. Autre chose est de vivre comme un Kant, un Maine de Biran, à l'état raisonnant, spéculatif; autre chose est de vivre à l'état *sensitif*, de créer. Les forces physiques, j'en demande bien pardon aux purs esprits, veulent être réparées;

il faut que dans les intervalles du travail la machine se ravitaille, et souvent l'action de ces moyens de renouvellement sur un organisme dont tous les ressorts sont en mouvement ne s'exerce elle-même que pour provoquer à d'autres dépenses. Mozart mangeait beaucoup, buvait plus qu'il ne convient à un homme raisonnable, et quant aux femmes, il ne se lassait pas de les aimer toutes à la fois comme son don Juan. Le goût, je l'ai dit, lui en était venu tard. Son premier attachement, très profond, très honnête, le sauvegarda jusqu'à vingt-six ans contre les désordres des sens. On connaît l'histoire. Aloysia Weber était la fille d'un pauvre copiste du théâtre de Manheim. Elle avait quinze ans, de la beauté, des charmes, une voix de sirène. Mozart venait de quitter son archevêque de Saltzbourg (1777), et, cherchant un emploi, parcourait l'Allemagne avec sa mère. A Munich, l'électeur l'avait éconduit dans les meilleurs termes : « Je ne dis point non, ne refuse rien; mais c'est trop tôt. Qu'il voyage en Italie, devienne célèbre, et alors on verra! » A la cour de Manheim, même eau bénite. On raffolait de son talent, de son jeu, on s'intéressait grandement à sa personne; mais ce beau zèle n'allait point jusqu'à faire qu'on lui donnât la moindre place dans l'orchestre, ou mieux encore qu'on le chargeât du soin d'écrire un opéra, ce qu'il ambitionnait par-dessus tout. En attendant, la gêne continuait, et le père, resté à Saltzbourg, apprenant par lettres ses mécomptes, se demandait tristement, après tant de pérégrinations inutiles, de démarches avortées, si jamais cet enfant prodige finirait par devenir un homme capable de gagner sa vie. Hélas! l'excellent père, de quel surcroît de préoccupations n'était-il pas menacé! Mozart, pour ses travaux, fréquentait la maison du copiste de Manheim. Il vit Aloysia, s'en éprit; bientôt les deux jeunes gens s'aimèrent de toute la force de deux cœurs qui battent pour la première fois. Mozart avait vingt ans. Les lettres qu'il écrit à son père sur ce sujet sont bien ce qu'on peut lire de plus charmant. Il s'efforce de ne rien trahir du secret de son amour, affecte de ne parler que de la belle voix de la jeune fille, de l'état précaire des parens et de l'indispensable utilité de sa présence parmi eux, donnant à entendre qu'un voyage en Italie avec cette famille Weber serait peut-être ce qu'il y aurait de plus profitable tant pour le perfectionnement de son propre génie que pour les avantages d'argent qui ne manqueraient pas d'en résulter grâce aux concerts. Il jase, raisonne, argumente, et, dans la course vagabonde où sa plume s'abandonne, n'a pas l'air de se douter que sous chacune de ses réticences un aveu timide se dérobe.

Le père, lui, ne s'y trompe point. — Discrètement il écarte les feuilles, voit le serpent, souffle dessus froidement, et, sans le tuer,

le conjure. Critiquer le voyage en Italie, appuyer sur l'objection d'un ton doux et ferme, mais qui n'admet pas de réplique, fut l'habile manœuvre du moment. Le fils voulut répondre : on resta sourd. Il fallut comprendre à demi-mot, obéir. Les amoureux se séparèrent après mille sermens échangés. Mozart aimait. L'imagination, les sens, n'étaient point seuls en jeu chez le jeune artiste; son cœur, plein de tendresse, de foi profonde, avait tressailli. Aloysia, de son côté, versa bien des larmes; mais sa peine, quoique sincère, dura moins. L'année ne s'était pas écoulée, que Mozart, la retrouvant à Munich, s'apercevait d'une complète évolution. « Fragilité, ton nom est femme! » a dit le poète. La fragilité, ce jour-là, s'appelait Aloysia. Ils se revirent à Vienne; la jeune fille, dans l'intervalle, s'était mariée avec un comédien nommé Lange, et déjà perçait son talent avec sa réputation de cantatrice. Mozart, attiré par les souvenirs de Manheim, hantait la maison. Qu'y cherchait-il? Son pauvre cœur, dont l'aînée des deux filles n'avait point voulu, et que l'autre, la cadette, guettait pour le saisir au passage. Cette sœur cadette, bonne, fidèle, dévouée, fut sa Constance, celle pour laquelle il écrivit, dans *l'Enlèvement*, le fameux air de Belmonte, tout palpitant de ses ardeurs récentes. « C'est l'air favori de tous ceux qui l'entendent, » mande-t-il à son père en oubliant avec l'adorable candeur du jeune âge qu'il reprend au sujet de sa nouvelle maîtresse la litanie chantée jadis à propos d'Aloysia. « On y saisit le tendre émoi, les irrésolutions, et jusqu'aux moindres battemens d'un cœur sensible, jusqu'à la plénitude du bonheur, exprimée par un *crescendo*, jusqu'aux soupirs, aux doux aveux, dont les violons en sourdine et la flûte rendent le bruit et le mystère. » Le père, à son tour, reprit le vieux thème d'opposition : épouser la fille d'un copiste, c'était déchoir. Et puis quel avenir! point d'argent, nulle chance d'en gagner! La perspective en effet n'était pas brillante. Ils se marièrent nonobstant, et se mirent en ménage avec 50 florins... de dettes. Pauvre Constance! c'est elle qu'il faut plaindre, admirer, elle la compagne des mauvais jours, la confidente de tant de défaillances, de misères, l'honnête, simple, courageuse gardienne de ce foyer domestique tracassé, bouleversé. Ce que c'était que la modération, Mozart ne le sut jamais. Apre au plaisir comme au travail, il passait sa vie hors de chez lui, hantant les tripots et les salles de billard, courant les tavernes, les bals publics, déguisé en pierrot, et donnant à la composition les restes d'une nuit de fredaines. Entre les dépenses qui devaient résulter d'une pareille conduite et les revenus de la maison il n'y avait aucune espèce de balance. L'argent qu'il retirait du théâtre, des concerts, les sommes que ses éditeurs lui fournissaient, et jusqu'à sa

pension de l'empereur, tout y passait. La pauvre Constance avait beau redoubler d'économie : elle n'arrivait pas, comme on dit, à joindre les deux bouts.

Et plût à Dieu qu'elle n'eût pas eu, l'infortunée, d'autres sujets de peine! Constance était la fille d'un musicien, elle avait du sang d'artiste dans les veines, et savait d'instinct comment on s'y prend pour s'arranger de la misère; mais comme si ce n'était point assez du manque d'argent, la malheureuse avait encore à faire face aux découragemens de son mari, lorsque celui-ci, en proie à ces mornes et terribles réactions qu'amènent les lendemains d'ivresse, passait ensuite des jours entiers à gronder, à se plaindre, sombre, atterré, querelleur, et n'interrompant sa taquinerie que pour se renfrogner comme un hibou dans un coin. Alors se montraient le courage, le dévouement de cette aimable femme. A force de petits soins, de bonne humeur, elle le ramenait, gagnait un jour ou deux pendant lesquels son cher libertin se reprenait à la vie de famille. L'heure venue, Constance mettait la nappe, on soupait ensemble tête à tête, et Wolfgang, émerveillé de la bonne chère qu'on faisait chez lui (hélas! pauvre grand homme, il ignorait à quel prix, et que sa femme avait dans la matinée engagé son dernier bijou), Wolfgang jurait ses grands dieux de rompre à tout jamais avec cette vie de désordre, sermens de joueur et de buveur oubliés le lendemain! Il l'aimait pourtant, lui, et se serait fait tuer pour elle, et malgré cela combien de torts, de félonies, de vilaines escapades! On voudrait n'avoir à parler que de ces élans du cœur, de ces aspirations que la fièvre du génie rend excusables; mais nous n'en sommes plus aux Béatrice, aux Léonore : avec Aloysia, l'idéal avait jeté sa flamme, et ce qui restait en lui du feu divin, il le gardait pour ses chefs-d'œuvre. L'amour des sens passionnait seul, en dehors de la composition, cette nature dévorée et dévorante. « Raphaël, disait l'abbé Da Ponte, l'ange Raphaël, mort jadis à trente-sept ans, revit aujourd'hui parmi nous, et s'appelle Mozart. » Qui n'a présent devant les yeux le portrait de la Fornarina, image splendide et fatale d'un modèle également marqué du double signe de la beauté et de la fatalité? Rarement on a peint quelque chose d'aussi merveilleux que ce bras mollement arrondi sur la poitrine, et ces yeux, vit-on jamais rien de plus voluptueusement ombré, de plus doux, de plus charnellement diabolique? Sirène, femme, ondine, on sent que c'est la perdition. Maintenant de cette Fornarina rapprochez par la pensée ce portrait de la galerie Borghèse où le jeune Raphaël s'est représenté lui-même, le regard embrasé de flamme sombre, la lèvre humide, émue, comme pour appeler la jouissance. Pauvre enfant, vous écrierez-vous, qui, tandis qu'il éclaire le monde, va soi-même se consumant! Elle ce-

pendant éclate de santé, d'embonpoint; lui n'est que pâleur, désir, souffrance : vous diriez une substance éthérée, une âme reproduite par la magie du pinceau le plus fin, le plus délicat. Elle, c'est le corps, c'est la forme, dans sa triomphante harmonie, la contadine superbe, impassible, fatale, qui se laisse aimer comme elle se laisse peindre, parce qu'elle est belle. Ainsi je me représente le mélancolique, l'ardent et mystique Mozart jeté par son libertinage en proie à toutes ces sirènes, moitié allemandes et moitié slaves, du gouffre viennois. Mystique et libertin, âme croyante, esprit sceptique et sens débauchés, l'exemple s'est vu trop souvent pour qu'on s'en émerveille! Et si j'aborde franchement chez Mozart ce chapitre des humaines inconséquences, ce n'est point que je veuille me donner le triste plaisir de montrer dans un homme d'un tel génie les misères qui dégradent notre espèce, mais bien plutôt pour tâcher d'excuser l'immortel artiste à l'endroit de ses travers, qui furent surtout de son temps et de son pays, car si nous admettons que certaines conditions historiques et climatériques agirent beaucoup sur son génie, pourquoi nous refuserions-nous à reconnaître la part que ces mêmes conditions peuvent avoir eue dans sa conduite?

II.

Il y a quelques mois, je traversais Saltzbourg allant à Ischl. Une journée que je passai là en promeneur, en dilettante, m'en apprit plus que bien des livres. Pas plus que la nature, ces quartiers et ces monumens n'ont changé; tout y est comme Mozart l'a vu au temps des grandes existences épiscopales. Plus de vingt églises ou chapelles dans cette petite ville, et des tours, des coupoles, des flèches! vous diriez une forêt. Le marbre abonde, le cuivre aussi, et sur toutes ces cimes globes et croix étincellent au soleil; puis ce sont de riches hôtels, des maisons qu'on prendrait pour des palais, des places qu'égaie une architecture du midi. Quand du haut du *Capuzinerberg* votre œil embrasse cet ensemble à la fois riant et superbe, vous vous croiriez déjà en Italie. Et combien l'impression va devenir plus grande, plus profonde, si du dehors vous pénétrez au dedans, si vous voyez s'ouvrir devant vous la cathédrale, les Franciscains, Saint-Pierre, si dans ces chœurs, sous ces dômes, le culte catholique célèbre pontificalement ses mystères, si le long de ces colonnes, de ces murs enluminés de fresques, se déroule l'immense procession avec l'or de ses mitres, de ses crosses, de ses chasubles, la flamme de ses cierges, la fumée de ses encensoirs, le tonnerre de ses orgues! Tel fut le spectacle dont

les pompes agirent sur l'imagination de Mozart bambin. J'ai dit spectacle, c'était bien autre chose en vérité pour cet enfant qui venait là chercher son Dieu et le trouvait. Le doute, qui le lui eût appris? Quelle atteinte funeste aurait pu recevoir aux mains d'un père plein de foi cette âme croyante et pieuse? Longtemps après son mariage, il allait encore à la messe, et si le désaccord se fit, s'il vécut et créa en dehors du cercle d'une religion dont le sentiment ne l'abandonna jamais, il faut bien reconnaître en ce point l'influence sur son organisation très féminine du climat méridional dans lequel il était né. Voyez cette population : quel air de santé, de bien-être! Quelles bonnes figures respirant la joie d'être au monde! Comme on s'aperçoit tout de suite que ces braves gens s'occupent peu de métaphysique! L'Italie, par-delà les Alpes tyroliennes, leur envoie ses tiédeurs, ses baisers. Des vérités éternelles, ils croient honnêtement ce que la religion leur en enseigne, préférant d'ailleurs toute espèce de contingent à l'absolu. Ils ont la foi du charbonnier, ne leur en demandez pas davantage, car plutôt que de discuter ils seraient capables de vous répondre comme ce Chinois à un missionnaire : « J'ai tant d'affaires dans ce monde que je ne sais où donner de la tête; comment diable voulez-vous que je trouve le temps de m'occuper de ce qui se passe dans l'autre! » Jouir des biens de cette existence terrestre, toute leur préoccupation se borne là, et encore ne peut-on appeler préoccupation ce qui, chez eux, n'est qu'élan naturel, instinct pur et simple. Les femmes, les jeunes filles ont cette expression sensuelle, ce charme du regard, de la bouche, auquel l'homme du nord aurait tort de se laisser prendre, car l'honnêteté, en somme, n'y perd rien. On veut bien vivre, entendre de la musique, aimer, et le reste, mais sans préjudice porté aux premières croyances, sans démérite ni scandale. Voilà le sang dont était Mozart, la chair dont il fut pétri. Né à Saltzbourg, il y vécut la plus grande partie de sa vie jusqu'à vingt-six ans, pour aller ensuite habiter Vienne, c'est-à-dire un Saltzbourg en grand.

Cependant le poème de *la Flûte enchantée* était complétement terminé. Schikaneder, faisant droit aux réclamations du musicien, avait dix fois modifié, remanié sa pièce. Mozart débordait d'inspiration. Il travaillait toute la matinée, dînait à midi avec son directeur et quelque jolie princesse de théâtre, la Reisinger par exemple, qu'il destinait au rôle de Papagena; puis, après une première étape, et quand on avait bu déjà et ri plus que suffisamment, les femmes se levaient comme en Angleterre, et le maître, continuant à se griser, entamait avec son librettiste la question des airs et des duos. Schikaneder devait jouer Papageno, et Mozart lui soumettait à mesure chaque morceau du personnage.

— Que penses-tu de ce duo? lui dit-il un jour en s'asseyant au clavecin avant de se mettre à table.

— Hum! répondit Schikaneder, je n'en ai pas grande idée. Beau, si tu veux, mais trop savant, beaucoup trop savant!

Mozart déchire la page et n'ajoute mot. Tout à coup, au milieu du dîner, il se lève, court à la chambre voisine, et presque aussitôt revient avec une nouvelle esquisse. Schikaneder prend, regarde, et toujours mangeant et buvant :

— Même défaut! répète-t-il, trop d'art, de recherche! Tâche donc de faire plus simple, plus populaire! Tiens, comme qui dirait ce que je chante!

Et, la bouche pleine, il fredonna quelque pont-neuf viennois.

— Bravo! j'ai ton affaire! s'écrie Mozart, qui de nouveau s'escrime et touche juste cette fois.

Mozart achevait le finale de son premier acte (1), lorsqu'il apprit qu'une scène rivale se préparait à donner un opéra sur le même sujet. Cela était intitulé *le Cistre enchanté*, et fut représenté le 6 juin 1791 au théâtre de Leopoldstadt, qui faisait à l'entreprise de Schikaneder une désolante concurrence. La musique était de Wenzel Müller, l'auteur populaire du *Moulin du diable*. Vienne raffolait alors de ces féeries où, dans le miroir grotesque de la caricature, défilaient et se heurtaient pêle-mêle toutes les idées à la mode, chevalerie, sorcellerie. Qu'on se figure ces parodies à grand spectacle auxquelles nous assistons aujourd'hui, mais avec la pointe voulue d'idéal et de romantisme, avec cette nuance d'ironie qui fait que par instans vous ne savez plus trop s'il faut prendre la chose au plaisant ou au sérieux, tant à ces pantalonades vient se mêler de poésie vraie, d'humaine observation! Je ne dirai pas : « C'est du caviar pour les basses classes! » c'est du Shakspeare. Et puis quelle différence entre les deux musiques! Ici nous acceptons, vaille que vaille, la ritournelle qu'on nous débite, des refrains de tabagie, de honteux motifs puant encore l'obscénité des paroles que ces coq-à-l'âne remplacent! Là-bas, c'étaient les émanations, à travers les siècles, du génie musical d'une race originellement

(1) Il va sans dire qu'en toute discussion générale je ne saurais avoir en vue que l'œuvre allemande, la distribution, les personnages, le texte, l'esprit, les décors même et les costumes traditionnels. La récente version française, quoique pavée de bonnes intentions, est encore trop reprochable. Je parlerai plus loin des caractères travestis, des sens faussés; mais comment ne pas regretter tout de suite cet arbitraire introduit dans l'ordre thématique de la partition? Pourquoi faire quatre actes morcelés, fragmentaires, de ces deux actes larges, nourris, puissans, pleins de contrastes dans leur symétrie admirable? Qui ne prévoit ce qu'à cet aménagement l'architecturale beauté de l'œuvre devait perdre?

douée, la fleur des Alpes et des Karpathes, des *lieder* ramassés à poignées dans le champ national par des hommes ayant, comme Dittersdorf, Wenzel Müller, un tel art d'appropriation qu'on se demande aujourd'hui si ce sont eux qui ont emprunté cette musique à la tradition populaire, ou si ce n'est point plutôt la tradition qui la leur a prise; un véritable orchestre de kermesse, des chansons qui jaillissent du cœur, des valses à tout entraîner, des ballades tantôt d'un comique ébouriffant, à la Falstaff, tantôt naïvement rêveuses, tantôt empreintes des terreurs du surnaturel. On pressent à la fois Schubert et Weber: le premier un peu prosaïque, un peu bourgeois, comprenant davantage l'eau qui fait aller le moulin, le courant leste et clair où voyage la truite entre deux rives de gazon émaillé; l'autre, plus entraîné vers le merveilleux, plus romantique, et préférant au ruisseau de la *belle meunière* la grotte de cristal des ondines et des nixes.

Si jamais vous visitez Vienne, ne manquez pas d'aller voir à Leopoldstadt *le Moulin du diable*. L'ouvrage ne se joue plus guère que de loin en loin, et pour l'ébattement du populaire et des enfans, ce qui n'empêche pas les gens distingués et raisonnables d'y trouver leur plaisir par occasion. Ce *Moulin du diable*, avec ses chevaliers bardés d'armures retentissantes, ses troubadours élégiaques, son coquin de meunier, qui par manière de passe-temps a tué sa femme, — avec ses sacs de blé qui se trémoussent, son Kasperl pantagruélique, qui au dénoûment s'envole en l'air à cheval sur son baudet, — ce *Moulin du diable* fait un spectacle des plus divertissans. Musicien ambulant, violoneux de tréteaux, moins artiste que rapsode, mais dans sa trivialité d'une veine intarissable, car elle se renouvelle aux sources vives, Wenzel Müller a composé de la sorte plus de cent féeries où passe par momens je ne sais quel souffle romantique. Vous diriez alors du Shakspeare traduit en allemand des faubourgs de Vienne. Le bonhomme composait du reste dans toute la simplicité de son âme; il écoutait, se souvenait, content de transcrire et d'arranger pour le plaisir des autres ces trouvailles qui lui plaisaient. Il secouait sa large manche, et les notes par milliers en tombaient : féeries, impromptus, *Wienerpossen*. Sur le tard, la renommée de Mozart l'importuna; toujours simple et naïf, il ne se l'expliquait pas. « Comment se peut-il faire, disait-il, que le monde tienne en pareille estime un homme qui, après tout, n'a jamais composé que sept ouvrages, tandis que moi j'ai écrit plus de deux cents opéras, sans compter des monceaux de musique religieuse? »

En attendant, cette productivité, dont l'avenir devait si médiocrement savoir gré à Wenzel Müller, ne laissait pas que d'être pour Mozart une cause grave de découragement. *Le Cistre enchanté* fut

donc donné à Leopoldstadt, et tout Vienne aussitôt d'accourir battre des mains aux décors neufs, aux mille trucs de la mise en scène, aux incomparables lazzis d'un certain bouffon nommé Laroche, espèce de Debureau parlant et chantant, dans la peau duquel semblait s'être incarné le Pierrot local. Cent vingt-cinq représentations constatèrent *urbi et orbi* l'immense valeur du chef-d'œuvre, dont pas un grain de poussière ne subsiste désormais. Volontiers Mozart eût renoncé à la partie; Schikaneder tint bon. Comprenant qu'un théâtre comme le sien, qui, dans les hiérarchies de l'époque, pouvait avoir l'importance que nous attribuons par exemple à telle petite scène du boulevard, comprenant qu'un pareil théâtre ne pouvait entrer en lutte ouverte avec Leopoldstadt, il chercha quelque combinaison nouvelle qui lui permît de donner à sa pièce un intérêt autre que celui des changemens à vue et du spectacle. La féerie toutefois fut maintenue à cause de l'engouement du quart d'heure. Néanmoins se borner à travestir les personnages, à modifier les situations, les accessoires, ce n'était point assez. Suffirait-il pour donner à la vogue une impulsion dérivative de faire du Kasperl de la farce viennoise un oiseleur tout de plumes habillé, de changer en flûte le basson grotesque si applaudi chez le voisin, de métamorphoser le tigre du texte originel en un serpent qu'on fixerait en manière de queue aux chausses du prince Tamino, lequel, ô sainte naïveté de l'art à son enfance! en ayant l'air de se sauver, traînerait après lui le monstre attaché à ses pas? Raisonnablement, tout cela serait-il de nature à passionner les multitudes? L'honnête Schikaneder en doutait. Il aurait pu se demander si d'aventure le collaborateur auquel il avait instinctivement fait appel, et qui se nommait Mozart, n'accomplirait point à ce propos quelque miracle; mais on ne s'avise jamais de tout. Et d'ailleurs, alors comme de nos jours, il demeurait bien entendu qu'en matière d'opéra la question de la pièce devait passer avant celle de la musique. M. Auber, avec cette ironie qu'on lui connaît, a dit : « Pour bien réussir, il faudrait qu'un opéra pût être donné le premier soir sans la musique; on jouerait d'abord la pièce purement et simplement, puis le surlendemain on y glisserait quelques morceaux, et peu à peu, le public s'acclimatant ainsi, on arriverait vers la quinzième représentation à supporter toute la partition. » A Vienne, et du temps de Mozart, les choses déjà se passaient de la sorte. Schikaneder, malgré tant de belles paroles pour vaincre les résistances de son collaborateur, sentait qu'en cette affaire les responsabilités pesaient toutes sur son poème, et que la musique, quoi que fît Mozart, ne viendrait jamais dans le succès qu'en se-

conde ligne. Aussi, comme il travaillait cet inventeur, comme il se creusait la cervelle à chercher l'idée attractive, *argenteuse!* Tant d'efforts eurent leur récompense, et comme ces adeptes qui, cherchant la pierre philosophale, préparèrent la chimie moderne, cet entrepreneur aux abois, qui ne pensait qu'au moyen de gagner des écus, mit la main sur une idée que la musique allait élever au rang des chefs-d'œuvre. Je veux parler de cette introduction de l'élément maçonnique à laquelle Schikaneder, croyant répondre à certaines préoccupations sociales et politiques du moment, eut recours en désespoir de cause.

L'époque était à la philanthropie; les idées d'avenir, de réforme, d'amour de l'humanité, empruntaient au passé certaines pratiques mystérieuses faites pour amuser, pour endormir cette société frivole qui, à ses bals de cour, à ses chasses, à ses concerts de castrats, trouvait plaisant d'entremêler le surnaturel, ne se doutant pas du sens fatal caché sous cet appareil de mesmérisme et de sorcellerie, ni des formules, des signes cabalistiques mis en œuvre pour rallier entre eux dans une révolutionnaire connivence tous ces diseurs de bonne aventure, apôtres et tireurs de cartes. La figure de Cagliostro restera comme celle d'un représentant très curieux de ce mysticisme relevé d'ironie où tous les esprits du siècle se laissèrent prendre. Schikaneder ravaudant le tissu grotesque de sa pièce, remaniant ses personnages l'un après l'autre, se retrouvait en présence de Sarastro, le tyran de son mélodrame, lorsque tout à coup l'idée lui vint de faire de ce tyran, de ce monstre, un grand prêtre de la sagesse, un ami de l'humanité, idée merveilleuse à laquelle l'antique Égypte allait incontinent prêter ses temples, le culte d'Isis ses colléges de prêtres, de sorte que, sans mettre l'ordre maçonnique en collision avec les pouvoirs politiques, sans risque d'encourir les censures et les interdits des partis réactionnaires, on aurait pour soi l'immense attraction de l'idée partout dominante. « Bientôt la sombre erreur sera dissipée, bientôt l'esprit de sagesse triomphera! » ainsi du commencement à la fin s'exprime par la bouche de ses initiés, de ses génies, de ses demi-dieux, cet ouvrage étrange, singulier, qui, d'abord conçu dans les proportions d'une féerie de tréteaux, devait, grâce à l'un de ces hasards qui président aux grandes créations, devenir le chef-d'œuvre le plus idéal, le plus pur de Mozart. Qu'on ose en ce cas médire des petites causes! L'homme qui suscite une partition telle que *la Flûte enchantée* rend un service impérissable à l'humanité, et mérite que tous ceux que l'art passionne et moralise bénissent son nom à travers les siècles. Goethe, qui s'y connaissait quelque peu, a écrit : « Il faut, pour

apprécier la valeur de tels ouvrages, plus d'intelligence et de talent que pour s'en égayer (1). »

Comme l'auteur de *Werther* et de *Faust*, comme Lessing, Herder, Wieland, comme cette multitude d'esprits auxquels les institutions du passé ne suffisaient plus, et qui, dans l'honnêteté de leurs consciences, auraient voulu voir les circonstances répondre à l'idéal qu'ils avaient en eux, Mozart était franc-maçon. Ces rêves de fraternité, de bonheur universel, parlaient à sa belle âme, à sa nature métaphysique moins raisonnante que sensitive, et qui, toute remplie d'aspirations inassouvies, trouvait son bonheur à vivre en communauté de desseins, de tendances, avec un cercle d'esprits culti-

(1) Le poème de *la Flûte enchantée* préoccupa Goethe assez longtemps. Il découvrit là du premier coup d'œil tout ce que Mozart y avait mis, et voulut à son tour interpréter le sens de la musique, comme la musique avait interprété l'idée du poème. Ce fut assez pour lui faire écrire, à lui, le futur auteur de la seconde partie de *Faust*, une seconde partie de *la Flûte enchantée*. Quand on trouve ce fragment singulier dans les œuvres complètes, on commence par ne pas comprendre. Est-ce une moquerie à l'adresse du public et du compositeur? Non, mais tout simplement une faiblesse. Goethe prend très au sérieux sa besogne. J'ai dans les mains la copie d'une lettre inédite, je crois, en tout cas très peu connue, dans laquelle, en librettiste bénévole cette fois, et non point contraint et forcé, comme cela ne devait que trop se voir plus tard, il offre imperturbablement sa bagatelle à l'auteur d'un opéra d'*Oberon*, ce Paul Wranitzki dont j'ai parlé plus haut. « Vous verrez, en prenant connaissance du texte que je vous envoie, quel parti on en peut tirer pour un opéra. Veuillez bientôt me faire savoir si la direction agrée mon programme, afin que je me remette à l'œuvre et le termine. Je serais, quant à moi, charmé d'entrer en relations avec un homme de votre talent. J'ai tâché, comme vous le verrez, d'ouvrir au génie du compositeur le plus vaste champ, parcourant tous les genres et passant du pathétique le plus élevé au style léger, au comique.

« Recevez, etc. J.-W.-V. GOETHE.

« Weimar, le 24 janvier 1796. »

Suit un *post-scriptum* qui n'est pas la partie la moins curieuse de la pièce. « L'immense succès de *la Flûte enchantée* m'a donné l'idée d'emprunter à cet ouvrage divers motifs pour les travailler à nouveau et de manière à me rencontrer avec le goût du public. C'est donc une *seconde partie* de *la Flûte enchantée* que j'entends faire. Les personnages, restant les mêmes et connus qu'ils sont déjà des acteurs et du public, n'en auront que plus de vie et d'intérêt. Rien de changé non plus dans les décors, dans les costumes, ce qui ne saurait manquer de faciliter beaucoup par toute l'Allemagne l'exécution de l'ouvrage. Il va sans dire que, dans le cas où votre directeur voudrait se mettre en nouveaux frais, on ne s'y opposerait pas, bien que mon intention formelle soit de rattacher par tous les souvenirs de mise en scène cette seconde *Flûte enchantée* à la première. » On sourit à voir un archi-maître de la pensée humaine agiter de pareils détails; mais Goethe fut aussi directeur de théâtre : il savait ce qu'une pièce coûte à monter, connaissait les ressources du monde auquel il avait affaire. D'ailleurs qui n'était plus ou moins régisseur dramatique à cette époque? Empereurs et rois, tous s'en mêlaient. Voyez Frédéric, le grand Frédéric! « Je ne saurais plus ordonner de nouveaux habits, il faut y suppléer par ceux qui se trouvent dans la garde-robe de l'opéra, où il y en aura bien encore qu'on pourra faire ajuster. Faites des amours à bon marché, car à mon âge on ne les paie plus cher! » (Lettres à Pöllnitz).

vés, frères du sien par la moralité, la grandeur des vues, sinon par l'illuminisme créateur. On remarquera en passant une lettre à la date de 1787 qu'il écrivait à son père, déjà souffrant et déclinant : « Je n'ai pas besoin de vous dire quel vif désir j'ai de recevoir de vos nouvelles, et combien j'espère qu'elles seront bonnes, quoique je me sois fait l'habitude de ne spéculer que sur le pire en toute chose. La mort n'étant, à bien prendre, que le terme de notre existence, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette véritable amie des hommes, que son image, loin de m'épouvanter, me console et me rassérène, et je ne saurais assez remercier Dieu de m'avoir mis à même (vous me comprenez, n'est-ce pas?) de la considérer comme la clé de notre véritable félicité. Jamais je ne me couche sans songer que peut-être, — si jeune que je sois, — il ne me sera pas donné de voir se lever le jour du lendemain, et cependant je ne suppose point que personne de ceux qui me fréquentent m'en trouve plus soucieux ni plus mélancolique. C'est au contraire pour moi une félicité dont je bénis incessamment mon créateur, et que je souhaite du fond de l'âme à tous mes frères. » Quelque idée qu'on puisse avoir de l'influence qu'exerça sur Mozart cette initiation aux mystères alors très significatifs de la franc-maçonnerie, qu'il crût voir dans ces dogmes nouveaux des vérités plus hautes et plus pures, ou qu'il ne s'agît à ses yeux que d'un simple enseignement moral, il n'en est pas moins vrai que son âme y trouva le calme, la quiétude, « cette paix de Dieu, plus haute que tout l'entendement des hommes! » Et c'est là en somme le point important pour nous qui n'avons à juger de ce qu'il ressentit que par ce qu'il en a exprimé dans ces pages immortelles. Religieuse en son essence est en effet cette musique de *la Flûte enchantée*. Elle a la foi, l'amour, et respire, de sa première note à la dernière, je ne sais quel sentiment de mansuétude infinie, de céleste apaisement.

J'ai donné acte à Schikaneder du mérite de l'invention; peut-être me suis-je trop hâté, peut-être l'introduction de ce principe métaphysique si merveilleusement développé par Mozart fut-elle due non à l'initiative géniale de l'impresario-rimailleur, mais à une prescription de la loge transmise par un choriste affilié, Robert Giseck. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par son à-propos, la chose devait réussir, même alors qu'elle n'eût pas inspiré à Mozart ce chef-d'œuvre, et rien ne me prouve que ce ne soit pas le sens caché sous les paroles bien plutôt que la beauté de la musique qui ait tout d'abord entraîné le succès. Le nouvel empereur Léopold venait de proscrire les francs-maçons. A ce successeur réactionnaire du trop libéral Joseph II, toutes ces théories modernes dé-

plaisaient fort; il n'y voyait que machines de guerre contre son droit divin, complots révolutionnaires. C'était assez pour émouvoir le public en faveur des francs-maçons, et pour que de son côté l'ordre s'évertuât à dissiper les préventions répandues contre lui par ce qu'on appellerait aujourd'hui le *parti clérical.* «Il court des bruits étranges sur ces prêtres, sur leur faux esprit; on se dit à l'oreille que quiconque s'affilie à leur ordre est aussitôt damné d'âme et de corps! » Ainsi, cherchant à le faire jaser, parlent à Papageno les trois dames. Même évidence d'allusion dans une réponse de Tamino à une demande de ce genre : « propos soufflés à des commères par des fourbes! » Comment Mozart fut amené à se mêler à cette discussion, comment son génie et ses convictions les plus secrètes l'y invitaient, nous le savons maintenant, et nous comprenons aussi quels accens devait évoquer un pareil génie dans ces antiques sanctuaires d'Isis, dont il franchissait le seuil en initié des temps nouveaux. Dès le finale du premier acte, on se sent transporté dans un monde épuré, supérieur. A l'appareil théâtral, décoratif, au mouvement d'une féerie succède le calme religieux du temple, la rêverie abstraite en contemplation devant l'universelle harmonie des êtres et des choses, la méditation du sage promenant quelque sentence auguste à travers ces salles sacrées dont le bruit de ses pas réveille seul les muettes profondeurs : *in diesen heiligen Hallen.* Partout allégorie et symbolisme : ces trois adultes, ces éphèbes, sont des génies, les génies de la vertu commis à la garde du jeune prince qu'ils admonestent, édifient. Et le prince lui-même est un type de l'homme tendant vers le bien, la perfection,— y arrivant à travers les combats, les *épreuves,* et recevant enfin sa récompense dans la bien-aimée Pamina. Maintenant qu'au théâtre tout ce mysticisme puisse ennuyer, que toutes ces épreuves ne présentent qu'une froide et monotone allégorie, je ne le conteste point; mais j'en renvoie la faute à qui de droit, et je passe outre sans me préoccuper davantage des bévues du librettiste ou des réclamations de cette partie du public qui ne veut qu'être amusée. Si vous me dites qu'il y a des spectacles plus divertissans, je le croirai; la psychologie ne plaît généralement pas à tout le monde, à moins qu'il ne s'agisse de quelque roman libertin. De même il y a des tableaux, des ouvrages plus *amusans* que *la Transfiguration* de Raphaël, que les dialogues de Platon, ce qui n'empêche pas le *Phédon,* lu à son heure, d'avoir son prix, et *la Transfiguration* de mériter quelques égards.

Ce n'est point le hasard qui fait que je cite ces deux chefs-d'œuvre à propos de *la Flûte enchantée.* Un jour, M. Sainte-Beuve imagina d'écrire au bas d'un sonnet, en manière d'avis au lecteur : « Il y

faudrait de la musique de Gluck! » De la musique de Gluck à un sonnet de M. Sainte-Beuve, pourquoi cela? L'auteur estimait-il que son sonnet, étant sans défaut, valait à lui seul un long poème de Quinault ou de Bailly du Proulet? On ne l'a jamais su. Impossible par contre d'écouter cette idéale partition de Mozart sans penser à Platon, sans être frappé, comme dans le tableau de Raphaël, de cette opposition du groupe terrestre qui s'agite en bas et du groupe transfiguré qui plane en haut dans la pure lumière. Après ce premier acte, qui marche sur le sol réel, où, ravissante de grâce, de distinction, d'enjouement, la musique semble ne respirer, ne répandre autour d'elle que les ivresses, les chansons de la vie, voici tout à coup, avec l'entrée des trois génies, des accens d'un monde supérieur. « Elle m'apparut vêtue de la plus splendide couleur, modeste et décente, ceinte de pourpre et parée selon qu'il convenait à son jeune âge; » ces paroles de la *Vita nuova* vous affluent aux lèvres, et, comme Dante apercevant pour la première fois Béatrice, vous vous écrieriez volontiers à la sensation dont vous pénètrent ces trois voix de soprano ne formant en quelque sorte qu'un son filé d'un rayon de soleil : *Ecce Deus fortior me veniens dominabitur mihi!* Les Italiens d'autrefois n'écrivaient l'opéra-seria que pour des sopranos, des ténors, des voix aiguës, comme si les tonalités élevées pouvaient seules convenir à l'expression du sublime musical. En multipliant dans son ouvrage les parties de soprano à ce point d'en rendre l'exécution si difficile, Mozart n'a-t-il fait qu'obéir à cette loi, ou plutôt sa propre clairvoyance ne lui a-t-elle pas démontré que nulle voix plus que le soprano n'était de nature à rendre ces idées de pureté, d'élévation, de vérité éternelle, qui forment le thème psychologique dégagé par lui de l'espèce de chaotique rapsodie offerte à son imagination? La seconde entrée des génies porte également ce caractère surnaturel, séraphique, admirablement exprimé par ces traits de violon d'une suavité telle qu'on dirait des battemens d'ailes sur les cordes; mais c'est surtout dans l'introduction du second finale qu'éclate et rayonne en sa plénitude cette splendeur du divin. L'instrumentation de ce trio vous plonge dans le ravissement. On se sent l'âme inondée d'une lumière douce, bienfaisante; on a comme l'idée d'une vision du paradis dantesque traversant l'âme d'un Fénelon! Ce qui semblait devoir n'être qu'allégorie devient la réalité la plus charmante, et ces adorables génies, comme les anges de Raphaël, ne touchent au surnaturel que par leurs nimbes, car, pour le cœur, ils sont humains, mais d'une humanité épurée, sublimée.

Il n'eût certes tenu qu'à Mozart de faire ici du romantisme, son sujet même l'invitait à la fantasmagorie. Weber, Meyerbeer, Men-

delssohn, à sa place, n'eussent peut-être pas résisté à cette tentation d'agir sur les sens de leur public, de l'entraîner aux régions de Callot et d'Hoffmann, d'écrire, au lieu d'une musique purement psychologique, une musique fantastique et machinée; mais l'idéaliste Mozart conserve jusque dans le merveilleux ses relations avec la vie réelle. D'ailleurs, lorsque son propre tempérament ne l'en eût pas tenu éloigné, le monde des esprits, avec ses terreurs, ses angoisses, n'était point ce qu'il fallait au public de cette époque. Superstitieux et sensuel, n'aimant point à retrouver au théâtre les épouvantes du confessionnal, et voulant au contraire s'y réjouir gaîment de la comédie de l'existence, le bon Viennois s'arrangeait bien mieux du spectacle de quelque conte oriental accommodé à sa guise, au gros poivre et aux confitures, et qui lui représentait, sous des couleurs grotesques, drôlatiques, la vivante ironie des mœurs locales. Qu'importent à Mozart les invraisemblances, pourvu que ses personnages vivent, pourvu qu'ils aient une âme humaine en rapport avec la condition élevée ou infime qu'il leur attribue? Tamino est un jeune seigneur ému de toutes les aspirations du XVIIIe siècle, un cœur *sensible* et *vertueux* brûlant des plus nobles flammes pour la vérité, — de plus tendrement épris de la belle Pamina, une princesse de Racine égarée dans un conte de fées! Quant à ce fripon de Papageno, ne vous fiez pas à l'apparence, et ne voyez en lui, malgré ses plumes d'oiseau, qu'un franc Viennois jovial et bavard, ne demandant qu'à trouver le vin bon, les femmes jolies, et pourvu d'une ample dose de cette sentimentalité qui, de bas en haut, caractérise le vrai fils de la patrie allemande.

J'arrive à Sarastro, l'apôtre de sagesse, de clémence, ne rêvant, ne cherchant que le bien universel. Cette figure solennellement imposante, quoique cependant tout humaine, est encore relevée par des fonctions sacerdotales qui, bien qu'indéfinies, nous le montrent par momens sous un aspect presque divin. Il faut entendre la musique de Mozart évoquer autour de ce vieillard auguste la sérénité morne des sanctuaires, l'investir d'un idéal de majesté, comme elle a su investir les trois génies du nimbe séraphique. Tout ce que l'esprit des siècles est parvenu à connaître de la science divine et humaine, la grande âme de Sarastro se l'est approprié. Ces trésors amassés pour l'enseignement moral de ses semblables, il les fait servir sans relâche à rapprocher l'homme du Très-Haut, et comme, ni sur ses intentions, ni sur ses moindres actes, l'égoïsme n'eut jamais de prise, comme rien n'émane de lui qui ne vienne de la source pure de vérité, sa figure a revêtu avec le temps quelque chose de l'éternel et du divin, le divin n'étant en dernier terme que l'humain dans sa beauté, son harmonie originelles. Mozart,

comme Raphaël dans sa troisième manière, ici n'individualise pas, il crée des types; ses personnages ne sont plus des caractères dramatiques, mais des symboles, des idées. Pour l'ardeur et la générosité des sentimens, la pureté, l'irrésistible élan, nul prince de tragédie n'égalera jamais Tamino; aucune de ces princesses *malencontreuses* dont parle la correspondance de Voltaire, « qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, » aucune héroïne romanesque ne saurait, pour sa candeur, sa tendresse, sa foi, être comparée à Pamina, et Sarastro n'a pas besoin de parler en sentences pour être à mes yeux le moraliste et le sage par excellence. La musique où son âme sublime s'épanche peut se passer de paraphrase. Dans les génies s'incarnent les idées de religion, de vertu au XVIIIe siècle, et le couple Papageno nous représente, mari et femme, le peuple de l'époque, avec son sensualisme naïf, son esprit gouailleur et bon enfant, où l'émancipation trouvera plus tard des germes à féconder.

III.

Au mois de juin 1791, la partition de *la Flûte enchantée* était, sinon achevée, du moins fort avancée. Déjà les répétitions avaient commencé, lorsqu'à l'occasion du couronnement de l'empereur, les états de Bohême commandèrent à Mozart un opéra de circonstance, *la Clemenza di Tito*, dont Métastase avait fourni le poème. Entre les braves habitans de Prague et le musicien de Saltzbourg, les sympathies étaient de longue date. « Puisqu'ils me comprennent si bien, avait dit Mozart après cette fameuse revanche donnée par eux à la musique des *Noces de Figaro*, trouvée *obscure* ailleurs, — puisqu'ils me comprennent si bien, je veux écrire un opéra pour eux. » Cet opéra, on le sait, fut *Don Juan*, représenté le 4 novembre 1787 sur la scène de Prague aux acclamations de la cité tout entière, qui, à son éternel honneur, proclama d'emblée le chef-d'œuvre auquel Vienne, toujours travaillée par les intrigues de Salieri et de la coterie italienne, marchandait le lendemain ses applaudissemens. Mozart n'avait rien à refuser aux états de Bohême. Il fallut donc se mettre en route. Mozart partit en août 1791 avec sa femme, et chemin faisant entama sa besogne, n'ayant pour tout terminer qu'un délai de dix-neuf jours. Au sortir des excès de tout genre auxquels il venait de se livrer, ce nouveau travail atteignit sa santé. Il dut, dès son arrivée, appeler le médecin, se soigner. Bientôt pourtant il se trouva mieux, et parut jouir avec bonheur de l'empressement que lui témoignait un groupe d'amis et d'ama-

teurs restés fidèles à l'auteur des *Noces de Figaro* et de *Don Juan*; l'impression fut même telle chez Mozart qu'au jour des adieux, serrant la main à ses amis, il pleura comme s'il ne devait plus les revoir, ce qui advint. A cette mélancolie, conséquence morale d'un état physique déjà très entrepris, se joignait comme cause aggravante le médiocre succès de sa campagne musicale, car, s'il ne pouvait tenir pour une chute le sort de *la Clemenza di Tito*, ce n'était pas non plus un bien grand triomphe, surtout quand on songeait à l'exaltation de cette même ville de Prague au sujet des *Noces* et de *Don Juan*. On revint à Vienne vers le milieu de septembre. Le découragement et la maladie furent du voyage. Mozart avait à cœur de se relever superbement. Il se remit à *la Flûte enchantée*, à laquelle du reste il n'avait pas cessé de travailler même à Prague, ruminant pendant une partie de billard le délicieux quintette du premier acte (1). Le coup de feu dura quinze jours, et de ce renouveau d'inspiration sortirent les plus splendides morceaux du chef-d'œuvre : le chœur *Isis und Osiris*, la marche des

(1) Cette manière de travailler au pied levé, en jouant, en buvant, fut toujours dans son habitude. Il avait le désordre, le débraillé du génie. Un poète du cycle souabe dont j'ai parlé longuement ici même jadis, M. Édouard Moericke, a écrit, il y a quelque dix ans, un intéressant ouvrage intitulé *Voyage de Mozart à Prague*, dont il faudrait extraire quelques passages, celui-ci par exemple très caractéristique, et qui épisodiquement va nous montrer à nu cette existence. Mozart y raconte à Constance sa femme dans quelles circonstances il a composé toute la partie finale de *Don Juan*. « J'avais achevé le matin d'écrire le sextuor, et je rentrai vers dix heures. Tu t'étais mise au lit et dormais déjà, et tandis que Veit (*) allumait les bougies sur ma table, j'endossai machinalement ma robe de chambre, me disposant à jeter un dernier coup d'œil sur mon grimoire; mais, ô contre-temps! ô disgrâce! madame s'était avisée de mettre de l'ordre dans mes papiers, je ne retrouvais plus rien, plus une note. Je cherche, gronde, jure, peine perdue!... Voilà qu'en m'asseyant, mes yeux tombent sur un paquet cacheté. A l'affreuse écriture de l'adresse, j'ai bientôt reconnu la griffe de l'*abbate* (**). J'ouvre, c'était bien lui en effet qui m'envoyait la fin remaniée de son poème, que je réclamais inutilement depuis un mois. Je lis, je dévore son texte, et ne tarde pas à me sentir transporté d'admiration pour la manière dont ce coquin-là a compris ce que je voulais, de l'action, de la grandeur, du caractère, et en même temps beaucoup de simplicité. Contre mon habitude, je néglige l'ordre des morceaux, et d'une enjambée j'arrive à la scène du cimetière, lorsque le commandeur lance avec sa voix de marbre cette apostrophe qui fait rentrer l'éclat de rire dans la gorge de don Juan. — L'accent vibrait en moi. — Je frappe un accord, c'est cela! J'ai touché juste, et derrière cette porte où j'ai frappé s'agitent et se démènent toutes les épouvantes qui vont tout à l'heure se déchaîner dans le finale. A partir de ce moment, plus d'hésitations, de tâtonnemens, plus de trêve! Lorsque la glace s'est rompue sur un point, le craquement devient bientôt général. Je tenais le fil de l'inspiration et n'avais plus qu'à me laisser glisser, ce que je fis pour la scène du souper et pour la scène de la statue. — Quand je fus au bout, ma cervelle éclatait, et, quoique j'eusse laissé la fenêtre ouverte, la sueur inondait mon visage. »

(*) Son domestique.

(**) L'abbé Da Ponte, l'auteur du *libretto*.

prêtres, le second finale, l'ouverture, autant de merveilles! En ce temps-là, les théâtres allaient vite en besogne, les opéras de Mozart n'étaient pas d'aussi grands seigneurs que les nôtres; ils ne se faisaient pas attendre. Le 30 septembre 1791, après deux semaines de répétitions, l'ouvrage fut représenté sous la direction du maître assis à son clavier. La première impression ne répondit point à ce qu'on espérait; devant ce magnifique imprévu, le public un moment resta décontenancé. Ce style imposant, solennel, tout ce grandiose en un pareil local, c'était en effet de quoi surprendre. Depuis les drames de Shakspeare, joués sur des tréteaux forains, on n'avait jamais vu telle disproportion entre la majesté du dieu et l'étroitesse du sanctuaire. Isis et Osiris, dans quelle infime cabane furent cette fois célébrés vos mystères! Hoffmann n'eût pas rêvé mieux, lui dont l'imagination, en fait de mise en scène, aimait à suppléer à tout. C'est pour le coup que, dans cette partition semblable au lotus mystique d'où le Brahma indien s'élança sur le monde, le nocturne conteur eût vu revivre l'antique Égypte funèbre et souterraine avec ses palais silencieux, ses temples profonds et déserts, ses obélisques, ses nécropoles, partout peinturlurées des images de la vie.

Le pauvre petit théâtre de Schikaneder avait eu beau se mettre en frais de costumes et de décors; il restait beaucoup à faire au spectateur intelligent pour se rendre compte, en un tel milieu, de la pensée de Mozart. De là les vicissitudes d'une soirée qui devait d'ailleurs se terminer en triomphe, car les applaudissemens, qui d'abord avaient semblé ne vouloir se prendre qu'aux passages faciles, finirent, vers la seconde moitié de la partition, par s'échauffer pour les beautés d'un ordre supérieur, et lorsque tomba le rideau, l'enthousiasme était partout. On rappela Mozart, qui à son tour fit le dédaigneux, refusa longtemps de paraître, trouvant l'ovation un peu bien tardive, et ne se rendit qu'en se défendant. Plus d'un, à la vérité, n'avait pas attendu l'heure de la victoire pour se prononcer. Un brave et digne compositeur très en vogue à ce moment dans Vienne, Schenk, l'auteur du *Barbier de village*, fut saisi dès le début d'admiration irrésistible. Cet honnête homme, qui, plus que bien d'autres, aurait pu se croire le droit d'être envieux, se déclara tout aussitôt d'une façon touchante. Enthousiasmé par l'ouverture, il se glissa en rampant à travers l'orchestre jusqu'à Mozart, et, s'emparant de sa main gauche, la baisa, tandis que le maître, continuant de la droite à battre la mesure, le regardait avec attendrissement et gratitude.

L'impulsion était donnée; le succès ne s'arrêta plus, et quel succès! 8,443 florins de recettes en vingt-quatre représentations! Ne

sourions pas de l'humble somme, bien humble en effet si on la compare à ce que *Robert le Diable*, en un même nombre de représentations, valut à l'Opéra, mais énorme quand on se reporte à l'époque et pense à l'exiguïté du local, à la modicité du prix des places! Le 22 novembre de l'année suivante, *la Flûte enchantée* touchait à sa centième représentation, et le 22 octobre 1795 on célébrait la deux centième (1). Hélas! pauvre grand homme, à ce succès fameux il ne devait pas longtemps assister! Quoique souffrant et occupé d'autres travaux, il venait chaque soir au théâtre, amenant des amis, faisant volontiers sa partie dans l'orchestre. Une lettre qu'il écrit à sa femme en villégiature aux environs de Vienne respire encore, à la date du 14 octobre, la bonne humeur et l'enjouement. Il y raconte comme quoi, cessant tout à coup de venir fonctionner au pupitre, il a mis dans l'embarras son illustre poète-directeur Jupiter-Schikaneder, fulminant désormais du sein d'un nuage qui fond en pluie d'or ses colères contre son infâme petit maître. Cependant, vers la fin de ce mois, le malaise s'accrut, et à quelques semaines de là Mozart gisait sur son lit de mort. Né le 27 juin 1756, il n'avait pas encore trente-six ans. Comme il était venu au monde, il en sortait : plein d'œuvres, de lumière, n'ayant connu ni les infirmités de l'âge, ni les défaillances de l'inspiration. Constance est là qui ne le quitte plus : la douce et noble femme a tout oublié pour ne se souvenir que de son devoir, de son amour. Sans illusion sur la gravité du mal, le désespoir au fond du cœur, elle appelle à son aide les sourires, les paroles consolantes. Lui travaille à son *Requiem*. On croirait qu'il meurt, il compose; les doigts étendus dans le vide, il joue de l'orgue, et prête l'oreille comme pour entendre les trompettes du jugement. Cette musique sibylline, qui la lui a commandée? Une voix d'en haut, un de ces pressentimens à la Michel-Ange comme en eurent deux ou trois de ces sublimes visionnaires devant lesquels l'histoire dévoile à distance ses mystérieuses profondeurs. Laissons Stendhal, crédule et

(1) Je doute qu'il existe un ouvrage dont le succès se soit moins démenti. *Don Juan* même ne fut jamais si populaire en Allemagne. Depuis soixante ans et plus, *la Flûte enchantée* se maintient au répertoire, et sur les plus grandes scènes comme sur les moindres reparaît de temps en temps, à la satisfaction de tout le monde. Presque toujours la salle est comble. Aux petites places surtout, c'est un vrai délire. Il faut les voir, garçons et jeunes filles, s'amuser, applaudir, suivre en ses divagations cette féerie que Mozart a remplie de son âme! — Schikaneder, voyant l'immense succès, y prit goût; il se dit : « *Bis in idem*, réitérons, » et composa une seconde partie, *le Labyrinthe, ou la Lutte avec les élémens*, pour faire suite à *la Flûte enchantée*. Winter, l'auteur du *Sacrifice interrompu*, un estimable partitionnaire de l'époque, écrivit la musique; mais Mozart absent, plus de fête! Ce *labyrinthe* fut peu hanté, et ceux qui vinrent s'y fourvoyèrent.

sceptique, *philosophi gens credula*, nous raconter, sur la foi de vingt autres romanciers de son espèce, l'anecdote du sombre inconnu venant jeter l'épouvante des sanctuaires dans cette âme éperdue, hallucinée. Ces fantastiques inventions aujourd'hui ne sauraient avoir cours. De même que Michel-Ange peuplant la Sixtine de ses prophétiques évocations, Mozart écrivant son *Requiem* sentit ses épaules fléchir sous le poids des grandes compassions modernes; il vit l'histoire s'entr'ouvrir et se dresser l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la chère princesse de ses souvenirs, la fille auguste et sacrée de cette grande Marie-Thérèse qui l'avait tenu, lui tout enfant, sur ses genoux. Intuition de somnambule, âme croyante et voyante de catholique et de philosophe, centre de résonnance où vibraient toutes les sympathies en vigueur dans son siècle, toutes les idées même chimériques en préparation, Mozart n'avait pas besoin d'invoquer le surnaturel pour lire à livre ouvert dans les événemens déjà prochains de la révolution française et composer, sous l'inéluctable dictée de son génie, le *sunt lacrymæ rerum* musical de la plus tragique de ses catastrophes.

Souvent, vers le soir, après être resté des heures absorbé, il souriait à Constance en regardant sa montre. « Bon, disait-il, voici le moment où la reine de la Nuit fait son entrée, » et il ajoutait en soupirant : « Hélas! ma pauvre *Flûte enchantée*, si je pouvais l'entendre encore, ne fût-ce qu'une seule fois! » Puis il se mettait à siffloter doucement les couplets de l'oiseleur. Ce fut ainsi qu'il mourut, cette aimable chanson sur les lèvres et son âme, — comme un lac tranquille dont le soleil couchant vient d'irradier la transparence, — sa belle âme endormie dans l'apaisement de l'idéal.

Pendant ce temps, la ville et la cour fêtaient les Italiens. L'envieux Salieri, directeur de l'opéra, qui détestait Mozart, ne se lassait pas de produire les chefs-d'œuvre de Martini, l'auteur *plus facile à comprendre* de *la Cosa rara*. A lutter contre ces petites intrigues d'une coterie étrangère, l'empereur Joseph II, qui voulait fonder une scène d'opéra national, avait usé sa peine. A son règne succédait celui d'un empereur idolâtre de Cimarosa. Ce n'était plus assez pour Léopold d'entendre une seule fois dans la soirée *le Mariage secret*. Le rideau baissé, il descendait sur le théâtre, donnait ses ordres souverains, et tout ce monde de chanteurs et de cantatrices, d'instrumentistes et de souffleurs, après avoir fait joyeuse ripaille, sablé d'expert gosier les vieux vins de la cave impériale, venait de nouveau prendre son poste, puis la musique recommençait. Le goinfre Cimarosa mangeait et buvait pour quatre; Da Ponte, son compère et librettiste, en *abbate* bon vivant, lui tenait tête. Les morceaux engloutis, les verres vidés rubis sur l'ongle, à peine se

donnait-on le temps de s'essuyer la bouche. — A vos pupitres, messieurs de l'orchestre! au théâtre, mesdames et messieurs du chant! Et la représentation itérativement d'aller son train! l'ouverture d'abord, puis le duo d'introduction, puis le quintette, le finale, le duo bouffe des deux basses, et ainsi de suite jusqu'à l'air : *Pria che spunti*. Morceau par morceau, c'était comme les jambons du souper, tout y passait. Et quels applaudissemens, quelle frénésie! Quand le dernier archet avait fini de râcler sa dernière note, l'étoile du matin se levait. On était venu à l'heure du rossignol, on s'en allait au point du jour, à l'heure de l'alouette. Je me figure un de ces dilettanti attardé, rentrant chez lui à pied, la tête pleine de cette double ivresse du vin de Champagne et de la mélodie italienne. Il enfile une rue étroite, passe devant une maison connue, voit de la lumière filtrer à travers de maigres rideaux d'un vert jauni. — Tiens, se dit-il, ce pauvre Mozart! si je demandais en passant de ses nouvelles! — Il frappe. Constance, tout en larmes, vient ouvrir : Mozart est mort! La farce est jouée : disons la farce italienne jouée devant l'empereur, devant la cour par deux fois, tandis que *la Flûte enchantée*, honneur et gloire du génie humain, a pour temple une bicoque et pour auditoire la populace des faubourgs.

Dix ans plus tard seulement (le 24 février 1801), le chef-d'œuvre fit son apparition sur une scène impériale, sans quitter absolument ses premiers lares. Schikaneder, qui d'ailleurs ne parlait de Mozart qu'avec l'émotion de la reconnaissance, regardait cet ouvrage comme la pierre fondamentale de son théâtre, et quand il lui arriva de s'installer dans sa nouvelle salle, *an der Wien*, il fit, en souvenir d'une période illustre, placer au-dessus de l'entrée un superbe Papageno, ayant en main sa flûte à piper les oiseaux et le public. Toutefois l'avénement du chef-d'œuvre à Kärtner-Thor valut à notre homme bien des amertumes. Son poème, auquel il tenait, comme tous les chats-huans tiennent à leurs petits, reçut là sa première atteinte. On coupa, rogna, défit et refit le dialogue, sans prendre garde aux réclamations du pauvre diable, qui, furieux de voir qu'on lui refusait même d'imprimer son nom sur l'affiche, se mit à bafouer à son tour, dans une parodie de son théâtre, ceux qui le bafouaient si cruellement.

Cette fois l'insulte au moins ne s'adressait qu'au librettiste. Plût à Dieu que *la Flûte enchantée* n'eût jamais connu que cette profanation! Malheureusement bien d'autres outrages l'attendaient chez nous. Je veux parler de ce qui se passa en 1806 à propos d'une abominable compilation représentée à l'Opéra sous le nom des *Mystères d'Isis*. Une nation, à coup sûr, ne saurait être responsable des sottises d'un particulier; mais lorsque cette nation, au lieu de

conspuer, comme elles le méritent, ces œuvres de l'ineptie et de l'impertinence, les supporte et même les encourage, il faut qu'elle n'ignore plus ce qu'elle fait, et qu'elle apprenne une fois pour toutes que de pareilles entreprises sont des hontes dans l'histoire intellectuelle des peuples. Cela s'intitulait donc *les Mystères d'Isis*, et se donnait des airs d'anthologie, de mosaïque. Des morceaux empruntés à *Don Juan*, à *Titus*, aux *Noces de Figaro*, y remplaçaient à chaque scène ceux de la partition originale qu'on avait cru devoir supprimer. La parodie, comme de droit, intervint, et sur l'affiche du Vaudeville s'appela *les Misères d'Ici!...*

Mais laissons au passé ses oripeaux et ses misères, et tâchons de savoir jouir des biens que le présent nous offre. En dehors d'un monde fort restreint d'artistes et de gens de goût qui connaissaient hier en France la partition de Mozart dans sa grandeur, dans son ensemble, qui aujourd'hui la connaîtrait sans ce généreux effort du Théâtre-Lyrique? Disons-le tout de suite, ce qui fait le rare mérite de la nouvelle mise en scène de *la Flûte enchantée*, c'est le sentiment d'honnêteté qu'elle respire. Du simple orphéoniste appelé là pour grossir les chœurs aux premiers sujets, du bestial Monostatos, le Caliban de ce monde féerique, à Tamina-Miranda, de l'humble initié du temple d'Isis au divin Sarastro, de Papagena, la joyeuse commère viennoise, à la reine de la Nuit, morne et tragique sous son diadème d'étoiles, — chacun s'évertue et comprend; tous paraissent pénétrés du souffle de cette incomparable musique. Telle cantatrice habituée aux évolutions chromatiques les plus éblouissantes ici devient sérieuse, et juge, en véritable artiste, que ce n'est point trop de tout son style pour rendre cette phrase d'un sens si profond et si clair. *Omnia sub specie æterni*, cette musique, du commencement à la fin, ne dit pas autre chose. La religion et l'art semblent s'y unir pour glorifier l'être humain dans ce qu'il a de plus élevé. Quelle inspiration que cet air où Tamino exprime les premières émotions de son amour! Dans le même ordre d'idées, Mozart n'a jamais rien conçu de si beau. De tous les sentimens que l'homme éprouve, le plus pur, le plus divin est celui que la femme fait naître. Seulement cet amour dont parle Tamino n'est point la passion comme dans *Don Juan* ou *les Noces de Figaro*, mais quelque chose de plus moral, de plus sublime, un but auquel on n'atteint que par la vertu de l'initiation. Je voudrais pouvoir ne donner que des éloges aux traducteurs de la pièce allemande. C'était bien sans doute de s'abstenir de toute manipulation indécente du texte musical, mais c'eût été mieux encore de respecter dans les personnages et les situations du *libretto* la pensée de Mozart. Que signifie par exemple cette invention d'aller faire un pêcheur de Tamino, qui chez Mo-

zart est un prince, l'idéal et la perfection des princes philosophes?

Quand les traducteurs cessent d'être en cause, c'est le tour des décorateurs, des costumiers. Je crains qu'on n'ait voulu trop bien faire les choses. C'est un tort. Ces chefs-d'œuvre conçus dans l'idéal, l'*abstrait*, ne se montent pas comme un opéra de Meyerbeer. Trop de couleur locale, de fatras égyptien, de pompe hiératique; il faut détendre, mettre surtout de la bonhomie, du naturel. Cette musique vit dans le cœur et se joue dans le bleu : beaucoup moins romantique que votre mise en scène n'a l'air de croire, elle est par contre beaucoup plus romanesque. Un oiseleur rencontre une princesse, et, seuls, les voilà chantant au milieu des forêts un hymne à l'amour, trésor d'innocence, d'ingénuité, d'émotion vague et tendre. Le cloître de *Robert le Diable*, la Gorge-au-Loup du *Freyschütz*, jouent un rôle dans la musique de Meyerbeer et de Weber. Il convient donc qu'on nous les représente avec le plus de vérité possible, car de l'impression de terreur que cet appareil théâtral va produire dépendra en grande partie l'effet de la musique, du *mélodrame;* mais ici la musique n'est pas mêlée au drame, étant le drame même. Qu'ai-je besoin qu'on me peigne cette forêt? J'écoute et je suis ravi, et bien loin de penser au décor, de me laisser distraire à l'accessoire, je ferme les yeux pour mieux entendre. Cette circonstance de deux amans supportant de compagnie les périls de l'initiation, au lieu de servir de motif au machiniste, n'a pour Mozart que le simple attrait d'une étude psychologique. C'est dans l'amour de Tamino, dans son héroïsme et sa vertu, comme aussi dans les infortunes de la jeune princesse, dans ses plaintes et son absolue soumission, qu'il a placé cet intérêt que tant d'autres demanderaient aujourd'hui à la fantasmagorie.

C'est pourquoi gardons-nous d'en trop mettre; on ne saurait croire combien toutes ces surcharges, toutes ces interprétations décoratives nuisent à l'effet musical. Le caractère de Sarastro s'y transforme complétement. Dans ce lourd pontife, emmaillotté, crossé, mitré, empêtré de caparaçons hiératiques, vous avez peine à reconnaître le personnage de Mozart, si doux, si humain, si dégagé du fardeau de l'erreur, ne vivant que pour le bien de ses semblables. Sous cet écrasant appareil de voiles, de bandelettes et d'écharpes, l'acteur momifié ne songe qu'à sa propre contenance, et le trouble qu'il trahit en abordant ses airs serait à coup sûr moindre sans cet excédant de bagage sacerdotal : trouble d'ailleurs bien naturel, et qu'on s'explique par les gigantesques proportions de cette architecture musicale. Ce n'est pas un air cela, mais un monument, mais un temple! L'abbé Arnault disait, à propos de l'*Alceste* de Gluck, qu'avec de pareille musique on fonderait une religion. Que pense-

rait ce prêtre de cet air, émanation d'une âme froissée jadis, et qui, désormais réconciliée avec les lois suprêmes, pénétrée du sentiment de l'harmonie éternelle, s'est réfugiée au sein de l'Être, et de là contemple la créature d'un œil d'amour et de compassion, aidant et conseillant ceux qui souffrent, qui cherchent?

La portée de ce morceau touche à des profondeurs inusitées, descend au contre-*fa*. On a raconté que Mozart avait eu ainsi pour objet d'utiliser les notes graves d'une voix de basse exceptionnelle. C'était se méprendre. L'effet ici n'a rien d'occasionnel; il est calculé, médité, voulu, et c'est dans le sens moral, profond du rôle, et non dans le hasard d'une rencontre, qu'il en faut chercher la raison. Il est vrai que ces petits détails prêtent à l'anecdote; un Stendhal, sans trop y croire, les exploite, et les moutons de Panurge de sauter. La même erreur devait se produire au sujet des deux airs de la reine de la Nuit. Évidemment jamais Mozart ne se fût avisé de lancer ainsi sa musique à travers les étoiles, s'il n'avait eu sous la main, pour l'y porter, la fulgurante voix de sa belle-sœur, Mme Hofer. On oublie donc qu'ici tout est symbolisme, et que ces sons étranges, merveilleux, dont la perception éblouit notre oreille, en même temps qu'un effet musical, sont une idée. Mozart, quoi qu'il fasse, est toujours musicien. Jamais vous ne surprenez chez lui le philosophe, le prophète. Il rêve, sent, compose en musicien : le beau qu'il cherche, c'est le beau musical dans sa grandeur la plus régulière, sa perfection la plus harmonique; mais, comme chez lui le musicien et l'homme ne font qu'un, comme cette harmonie du beau n'est que la conséquence de la parfaite harmonie de son être, il en résulte que sa musique traduit son âme, et nous livre, sans que lui-même en ait conscience, tous les trésors d'observation philosophique, d'humaine tendresse et de religion que cette âme sublime contient. « Le sentiment est tout, le nom n'est que bruit et fumée enveloppant la céleste lueur! » ces paroles de Faust à Marguerite peuvent s'adresser à Mozart. A lui aussi, le divin s'est révélé dans sa grandeur, sa mansuétude infinie; lui aussi a ressenti au plus profond de l'être le contre-coup des misères de la vie, l'impuissance de l'homme en lutte avec les lois suprêmes du grand tout. Déchu mainte fois, tombé en proie à ses passions, à ses faiblesses, il a su se relever par la grâce et trouver l'apaisement final.

Là est la vraie explication de ce mystère qu'on appelle *la Flûte enchantée*, le fil conducteur dans ce labyrinthe. Le calme y succède au calme, le motif, au lieu d'y chercher le contraste, semble l'éviter, le doux s'y mêle au plaisant, le tendre au solennel, et tout cela se suit, se développe sans que vous éprouviez autre chose qu'un

sentiment de bien-être profond. Rien de théâtral, d'antithétique; une atmosphère égale, pure, élyséenne. Seuls, deux morceaux par leur coupe et leur accent tranchent sur ce fond d'azur : les deux airs de la reine de la Nuit. La forme s'amplifie. Récitatif, *andante*, *allegro*, vous avez le poème du grand air italien, et dans ce poème le naturalisme du génie allemand. La reine de la Nuit appartient au règne des esprits élémentaires. Puissance extra-humaine, mais non pas surhumaine, comme sont les génies, elle marche entourée d'une lumière décevante, d'un rayonnement prestigieux. Il fallait, pour caractériser cette vision démoniaque, des sonorités spéciales, et rappelant par leur éclat strident l'éclat phosphorescent des étoiles de son diadème, si différent de l'auréole céleste répandue autour des trois génies. En plaçant le point d'activité de cette voix en dehors des sphères ordinaires et sur des hauteurs accessibles aux seuls instrumens, Mozart donne à son personnage une prodigieuse intensité de fantastique. A ce sens mystérieux du rôle, au moins n'aura pas manqué la jeune et vaillante Suédoise qui joue la reine de la Nuit au Théâtre-Lyrique. En vraie fille du Nord, en sœur de Jenny Lind, elle a compris l'idée du maître. Si sa voix aiguë et vibrante escalade le ciel, c'est pour maudire de plus haut comme une titanide; les notes sortent de sa bouche comme des vipères de feu, elle a des ricanemens d'Hécate. Il y a un moment où c'est quelque chose de musicalement inappréciable, un chant d'oiseau des ténèbres. C'est le beau dans l'horrible, les sorcières de Macbeth l'applaudiraient.

J'ai dit que tout le monde faisait son devoir; par tout le monde j'entends aussi le public. Notre époque a cela d'excellent, qu'elle pratique ouvertement le culte du génie; le respect, qui sur tant d'autres points nous a quittés, sur celui-ci nous est venu. Il y a quarante ans, on sifflait Shakspeare, le *sauvage ivre*; on riait au nez de Beethoven, de Weber : aujourd'hui de telles orgies révolteraient les plus sceptiques. Ceux mêmes qui frondent tout, raillent tout, les plus tapageurs devant certains noms se découvrent. Touchez à Dieu, si vous voulez; mais ne touchez pas à Mozart. On dirait qu'à mesure que l'éternel divin perdait des droits, l'éternel humain en gagnait. Il est vrai que cet humain-là, par d'autres voies et sous d'autres formes, ramène au divin. En ce sens, Mozart et Raphaël sont des apôtres. Voyez le public au Théâtre-Lyrique : il accourt, il afflue, et, poussé, pressé, haletant, écoute, se laisse ravir, enchanter. Une féerie où le merveilleux procède de l'intelligence, jamais pareil spectacle en France ne s'était vu! La partie gaie, *viennoise*, amuse; tous ces *lieder* frais, jolis, vont et viennent comme les oiseaux du bois, voletant, gazouillant. On sourit d'aise, le cœur se dilate, s'épanouit à ces battemens d'ailes, à ce printemps, à cette mélodie

infuse dont les tiédeurs vous enivrent; puis soudain, quand l'oratorio commence, l'émotion de la salle change d'aspect : c'est du recueillement. Vous n'êtes plus au théâtre, mais dans un temple. Les airs de Sarastro, les entrées des génies, les solos d'initiés, les chœurs de prêtres se succèdent sans que l'intérêt fléchisse un seul instant. On admire, on se courbe. Cette calme et sublime harmonie monte et se répand comme un encens au milieu d'un silence de sanctuaire, et personne n'en veut perdre un son. Quel homme de goût assistant, aux Italiens, à une représentation de *Don Juan*, n'a maugréé à ce bruit de portes qui s'ouvrent et se ferment dès les premières mesures du second finale? La statue entre, on s'en va : c'est de tradition, et le savoir-vivre veut qu'on laisse se jouer dans le désarroi de la salle qui se vide une scène dont la grandeur tragique n'a point d'égale. Au Théâtre-Lyrique, de tels airs ne seraient point de mise; la *fashion* exige ici qu'on se montre attentif. Le croira-t-on? le second finale, le plus long que Mozart ait écrit, y passe tout entier avec ses développemens extraordinaires, ses motifs fugués, et ce public non-seulement ne sourcille point, ne boude point; mais on voit à son attitude qu'il comprend, et si bien que vers la fin la pièce elle-même, par la musique, l'intéresse. Le vieux prince Metternich disait : « Il en est d'une constitution politique comme d'une constitution physique; l'une et l'autre valent par leur durée. Quand un homme a vécu quatre-vingt-dix ans, je ne m'informe pas s'il avait une bonne constitution. » M'est avis qu'appliqué à l'estimation d'un *libretto* d'opéra, ce raisonnement ne perdrait rien de sa justesse. Qu'on bafoue et vilipende tant qu'on voudra l'élucubration du *poète* Schikaneder, je prétends, moi, ne la juger que par ce qu'elle a produit, et je me demande si un Scribe, dans toute l'ingéniosité de son talent adroit, malin, fûté, dans toute la plénitude de ses ressources expérimentales, serait jamais parvenu à fabriquer pour le génie d'un Mozart une pièce qui valût ce programme naïf, grotesque, impossible au point de vue théâtral, mais prêtant à l'interprétation philosophique, au mysticisme, à la poésie, ouvrant ses fenêtres sur l'idéal, et d'où finalement la musique aura tiré son plus grand chef-d'œuvre. J'ai dit le mot, et je le maintiens.

Beethoven, je le sais, n'est pas un juge toujours sûr. Il a ses quintes, ses bourrasques, ramène à l'œuvre les sympathies et les rancunes que l'auteur lui inspire, fait tête ou se rembûche, et, selon la lune, honnit ou acclame. Toutefois son opinion, lorsqu'il se donne la peine de la motiver, mérite qu'on s'y arrête, et bien qu'il affecte de tenir surtout compte à Mozart de s'être montré dans *la Flûte enchantée* pour la première fois un véritable maître alle-

mand, on sent que son oracle ici lui est dicté par une saine et calme appréciation des choses. Personne au monde mieux que le grand symphoniste ne pouvait avoir à prononcer sur une partition qui, grosse de tous les trésors de la polyphonie moderne, va du *lied* au choral, à la fugue. Et quand Beethoven déclare que *la Flûte enchantée* est le plus grand chef-d'œuvre de Mozart, il faut l'en croire. Toute la splendeur de la musique est là, à commencer par l'ouverture, un tour de force du génie. Mozart y bat les vieux maîtres du contre-point sans avoir l'air d'y toucher et comme en vous disant : « Voyez, ce n'est pourtant pas plus difficile! » Tant de science lui semble un jeu. S'il emploie la fugue, c'est que son sujet l'y convie, et qu'il veut, comme le prêtre d'Isis, « par l'ombre et la nuit, conduire l'initié vers la lumière. » Ce sens mystérieux qu'on retrouve partout dans le chef-d'œuvre, c'est la vie même de Mozart, avec ses erreurs, ses travaux, ses degrés d'initiation parcourus. A propos de symbolisme, qui n'a remarqué dans *la Flûte enchantée* cette prédominance triomphante du *majeur*, du mode-clarté, transparence, lumière? Lorsque survient le *mineur*, le mode-nuit, ténèbres, c'est par accident, et comme une nuée voilant le céleste azur. A cette harmonie si longtemps cherchée, trouvée enfin, le *majeur* devait servir d'expression, de couleur. Désormais le beau divin et le beau humain ne font qu'un; plus d'antagonisme des deux principes, de lutte comme au moyen âge : l'idéal dans le sensuel, l'infini dans le fini, une musique qui, si quelque chose pouvait l'égaler, ne trouverait son terme de comparaison que dans la plastique des Grecs ou la peinture de Raphaël.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA PAPAUTÉ MODERNE

D'APRÈS LES CARDINAUX CHIARAMONTI, PACCA ET CONSALVI.

I. Mémoires du cardinal Consalvi, traduits par M. Crétineau-Joly.
II. *Omilia del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola* (Imola 1797).
III. Mémoires du cardinal Pacca.

Une histoire de l'état pontifical depuis son premier contact avec la révolution française ne serait guère autre chose que la description de cette crise prolongée et profonde qui, dissolvant peu à peu l'institution mixte de la papauté et la dépouillant de son élément politique, semble toucher aujourd'hui à sa terminaison. Cette histoire de près de soixante-dix années se partagerait en deux périodes bien distinctes : la première, commençant au traité de Tolentino, qui enleva au saint-siége les trois légations, et finissant à la restauration de 1814, qui les lui rendit; la seconde, se continuant jusqu'au moment où nous sommes. Pendant la première, la révolution vient du dehors, violente et impopulaire; après les légations, elle emporte le reste, et deux fois renverse le trône pontifical; elle ne discute pas, elle devance ou remplace les idées par la force, et disparaît sans avoir rien fondé, car la force à elle seule ne fonde rien. Pendant la seconde, le mouvement recommence, mais du dedans, non plus par la force, mais par l'esprit; ce sont les germes laissés par la France qui repoussent sous la chaleur du génie italien. La révolution, plus réfléchie, reprend son œuvre par

les idées libérales; comprimée, mais en même temps disciplinée par la réaction aveugle des gouvernemens, compromise plutôt que servie par des complots et des affiliations secrètes, elle envahit pourtant peu à peu les intelligences. Les livres, l'agitation des réformes, la contagion des idées qui arrivent de tous les horizons de l'Europe, sont ses auxiliaires. Le fruit de cette longue lutte, c'est que la question, bien et dûment débattue, se précise, qu'on en saisit de plus en plus clairement les élémens essentiels, que le principe de l'ancien régime et le fait de la société moderne se définissent, se comparent, se reconnaissent à fond, et qu'enfin un jour vient où, placés face à face en pleine lumière, ils se déclarent officiellement et réciproquement incompatibles. Telle est la situation du moment où nous sommes, et sans doute aussi la fin de la seconde période.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt, s'il est vrai que nous touchions au terme de cette dernière période, de remonter dans la première, pour comparer les temps et retrouver les impressions que produisirent alors, sur les hommes du plus haut rang et de la plus haute vertu dans l'église, les coups soudains du directoire et de l'empire. Quelle fut leur pensée spontanée et en quelque sorte intuitive sur le pouvoir temporel, quand ils le virent par terre? Persistèrent-ils à croire, aussi absolument qu'on y croit aujourd'hui, à la nécessité providentielle de ce pouvoir pour l'indépendance de l'église? Quelles leçons pour le présent, quels pronostics pour l'avenir tirèrent-ils de ces désastres redoublés? A quelques-unes de ces questions les mémoires récemment publiés du cardinal Consalvi fournissent déjà des réponses assez significatives et des plus authentiques : toutefois ils ne sauraient donner une connaissance suffisante des idées hardies qui jaillirent alors comme le reflet même des événemens. Nous en compléterons l'étude par deux documens peu connus, quoique imprimés depuis longtemps : l'homélie de Chiaramonti (Pie VII), alors évêque d'Imola, sur la démocratie moderne, et un écrit du cardinal Pacca sur les conséquences de l'abolition du pouvoir temporel. De cet examen il résultera que, sur cette grave question, la pensée catholique de ce temps-là différait beaucoup de celle d'aujourd'hui, qu'elle jouissait d'une bien plus grande liberté, qu'elle montrait bien plus de force et de compréhension, et qu'enfin, dans l'esprit de plusieurs de ces hommes éminens, l'élément religieux de la papauté pouvait, non-seulement sans inconvéniens, mais avec de notables avantages, se dégager de la dangereuse solidarité de l'élément politique. Aujourd'hui même qui peut savoir ce qui, dans cette région élevée de l'église, se médite sous le voile du respect et de la discipline, et attend son mo-

ment? Qui sait quelles pensées discrètes et silencieuses mûrissent autour du saint-siége, prêtes à paraître quand les circonstances les appelleront? Car à Rome aussi les circonstances, quand elles sortent de causes permanentes et portent un caractère définitif, ont voix prépondérante dans les conseils des hommes; il y a toujours des esprits prêts à les écouter, et la force des choses, une fois bien comprise, n'y connut jamais de rebelles.

I.

Les trois légations, cédées par le pape à la France en vertu du traité de Tolentino, avaient été réunies à la république cisalpine. Les principales réformes françaises y avaient été, comme partout où pénétraient nos armées, promptement ébauchées, et les principes en étaient bien compris. Alors parut, dans l'un des diocèses de ces provinces, à l'occasion des fêtes de Noël (1797), un écrit épiscopal fort imprévu intitulé : *Homélie du citoyen cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, — an VI de la liberté*. C'était un acte d'entière adhésion au principe de la démocratie moderne sous la forme républicaine qu'elle portait alors. Cet évêque d'Imola avait déjà été remarqué l'année précédente par le général Bonaparte. Tandis que tous les autres évêques avaient pris la fuite devant les troupes du directoire qui envahissaient les Romagnes, il était, lui, resté à son poste. C'est là le moment précis où, pour la première fois, ces deux hommes furent en rapport; encore quelques années, et ils allaient jouer ensemble sur la scène du monde deux grands et terribles rôles, l'un étant devenu l'empereur Napoléon, l'autre le pape Pie VII.

Cette homélie est volontiers passée sous silence par les biographes. Ceux qu'offensait le scandale d'un futur pape adoptant si facilement les principes modernes ont cherché à en étouffer le souvenir, d'autres ont essayé d'en contester la portée ou d'en fausser le sens; Artaud en change tout simplement la date pour la reporter au temps des troubles qui suivirent la mort de Duphot : il voudrait faire croire qu'elle fut une inspiration de la peur, et suppose hardiment que des mains étrangères l'interpolèrent sous les yeux de l'auteur. Un autre, plus hardi et plus sommaire encore (voyez l'édition de Feller de 1849), lui fait dire exactement le contraire de ce qu'elle dit. « Une *pastorale*, affirme-t-il, où il rendait douteuse la compatibilité de la religion avec le système républicain, irrita les partisans du nouvel ordre de choses. » La vérité est que, loin de vouloir la rendre douteuse, cette pastorale n'a d'autre but que de l'affirmer et de la faire entrer dans les esprits, comme on verra. Au reste, cet écrit est le seul qui soit sorti de la plume de Chiaramonti,

tout ce qu'on trouve ailleurs signé de son nom n'étant qu'œuvres officielles et rédactions de ministres; c'est donc le seul qui nous transmette l'image de son âme. On y sent bien en effet l'âme sympathique qui respire dans les beaux portraits de David; c'est partout une émotion douce, une mysticité affectueuse, et comme un épanchement continu de cette tendresse diffuse et un peu redondante qui répand tant d'onction dans l'Évangile de saint Jean. L'œuvre littéraire est médiocre et monotone : c'est que dans ses longueurs il cherche moins à développer des pensées qu'à répandre son amour sur son peuple, et la parole politique s'y fond comme dans un écho religieux qui l'accompagne toujours; mais nous ne devons ici qu'en indiquer la contexture et en faire saisir le sens par une courte analyse.

Il prend naturellement pour point de départ l'objet même de la fête, c'est-à-dire la naissance de l'enfant dont le nom doit affranchir les hommes et les rappeler à leur fraternité originelle. Il salue donc, sous la chaumière de Bethléem, la liberté, mais avant la liberté le devoir, qui en est la première condition. Subordonner l'individu à l'ordre, l'instinct à la loi, l'orgueil à l'égalité de tous, préparer ainsi par le perfectionnement individuel le perfectionnement social, voilà ce qu'annonce avant tout la pauvreté divine de Jésus. Cette subordination de la matière à l'esprit, qui, sans anéantir les passions, les tient sujettes, c'est l'ordre dans l'homme, et la loi qui l'oblige envers lui-même est celle-là précisément qui le rend capable de s'associer aux autres. Est-ce à dire que cette doctrine tende à détruire ce qui le fait homme, et à lui ôter, au profit de la loi, la liberté? A Dieu ne plaise! « Ce mot de liberté, dit-il, a son droit sens dans le catholicisme aussi bien que dans la philosophie; » il n'exprime point la licence, il ne constitue point un droit au mal; dans la liberté même, il y a le devoir, et nous devons en user non pour la discorde, mais pour l'ordre et pour la paix. Le bon évêque ne sait rien, comme on voit, de cette sophistique de nos jours, qui, corrompant les mots pour dénigrer les choses et feignant de confondre la notion de liberté avec celle de droit, prétend que la liberté du mal et de l'erreur serait le droit à l'erreur et au mal, comme si la liberté était autre chose que l'arène où le devoir s'exerce, et où luttent d'une lutte éternelle le vrai et le faux. Aussi est-ce par là qu'il aborde la liberté politique: il la loue de ce qu'elle exige des vertus. « La forme de gouvernement démocratique, dit-il, adoptée parmi nous ne répugne pas à ces maximes; au contraire, elle réclame ces vertus sublimes qui ne s'apprennent qu'à l'école de Jésus-Christ, et dont l'observation religieuse fera le bonheur et l'éclat de votre république. » Loin de vous les vues étroites des partis! « Que la vertu qui

perfectionne, éclairée par la raison et achevée par l'Évangile, soit le seul fondement de notre démocratie! » Ayons les vertus des anciennes républiques, surtout celles des Romains nos ancêtres, mais épurées par le christianisme. Les vertus morales ne sont que l'ordre dans l'amour (*non sono poi altro che l'ordine nell' amore*); elles nous formeront à la vraie et droite démocratie, qui ne s'occupe que de la félicité commune. Ne rêvons point l'égalité absolue des forces, des intelligences, des mérites, des propriétés; ce sont là des chimères qui ne se réaliseront jamais : égalité monstrueuse, purement arithmétique, qui détruirait à la fois l'ordre naturel et l'ordre moral. Qu'est-ce donc que la vraie égalité? « Entendue dans son droit sens, dit-il, c'est celle qui se fonde sur l'harmonie, lorsque chacun exerce dans la société une influence proportionnée à ses facultés matérielles et morales, et y puise ce qui peut contribuer à son bien-être (*s'armonizza quando ognuno, a misura delle sue forze fisiche e morali, influisce nella società, quando dalla società riceve ciò che gli si conviene pel suo ben essere*). »

On sent bien, ce nous semble, rien qu'à lire cette définition à la fois si élevée et si pratique, que Chiaramonti, dans cet unique essai de sa plume, résumait des méditations antérieures, et ne faisait nullement, comme le suppose son superficiel historien, un écrit de pure circonstance, destiné à calmer quelques paysans ameutés qui n'y auraient d'ailleurs rien compris. Sa conclusion est qu'il faut considérer du haut de la pensée religieuse les événemens accomplis, accepter la nouvelle situation faite à l'église, et dont l'église peut très bien s'accommoder. « Humiliez-vous avec moi, frères chéris; baissez vos fronts devant les impénétrables desseins de la Providence divine. Que la religion catholique soit toujours le plus précieux objet de votre amour; mais ne croyez pas qu'elle s'oppose à la forme démocratique du gouvernement. » Vous pouvez, en cet état, rester unis à votre Dieu; vous pouvez, par vos vertus, « contribuer à la gloire de la république et des pouvoirs qu'elle a établis... Oui, mes chers frères, soyez bons chrétiens, vous serez excellens républicains (*siate buoni cristiani, et sarete ottimi democratici*). »

Ces idées ne doivent point assurément être jugées au point de vue politique. Un peuple ne passe point si aisément d'un régime monarchique à celui de la démocratie : les exhortations à la vertu n'y sauraient suffire; mais ce qui, de la part de l'homme d'état, ne serait que vertueuse illusion, devient autre chose dans la bouche de l'évêque. Que veut ici l'évêque? Dégager la religion des troubles de la terre, ne pas laisser croire que, parce qu'une société se transforme, Dieu pour cela s'en absente, empêcher que le faux zèle ne

compromette l'intérêt religieux dans une question de domaine, qu'il n'incarne la foi dans la figure d'un monde qui passe, qu'il n'imagine follement renfermer l'éternité dans le temps. Sa délicatesse intellectuelle répugne à ce mélange et à cette solidarité du temporel et du spirituel. Les maux qu'entraînent les révolutions peuvent troubler son cœur, mais n'obscurcissent point le regard de son esprit. Il sait qu'elles n'arrivent point sans cause; il sait qu'au fond de cette mêlée d'intérêts, de passions et de mauvaises pratiques qui les souillent, il y a toujours un fait fondamental à dégager pour s'y soumettre. Voilà pourquoi il prêche la résignation aux faits accomplis, et pourquoi il accepte l'annexion des trois légations à la cisalpine. — Mais, dira-t-on, fut-il fidèle à ce bel idéal? Lorsque, deux ans après, il fut pape, n'essaya-t-il pas, lui aussi, de revendiquer ces mêmes légations, d'abord de l'Autriche, puis de la France, et de reconstruire le domaine dans son intégrité? Plus tard encore, quand l'empereur Napoléon s'avisa tout d'un coup de se déclarer empereur de Rome aussi bien que de la France et supprima de nouveau la souveraineté temporelle, Pie VII ne la défendit-il pas jusqu'à l'extrémité, jusqu'à l'excommunication? A ces objections la réponse est facile, et, en distinguant l'homme du pontife, elle achèvera son portrait.

Chiaramonti, cardinal évêque d'Imola, n'avait pas à répondre du gouvernement de l'église : sa pensée était à lui, et n'engageait rien ni personne; mais, pape, il n'est plus lui-même, il est l'institution qu'il représente. Il subit la loi du dépôt confié à sa garde. Organe principal de ce grand corps, il le défend comme se défend toute vie organisée, comme se défend toute institution humaine. Il ne peut, par sa volonté propre, ni le dissoudre, ni le diminuer; mais si, par quelque influence extérieure et invincible, cette dissolution s'opère et qu'elle paraisse définitive, alors son dogme même l'oblige à y reconnaître un décret divin et à s'y soumettre. Nous n'inventons point cette théorie; on verra tout à l'heure que le cardinal Pacca, conseiller et ministre de la fameuse excommunication de 1809, s'en est servi pour expliquer et justifier sa conduite. Ce serait donc mal comprendre Pie VII que de ne pas distinguer dans ses actes ce qui est imposé au souverain de ce qui est le penchant de l'homme, ce qui appartient à la fonction impersonnelle de la pensée personnelle. Plus d'un indice, plus d'un fait dans sa vie confirme cette distinction. Jamais il ne souffrit que la question du domaine compliquât une question religieuse, et plus d'une fois, dans ses mémoires, Consalvi, ce grand et habile défenseur du pouvoir temporel, en a fait lui-même la remarque. Par exemple, lors des négociations relatives au couronnement de l'empereur, on pressait vivement le

pape de profiter, pour recouvrer les légations, d'une circonstance aussi extraordinaire. Quelle merveilleuse occasion, lorsqu'il allait consacrer par la religion un pouvoir politique, d'exiger en échange qu'on restituât son domaine politique à la religion! « Le cardinal Fesch, dit Consalvi, insista souvent et avec ténacité pour que le pape mît à sa complaisance la condition que les trois légations seraient restituées au saint-siége; mais Pie VII ne songeait pas à faire entrer pour quelque chose le temporel dans sa détermination. Il rejeta cette idée, il défendit même qu'on lui en parlât dorénavant (1). »

Passons maintenant au cardinal Pacca, dont l'opinion, plus explicite, plus raisonnée, rédigée en plein calme, sous la papauté restaurée, ne peut certes pas plus que la précédente être attribuée à aucune crainte, à aucune impression passagère; elle achèvera ce que nous voulons dire sur la liberté d'esprit qui régnait à cette époque dans l'église, alors que les opinions politiques des catholiques n'avaient pas encore été renfermées dans le cercle toujours croissant de la croyance passive.

Pacca avait été en 1808 nommé par Pie VII prosecrétaire d'état, avec les pouvoirs de premier ministre. Homme de bien, d'une piété austère, d'un dévouement sans réserve et sans apparat, bon prêtre, politique peu délié et tout d'une pièce, il n'avait ni la souplesse résistante de Consalvi, son prédécesseur, ni la sagesse longanime de Pie VII, son souverain. A vrai dire, il prenait ou plutôt il subissait le pouvoir dans un moment d'angoisses sans pareilles et d'inextricables difficultés : c'était le moment fatal où Napoléon, arrivé à ce point de l'ivresse où le vertige commence, voulait enrôler le pape comme un vassal dans sa politique sans issue, et l'entraîner, satellite perdu d'un astre échappé de son orbite, dans l'espace indéfini de ses projets. Pour soutenir une telle lutte, Pacca ne trouva d'autre ressource qu'une fermeté inflexible, répondit à la force par les notes les plus énergiques, conseilla et rédigea la bulle d'excommunication qui frappait au front son terrible adversaire. Qui ne croirait qu'aux yeux d'un tel homme le domaine temporel était chose sacrée, voulue de Dieu, absolument nécessaire à l'indépendance de l'église, à la prospérité de la religion? Eh bien! c'est le contraire qu'il pensait. En réalité, ce qui lui inspira cette conduite, ce n'était pas la pensée de défendre un pouvoir temporel dont il ne sentait que trop en ce moment même le poids inerte et inutile : c'était l'honneur de résister à la force nue, c'était la nécessité de ne pas laisser voir au monde une religion servante d'un empire. Il défendit le

(1) Mémoires de Consalvi, t. II, p. 392.

domaine comme on défend une position même intenable, quand on n'est pas autorisé à l'abandonner; mais il le croyait perdu à jamais et ne le regrettait pas.

C'est le sens d'une lettre qu'il adressait à son frère le 1er novembre 1816, et qu'il publia comme introduction à ses mémoires, pour donner la clé des faits qu'ils contiennent. On lui avait reproché, c'est lui-même qui nous l'apprend, d'avoir par son impéritie, sa précipitation, sa témérité, sa faiblesse, causé le désastre de la papauté et les malheurs du pape. — Pourquoi, disaient les uns, avait-il irrité par ses notes acerbes un empereur tout-puissant dans l'ivresse de ses triomphes? Pourquoi, au lieu de plier un moment pour adoucir le choc, avoir lancé une excommunication inutile sur des incrédules qui s'en moquaient? Pourquoi n'avoir pas au moins mis le pape en sûreté avant de provoquer la tempête? — Pourquoi même, disaient quelques autres, n'avoir pas essayé de soulever les populations et de renouveler les vêpres siciliennes? — Devant ces critiques, les unes raisonnables ou spécieuses, les autres folles, Pacca descendait dans sa conscience, et pendant les longues nuits de sa prison de Fénestrelles il parvint à se rassurer par les considérations consignées dans cette lettre à son frère. Comme apologie, comme politique, on y trouverait beaucoup à redire : ce qui nous intéresse, c'est son jugement sur la chute du domaine temporel et les raisons pour lesquelles il en prenait son parti.

Il observe d'abord qu'en un temps si fertile en catastrophes, quand l'antique Venise, quand la libre Hollande, quand les trois royaumes de la maison de Bourbon sont tombés coup sur coup, il n'y a guère lieu de s'étonner qu'un petit état pacifique et sans défense ait succombé comme les autres; mais celui-ci du moins ne périt pas tout entier : il laisse survivante l'église pour laquelle il avait été fait, et, en tombant dans l'histoire, il y trouvera sa réhabilitation. Vu alors de loin et d'ensemble, à l'abri désormais des méfiances, des préjugés et des haines si longtemps déchaînés contre lui, il obtiendra justice. Jugé dans des idées plus générales et comparé d'époque en époque aux autres gouvernemens, il apparaîtra avec un éclat inattendu, entouré de ses puissantes œuvres, qui sont la civilisation des races barbares, le développement de la bienfaisance publique, la renaissance des arts et des lettres. Cette justice pourra se faire attendre, mais elle viendra; « on appréciera tout le mérite des pontifes, et on avouera, dit-il, ce que la vérité a arraché de la bouche de Napoléon lui-même, que *le gouvernement pontifical fut le chef-d'œuvre du génie et de la politique humaine.* »

Mais autres temps, autres conditions. Sans doute Bossuet n'a pas tort, lorsque, cherchant la raison historique du domaine temporel,

il la trouve dans la division de l'Europe, partagée en un grand nombre d'états ennemis, et il se peut en effet que les papes, sujets de l'un d'eux, eussent été suspects à tous les autres, et n'eussent pas exercé leur ministère avec la liberté et l'impartialité désirables; cependant cette explication de Bossuet n'est bonne qu'à partir du démembrement de l'empire romain. Avant ce démembrement, « les papes n'avaient-ils pas pendant huit siècles gouverné l'église, et n'en avaient-ils pas reculé les bornes jusqu'aux limites du monde connu? » C'est qu'alors, l'empire romain étant un et presque universel, ces jalousies, ces rivalités entre états chrétiens n'existaient pas. Or de nos jours, sous la main de Napoléon, la même situation semblait se reproduire. La France agrandie jusqu'au Rhin, des rois vassaux et grands dignitaires de l'empire, le reste subjugué par crainte ou entraîné par influence, tout cela semblait reconstruire l'ancienne unité politique de l'Europe, et Pacca croyait entrevoir dans ces vastes changemens, dont l'abolition du temporel de l'église n'était qu'un épisode, un secret conseil de la Providence, qui voulait que « les papes pussent une seconde fois, dit-il, quoique sujets, gouverner sans de graves inconvéniens l'église universelle. » Rêve sans doute que cet empire européen! mais transposez la pensée de Pacca dans la réalité présente, et elle devient parfaitement vraie. Il existe de nos jours, mais sous une autre forme, un empire plus universel que n'aurait pu jamais être celui de Napoléon, et sous lequel les papes peuvent, s'ils le veulent, correspondre avec tout l'univers, à travers toutes les frontières, à travers tous les articles organiques dressés pour arrêter leurs bulles : il s'appelle l'opinion. Son concordat est tout fait : il offre à qui le reconnaît la liberté, et à qui lui apporte la raison et la science l'autorité.

Ce n'est pas tout. Jusqu'ici, on l'a pu voir, Pacca se résigne, en vue de compensations, à la ruine de son gouvernement; bientôt il va plus loin : il y trouve, non plus seulement des compensations, mais des mérites positifs et intrinsèques. Que d'abus supprimés! que de forces perdues dans la politique qui seront rendues à la religion! Là-dessus, il est vrai, il glisse rapidement, comme sur des matières brûlantes; mais pressez ses paroles, et vous en verrez sortir un jugement des plus sévères sur les abus inhérens et incorrigibles du pouvoir temporel. « Les souverains pontifes, dit-il, délivrés de ce lourd fardeau, consacreraient désormais tous leurs soins au bien spirituel de leurs fidèles; l'église, privée de l'éclat des richesses et des honneurs, ne verrait plus entrer dans son clergé que ceux qui aspirent au bien, *qui bonum opus desiderant;* les papes ne consulteraient plus la naissance, les recommandations dans le choix de leurs conseillers; la foule peu édifiante des prélats fonctionnaires,

qui pullulent autour du saint-siége, disparaîtrait. » Et à ceux-ci il applique assez plaisamment ces paroles d'un psaume : « vous avez, Seigneur, multiplié cette race, mais vous n'avez pas augmenté notre joie; *multiplicasti gentem, sed non magnificasti lætitiam!* » Que de choses sous ces indications discrètes d'un cardinal ministre! et, si l'on veut approfondir, que de choses plus graves encore sous cette dernière observation, « qu'on n'aurait plus aucun lieu de craindre (le pouvoir temporel étant supprimé) que les décisions ecclésiastiques fussent jamais influencées par des considérations politiques et matérielles, dont le poids jeté dans la balance aurait pu la faire pencher vers une condescendance excessive! » Ainsi même « dans les décisions ecclésiastiques » la politique et la matière auraient été, selon lui, parfois prépondérantes! Peu de traits, partis des mains les plus hostiles, ont pénétré aussi avant que celui-là.

C'est ainsi que ce ministre, avec une liberté qui d'ailleurs a toujours été plus commune en Italie, où l'on voit de près les hommes et les choses, que dans les autres pays catholiques, où l'on est sous le prestige de l'inconnu, justifiait devant sa conscience, par l'inutilité du pouvoir temporel, les mesures extrêmes qu'il avait prises dans d'extrêmes difficultés. Si donc il frappa un coup trop hardi au risque de perdre à jamais le domaine politique, c'est qu'il le croyait déjà perdu et n'en avait nul regret. Il avait pensé que la papauté politique devait mourir grandement, pour rappeler au moins dans sa chute la gloire de ses anciens jours. Il avait voulu que l'église, en se dépouillant de cette enveloppe temporaire, déployât toute son âme, afin que le monde comprît qu'elle n'en dépendait point. Cela n'est pas sans grandeur d'avoir pris de si haut même ses fautes.

Maintenant nous pouvons aborder Consalvi, esprit tout autre, avec d'autres tendances, mais qui nous fera par d'autres chemins abouti à la même conclusion.

II.

Entre les deux chutes du gouvernement papal, l'une sous le directoire et l'autre sous l'empire, l'état romain, sans recouvrer les trois légations, jouissait néanmoins d'une période de sécurité relative, dont les six meilleures années, de 1800 à 1806, s'écoulèrent sous le premier ministère de Consalvi. Aucun homme n'eût pu se rencontrer plus propre que lui à rétablir le courant du passé en le redressant, à renouer les traditions sans s'y enchaîner, et à remettre l'immobile métropole religieuse, autant que la nature des choses pouvait le permettre, en rapport avec une société profondément modifiée. Son éducation et ses débuts l'avaient préparé d'avance à

tout ce que pourraient exiger ce temps, ce lieu, ces circonstances. Acheminé de bonne heure, par ses goûts, ses talens naturels et ses premières rencontres, vers les fonctions publiques dont la carrière s'était facilement ouverte devant lui, protégé par le dernier des Stuarts, le cardinal d'York, et par les tantes de Louis XVI réfugiées à Rome, aimé de Pie VI, que l'orage devait emporter aussi, ayant de la sorte frayé sa route parmi ces nobles débris des trônes, mais trop clairvoyant pour ne pas comprendre que les ruines ne se relèvent jamais entières, et qu'il faut savoir profiter des révolutions mêmes qu'on étouffe, il pensait que de notables réformes étaient la condition essentielle de toute restauration efficace. Intelligent de ce qui convenait à l'antique cité sacerdotale, d'où la secte et la dispute sont bannies, où il faut vivre dans la doctrine sans en remuer le fond, où le mystère de l'existence s'accomplit régulièrement comme un rite, où les œuvres de l'art et les souvenirs de l'antiquité sont presque les seules curiosités permises à l'esprit, parce que seules elles le rendent impassible aux agitations contemporaines, il réveillait la tradition des belles études, ordonnait des fouilles, réparait le Colisée et le Panthéon d'Agrippa, faisait déblayer les arcs de Septime Sévère et de Constantin, protégeait les artistes illustres. Il avait été, dans sa jeunesse, l'ami de Cimarosa; il le fut plus tard de Canova et de Thorwaldsen; il séduisait par sa conversation. Enfin, et de sa personne et par sa politique, il s'efforçait de ramener Rome à ce calme d'autrefois et à ce demi-sommeil où la pensée, à l'abri du doute, se berce plutôt qu'elle ne s'exerce : existence pleine de plaisirs délicats qui avait fait au siècle précédent l'enchantement de beaucoup d'excellens esprits attirés de tous les points de l'Europe, dangereuse pourtant par sa quiétude même en ce qu'elle s'isole du mouvement général, s'attarde quand tout marche, et se dérobe trop aux conditions de lutte et de recherche qui sont le tourment et la force de l'esprit humain. Comme diplomate, il excellait par un esprit vif et contenu, flexible et persistant, par une ingénieuse fertilité en raisons solides ou spécieuses et en expédiens conciliatoires. Cardinal et non prêtre, il avait de l'esprit laïque ce qu'il en faut pour les facilités du monde, avec une élégance de mœurs simples qui le rendait éminemment propre aux négociations du saint-siége, alors si délicates et si périlleuses. Dans ses mémoires, écrits rapidement et à la dérobée en 1811, pendant son internement à Reims, tout cet esprit et tout ce caractère transpirent; la sincérité, la simplicité et l'ordre y font ensemble une lumière toujours égale; parfois le récit s'anime en tableau, et alors les personnages y prennent une vie, une attitude, une physionomie frappantes de vérité historique. Est-il possible par exemple de

mieux peindre les brusqueries calculées, les éclats de passion et l'éloquence soudaine du premier consul et de l'empereur, qu'il ne l'a fait dans ces scènes dont il fut lui-même par deux fois, à dix ans de distance, le témoin et l'objet aux Tuileries?

Mais ni son caractère, ni ses talens, ni ses négociations ne sont de notre sujet : nous ne voulons ici recueillir que son témoignage sur le fait capital qui nous intéresse, c'est-à-dire sur les destinées de ce domaine temporel de la papauté qu'il gouverna, qu'il aima, et dont il nous révèle mieux que personne, et sans y songer, l'incurable décadence. Nous verrons, par son récit du conclave, combien le sacré-collége, préoccupé d'intérêts politiques, peut, dans sa plus haute fonction religieuse, faire abstraction de la religion, — par l'exposé de ses efforts pour la réforme administrative, combien d'indignes intérêts la traversèrent, et, par un fragment de sa correspondance du congrès de Vienne, comment il pressentit l'incompatibilité qui allait s'établir, à partir de la restauration, entre l'esprit du gouvernement ecclésiastique et celui des temps modernes.

Toute élection, surtout dans les temps difficiles, s'appuie sur une question principale, et l'on choisit l'homme pour la question. Au 1er décembre 1799, jour de l'ouverture du conclave à Venise, deux questions étaient clairement posées devant les cardinaux : l'une d'intérêt temporel, l'autre d'intérêt spirituel.

Depuis deux ans, la situation avait bien changé en Italie. Nos armées avaient évacué les conquêtes de la guerre précédente; la république cisalpine s'était évanouie; l'Autriche, agrandie de l'état vénitien, s'était emparée à son tour des trois légations, et comme l'esprit de Kaunitz et de Joseph II vivait encore à Vienne, elle comptait bien les garder et s'en faire confirmer la possession par le nouveau pape. Celui-ci serait-il homme à résister, à revendiquer, à reprendre cette portion du domaine? Là était pour le conclave l'intérêt temporel; mais, d'autre part, la révolution française fatiguée semblait vouloir en finir, et de ce côté un rayon d'espérance s'élevait pour l'église du milieu de tant de ruines. Cette révolution, qui n'avait pas été, comme tant d'autres dont les histoires sont pleines, un simple drame politique, mais l'explosion d'une crise de l'esprit humain, une critique armée qui avait raisonné à coups de sape et de canon, démoli les temples, renversé les états, rasé la religion, enlevé un pape qu'il s'agissait alors même de remplacer, applaudissait maintenant au jeune Bonaparte, qui l'avait frappée au 18 brumaire, qui établissait le consulat, qui annonçait la fin des discordes civiles et le rappel de l'ordre moral, salué par les uns

comme un nouveau Monk, par les autres comme le fondateur d'une république régulière. Irait-il jusqu'à relever l'ancienne religion proscrite ? Là était pour le conclave l'intérêt spirituel.

Lequel de ces deux intérêts pèsera le plus dans la balance du sacré-collége? Habitués que nous sommes, par nos libres études et nos discussions publiques, à tenir surtout compte de la conscience du genre humain et à placer les choses morales au-dessus de toutes les autres, nous croirions volontiers que l'hésitation n'était pas possible. L'histoire même, jugeant du vrai par le vraisemblable, nous avait jusqu'à présent raconté que cette considération de l'état religieux de la France s'était du moins produite vers la fin du conclave. On s'était souvenu, disait-elle, de certains mots par lesquels le général Bonaparte s'était autrefois discrètement entr'ouvert, lorsqu'il avait dit par exemple, après l'armistice de Bologne, au cardinal Mattei : « Que l'on traite avec moi; je suis le meilleur ami de Rome, » et lorsqu'il avait plus tard, avec quelque affectation, loué l'évêque d'Imola de n'avoir pas fui devant l'armée française. Ce même homme, qui serrait maintenant dans sa main nerveuse les rênes de tous les pouvoirs, se révélait tout à coup aussi grand dans la politique que sur les champs de bataille. N'allait-il pas d'un coup reconquérir l'Italie et d'un geste redresser le siége de saint Pierre? Consalvi, secrétaire du conclave, écouté de tous, avait, disait toujours l'histoire, déployé cette perspective pour déterminer Chiaramonti à accepter la candidature; puis il lui avait amené le renfort du cardinal Maury et de son groupe. C'eût été certes un grand relief pour le conclave qu'un tel dénouement. Malheureusement cette histoire n'était qu'une légende, et c'est Consalvi lui-même qui vient de l'effacer. Il ne fut dit mot de la question française, ni des chances de rétablir en France le culte catholique. Cet intérêt spirituel, qui touchait le monde entier, ne brilla au conclave que par son absence. Recouvrer les trois légations, tel fut le pivot sur lequel roulèrent toutes les intrigues, autour duquel manœuvrèrent tous les chefs de factions. Mattei ne fut repoussé que comme candidat autrichien et signataire de Tolentino. Chiaramonti ne fut élu que de guerre lasse, et parce qu'il ne donnait aucune prise à l'Autriche et ne céderait pas les légations. Ce ne fut pas même, comme on l'a cru jusqu'ici, Consalvi qui eut l'idée de le proposer; ce fut un Français, Maury. Ce fougueux et mobile personnage, certainement attentif à ce qui se passait dans son pays, pensa-t-il au nouveau Monk espéré des royalistes? Eut-il dès lors un moment la tentation de ce qu'il fit plus tard? On n'en sait rien; mais on sait par le récit du secrétaire d'état, qui savait tout, que les sollicitudes des cardinaux ne se tournèrent pas un instant de ce côté, et que dans

cette grande affaire religieuse ils ne firent pas de la religion, mais de la politique.

On a toujours médit des conclaves; on les a souvent calomniés. Cette fois, en repoussant l'exagération et l'injustice, il faut pourtant, devant un témoignage irrécusable, juger sans crainte, et, si l'on se place à un point de vue religieux, juger sévèrement. Ajoutez donc à ces calculs politiques les calculs personnels, les ambitions, les jalousies : à celui-ci on objecte sa famille, nombreuse et peu riche, qui ne manquerait pas d'accaparer les honneurs et les pouvoirs; celui-là est trop jeune, on aime les règnes courts pour en hériter plus vite; cet autre (Gerdil) est vieux, il est vrai, et « n'ôte point, dit Consalvi, l'espérance de succéder à ceux qui éprouveraient l'effet de cette faiblesse humaine; » d'ailleurs, par sa renommée, ses vertus, ses écrits philosophiques, il semble répondre à la circonstance; mais lors même que l'Autriche ne l'exclurait pas, il ne peut réussir, parce que « sa grande régularité, dit encore Consalvi, pouvait devenir dans l'exercice du gouvernement sévérité et rudesse excessive, » ce qui veut dire, en termes plus clairs, qu'il eût attaqué les abus et tenu compte du mérite. Il signale encore l'ambitieux qui, ne pouvant être pape, veut au moins en faire un, l'intrigant qui entrave tout par « ses artificieuses machinations, sa mauvaise foi et ses cabales. » Ferons-nous peser sur la majorité d'une assemblée qui comptait des hommes tels que Chiaramonti, Consalvi, Bellisomi, Gerdil et beaucoup d'autres non moins justement estimés, la responsabilité d'un tel abaissement? Non certes. Ici les hommes sont maîtrisés par les choses; ils portent sous la pourpre ces plaies de l'église que Pacca nous a déjà révélées. Il y a dans cette solidarité d'élémens contraires qui compose le gouvernement romain, dans les mille intérêts attachés à une institution compliquée et décrépite, dans le train des habitudes, dans le respect des vieillards pour la routine, dans les influences des grandes familles, une force acquise qui entraîne tout, et que l'idée abstraite du mieux ne suffit plus à détourner de sa funeste direction. C'est en s'aidant de cette force que l'ambition et l'intrigue de quelques particuliers s'imposent à une volonté plus générale et meilleure. De même que notre intelligence, entravée plutôt que servie par une organisation pesante et malsaine, se sent trop souvent défaillir et tomber au-dessous de la région idéale qu'elle voudrait habiter, ainsi la pensée vraie et intime de ces assemblées vénérables qui représentent l'église, alourdie par la masse du corps politique qu'elle traîne après elle, perd sa force naturelle d'ascension, et semble n'aspirer plus qu'à descendre.

Cependant le choix du conclave se trouva bon, précisément parce

qu'il répondit à ce qu'on n'avait pas prévu. La victoire de Marengo ayant bientôt après chassé l'Autriche de l'Italie, la question secondaire du domaine temporel qui avait ébloui les cardinaux s'éclipsa devant la question capitale de la restauration religieuse qui se levait du côté de la France. Pie VII et le premier consul coïncidaient merveilleusement en leur commun dessein : le premier par un esprit conciliant, qui, soutenu d'un courage passif, le faisait plier jusqu'à l'extrême limite des concessions permises sans la dépasser, le second par la fougue préméditée, les adroites colères et l'impatience menaçante qu'il savait montrer à propos pour couper court aux temporisations ordinaires de la cour de Rome. De là cet acte si décisif pour l'époque, si audacieux devant la révolution, si extraordinaire dans l'église, le concordat. Le prélat Consalvi fut fait cardinal pour aller le négocier à Paris; ensuite, fortifié par un si grand succès, il revint essayer à Rome de diriger comme premier ministre et d'affermir comme réformateur l'état ressuscité. C'est dans cette tentative de réforme que nous allons maintenant le suivre.

III.

Consalvi avait le mérite, assez rare parmi les adversaires de la révolution, de ne pas la maudire aveuglément, et de savoir discerner à travers la violence des procédés le bien qu'elle apportait ou qu'elle rendait possible. « La révolution, dit-il, avait tout bouleversé; mais il était facile de tirer le bien de ce mal. » Parmi les anciennes institutions, il reconnaissait que quelques-unes ne répondaient plus à leur origine; « on en avait altéré, changé ou corrompu quelques autres, et il s'en trouvait qui ne convenaient plus aux temps, aux idées nouvelles, aux nouveaux usages. » Il résolut donc, avec l'approbation du pape, d'entrer hardiment dans une carrière dont il n'ignorait ni les aspérités ni les obstacles. Pour rattacher à ses projets des hommes bien intentionnés dont l'appui pût le soutenir contre une opposition déjà toute prête, il chargea une congrégation de cardinaux d'élaborer un plan, fort limité d'ailleurs, et de proposer des institutions « adaptées, dit-il, aux conditions modernes, » et dégagées des vices et des abus qui s'étaient glissés dans les anciennes; mais cet appui même devint l'écueil. Son projet, amendé, amoindri, faussé, fut réduit à une réforme illusoire, et les intrigues de l'opposition furent telles que « le pape même, dit-il, n'eût pu lui tenir tête. » Si peu qu'on eût obtenu, l'irritation des intéressés fut inexorable, et quand la bulle *Post diuturnas,* qui restreignait quelques juridictions et diminuait des appointemens, fut publiée, les prélats, même ceux qui étaient nouvellement promus,

et à qui par conséquent on ne retranchait rien, ne se continrent plus. « Cette irritation, dit Consalvi, devait plus tard paralyser le régime qu'on inaugurait. Ils en devinrent les ennemis les plus acharnés et cherchaient constamment à l'ébranler. » C'est ainsi que commençait cette série d'efforts toujours contrariés, toujours interrompus par des clameurs bruyantes ou par des manœuvres occultes, qui conduisirent le gouvernement romain jusqu'à sa nouvelle chute de 1848.

Ce premier et infructueux essai de réforme administrative fut suivi d'une autre et grande tentative de l'ordre économique, non moins laborieuse, encore plus entravée, mais qui, grâce à l'appui du pape, réussit mieux.

Depuis les derniers temps de la république romaine, l'Italie centrale n'a cessé d'être le théâtre d'une sorte de guerre permanente entre l'administration et la propriété rurale. Les distributions de blé attiraient et aggloméraient dans la ville une plèbe nombreuse enlevée aux campagnes, où les bras manquèrent au travail, et déjà du temps de Caton l'ancien la mise du sol en pâturages, même mauvais, *malè pascere*, constituait l'exploitation la plus productive. Ensuite d'immenses fortunes, grossies par le pillage du monde, couvrirent le pays de villas et de *latifundia* qui le dépeuplèrent de cultivateurs libres. Enfin la navigation, amenant à bon marché les blés de Sicile, d'Afrique et de Sardaigne, fit aux derniers propriétaires cultivateurs une concurrence désastreuse. Cette guerre économique entre l'administration, qui nourrissait une populace oisive, et la propriété rurale s'est prolongée à travers le moyen âge jusqu'à nos jours. Les papes, revenus d'Avignon, essayèrent bien d'y remédier; mais la science de ces choses n'existait pas encore : de bonnes mesures étaient neutralisées par de mauvais expédiens, chaque changement de règne changeait les règles, tantôt des encouragemens artificiels, tantôt des restrictions nuisibles perpétuaient la ruine. Pie VI eut la pensée de rendre le commerce libre, mais en même temps il réglementait le travail, et l'idée juste se gâtait au contact de l'idée fausse. Ce fut Consalvi qui eut l'honneur de porter le premier coup décisif et de trancher le principal nœud de toutes ces erreurs; il fit cesser la lutte séculaire entre l'administration urbaine et la propriété agricole, en abolissant le monopole de l'une et en rendant à l'autre le droit de travailler et de vendre à sa guise.

Ce monopole, bien décrit par le comte de Tournon dans ses *Études statistiques sur Rome*, consistait en ceci : l'administration de l'*annone*, dirigée par le cardinal camerlingue, pouvait seule acheter certaines denrées de première nécessité, les grains, l'huile, le bétail, au prix qu'elle fixait elle-même, pour les revendre au peuple

à un prix également arbitraire et souvent à perte. On avait construit d'immenses greniers où s'entassaient les grains, de vastes caves pour les huiles. Il était défendu d'abattre les agneaux blancs, les noirs seuls étaient livrés à la consommation. D'autres produits étaient taxés selon les circonstances et le bon plaisir des magistrats de l'*annone*. Pour couvrir les pertes de la vente, on émettait des billets à rembourser plus tard. « A l'aide de quelques lignes, dit Consalvi, les papes faisaient en un jour ou deux fabriquer par le mont-de-piété ou par la banque du Saint-Esprit deux ou trois cents mille écus en papier, ce qui devait à la longue entraîner et entraîna en effet la ruine de l'état. » Ainsi la propriété agricole, pressurée d'abord par le monopole, l'était ensuite par l'impôt pour combler le déficit que le monopole avait causé, et ce beau système, inventé pour prévenir les disettes, les multipliait en décourageant la culture. Consalvi donc y porta la hache à l'aide d'une congrégation qui cette fois, mieux choisie et bien soutenue par le pape, le seconda loyalement; mais il lui en coûta de cruels déboires, et il s'éleva comme la première fois des résistances acharnées et redoublées, auxquelles tout autre aurait succombé. Le camerlingue de l'*annone* était le cardinal Braschi, neveu du précédent pape. Irrité de la diminution considérable dont cette réforme frappait ses revenus, il remua ciel et terre contre le ministre, souleva les nombreux agens de son administration, répandit des inquiétudes dans le peuple sur sa subsistance. « Il tourna contre moi toute sa fureur, dit Consalvi; chef des créatures de son oncle, il entraîna à sa suite une multitude de partisans... Il resta mon plus redoutable ennemi, et ce fut seulement après mon ministère qu'il se montra juste. Pendant la longue et terrible guerre qu'il me suscita, je n'opposai à ses actes que les marques les plus positives d'égards, d'estime et d'intérêt pour sa personne. »

De tels faits, dénoncés par un tel homme, sont précieux pour l'histoire. Les paroles de Consalvi couvrent de leur authenticité et de leur impartialité tout ce qu'ont pu postérieurement écrire de plus agressif les Farini et les d'Azeglio. Et ne croyez pas qu'il donne cela pour des faits accidentels et sans conséquence, il a soin au contraire de les montrer comme inhérens au gouvernement ecclésiastique à cause de son principe d'immobilité trop bien défendu par l'âpre égoïsme des priviléges. S'il est, dit-il, partout difficile de réformer et d'innover, cela devient surtout malaisé dans le régime pontifical. Là tout ce qui est vieux est comme consacré par son antiquité même, personne ne remarque que tout change dans ce monde; mais ce qui, à Rome plus que partout ailleurs, s'oppose aux réformes, « c'est la qualité de ceux qui y perdraient quelques

attributs de leur juridiction ou de leurs priviléges. » Il est difficile de vaincre de telles résistances, et le pape même est forcé d'y avoir égard. Ce sont des difficultés « qui fourmillent à Rome plus que partout ailleurs. » Il ne pense même pas que jamais ce gouvernement puisse par ses propres efforts se délivrer de cette chaîne d'abus, et si jamais il arrive à une forme régulière et à une administration juste et rationnelle, ce sera grâce à quelque révolution qui aura brisé le système et en aura balayé les débris. Aussi recommande-t-il à ses successeurs d'en profiter à la première occasion. « Si la Providence, dit-il, nous accordait une seconde résurrection, il serait à désirer que le nouveau pouvoir, trouvant tout changé et détruit, en profitât mieux qu'à la première restauration. En maintenant les constitutions et les bases du saint-siége, il faudrait surmonter de force les obstacles et faire tout ce qu'exigeraient l'altération des anciennes institutions, les abus introduits, les expériences faites, la différence des temps, des caractères, des idées et des habitudes. » Excellentes paroles que lui-même, de nouveau ministre après 1814, ne pourra réaliser, parce qu'alors la réaction intérieure et la pression de l'Autriche l'entraîneront avec son gouvernement du côté des résistances aveugles et absolues!

IV.

Après 1814 en effet, tout changeait de face, ou plutôt le véritable aspect du monde moderne commençait à se montrer. Depuis longtemps les armées avaient presque seules rempli la scène du monde; dans les dernières années surtout, des événemens énormes, roulant comme des déluges sur la face de l'Europe, avaient comme submergé et dérobé à la vue la société remaniée en 1789. Tout à coup, au premier apaisement, on voyait cette société reparaître, telle qu'une main puissante l'avait organisée dans l'ordre civil, et demandant à se développer de même dans l'ordre politique; elle reparaissait avec des idées, des principes, des intérêts, autrefois inconnus ou méconnus, mais qui avaient déjà pris corps et s'étaient mis en possession de leur droit. Elle avait choisi pour base, elle avait mis au fond de toutes ses pensées, de toutes ses volontés, la liberté de l'esprit, le droit de libre discussion sur toutes choses, religion, philosophie, législation, gouvernement. C'était encore toute la révolution. Les souverains qui l'avaient vaincue, et qui s'étaient assemblés à Vienne pour l'enchaîner, se sentaient eux-mêmes pris par elle, et sous l'étreinte des faits accomplis ils parlaient de transactions. Consalvi, envoyé au congrès comme plénipotentiaire du saint-siége, devait voir les choses de son point de vue romain; aussi s'arrêta-t-il troublé de-

vant ce mélange d'idées qu'il jugeait contradictoires. Son esprit, si clairvoyant et si dégagé dans le train ordinaire de son gouvernement, ne comprendra désormais plus rien au phénomène plus général qu'il a sous les yeux. « Je suis sorti, écrivait-il après une conversation avec Hardenberg, Nesselrode et Castlereagh, je suis sorti tout attristé de ce long entretien, où furent énumérées et discutées toutes les questions à l'ordre du jour... On espère dominer la révolution en la comprimant ou en la forçant au silence, et la révolution déborde même au milieu du congrès par toutes les fissures que des mains trop intéressées ou trop complaisantes lui ouvrent à plaisir... J'ai développé cette pensée à mes nobles interlocuteurs; mais les difficultés du temps et ce qu'on appelle si ingénument les aspirations modernes servent de contre-poids fatal à tous ces retours vers un ordre de choses plus stable... Nous ressemblons aux architectes de la tour de Babel, nous arrivons à la confusion des langues en posant les premiers fondemens de l'édifice. »

Comment ne voit-il pas qu'à une influence si générale, qui pénètre jusque chez les rois absolus « par toutes les fissures » des vieux pouvoirs ébranlés, il doit y avoir une cause générale aussi, qu'il serait bon d'étudier et de comprendre avant de la combattre? Mais, on le pressent, ce qui préoccupe Consalvi, c'est Rome. Ce qui l'effraie et le scandalise, c'est cette liberté de l'esprit, cette reconnaissance d'un droit à l'universel examen, que Rome, dans ses conditions exceptionnelles, ne peut admettre, mais qui s'installe de lui-même, comme un fait souverain, au cœur du nouveau système. Dans une Europe ainsi refaite, il ne trouve plus de place pour sa Rome d'autrefois; il la voit même, dans un prochain avenir, envahie par ces forces nouvelles qu'il se représente comme les organes du mal et de l'erreur exclusivement. L'ennemi donc, à ses yeux, c'est la presse. Il l'a osé déclarer à Louis XVIII aux Tuileries, au prince-régent à Londres, et ce dernier « partageait ses appréhensions bien plus promptement que le Bourbon aux idées libérales. » La presse est le mal permanent, la puissance anonyme, occulte, qui parle à toutes les passions. Jamais l'Europe « n'a été menacée d'une plus étonnante perturbation, » et cependant tout le monde veut en courir la chance, même les princes. « La lutte entre le bon et le mauvais principe ne sera jamais, dit-il, à armes égales... Ce sera de toute évidence au saint-siége, comme au fondement de toute vérité et de toute stabilité, que les journaux, une fois maîtres du terrain, adresseront leurs coups les plus terribles. Nous désarmons la citadelle et nous livrons la place à l'ennemi. *Un jour il y entrera avec armes et bagages.* »

Consalvi ne s'y trompe donc pas : c'est la restauration qui com-

mence, pour Rome, la grande épreuve et ce que nous avons appelé la seconde période. Pendant la première, disions-nous, la révolution avait opéré par la force, qui dans l'ordre moral ne prouve rien et n'achève rien. Pendant la seconde, elle va opérer par l'idée, se reconnaître, se définir, et montrer qu'à part tout son limon de passions humaines, elle roule pourtant dans le vrai courant de l'histoire. Sa maxime est que l'étude libre est le droit de l'intelligence, que l'examen sérieux est le chemin de la vérité, et que la raison bien conduite finit toujours par avoir raison. La maxime de Rome au contraire, exprimée ici par Consalvi, est que le « bon principe » n'est point de force à lutter contre le mauvais, que la seule vérité ne suffit pas à dissiper l'erreur, et qu'il y faut le bras du pouvoir exterminant l'hérésie. C'est sur ces deux maximes opposées que le combat va s'engager de nouveau pour un demi-siècle. Rome cherche donc des alliances; sa politique se noue à celle des monarchies absolues, et en particulier de l'Autriche, qui ne lui épargne pas les bons conseils. « Restez fort chez vous, monseigneur, écrit Metternich à Consalvi en 1819; tombez à bras raccourci sur les fous et les scélérats; écrasez les intrigans, et vous diminuerez les intrigues. Comptez en toute occasion et en toute sûreté sur l'appui que la bonne cause trouvera chez nous. » Ne dirait-on pas que cette vive et alerte épître soit devenue, sous les règnes suivans, la charte autrichienne de la restauration pontificale? Et voilà pourquoi le *motu proprio* de 1816, annoncé par Consalvi au congrès de Vienne, ne tint pas les promesses de son préambule; voilà pourquoi sous Léon XII on vit, parmi quelques améliorations de police et de finance, les formes judiciaires ramenées à l'extrême rigueur, l'instruction publique retournée en arrière, les progrès matériels abandonnés; voilà pourquoi le *memorandum* des cinq puissances de 1831 n'obtint que des résultats insignifians. A vrai dire, pouvait-il en être autrement aussi longtemps que « le bon principe, » jugé incapable de se soutenir lui-même, aurait besoin du bras de M. de Metternich? Qui donc pouvait se faire illusion? qui donc ne comprenait très bien que chacune de ces modestes réformes si humblement demandées en appellerait une autre, et puis une autre, que l'introduction en plus grand nombre des laïques dans l'administration en changerait l'esprit, qu'enfin au bout de tout cela on trouverait toujours devant soi ce monstre anonyme, la presse, avec l'examen, la liberté de conscience, et autres étrangetés subversives, inintelligibles, formidables? Il n'y avait donc rien à faire, si ce n'est résister jusqu'à rompre, et c'est ce qu'on fit. La forteresse tomba en 1848, et l'ennemi, selon la prédiction de Consalvi, « y entra avec armes et bagages. » Depuis lors, le pouvoir temporel dans

ses conditions vraies n'existe plus, et nul ne saurait imaginer comment ces conditions pourraient se rétablir.

Mais aucun esprit véritablement critique, quelle que soit sa croyance ou son incroyance, pour peu qu'il échappe aux préjugés d'école et aux acrimonies du moment, et qu'il ait appris de l'histoire à suivre dans la société et dans l'homme les racines et les attaches des idées religieuses, ne croira que cette destruction d'une forme temporaire devenue plus nuisible qu'utile puisse atteindre la vitalité d'une institution aussi vaste et aussi profonde que le catholicisme. Rien d'essentiel ne meurt ici, qu'on en soit bien sûr : c'est seulement la vie qui veut prendre un autre cours. Ce qui meurt, c'est un organisme épuisé, déja raidi et froid, qui ne marche plus; la vie cherche à quitter cette forme éteinte pour entrer dans une autre qui la remplace. Voilà le vrai sens de l'événement que nous avons sous les yeux. Le règne même de Pie IX en est la preuve, et il suffira de jeter, en finissant, un rapide regard sur les actes de ce règne pour reconnaître qu'il porte le caractère d'une transition, pénible, il est vrai, involontaire et combattue, mais certaine et forcée, entre l'ancien régime et le nouveau, entre la tradition d'intolérance et l'avénement de la liberté.

Nous pouvons en effet ranger ces actes en deux séries parallèles. Les uns, opérés à la faveur de la réaction qui suivit, dans certains états catholiques, les renversemens de 1848, procèdent du principe d'intolérance : ce sont les concordats conclus dans les quinze dernières années. Les autres, appliqués à des pays protestans, n'ont pu l'être qu'à la faveur du principe de liberté religieuse qu'on y professe : ce sont les évêchés fondés et les institutions introduites dans ces pays.

Les concordats conclus alors avec la Toscane, l'Espagne, l'Autriche, et quelques autres états de l'Europe et de l'Amérique, tendaient tous à supprimer la liberté des cultes et à mettre la foi sous la protection de la loi civile. Comme moyens pratiques, et sauf des réserves variables selon les lieux et nécessitées par les circonstances, *ratione temporum*, ils accordent au clergé la surveillance de la librairie, la censure des livres, la faculté indéfinie d'acquérir en main-morte. Le concordat espagnol interdit l'exercice public de tout culte dissident; mais celui qui surtout émut l'Europe, ce fut le concordat autrichien de 1855. C'est là qu'on vit, comme un signe de reflux violent vers le moyen âge, renaître des coutumes que toutes les monarchies catholiques avaient depuis longtemps combattues et détruites, telles que les tribunaux ecclésiastiques chargés de juger en matière civile, sauf certains cas, les causes où des clercs étaient impliqués, une pénalité et des prisons à part pour

les prêtres condamnés pour crimes ou délits, etc. Partout la maxime qui veut que l'église soit un corps armé de privilèges et de pouvoirs pour défendre le « bon principe » par la force séculière est soigneusement posée; la « raison des temps » seule en limite l'application. Que sont devenues ces créations d'une réaction passagère? Partout inexécutés, ou suspendus, ou menacés d'une prochaine révocation, les concordats ne sont déjà plus qu'une cause d'irritation profonde pour les uns, d'inquiétude et d'embarras pour les autres; la même « raison des temps » qui les avait mutilés à leur naissance les démolit de fait. Comme expression d'un système, ils n'ont servi, avec les autres manifestations du même esprit, qu'à exaspérer les oppositions et à donner plus d'élan à la sape qui bat les fondemens de l'église. La tendance qu'ils réalisent a jeté la discorde dans les rangs mêmes des croyans fidèles. Les seuls qui, dans les pays libres, eussent quelque prise sur le siècle en lui offrant la transaction de la liberté ne sont plus qu'une troupe enfoncée et battue entre deux feux, perdue dans la contradiction de ses principes, et forcée de se réfugier dans l'ambiguïté des interprétations ou dans de trop adroites réticences. Voilà le succès des actes fondés sur les principes de l'ancien régime ecclésiastique.

Parallèlement à cette série de conventions avec les états catholiques, Pie IX a exercé dans les états protestans d'autres pouvoirs, ceux de la liberté. En dépit de l'église établie d'Angleterre et de toutes les sectes dissidentes, malgré les clameurs et les démonstrations populaires, les sermons dans les temples et les discours au parlement, malgré la loi même, impuissante devant la liberté religieuse, il a tracé sur le sol anglais des circonscriptions diocésaines en y affectant des titres. On a vu, après trois siècles, et pour la première fois depuis Wolsey, un cardinal anglais vainqueur, de par la liberté de conscience, de son gouvernement et de son pays même s'y montrer partout et représenter à Rome le royaume d'Henri VIII. Il y a peu de jours, sa dépouille mortelle, que la populace, au siècle dernier, eût jetée au vent, traversait paisiblement Londres, au milieu d'une foule immense et respectueuse, dans l'appareil funèbre qui exprimait sa dignité. Ainsi l'Angleterre, enchaînée par ses propres principes, reconnaît l'impossibilité de ressusciter chez elle, même contre un adversaire intolérant, l'intolérance d'un autre âge, et si, en ce moment même, le vieux protestantisme exclusif demande encore au parlement la répression du papisme, il ne l'obtiendra pas. La Hollande aussi, forteresse autrefois de l'âpre et ombrageux calvinisme, concéda, sous un ministère libéral, au principe de la liberté, la création de cinq siéges épiscopaux catholiques.

Ces actes, et d'autres semblables, produits au nom du droit moderne, ces moyens développés par l'église en sa simple qualité d'église libre dans des états libres, sans autre protection séculière que celle du droit commun, sont-ils frappés de stérilité comme les concordats d'intolérance dont ils sont contemporains? Non, ils se maintiennent au contraire avec une solidité et une sécurité proportionnelles à la largeur de base des institutions qui les ont acceptés. Ainsi les grandes transactions accomplies sous ce règne en vertu de l'ancien régime ecclésiastique, loin de produire le bien au point de vue même de l'église, n'ont abouti qu'au néant ou au mal; toutes celles qui sont faites sous la protection du droit fondamental de la société moderne subsistent, et permettent à l'église de développer, sans autre limite que la liberté des autres, toute la force qui est en elle.

Voilà sans doute un signe du temps, s'il en fut. C'est un de ces exemples où l'on voit les choses encore enveloppées d'ombre se remuer d'elles-mêmes, et indiquer le chemin qu'elles veulent suivre. Lors donc que la nécessité des circonstances, qui est la parole de Dieu, a dit son dernier mot, quand toutes les résistances sont épuisées et toutes les responsabilités couvertes, n'est-il pas temps de reconnaître, avec Chiaramonti, avec Pacca, ce qu'il y a, pour la papauté, de ressources et de grandeurs dans le nouvel âge qui s'ouvre devant elle? N'est-il pas temps qu'elle puise désormais son indépendance, non plus dans des institutions caduques, mais dans son âme délivrée de leur poids et rajeunie, sa force, non plus dans des lois de police, mais dans de nouveaux élans de la pensée, qu'elle laisse tomber, si elle a foi en sa propre vitalité, une dépouille usée qui n'en a plus, qu'elle écoute enfin la forte voix du grand Dante, qui l'accusa souvent en la vénérant toujours, et qui lui crie encore : « Sépare-toi, âme vivante, de ceux-là qui sont morts! »

Anima viva,
Partiti da cotesti che son morti!

LOUIS BINAUT.

LE

SCEPTICISME MODERNE

PASCAL ET KANT.

Le Scepticisme. — Énésidème, Pascal, Kant, par Émile Saisset. Paris 1865.

Il est remarquable que les deux puissances les plus affirmatives et les plus dogmatiques qu'il y ait sur la terre, je veux dire la théologie et la science, aient l'une et l'autre un secret penchant pour le scepticisme dans les matières qui sortent de leur domaine. L'une et l'autre, dont l'accord est si difficile sur tout le reste, s'entendent assez volontiers dans leur défiance commune envers la philosophie. Fières toutes deux du critérium d'absolue vérité qu'elles croient posséder, elles regardent avec dédain les tentatives incertaines et toujours renouvelées des métaphysiciens et des philosophes, et souvent elles se sont liguées contre la prétention de la raison humaine à pénétrer par ses seules forces les mystères de l'invisible.

Le théologien, appuyé sur la base solide d'une autorité extérieure, ou, même à défaut de cette autorité, qui assez souvent peut chanceler, sur un critérium tout intime, supérieur à tout contrôle et à toute discussion, la foi, — le théologien, dis-je, si éclairé qu'il soit, ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour ceux qui, sans autre gouvernail que la raison, osent braver l'océan des opinions humaines, et croient pouvoir s'y diriger avec assurance. Je ne dis pas sans doute que la théologie enseigne dogmatiquement le scepticisme philosophique, car je sais au contraire qu'elle

l'a souvent condamné; mais, tout en le condamnant, il est bien rare qu'elle ne manifeste pas quelque sympathie pour lui : elle y retombe toujours plus ou moins à son insu. Tout en reconnaissant une certaine valeur spéculative à la raison, elle se défie d'elle dans la pratique; elle ne lui accorde qu'une très faible action sur la vie humaine, et conteste son droit à gouverner et à améliorer les sociétés. Si telles sont les dispositions des théologiens en général, il n'est pas étonnant que de temps à autre on voie s'élever quelques esprits violens et passionnés, qui, déchirant les voiles, mettant à nu les racines des choses, prenant plaisir à voir « la superbe raison froissée par ses propres armes, et la révolte sanglante de l'homme contre l'homme, » sacrifient sans mesure la raison à la foi, et prétendent édifier la religion sur la base ruineuse d'un absolu pyrrhonisme. Tel a été Pascal au XVII[e] siècle, tel encore de nos jours l'abbé de Lamennais.

La science, de son côté, a également un critérium qu'elle considère comme infaillible : c'est l'expérience, aidée du calcul; je ne parle pas de cette expérience interne de la conscience, dont chacun peut toujours, s'il le veut, récuser l'autorité, mais de l'expérience des sens, qui, aidée de tous les moyens les plus ingénieux et les plus subtils de la méthode et de l'analyse, confirmée par les déductions du calcul, met sous les yeux de tous avec une rigueur irrécusable les faits de l'univers sensible, ainsi que les rapports constans et universels, c'est-à-dire les lois de ces faits. Une fois qu'une question a été tranchée par l'expérience, il n'y a plus de débat : partout la même solution est acceptée et enseignée; philosophes ou croyans, catholiques ou protestans, déistes ou athées, tous s'y soumettent. Il n'y a qu'une physique et qu'une géométrie, et c'est là qu'on peut dire en toute vérité : La science a parlé, la cause est entendue. Bien plus, le nombre de ces vérités universellement admises augmente sans cesse; aucune ne se perd, et de nouvelles viennent toujours s'ajouter aux précédentes. Enfin la certitude incomparable de ces sortes de vérités se démontre encore par les innombrables applications qui en sont faites, qui vérifient la solidité du principe en même temps qu'elles améliorent et perfectionnent la condition de la société. Telles sont les raisons pour lesquelles les savans comme les théologiens contemplent avec quelque indifférence, et souvent même avec une hostilité prévenue, les systèmes philosophiques, toujours en lutte les uns contre les autres, toujours vaincus, toujours renaissans, et dont aucun ne paraît avoir jusqu'à présent réussi à établir définitivement une seule vérité à l'abri de toute controverse et de toute interprétation contradictoire. Ce genre de scepticisme est, en pratique, l'état d'esprit de la plupart des sa-

vans : il est philosophiquement représenté parmi nous par l'école de M. Littré, par l'ingénieux et subtil M. Cournot; parmi les lettrés, il compte un adhérent de la plus rare intelligence, et merveilleusement apte à toutes les choses de la pensée, M. Sainte-Beuve; il a été exposé par M. Renan avec toutes les grâces et toutes les facettes de son talent. On peut dire néanmoins que c'est parmi les philosophes eux-mêmes que le scepticisme scientifique a trouvé, à la fin du siècle dernier, son plus sérieux, son plus profond interprète, Emmanuel Kant, le plus grand des philosophes allemands, l'un des plus grands philosophes modernes.

Pressé entre le théologien et le savant, il faut avouer que le philosophe est dans une situation assez pénible. A l'égard du premier, il est lui-même un savant : il est exigeant, interrogateur, difficile à contenter; il relève les contradictions de ses adversaires, et se fait gloire de ne rien accepter qui ne lui paraisse évident; mais à l'égard des savans le rôle du philosophe change, et il n'est pas loin de ressembler à un théologien. Il est alors sur la défensive : il demande à ne pas être serré de trop près, il accorde qu'il y a des difficultés, des obscurités; il se retranche derrière la morale; il s'indigne, il s'émeut, il en appelle à la foi du genre humain. Le philosophe est en un mot déchiré entre deux tendances contraires: d'une part, il craint d'être entraîné au mysticisme et au surnaturalisme, de l'autre au matérialisme et à l'athéisme. La philosophie de notre temps avait essayé d'échapper à ce double péril en se séparant énergiquement et de la théologie et des sciences, et en ne leur permettant pas de mettre le pied chez elle ; mais une telle situation n'a pu durer. La théologie d'une part, les sciences de l'autre ont protesté contre un isolement aussi arbitraire. Les philosophes eux-mêmes semblent avoir éprouvé le besoin d'en sortir. Ici toutefois se manifesteraient volontiers deux tendances différentes qui, à un moment donné, pourront avoir d'importans résultats. Les uns, en effet, seraient assez tentés de s'allier aux théologiens, au moins à ceux d'entre eux qui ne sont pas aveuglément et systématiquement ennemis de la raison et de la liberté; les autres, au contraire, auraient plutôt un secret penchant qui les entraînerait vers les savans, et ils donneraient volontiers la main à ceux d'entre eux qui ne seraient pas systématiquement ennemis de toute pensée spiritualiste. D'une part, une philosophie un peu plus théologique que par le passé, de l'autre une philosophie un peu plus scientifique, telles sont les nuances qui s'accusent déjà parmi nous. C'est ainsi qu'on essaierait de désarmer (peut-être au risque d'être un peu désarmé soi-même) les deux classes d'adversaires que nous avons signalées, et de conjurer ce double scepticisme si funeste à l'humanité et à la

philosophie, le scepticisme scientifique et le scepticisme théologique.

Les faces nouvelles que tend à prendre parmi nous l'éternel problème de la certitude n'avaient sans doute point échappé au pénétrant et généreux esprit, l'une des gloires du spiritualisme français, qui s'était proposé de consacrer toutes les forces de sa maturité à une histoire du scepticisme, et qui a été si tristement interrompu par la mort dans cette œuvre à peine commencée : je veux parler de M. Émile Saisset. De cette histoire, qui eût été sans doute l'un des plus curieux livres de notre temps, grâce à la beauté du sujet et à l'éminent talent de l'auteur, il ne reste aujourd'hui que des fragmens dont les uns déjà publiés, les autres inédits, viennent d'être réunis avec un soin religieux par son frère, M. Amédée Saisset, lui-même excellent professeur de philosophie de l'Université (1). Parmi les divers morceaux dont se compose ce volume, on remarquera l'étude sur Énésidème, le plus grand sceptique de l'antiquité. Ce travail très étendu, l'une des thèses les plus remarquables de la faculté des lettres de Paris, l'un des meilleurs morceaux philosophiques de l'auteur, était depuis longtemps fort estimé par les bons juges, et il résume à lui seul en quelque sorte toute l'histoire du scepticisme ancien; mais il était devenu fort rare, comme les travaux de ce genre : les amis les plus intimes de l'auteur ne l'avaient même pas. C'est donc rendre un vrai service à la science que de le publier de nouveau. On remarquera encore quelques écrits de philosophie théorique, tous relatifs à la question du scepticisme, et où se rencontrent beaucoup de vues personnelles et originales; mais ce qui donne à ce nouveau volume son plus grand prix, ce qui nous a paru de nature à provoquer le plus de réflexions intéressantes, c'est un travail entièrement inédit sur le scepticisme de Pascal, où l'auteur a touché, avec autant de fine réserve que de hardiesse, aux points les plus délicats des rapports de la religion et de la philosophie. Une étude sur Kant, publiée autrefois dans la *Revue*, complète ces travaux sur le scepticisme des temps modernes. Par ces deux morceaux, M. Saisset atteignait dans ses racines les plus profondes le scepticisme contemporain.

Lui-même indiquait ce but et cette occasion à ses recherches dans la leçon éloquente et spirituelle par laquelle il ouvrit, au mois de décembre 1861, son cours sur l'histoire du scepticisme. Voici en

(1) Indépendamment des volumes sur *le Scepticisme* (chez Didier), M. Amédée Saisset a encore publié deux volumes de son frère dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, chez Germer Baillière, le premier intitulé *l'Ame et la Vie*, le second *Fragmens et Discours*. Ces deux volumes achèvent et complètent de la manière la plus intéressante l'œuvre philosophique de M. Émile Saisset.

quels termes il décrivait, dans ce discours, le scepticisme théologique : « Les théologiens, disait-il, quoique adversaires déclarés du matérialisme, s'accordent avec lui pour nier ou tenir à l'écart la philosophie. Il y a les violens qui disent : La philosophie est une chimère, la philosophie est un bavardage. Il y a les doux, les mielleux, les moelleux qui disent : La philosophie n'est pas impuissante; mais qu'elle est insuffisante ! qu'elle est stérile ! qu'elle est faible ! Combien sa place est petite ! Il appartient à la théologie d'habiter et de remplir le temple de la vérité. Quant à la philosophie, on ne la chasse pas, mais on la conduit tout doucement dans le vestibule; on la charge d'ouvrir la porte et de chasser les gens sans aveu qui rôdent autour. » Il caractérisait en même temps le scepticisme scientifique en termes non moins vifs et non moins vrais. « Je sais qu'il y a des faits sensibles, je sais que ces faits ont des rapports de concomitance qu'on appelle des lois; je ne sais rien de plus. Y a-t-il des forces? y a-t-il des fins? Je l'ignore. L'homme est-il esprit ou matière? Je n'en sais rien. Existe-t-il un principe vital, une âme? Je l'ignore. Enfin y a-t-il un Dieu? C'est ce que j'ignore le plus. Je ne suis pas athée. L'athéisme s'oppose au théisme, et je ne suis ni pour ni contre Dieu. Je ne m'en occupe pas. »

A ces deux classes d'adversaires, M. Émile Saisset répondait « que si un peu de philosophie mène au scepticisme, beaucoup de philosophie en éloigne, et assoit l'esprit dans un dogmatisme limité, mais inébranlable. » Telle est pour nous aussi la vérité. Un dogmatisme absolu tombe dans la chimère; un scepticisme absolu se dévore lui-même et se condamne au silence. Il faut un dogmatisme, mais un dogmatisme limité. L'exemple des excès où sont tombés de part et d'autre, dans un sens opposé, Pascal et Kant attestera la solidité de cette conclusion.

I.

Un fait bien remarquable, c'est la prédilection particulière de notre siècle pour Pascal, et surtout pour le livre des *Pensées*. Ce n'est pas sans doute que *les Provinciales* nous laissent indifférens; c'est un beau, un charmant livre, mais qui ne passionne plus, tant il a eu raison; tout au plus, quand recommencent quelques-unes de ces émeutes périodiques de l'opinion dont les jésuites sont de temps en temps l'objet et dont ils ont aujourd'hui l'habitude, tout au plus alors s'échauffe-t-on encore un peu pour ou contre *les Provinciales*; mais ce n'est que la surface de notre esprit qui est agitée. Les *Pensées* au contraire remuent le cœur, et le plus pro-

fond de notre cœur. C'est là pour nous qu'est le véritable Pascal. C'était le contraire aux siècles passés : au XVIIe siècle, on disait bien de M. Pascal qu'il était un beau génie, mais on entendait surtout parler de l'auteur des *petites lettres*. Quant aux *Pensées*, elles ne semblent pas avoir été vivement goûtées par les contemporains : quelques paroles de Nicole, citées par M. Cousin, nous apprennent que les amis mêmes de l'auteur en étaient médiocrement satisfaits. Mme de Lafayette avait dit : « C'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre. » Nicole répondit : « Pour vous dire la vérité, j'ai eu jusqu'ici quelque chose de ce méchant signe. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. » M. Cousin a fait également remarquer le silence universel des contemporains; pas un mot dans Fénelon, dans Malebranche, dans Bossuet. On croyait trop alors, et trop paisiblement, pour être sensible à une apologie aussi ardente et aussi troublante que celle de Pascal. Je me représente en particulier Bossuet lisant les *Pensées :* ou je me trompe fort, ou il devait en être singulièrement scandalisé, lui qui ne supportait même pas la foi si pure et si entière de Fénelon, parce qu'elle était trop subtile. Cette logique à outrance, ce défi perpétuel jeté à la raison, ces mots terribles sur l'ordre factice des sociétés, ce mépris de la raison commune et des vérités moyennes, ce besoin de démonstrations rares, ce renversement de toutes choses, ce style heurté et violent, tout ce qui confondait et révoltait le solide bon sens de Nicole devait profondément déplaire à la majestueuse et impassible raison du grand évêque du grand siècle. Cet étrange personnage, géomètre et théologien, écrivain sans le savoir, plaisant et tragique, jugeant la vie comme Shakspeare et mourant comme un moine du moyen âge, n'était certainement pas de la famille de Bossuet, ce grand représentant de la discipline théologique.

Si Pascal a été peu goûté au XVIIe siècle parce qu'il ne croyait pas assez, il ne l'a pas été non plus au XVIIIe, parce qu'il croyait trop : les uns le trouvaient téméraire, les autres fanatique; les uns étaient inquiets de son scepticisme, les autres peu sympathiques à sa foi. L'esprit critique du XVIIe siècle n'aimait pas l'enthousiasme religieux. Voltaire ne pardonnait à Polyeucte qu'à cause des amours de Sévère et de Pauline, il pardonnait de même à Pascal pour quelques-unes de ses maximes philosophiques; mais en général il ne voyait en lui qu'un fanatique éloquent. Condorcet en jugeait de même, et, dans son édition de Pascal, il répandait un froid géométrique sur les pensées les plus pathétiques et les plus touchantes.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi notre siècle a plus aimé Pascal qu'aucun des deux autres qui nous ont précédés : son scepticisme, qui scandalisait le XVIIe siècle, est précisément ce qui nous plaît en lui. Nous l'aimons pour avoir douté, pour avoir souffert, pour avoir appelé la lumière en gémissant; mais en même temps que nous aimons et que nous comprenons son doute, nous aimons aussi et nous comprenons sa foi. Il y a aujourd'hui bien peu de croyans qui n'aient quelque sympathie pour le doute, bien peu de sceptiques qui n'aient quelque sympathie pour la foi. Dans la poésie, l'enthousiasme religieux nous plaît et nous émeut autant qu'il choquait au siècle dernier, et nous préférons Polyeucte à Sévère; la poésie lyrique de notre temps a dû à la foi religieuse quelques-uns de ses plus beaux accens. Autant nous sommes émus par les invectives hardies de Pascal contre la raison humaine, contre les lois de la société, je dirais presque contre les preuves traditionnelles et banales de la religion, autant nous le sommes de sa pieuse humilité et des effusions religieuses qui s'échappent de son cœur. La *Prière sur les maladies*, *le Mystère de Jésus*, *l'Amulette* elle-même nous émeuvent profondément, et nous ne sommes pas persuadés qu'un enthousiaste soit nécessairement un fou. Enfin Pascal est un de nous, car ce qui domine en lui est aussi ce qui domine en ce siècle, une foi qui doute et un doute qui veut croire. Si de ces deux choses, la foi ou le doute, l'une triomphait définitivement, Pascal perdrait peut-être une partie de son prix; mais il est à craindre que ce partage ne dure encore longtemps, et que Pascal ne reste par là le plus fidèle et le plus profond interprète de nos déchiremens et de nos douleurs.

Aussi voyons-nous que la plupart des grands écrivains, des critiques considérables de notre temps se sont exercés au portrait de Pascal, et ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils y ont presque tous réussi. Chateaubriand, M. Villemain, M. Sainte-Beuve, M. Nisard lui ont dû tous quelques-unes de leurs plus belles pages; mais parmi tous ces écrivains, tous ces critiques, celui qui s'est emparé de Pascal de la manière la plus triomphante a été M. Cousin. Il a rendu à Pascal son texte authentique et original; il en a retrouvé un fragment sans prix, et par le sujet, et par la manière, le *Discours sur les passions de l'amour;* il a jugé l'écrivain en quelques lignes souveraines où le souffle du grand critique a passé. Enfin, dans un morceau des plus approfondis, il a établi avec un surcroît de preuves et une dialectique irrésistible ce que l'on savait sans doute, mais sans le bien comprendre et sans y trop penser, le scepticisme philosophique de Pascal (1). Après que tant et de si

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1844 et du 15 janvier 1845.

grands maîtres avaient touché à cet inépuisable sujet, quel honneur pour M. Havet d'avoir su encore trouver de quoi nous intéresser et nous émouvoir! Cette plume si fine et si rare, qui s'est trop économisée, nous donnait en tête d'une édition fidèle des *Pensées* de Pascal une introduction lumineuse et animée, qui mettait en relief quelques-uns des traits éminens du grand maître, oubliés par d'illustres prédécesseurs.

Parmi les écrivains qui auront parlé de Pascal, de son scepticisme et de sa foi avec le plus de force et d'émotion, il faudra maintenant compter M. Émile Saisset, qui a laissé sur ce sujet, avons-nous dit, un certain nombre de leçons à peine rédigées, mais pleines de souffle, et qui seront lues encore après ce que M. Cousin a écrit. Peut-être est-ce dans ces leçons que M. Saisset s'est le plus livré lui-même. Esprit circonspect et réservé la plume à la main, il s'abandonnait beaucoup plus devant ses auditeurs : sans être entraîné par sa parole, ou plutôt précisément parce qu'il s'en sentait maître, il ne craignait pas certaines expansions; il semblait que la présence même du public vivant lui inspirât plus de confiance que ce public abstrait et invisible auquel on parle en écrivant. De là une liberté pleine de mouvement, qui compense dans ces leçons ce qui peut leur manquer pour la perfection du style et le développement de la pensée. Du reste, les *Pensées* de Pascal, ces débris sublimes d'un monument interrompu, pourraient-elles avoir un plus sincère, un plus touchant écho que ces leçons mutilées, fragmens aussi d'un monument philosophique dont une même jalousie du destin n'a pas permis l'achèvement?

M. Émile Saisset distingue au XVIIe siècle trois sortes de scepticisme : le scepticisme janséniste, le scepticisme jésuitique, le scepticisme érudit; le premier représenté par Pascal, le second par Huet, le troisième par Bayle. Celui-ci, selon les mots de Voltaire, est « l'avocat-général du scepticisme; mais il ne donne pas ses conclusions. » Quant à Huet, M. Saisset a laissé de lui un portrait charmant. « Huet, dit-il, est un homme du monde; ce n'est pas l'Alceste, c'est le Philinte du scepticisme théologique. Il insinue le scepticisme plutôt qu'il ne le professe. Il le verse à petites doses, d'abord dans *la Démonstration évangélique*, puis dans les *Questions d'Aulnay sur l'accord de la foi et de la raison*. Il ne se montre à visage découvert que dans son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*. Je dis à visage découvert, et j'ai tort : ce genre d'esprit a toujours un masque. Huet admet qu'il y a des vraisemblances à défaut de vérités. Il admet même des clartés et des certitudes, mais des clartés qui ne sont pas tout à fait claires et des certitudes qui ne sont pas tout à fait certaines, un peu à la manière de ces grâces suffisantes qui ne suffisent pas. A cette marche oblique, douce-

reuse, gracieuse, accommodante, ne reconnaît-on pas l'habile et insinuante compagnie de Jésus? On me dira : Huet n'était pas jésuite; c'est vrai, mais il logeait chez eux; il était leur ami, leur hôte. Il passa chez les jésuites de la rue Saint-Antoine les vingt dernières années de sa vie et leur légua sa bibliothèque. Il avait pris l'air de la maison. »

Tel n'était pas l'ardent et mélancolique auteur des *Pensées*, de cet adversaire implacable de la molle casuistique de son temps, de celui qui dans les derniers jours de sa vie, bien loin de se repentir des *Provinciales*, disait encore : « Si j'avais à les refaire, je les referais plus fortes. » Pascal n'a jamais reculé devant aucune conclusion. Il est même plus enclin à exagérer sa pensée qu'à la voiler. Son scepticisme sera donc aussi hardi dans la forme que dans le fond. Cependant ce scepticisme a donné lieu à des interprétations différentes. Lorsque M. Cousin, en 1844, souleva cette question, deux opinions se produisirent. Selon les uns, Pascal avait seulement voulu montrer l'insuffisance de la philosophie et de la raison, sans cependant condamner l'une et l'autre en termes absolus. Suivant les autres, ce n'est pas seulement l'insuffisance, c'est l'impuissance radicale de la raison et de la philosophie, c'est le scepticisme sans mesure et sans frein que nous trouvons dans les *Pensées* de Pascal. M. Saisset pense que les deux opinions sont également vraies. Tantôt Pascal fait la part à la raison, tout en la déclarant insuffisante; tantôt il lui refuse tout, et se range parmi les pyrrhoniens absolus.

Lorsque Pascal nous dit en effet : « Il faut savoir douter où il faut, *assurer où il faut*, se soumettre où il faut, » lorsqu'il dit : « Il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison, ensuite qu'elle est vénérable, en donner le respect, la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, enfin montrer qu'elle est vraie, » n'est-ce pas là la méthode d'un sage apologiste qui veut fonder la religion sur une solide philosophie, et non l'établir sur les ruines de la philosophie même? « La foi, ajoute-t-il encore, dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. — Elle est au-dessus et non pas contre. » Ainsi il ne condamne pas absolument la nature et la raison. Ce qu'il affirme, c'est que la philosophie est insuffisante à satisfaire, à consoler, à fortifier l'âme de l'homme. La science ne suffit pas; il faut l'amour, il faut la grâce, il faut la foi. « Qu'il y a loin, dit-il, de la connaissance de Dieu à l'aimer! » Bossuet avait exprimé aussi la même pensée en ces termes éloquens : « Malheureuse la connaissance qui ne se tourne pas à aimer! » Pascal dit encore : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. » Ce n'est donc pas précisément la raison en elle-même que Pascal

conteste, c'est sa valeur pratique, efficace pour la vie et pour le salut. Là au contraire est le triomphe du christianisme. « Nous ne connaissons Dieu, dit-il, que par Jésus-Christ; sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. » C'est de la même manière que jadis saint Augustin était arrivé au christianisme. Les platoniciens, disait celui-ci, lui avaient révélé Dieu, mais sans lui donner le moyen qui y conduit. Ce moyen, ce chemin, c'est Jésus-Christ, selon la parole : « Je suis la voie, je suis la vie. » La voie et la vie, voilà, selon les chrétiens, ce que la philosophie ne donne pas; voilà pourquoi elle est non impuissante, mais insuffisante. Si Pascal était resté dans ces termes, il serait d'accord avec tous les théologiens et avec la doctrine universelle de l'église, car il est de toute évidence que, si la philosophie n'était pas insuffisante, la foi serait inutile.

Après avoir ainsi posé le problème, M. Émile Saisset aurait pu, dans ses leçons de la Sorbonne, en éluder, en ajourner la solution. De graves et délicates convenances semblaient l'y autoriser. Il ne le fit pas, et on remarquera avec quelle netteté et franchise de parole il défendit en cette circonstance les droits et le rôle de la philosophie. Jusqu'à quel point la philosophie est-elle insuffisante? Voilà ce qu'il fallait chercher. M. Saisset n'hésite pas à reconnaître qu'elle l'est pour la grande masse du genre humain, pour cette multitude d'hommes qui n'ont pas de loisirs, qui ont à peine le temps d'étudier, de lire, de penser. Elle ne suffit guère davantage aux âmes poétiques, qui ont besoin de symboles non-seulement pour charmer leur imagination, mais pour captiver leur raison. Elle ne suffit pas aux âmes mystiques, qui veulent avec Dieu un commerce affectueux et familier : témoin cet admirable dialogue de Pascal et de Jésus-Christ dans *le Mystère de Jésus*, fragment découvert par M. Faugère. A toutes ces âmes la philosophie ne suffit pas; elle ne donne pas un commerce direct, immédiat entre l'homme et Dieu. Elle donne de Dieu une connaissance spéculative; elle n'en donne pas une vue précise, un goût sensible et pratique. De là vient qu'elle n'a jamais pu organiser un culte ni au temps de l'école d'Alexandrie, qui voulut régénérer le paganisme, ni au XVIIIe siècle, où l'on inventa la théophilanthropie, la déesse Raison, le culte de l'Être suprême, ni de nos jours, où les saint-simoniens ont essayé de parodier le culte catholique, tout en organisant la dictature de l'industrie et en donnant le bien-être comme fin suprême à la destinée humaine.

Mais, si la philosophie est insuffisante pour un grand nombre d'hommes, elle ne l'est pas cependant pour tous. La philosophie convient et suffit, selon M. Émile Saisset, à trois classes d'hommes :

d'abord à ceux qui veulent voir clair en toutes choses et qui s'arrêtent dans leurs affirmations là où commence l'obscurité, ce sont les esprits *cartésiens*, — en second lieu aux esprits défians qui ont un vif sentiment du réel, un grand mépris des choses chimériques, et qui surtout ne veulent pas être dupes : ce sont les esprits *voltairiens*. Enfin il est une dernière classe d'esprits, la plus rare de toutes : ce sont ceux chez lesquels une volonté fortement trempée est capable de se déterminer par les seuls conseils de la raison, ce sont les esprits *socratiques* ou *stoïciens*. « Pourquoi la philosophie, dit M. Saisset, ne suffirait-elle pas à de telles âmes? La philosophie leur donne une religion, puisqu'elle leur donne la foi en Dieu; elle leur donne une morale, puisqu'elle leur enseigne le devoir. Elle leur donne même une certaine piété, puisqu'elle leur inspire la foi en la Providence, par suite la résignation, non pas une résignation passive et forcée, mais une résignation volontaire et douce, celle qui dit dans la douleur même : *Fiat voluntas tua.* Enfin elle leur donne l'espérance. Socrate n'est pas sûr de l'autre vie; mais il ne regrette pas d'avoir agi comme s'il y en avait une, et il l'espère de la bonté des dieux. Ainsi le philosophe ne manque ni de religion ni de piété. Il croit en Dieu. Il l'adore et le contemple avec ravissement dans la beauté de ses œuvres. Il prie, il espère. »

Cette leçon hardie, où M. Émile Saisset divisait d'une main si ferme l'humanité en deux classes, les âmes religieuses et les âmes philosophiques, dut soulever de vives objections, non malveillantes, mais inquiètes, mais émues, et qui amenèrent notre ami à s'expliquer encore avec plus de fermeté et de précision. On lui reprocha d'avoir fait de la philosophie un privilége aristocratique, d'avoir parlé comme ceux qui disent qu'il faut une religion au peuple. M. Saisset répondit avec énergie à ces pressantes instances. Il blâmait ceux qui disent que la religion n'est nécessaire qu'au peuple. Il y a des âmes très éminentes, très cultivées, qui ont besoin d'une religion positive. « J'ai cité Pascal et saint Augustin, disait-il : est-ce là le peuple? La religion est bonne pour ceux qui ont le besoin et le pouvoir d'y croire. » On insiste et on dit : « Vous admettez donc que certaines âmes n'ont ni le besoin ni le pouvoir de croire au surnaturel et peuvent s'en passer? — Oui, Socrate, Platon, Caton, Marc-Aurèle, Épictète, ont vécu heureux et honnêtes sans avoir de religion positive. Il est des sages modernes qui, sans avoir le prestige qui couronne ces grands noms, témoignent que la droiture, la vertu et même la piété n'ont pas besoin de religion positive. » Un autre adversaire, serrant la question de plus près, voulut attirer M. Saisset sur le terrain brûlant du surnaturel et des miracles. Celui-ci ne recula pas devant cet appel, et il répondit :

« En fait de surnaturel, j'admets Dieu et la Providence; en fait de miracle, le miracle éternel et perpétuel de la création; en fait de révélation, j'admets que Dieu se révèle par les lois de la nature et fait éclater sans cesse sa puissance, son intelligence, sa sagesse, sa justice, sa bonté. J'admets cela, rien de moins, rien de plus. Je ne sais si cette déclaration plaira à tous mes auditeurs; mais on m'accordera que j'ai été fidèle à ma maxime : netteté dans les idées, sincérité dans les déclarations. » Cette ferme et noble déclaration de principes fut accueillie par tous les auditeurs avec une sympathie respectueuse, et le succès croissant de ses leçons vint prouver à M. Émile Saisset que la franchise unie à la modération désarme et subjugue toutes les opinions.

Ces leçons, d'un caractère si accentué, ont été presque les dernières qu'ait prononcées à la Sorbonne Émile Saisset. Elles seront importantes pour l'histoire du spiritualisme contemporain. Jamais, depuis Jouffroy, l'école spiritualiste n'avait accusé ses doctrines rationalistes avec autant de fermeté et de décision. Ceux qui croiraient qu'en cette circonstance elle a manqué à la sagesse en se découvrant avec trop de sincérité ne se rendraient pas un compte bien exact de la situation actuelle de la philosophie. Les questions sont aujourd'hui serrées de trop près pour que l'on puisse rester dans le vague des formules indécises et d'un incertain christianisme qui n'est ni orthodoxe, ni hétérodoxe. Un historien illustre, qui vient de toucher à toutes ces questions avec la hauteur qui lui est habituelle, met en demeure les spiritualistes de s'expliquer sur la question du surnaturel. Ce grand et éloquent défenseur de la liberté de discussion est le premier à désirer que les causes s'accusent et se découvrent avec franchise, et que chacun porte son propre nom, son propre drapeau. Ce n'est pas lui qui reprocherait à M. Saisset (s'il vivait encore) d'avoir répondu d'avance à son appel et d'avoir dit : « Voilà ce que je crois; rien de moins, rien de plus. »

S'il m'était permis d'ajouter un mot à la discussion si vive et si franche de M. Émile Saisset, je dirais volontiers : Lorsqu'on accuse la philosophie d'insuffisance, qu'entend-on conclure de là? J'avoue volontiers que la philosophie est insuffisante, qu'elle ne donne ni toute lumière, ni toute consolation, ni tout espoir; mais pourquoi la philosophie serait-elle suffisante, et pourquoi supposerait-on que l'homme doit avoir nécessairement à sa disposition quelque chose qui le satisfasse entièrement? Tout étant incomplet et défectueux ici-bas, pourquoi s'étonner que nos lumières soient incomplètes, et que les secours qui nous ont été accordés soient proportionnés à la faiblesse et à la médiocrité de notre nature? Si l'on dit qu'un

Dieu bon ne peut avoir laissé ses enfans sans secours suffisans, on oublie que c'est pourtant là l'état où ont été pendant des siècles les nations les plus illustres et les plus éclairées de l'antiquité. Il n'y a donc pas de contradiction à supposer que la Providence n'a donné aux hommes que des moyens très faibles pour percer les mystères de leur destinée. On n'a rien dit contre la philosophie en montrant qu'elle ne donne ni toute la force, ni toute la joie désirable, car il est possible qu'il soit dans la destinée humaine de se contenter de faibles lumières et de faibles secours. Si l'on réfléchit d'ailleurs que les formes les plus variées des croyances humaines donnent toutes des consolations et ont inspiré des prodiges de courage et de sacrifice, on verra que le fait de donner des consolations et des forces n'est pas une garantie suffisante de vérité.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, si Pascal s'en était tenu à la doctrine que nous venons d'exposer, il ne se distinguerait de la plupart des théologiens que par l'énergie de sa conviction et l'ardeur entraînante de son éloquence. Ce ne serait pas là le scepticisme, car le scepticisme ne consiste pas à limiter la raison, mais à la nier. Malheureusement c'est là une extrémité devant laquelle Pascal n'a pas reculé. De l'insuffisance de la philosophie et de la raison, il est passé, par un entraînement facile à comprendre, à la doctrine d'une impuissance radicale, absolue, irrémédiable, au moins hors de la révélation et de la grâce. Il parle de la philosophie de la manière la plus insultante dans ce passage si connu : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. Nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine. » Il prononce cette parole hardie et décisive : « Le pyrrhonisme est le vrai. » Enfin il serait difficile aujourd'hui, après la démonstration victorieuse de M. Cousin, de nier que dans Pascal se rencontrent à chaque page des traits qui trahissent un absolu scepticisme. Il attaque la philosophie dans ses sources psychologiques en niant la légitimité de tous nos moyens de connaître, il ébranle la morale et la religion naturelle en niant la justice et en n'admettant que la force, en justifiant l'athéisme comme une marque de force d'esprit, en substituant aux démonstrations philosophiques de l'existence de Dieu la fameuse preuve tirée du calcul des probabilités, qu'il venait d'inventer, jouant Dieu à croix ou pile. Il n'est pas moins sceptique sur les affections que sur les idées, et il a écrit cette phrase odieuse, que Hobbes ne désavouerait pas : « Les hommes se haïssent naturellement les uns les autres. » La force et le hasard lui sont les maîtres de la vie humaine, et son imagination épouvantée ne voit sur cette terre qu'un cachot, et dans les hommes que des condamnés à mort attendant leur exécution.

De cette philosophie subversive ne pouvait sortir qu'une religion servile et tyrannique, que M. Cousin définissait éloquemment en l'appelant « cette dévotion malheureuse que je ne souhaite à personne; » ce qui se comprend du reste aisément par l'alliance naturelle (aussi naturelle en philosophie qu'en politique) de l'anarchie et du despotisme. Après avoir dit qu'il faut présenter la religion comme raisonnable et aimable, il la présente au contraire comme terrible et incompréhensible, et il se jette dans toutes les extrémités du *credo quia absurdum*. Il dit que, s'il y a quelque chose de scandaleux et d'*énorme* (1), ce n'est pas « la justice envers les réprouvés, c'est la miséricorde envers les élus. » Aveuglé par un mysticisme insensé, il dit que « la maladie est l'état naturel du chrétien, et qu'il faut vivre dans l'attente continuelle de la mort. » Il combat toutes les affections humaines, il ne veut pas qu'on s'attache à lui et prétend « que l'on est coupable de se faire aimer. » Enfin il condamne le mariage comme un homicide, ou plutôt comme un déicide. Tel a été le christianisme janséniste de Pascal, exagération repoussante du principe de la foi, et qui inspire à M. Saisset ces excellentes paroles : « Je ne reconnais pas à ces traits la morale chrétienne, la charité chrétienne, l'esprit chrétien. Le Christ mourant au Golgotha n'est pas un symbole d'ascétisme, mais un symbole de bonté, de charité et d'amour. »

On voit par l'exemple de Pascal (je prends le plus grand) ce que devient une théologie quand elle est privée du soutien d'une saine et forte philosophie, et lorsqu'elle s'allie au scepticisme pour obtenir l'entier abattement de la raison. On ne peut sans doute demander aux théologiens de consentir à l'indépendance absolue et souveraine de la philosophie, car ce serait sacrifier leurs propres principes; mais ils peuvent voir qu'une trop grande défiance à l'égard de la raison conduit à des extrémités aussi périlleuses pour l'orthodoxie que pour le bon sens. Que cela soit un avertissement pour les théologiens excessifs qui ne voient que des ennemis dans les libres penseurs. Le rationalisme a du bon, ne fût-ce que comme correctif aux entraînemens fanatiques d'un mysticisme déréglé.

Au reste, il est juste de le reconnaître, à part la défiance bien naturelle qu'inspire toute philosophie indépendante à la théologie révélée, il est certain que le scepticisme théologique a reculé plutôt qu'il n'a fait de progrès dans ces dernières années. Un exemple solennel, celui de l'abbé de Lamennais, a prouvé qu'une telle tactique n'est pas une garantie bien solide pour la foi. Nos théologiens les plus éclairés, le père Gratry, l'abbé Hugonin, Mgr Maret, sont

(1) Dans le sens latin, *enormis*, hors de règle.

tous très opposés à cette fausse doctrine. Saint-Sulpice, qui est le centre des bonnes études théologiques en France, l'a toujours combattue, et récemment encore nous entendions à Notre-Dame un prédicateur éclairé, le père Hyacinthe, défendre fortement et noblement la cause de la raison et de la philosophie, j'ajouterai même de la société moderne, contre l'école traditionaliste. Rome ellemême, dans quatre propositions célèbres promulguées il y a une dizaine d'années, a expressément condamné l'opinion qui conteste à la raison le pouvoir d'établir l'existence de Dieu et de l'âme, les grandes vérités de la morale, enfin les principaux articles de la théologie naturelle. Comme la philosophie n'a pas toujours le bonheur d'être d'accord avec Rome, c'est un devoir pour elle de reconnaître qu'en cette circonstance Rome a montré autant de sagesse que de lumières, et il serait fort à désirer, dans l'intérêt de la paix et de la fraternité, qu'il en fût toujours ainsi.

Lorsque la théologie combat la philosophie et veut la détruire parmi les hommes, elle entreprend l'impossible, car il faudrait pour cela qu'elle supprimât un instinct irrésistible de la nature humaine, le besoin d'examiner et de comprendre. Le théologien comprend médiocrement la force d'un tel besoin, parce qu'en général il ne l'éprouve pas (autrement il est un philosophe) et ne cherche guère à le satisfaire. La théologie répond pour sa part à un tout autre besoin de l'âme, le besoin de croire et de systématiser ses croyances. C'est par l'ordre et l'enchaînement des doctrines que la théologie, j'entends la théologie catholique, a un côté scientifique; mais elle ne fait qu'ordonner et enchaîner, elle ne cherche pas, si ce n'est peut-être dans la controverse, où le besoin de se défendre la force à découvrir des armes nouvelles : par là elle commence à ressembler à la philosophie, sans jamais se confondre avec elle tant qu'elle persiste à s'appuyer sur une doctrine consacrée. La philosophie au contraire est fille de l'examen, elle ne veut rien affirmer qu'elle n'ait trouvé par l'analyse et la réflexion. Ses dogmes sont ses conquêtes et non pas ses chaînes. Elle va donc à la découverte, et c'est pourquoi elle va souvent à l'aventure, c'est pourquoi aussi chaque philosophe va de son côté, persuadé qu'il a trouvé le vrai chemin et que tous les autres se trompent. Cette recherche libre et personnelle est et sera toujours la tentation et l'appât du philosophe. Le théologien, habitué à la sécurité que donne une foi bien établie, comprend difficilement qu'on puisse prendre plaisir à vivre au sein des mouvemens et des oscillations du sol philosophique. Il s'en faut en effet que ce soit là un plaisir sans mélange, et je ne le conseillerais pas volontiers à ceux qui n'aiment que la paix; mais penser par soi-même et n'obéir qu'à la lumière de sa raison, c'est une des

plus fortes et des plus hautes passions de l'homme. Celui qui l'éprouve assez pour lui consacrer sa vie est un philosophe, celui qui ne l'éprouve pas peut très bien se dispenser de se livrer à la philosophie; mais qu'il ne cherche pas à en détourner les autres.

II.

Comment passer de Pascal à Kant? Quelle transition liera l'un à l'autre deux personnages si dissemblables, et qui paraissent appartenir à deux mondes? Chez l'un, toutes les pensées ont traversé le cœur et se sont échauffées de toutes les ardeurs de la passion. Troublé par le problème de la destinée humaine jusqu'au point d'en perdre presque la raison, sceptique et croyant à la fois, portant une sorte de fanatisme dans le doute comme dans la dévotion, maudissant la vie avec tant d'exagération qu'on pourrait croire qu'il l'avait trop aimée et qu'il lui en voulait de ne pas lui avoir donné ce qu'il en espérait, ayant jeté des éclairs dans la science comme dans la philosophie, mais par-dessus tout grand écrivain, apologiste original et paradoxal de la religion, mais, malgré tous ses efforts, ayant contribué pour sa part à la dissolution des antiques croyances, tel a été Pascal, qu'on peut définir d'un mot : un homme, une âme, une flamme.

Transportons-nous maintenant sur les confins du nord, à l'extrémité orientale de la Prusse, dans cette ville froide et lointaine de Kœnigsberg où bien peu de voyageurs ont la curiosité d'aller chercher les vestiges et les souvenirs de la *Critique de la raison pure*. C'est là qu'est né, c'est là qu'est mort, c'est là qu'a enseigné pendant trente ans l'immortel Kant, le maître et le roi des philosophes allemands. Là l'enseignement de la philosophie n'est pas, comme ailleurs, plus ou moins lié par la tradition, par les convenances, par les habitudes, à un système d'idées consacré. La pensée est souverainement libre; elle n'a jamais connu depuis une telle liberté. Comme Pascal, Kant associe à un scepticisme illimité une foi austère, et il rend à la pratique ce qu'il refuse à la raison spéculative; mais il n'obéit jamais qu'à la science pure, et la passion n'a aucune part à ses raisonnemens : ce n'est pas une personne, c'est une idée... Quelquefois du sein de ces froides abstractions s'élève tout à coup un cri noble et fier qui part de l'âme et parle à l'âme; mais rien n'est plus rare, et d'ordinaire c'est à peine si l'algèbre est plus abstraite, plus impersonnelle, que cette philosophie hérissée et enveloppée, qui recouvre les plus rares finesses de la pensée des formes les plus repoussantes du pédantisme scolastique. Néanmoins, sous cette forme surannée, que de hardiesse, que de

liberté, quelle jeunesse de pensée, quelle absence de préjugés, quelle profondeur! Et dans la morale que de grandeur et de sérénité! Quant à l'homme lui-même, il paraît avoir assez peu connu les troubles et les tumultes de la vie. Il n'a jamais quitté sa ville natale, tout entier à sa chaire et à la construction de sa doctrine, vivant seul et dans la retraite avec une régularité toute monastique. N'ayant pas eu de ménage et, selon toute apparence, n'ayant guère connu la passion, il n'a aimé que la science et la vérité. Sur la fin de sa vie seulement, un éclair d'enthousiasme a traversé cette âme austère et virile : ce fut la révolution française qui l'alluma. Ce grand espoir d'une émancipation universelle fit sortir de sa mesure habituelle ce penseur abstrait et glacé, et l'on vit le noble vieillard courir chaque jour sur la grande route pour avoir plus tôt les nouvelles attendues par tous avec anxiété. Il meurt après quatre-vingts ans, ayant eu le temps d'édifier tout son système, d'en publier lui-même toutes les parties, n'ayant laissé aucune région de la science étrangère à ses études, et entouré d'une puissante école appelée au plus florissant avenir. Sereine et froide, pleine de jours et d'œuvres, telle a été la vie de Kant; ardente, désolée, mutilée prématurément, telle a été la vie de Pascal. Leur philosophie reflète leur existence. L'un et l'autre sont sceptiques; mais l'un avec amertume et insolence semble défier la raison et prendre plaisir à l'insulter, l'autre froidement et méthodiquement analyse, discute, critique, demande à cette même raison ses titres et ses comptes avec l'impitoyable tranquillité d'un juge. Tous deux unissent à un scepticisme illimité une foi profonde, et essaient de reconstruire d'un côté ce qu'ils détruisent de l'autre; mais la foi du premier est une foi religieuse et mystique, jaillissant de l'âme comme un coup de grâce dans une extase mystérieuse; la foi du second est une foi stoïque et morale, ayant son point d'appui dans une conscience aussi ferme que pure. Pour l'un, la foi a pour objet la croix et Jésus, pour l'autre le devoir et la vertu. Tels ont été, aux points les plus opposés et les plus extrêmes, les deux grands maîtres du scepticisme moderne.

Un système aussi compliqué et aussi fortement lié que celui de Kant est bien difficile à résumer. M. Émile Saisset a rempli cette tâche autrefois dans la *Revue* (1) avec un rare bonheur, et c'est cette large et rapide analyse qui est devenue le chapitre consacré à ce grand nom dans le livre qui vient d'être publié. Nous n'avons plus aujourd'hui qu'à en recueillir les principaux traits dans ce qui touche à notre sujet, c'est-à-dire au scepticisme de Kant.

Pour bien comprendre le système du philosophe de Kœnigsberg

(1) Voyez la livraison du 15 février 1846.

dans ses principes généraux et dans ses grandes lignes, il faut observer que, dans toutes les pensées de notre esprit, on peut distinguer deux choses : d'abord ce qui nous vient du dehors, ce qui est l'objet de la sensation, et ce que l'on appelle le phénomène, par exemple la chaleur, la couleur, le mouvement; — en second lieu, ce qui vient de l'esprit, c'est-à-dire un certain nombre d'idées qui, s'appliquant à ces phénomènes, nous permettent de les coordonner, de les enchaîner, de les généraliser. Ces idées sont les vrais principes de la pensée. On se représente assez bien la séparation de ces deux choses, si l'on réfléchit à l'état de ces pauvres d'esprit qui sont privés de toute réflexion et de toute intelligence et ne sont doués que de la faculté de sentir. Les phénomènes les affectent tout comme nous, mais ils ne les redoublent pas dans leur conscience par la puissance de la réflexion; ils ne savent pas les convertir en pensées, ce qui est, à proprement parler, ce que l'on appelle comprendre. Sans doute, même chez les idiots, Kant trouverait encore quelques principes purement intérieurs, qui viennent s'appliquer aux phénomènes pour rendre possible la perception des choses extérieures; mais, les idiots étant privés des idées supérieures de l'entendement et de la raison, cet exemple rend assez bien compte de la distinction établie par Kant entre la matière et la forme de la connaissance, — la matière, qui est fournie par le dehors, et la forme par le dedans.

Maintenant la connaissance des choses, suivant Kant, se compose de trois degrés. A un premier degré, le plus simple de tous, qui est commun à l'animal et à l'homme, à l'idiot comme à l'homme raisonnable, nous percevons les choses extérieures. Cette perception suppose, comme on vient de le voir, une matière extérieure, à savoir les phénomènes. Or ces phénomènes, pour être perçus, sont soumis à une condition : il faut qu'ils soient placés dans l'espace. L'espace n'est pas l'objet direct d'une perception ni d'une sensation; mais il est la condition qui rend possibles l'une et l'autre : c'est un cadre, un moule en quelque sorte, où viennent se placer les phénomènes à mesure qu'ils sont sentis; c'est, pour employer le langage de Kant, une *forme* de la sensibilité. On peut dire la même chose du temps à l'égard des phénomènes internes, des phénomènes de conscience.

Les phénomènes placés et coordonnés dans le temps et dans l'espace deviennent des objets d'intuition et de perception, mais ils ne sont pas encore des objets de pensée. Se représenter un arbre placé en un certain point de l'espace, à une certaine distance d'un autre, ce n'est pas *penser* un arbre. Le penser au contraire, c'est réfléchir à l'unité et à l'individualité qui le constituent, à l'ensemble des effets et des causes dont il est la résultante; c'est en affir-

mer l'existence actuelle, remarquer que cette existence est contingente et non nécessaire; c'est enfin grouper et enchaîner les différens phénomènes que cet arbre peut présenter sous un certain nombre d'idées générales, et, comme dit Kant après Platon, ramener la multitude à l'unité. Les idées de cette seconde classe sont donc les conditions de la pensée, comme les premières étaient les conditions de la sensibilité : ce sont les *catégories*, expression empruntée par Kant à Aristote, et qui signifie les attributs généraux des choses.

La pensée, une fois qu'elle a pris possession des objets de la nature, les lie, les généralise, les subordonne, en forme une chaîne dont tous les anneaux se rattachent les uns aux autres. Cette chaîne est ce qu'on appelle la nature, et l'opération de l'esprit qui la forme est la science; mais si l'esprit était obligé de poursuivre à l'infini cet enchaînement de phénomènes, cette course éternelle sans commencement ni fin accablerait la raison d'une lassitude infinie, et elle se perdrait dans cet abîme sans fond. Il lui faut s'arrêter. Ce point d'arrêt, dans quelque ordre et dans quelque série que ce soit, est ce que Kant appelle l'inconditionnel ou l'absolu. Il y en a de trois sortes : pour les phénomènes de conscience, nous concevons nécessairement un sujet qui ne soit plus phénomène, et que nous appelons *âme*; pour les phénomènes extérieurs, nous concevons également un sujet en soi, un *substratum* qui n'est pas phénomène, et c'est ce qu'on appelle le monde. Enfin, au-dessus et au-delà de ces deux substances, qui ne sont, si j'ose dire, que relativement absolues, nous concevons un dernier absolu, l'Être infini ou parfait, Dieu. Ces trois notions, l'âme, le monde et Dieu, sont les *idées* de la raison pure, qui, de même que les *catégories* de l'entendement et les *formes* de la sensibilité, sont les lois nécessaires suivant lesquelles l'esprit conçoit les choses,d'où il ne faut pas conclure cependant qu'elles sont les lois des choses en elles-mêmes.

Ainsi, il y a dans l'esprit trois étages de notions subordonnées les unes aux autres : au premier degré, l'espace et le temps, formes de l'intuition sensible; au second degré, les catégories (substance, cause, unité, existence, relation, etc.), conditions de la pensée; au troisième, les idées absolues, l'âme, le monde et Dieu. Ces dernières idées ne sont que des limites, des points d'arrêt; les formes de la sensibilité (espace et temps) ne sont que des réceptacles, des moules vides, de simples contenans. Le vrai nœud, le cœur de l'action intellectuelle est dans les catégories. C'est là, c'est dans cette fusion intime des idées et des phénomènes, du général et du particulier, c'est dans cette opération essentielle que consiste la pensée. L'erreur des sensualistes, des empiristes de tous les temps est de croire que la pensée naît de la sensation, et n'est qu'une sen-

sation transformée, comme si l'idiot n'avait pas des sens aussi bien que les autres hommes. Ce qui manque précisément à l'idiot, c'est la faculté de convertir les sensations en idées, ce qui ne se peut que par le moyen de ces idées élémentaires et constitutives que l'entendement porte en lui-même et qu'il applique aux choses du dehors.

Mais, de quelque notion qu'il s'agisse, *formes*, *catégories* ou *idées*, à quelque étage de l'esprit humain que nous nous placions, *sensibilité*, *entendement* ou *raison*, tout ce que l'esprit porte en lui-même n'a de valeur que par rapport à lui. Toutes ses idées sont *subjectives;* elles ne représentent pas les choses telles qu'elles sont en soi, mais telles qu'elles nous apparaissent, non comme des *noumènes*, mais comme des *phénomènes*. Si l'on demandait à Kant sur quoi il fonde une hypothèse en apparence aussi arbitraire, il répondrait sans doute que, ces idées naissant avec l'entendement humain et étant précisément la part qu'il apporte dans la connaissance, il ne peut en rien s'assurer que cette part corresponde à quelque chose de réel en dehors de nous. L'entendement ne connaît que lui-même, et il ne connaît rien autre chose que par lui. Pourvu de notions *à priori*, qui sont en lui avant tout commerce avec l'expérience, comment pourrait-il savoir que le dehors est conforme aux représentations anticipées du dedans?

Outre cette suspicion générale, qui porte sur l'esprit humain tout entier, Kant trouve des sujets de doute tout particuliers dans les idées de la raison pure, dans ces trois idées absolues, qui sont précisément l'objet de la métaphysique, et il institue contre la valeur objective de ces idées une polémique dont la philosophie ressent encore les blessures. C'est à l'occasion de cette polémique, et surtout de la célèbre controverse où Kant soumet à une critique impitoyable tous les argumens les plus respectés de la théodicée, que le sceptique Henri Heine disait avec sa diabolique ironie : « L'on vit alors, après cette grande bataille, les argumens de l'école mis en déroute, les gardes-du-corps ontologiques jonchant la terre, et Dieu privé de démonstration! » Hâtons-nous d'ajouter que Kant a fait tous ses efforts pour rétablir dans sa morale tous les grands principes qu'il avait si gravement ébranlés dans sa métaphysique. Si Dieu, l'âme, la liberté, ne lui paraissent pas susceptibles d'être démontrés par la raison spéculative, il les considère comme les postulats nécessaires de la raison pratique, comme les conditions et les garanties de la loi morale.

Sans vouloir suivre le système de Kant dans toutes ses parties (ce qui nous éloignerait du plan de cette étude), nous nous contenterons de quelques observations sur son idée fondamentale. On reconnaîtra ainsi que ceux qui disent que Kant en a pour jamais fini

avec la métaphysique se font une entière illusion. La *Critique de la raison pure* a été au contraire le point de départ d'une nouvelle métaphysique, et cela par une logique nécessaire et inévitable. Que l'on réfléchisse un instant sur ce qu'il y a d'étrange dans l'hypothèse de Kant. Selon cette hypothèse, c'est l'esprit humain qui prête à la nature par son concours avec elle tout ce qu'elle nous offre de rationnel, d'intelligible, d'harmonieux et de régulier. La nature, dépouillée de ce que l'esprit humain lui attribue, n'est qu'une multitude de phénomènes indéterminés et désordonnés, une matière sans forme, quelque chose de semblable à ce que les anciens poètes appellent le chaos. La raison, d'après Kant, joue à l'égard de la nature à peu près le même rôle que l'artiste divin remplit à l'égard du monde dans le système de Platon. La raison est le véritable *démiurge*, la suprême organisatrice de l'univers. Il faut bien se garder de confondre le scepticisme de Kant avec l'ancien pyrrhonisme, qui ne laissait rien debout, ni au dedans, ni au dehors de nous-mêmes, que la conscience de nos sensations. Kant, instruit par le grand exemple des sciences, reconnaît que la pensée, soit sous une forme purement subjective (comme dans la logique et les mathématiques), soit appliquée à la nature (dans les sciences physiques et naturelles), forme un tout systématique et lié. C'est de la réunion de la pensée avec les phénomènes que résulte le *cosmos* avec ses merveilleuses harmonies. Si l'on songe en effet que l'espace, dans lequel les phénomènes sont contenus, le temps, dans lequel ils se succèdent, les rapports de cause et d'effet, d'action et de réaction, par lesquels nous les enchaînons, les idées d'unité et de pluralité, qui nous servent à les classer et à les distribuer, enfin que tout ce qui sert à lier les phénomènes vient de notre esprit, et non des choses elles-mêmes, on conviendra que, selon Kant, c'est l'esprit qui est le vrai créateur de la nature. Je demande alors quel est l'avantage d'une telle hypothèse. Pourquoi supposerais-je que c'est l'entendement qui apporte à la nature ce qui la rend intelligible et capable d'être connue scientifiquement, au lieu de dire tout simplement que la nature est intelligible en elle-même, qu'en elle-même elle forme un tout rationnel et intelligible? La constance, le développement gradué des phénomènes suivant des lois, l'enchaînement, la liaison, la hiérarchie de ces lois, la combinaison des causes et des effets (je ne parle même pas des rapports de finalité, de convenance et d'harmonie), toutes ces conditions, qui seules rendent possible une science de la nature, nous apparaissent en même temps comme les conditions de l'ordre des choses. Quelle facilité et quel avantage trouve-t-on à concevoir que l'entendement porte en soi et produit spontanément le système entier de la nature, ce système qui se déroule avec une si merveilleuse ma-

jesté dans l'espace et dans le temps, et qui embrasse l'homme lui-même? Plus j'étudie la nature, plus se confirme en moi la pensée qu'elle forme un tout raisonnable. Jamais les idées qui me servent à la comprendre ne se sont trouvées démenties : autrement il n'y aurait point de science. Le champ des découvertes a beau s'étendre: tous les phénomènes viennent les uns après les autres se coordonner dans le système général, et l'avenir même se plie à nos prévisions. Pourquoi donc supposerions-nous que tout cela est notre œuvre, et que nous sert-il, suivant la comparaison de Kant, de faire tourner la terre autour du soleil, au lieu de faire tourner, comme Ptolémée, le soleil autour de la terre? On remarquera d'ailleurs que cette hypothèse, qui se présente en apparence comme modeste, puisqu'elle prétend ne pas vouloir se prononcer sur les choses telles qu'elles sont en soi, est au contraire passablement orgueilleuse, puisqu'elle consiste précisément à attribuer à l'esprit humain tout ce qu'il y a pour nous de plus grand et de plus merveilleux dans la nature elle-même.

Supposons cependant qu'on admette cette hypothèse, afin d'éviter les embarras qui pourraient naître de l'hypothèse opposée; croit-on avoir par là coupé court à toute difficulté, réfréné à tout jamais la curiosité humaine, assuré à l'esprit humain cette tranquillité, cette *ataraxie*, suivant l'expression des pyrrhoniens, à laquelle ont toujours prétendu les sceptiques de tous les temps? C'est ici que Kant me paraît avoir été sous le prestige de cette illusion, commune à tous les inventeurs de systèmes, qui consiste à croire que tous les esprits pourront s'arrêter là où l'on s'est arrêté soi-même, et se satisfaire de ce qui nous a satisfaits. Embarrassé du monde objectif, Kant a pensé que la solution de toutes les difficultés était de *subjectiver* toutes choses. Quand il avait fait passer un problème de l'objectif au subjectif, il croyait avoir tout fait, et il ne paraissait pas soupçonner que le subjectif à son tour ne pouvait se suffire à lui-même, qu'il y avait là un monde nouveau d'obscurités et de difficultés. On explique le dehors par le dedans, la nature par l'esprit, l'objet par le sujet... Fort bien; mais le sujet lui-même, comment l'explique-t-on? Dans ce sujet, il y a des formes *à priori* de la sensibilité, des catégories de l'entendement, des idées pures de la raison, et tout cela forme un système si bien lié que c'est grâce à lui que l'esprit pense la nature, et au-delà de la nature un monde intelligible, dont on ne peut pas nier au moins la possibilité. Je le demande, d'où viennent ces formes *à priori*, ces catégories, ces idées? D'où vient cet entendement qui juge tout et qui crée tout? N'est-il pas lui-même le plus étonnant des miracles? Cette conception d'un monde supra-sensible, d'une nature soumise à un ordre rationnel, a beau être subjective : encore faut-

il nous l'expliquer. A propos de quoi, en vertu de quoi, par quel pouvoir, par quel privilége l'esprit pense-t-il, et qu'est-ce que la pensée? On dira que cette question implique un cercle vicieux, que c'est en vertu des lois de la pensée que nous demandons la cause et le pourquoi de quelque chose, que, recueillis une fois dans l'enceinte de la pensée, il n'y a plus à demander de pourquoi, et par conséquent qu'il n'y a pas à se demander pourquoi l'homme pense, car ce serait supposer quelque chose d'antérieur à la pensée, quelque chose qui expliquerait la pensée, tandis que la pensée explique tout. Cependant qui ne voit que répondre ainsi, c'est précisément poser la pensée comme quelque chose d'absolu, comme quelque chose en soi? C'est en faire le principe des choses; c'est, en un mot, passer, comme l'ont fait Fichte et Schelling, de l'idéalisme subjectif à l'idéalisme absolu.

Veut-on au contraire rester dans les limites mêmes de l'idéalisme de Kant, voici encore des abîmes de difficultés. Pour concevoir quelque chose de subjectif, ne faut-il pas qu'il y ait un sujet? Or, dans la doctrine de Kant, il n'y a pas plus de sujet que d'objet. Ces formes pures et ces idées *à priori* planent dans le vide, sans savoir à qui s'attacher. Je comprends très bien, dans une doctrine où l'on admettrait, comme Descartes, une substance pensante, que cette substance se construise à elle-même l'univers d'après certains concepts innés; mais, dans le système de Kant, à qui appartiennent ces concepts? en qui résident-ils? Ils sont *à priori;* mais qui donc les possède *à priori?* qui en fait l'application à la nature? Ne dites pas que c'est l'esprit humain, car c'est là un mot vague et peu philosophique. Qu'est-ce que l'esprit humain? Ce n'est pas une substance, car la notion de substance est elle-même une notion formelle et subjective dont nous nous servons pour constituer l'unité apparente des choses, sans que rien lui réponde dans la réalité. Est-ce le *moi?* Non, car l'idée du *moi*, comme celle de substance, n'est encore, selon Kant, qu'une forme subjective. Enfin l'esprit humain n'est pas même, comme le définissait Condillac, une succession de phénomènes, puisque l'idée de succession est l'application de l'idée de temps aux phénomènes intérieurs, et l'idée de temps, comme toutes les autres, n'est qu'une forme qui ne représente aucune chose en soi. Il est donc impossible de se faire aucune idée claire de ce que c'est que le sujet pensant dans la doctrine de Kant, et lorsque nous disons que c'est le sujet qui produit des concepts *à priori*, nous ne savons en réalité ce que nous disons. Si l'on réfléchit ensuite à la ténuité de ce sujet phénoménal, qui n'est qu'une ombre, ne trouve-t-on pas aisément que ce vaste système de concepts et d'idées qui s'appelle la raison pure, qui contient en soi en puissance la nature tout entière, est d'un ordre

bien plus élevé et d'une bien autre importance que le sujet lui-même? Cette raison pure, qui donne au sujet l'unité, la liaison dans le temps, la conscience même, est vraiment la cause et le principe du sujet, au lieu d'en être l'effet et l'attribut. Possédant comme caractère essentiel la nécessité et l'universalité, portant partout avec elle dans la nature et dans le *moi* l'ordre, la liaison systématique, la vérité, que lui manque-t-il pour être la raison absolue, principe commun de l'objectif et du subjectif, de la nature et de l'esprit?

D'ailleurs, lorsque l'on parle de la subjectivité de la raison, de quelle raison s'agit-il? Est-ce d'une raison individuelle, celle de Pierre ou de Paul? Est-ce au contraire de la raison humaine en général? Kant ne paraît pas s'être jamais expliqué sur ce point. S'il s'agit de la raison individuelle, comment expliquera-t-on les autres raisons individuelles qui me sont données dans l'expérience, car l'expérience m'apprend qu'il y a d'autres hommes que moi? Est-ce donc moi qui pense leurs pensées, qui éprouve leurs affections, qui me redouble ainsi moi-même en dehors de moi dans ces milliers d'individus dont les passions me sont antipathiques, dont les idées me sont nouvelles, ou hostiles, ou même entièrement inconnues? Qui supportera de pareils rêves? La philosophie de Kant est une philosophie trop sérieuse pour qu'on puisse lui imputer ces amusemens du pyrrhonisme antique, qui du reste lui-même n'a jamais examiné cette difficulté. Lorsque Kant parle de la raison, il est manifeste qu'il entend parler de la raison humaine en général, de celle des autres hommes aussi bien que de la mienne; mais alors il y a donc quelque chose en dehors de moi, il y a des pensées, des êtres pensans. Ces êtres pensans ont un entendement constitué comme le mien, des lois intellectuelles semblables aux miennes. Dans tous les hommes, il y des formes *à priori*, des catégories, des idées pures, et ce sont les mêmes. De là on peut conclure que tout n'est pas subjectif : il y a, outre ma raison individuelle, une raison humaine en général, raison qui m'a précédé, qui me survivra, et qui s'étend bien au-delà de ma propre personne. Ainsi le domaine du subjectif s'étend considérablement, et dépasse de beaucoup les limites de la conscience individuelle. Bien plus, la raison une fois sortie de ces limites et devenant la raison humaine en général, qui m'empêche de concevoir cette raison comme plus générale encore, et embrassant non-seulement tous les hommes, mais encore tous les êtres pensans? Sans doute cette raison serait toujours subjective, ce serait toujours à son propre point de vue qu'elle considérerait l'univers; mais qui ne voit qu'à mesure que cette raison grandit, s'étend, se généralise, il devient de moins en moins nécessaire de supposer un monde en soi par derrière les phénomènes, car

alors la raison absolue est le monde en soi lui-même? Elle est l'archétype du monde, elle le crée en le pensant, et voilà encore une fois l'idéalisme absolu qui sort de l'idéalisme subjectif!

On voit par là que ceux qui croiraient pouvoir se maintenir au point de vue de Kant n'ont pas suffisamment creusé ce point de vue. On voit que cette grande critique de la métaphysique contient en soi une métaphysique, que l'apparent scepticisme de Kant est au fond très dogmatique, car il érige la raison humaine en arbitre absolu. Le vrai sceptique nierait tout, même la raison, même la pensée; mais ramener tout à la pensée, c'est retourner le problème : ce n'est pas le résoudre, ce n'est pas le supprimer.

III.

Le scepticisme de Kant est caché au fond de toutes les doctrines sceptiques de notre temps; mais celles-ci n'en ont pas toujours conscience. L'analyse critique de tous les concepts de l'entendement humain est une œuvre trop compliquée, trop difficile, et la plupart des adversaires de la métaphysique aiment mieux employer une méthode plus simple, plus commode. Ils observent qu'en fait il y a des sciences, à savoir les sciences positives, qui, se bornant à constater et à relier les phénomènes de la nature, arrivent dans ces limites à une parfaite exactitude et à une certitude absolue. Sans examiner à quelles conditions se forment de telles sciences, quelles sont les idées de l'esprit humain qui s'y appliquent, et s'il n'y a pas déjà là une sorte de réfutation du scepticisme, ils se contentent de jouir de la sécurité pratique que leur assurent des méthodes cent fois éprouvées, et, enfermés dans le cercle où ils ont l'habitude de se mouvoir, ils traitent de rêve, de chimère, de poésie tout ce qui dépasse ce cercle étroit et familier. Dogmatiques sur le terrain de la science positive et de la vie pratique, ils sont sceptiques en métaphysique, sans se demander si peut-être ce ne sont pas là deux états d'esprit contradictoires.

Pour nous, nous sommes étonné de voir les sciences dites positives montrer tant de préventions contre la philosophie, car il nous semble que ces sciences, profondément méditées et considérées dans leurs parties les plus hautes, touchent aux confins de la métaphysique, et n'en sont même pour ainsi dire que le premier degré. Quelle est en effet la prétention de la métaphysique? C'est de nous conduire des choses sensibles aux choses intelligibles, du subjectif à l'objectif, c'est-à-dire de ce qui nous paraît à ce qui est, des phénomènes aux substances et aux causes, et enfin du relatif à l'absolu. Or nous allons voir que ce passage a lieu dans les sciences, et qu'il est même précisément ce qu'on appelle la science.

On pourrait croire en effet à première vue que, dans les sciences de la nature, ce sont les choses sensibles qui sont l'objet de la science, et que les sens en sont l'instrument; mais un peu de réflexion nous fait voir qu'il n'en est rien. Les sens ne sont que des agens secondaires obéissant à un maître supérieur qui est l'entendement. Le sensible n'est que l'occasion de la pensée et le signe de l'intelligible. Par exemple, lorsque le physicien traite de la chaleur, croit-on qu'il entende parler de la sensation de chaud ou de froid qu'il peut personnellement éprouver? Cette sensation est-elle autre chose pour lui qu'un avertissement de la présence d'un certain agent, dont il étudie les lois sans se préoccuper de ses propres impressions? De même l'électricité se confond-elle avec la sensation de commotion douloureuse qu'elle provoque, les propriétés chimiques des corps avec les sensations de salé, d'acide ou d'amer qui les accompagnent? Ces sensations sont des signes que le savant ne fait que traverser pour atteindre ce que les sens ne peuvent connaître, ce qui ne se découvre qu'à l'esprit, à savoir les rapports généraux des phénomènes, les lois, les genres, les types, en un mot le pur intelligible. Plus la science s'élève dans ses généralisations, plus elle élimine le sensible et s'en dégage. Ainsi dire avec les physiciens d'aujourd'hui que la chaleur est, selon toute apparence, identique à la lumière, et que l'une et l'autre ne sont que des mouvemens, n'est-ce pas écarter, je dirai même fouler aux pieds toute représentation sensible? Car, pour les sens, quoi de moins semblable que la chaleur et la lumière, la lumière et le mouvement? On peut conclure de ces faits que, si la métaphysique prétend s'élever au-dessus des choses sensibles pour atteindre jusqu'aux derniers intelligibles, elle ne fait en cela que continuer, en traversant peut-être un peu trop vite beaucoup d'intermédiaires, elle ne fait, dis-je, que continuer et imiter la méthode des savans.

De ce qui vient d'être exposé, on peut conclure aisément que les sciences passent sans cesse du subjectif à l'objectif, de ce qui paraît aux sens à ce qui est en réalité, car elles passent de ce qui n'est vrai que pour celui qui l'éprouve à ce qui est vrai pour tous les observateurs en général, et par conséquent indépendamment de chacun d'eux en particulier. On connaît cette pensée de Pascal : « L'un dit : Il y a deux heures; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde à ma montre, et je dis à l'un : Vous vous ennuyez, et à l'autre : Le temps ne vous dure guère, car il y a une heure et demie. » C'est l'image du vulgaire et de la science. Trois personnes sont réunies dans une chambre. L'une dit : Il fait chaud ici; la seconde : Il fait froid. Le savant consulte le thermomètre, et fixe le degré de température indépendamment des impressions de chacun. Voilà la température objective de la chambre. En générali-

sant cette observation, on peut dire que les sciences nous donnent une véritable démonstration du monde extérieur, si souvent mis en doute par les sceptiques. Tant qu'on n'a vu dans le monde extérieur, comme le pyrrhonisme de l'antiquité, que des phénomènes variables et changeans, sans autre lien que celui qu'établissent l'imagination et l'habitude, on comprend jusqu'à un certain point le scepticisme à l'égard du monde extérieur; mais lorsque, par l'analyse, l'expérimentation et le calcul, on vient à déterminer *à priori* l'ordre dans lequel les phénomènes devront se produire, lorsque l'induction, dépassant les limites de toute expérience, pénétrant dans le passé, reconstruit l'histoire du monde avec une admirable précision, qui pourrait ne voir là que le rêve de l'imagination, le fantôme d'une raison subjective? A propos de quoi irais-je supposer que ces phénomènes si complexes, soumis à tant d'influences entrecroisées, et cependant dérivant tous de quelques lois très simples, à quel propos irais-je supposer que ces phénomènes viennent de moi et ne résident qu'en moi? Passe encore pour Képler et pour Newton, qui ont découvert les lois du système du monde. On peut dire que c'est leur propre raison qu'ils ont objectivée; mais, pour moi, ou pour tout autre, qui ne savons pas même formuler ces lois, qui les comprenons à peine, qui n'en connaissons ni la démonstration ni les conséquences, de quel droit pourrions-nous supposer qu'elles sont l'œuvre de notre esprit? Voici la *Mécanique céleste* de Laplace, à laquelle il est impossible de rien comprendre sans être versé dans les plus hautes et les plus profondes mathématiques. Ce livre explique avec la plus merveilleuse précision des mouvemens que je n'ai jamais observés, des phénomènes dont je ne sais pas même le nom. Et tout cela, ces phénomènes, ces mouvemens, ces lois, ces nombres, ces calculs, ce grand système de mécanique, serait l'œuvre de mon esprit! On voit que d'absurdités pour l'idéaliste qui voudrait aller jusque-là. Quant à celui qui, moins excessif, se contenterait de soutenir la subjectivité de la raison humaine en général, la science lui donne encore une sorte de démenti, car il n'y a pas toujours eu de raison humaine, il n'y a pas toujours eu d'hommes sur la terre. Si haut que la géologie fasse remonter l'origine de l'homme, on n'ira pas jusqu'à dire que l'homme est éternel, car la vie même n'est pas éternelle. Cependant, avant l'homme, le monde existait. Supposez donc, comme le disait autrefois Protagoras, que l'homme soit la mesure de toutes choses : que signifie cette histoire du monde antérieur à l'homme? A quel propos et comment l'homme aurait-il pu tirer de la série de ses phénomènes subjectifs une induction qui lui représenterait un monde antérieur à lui, et dans lequel il serait apparu un jour? Si tout est subjectif, comment l'homme peut-il concevoir quelque temps où il n'aurait

pas été ? Supposer avec Fichte que c'est l'esprit qui crée le monde actuel est déjà une singulière fiction; mais imaginer que l'esprit trouve dans ce monde actuel, déjà fictif, les traces d'un monde antérieur qui n'a pas existé, c'est le comble de la fantaisie et du paradoxe.

Il n'est pas aussi facile d'établir, je le reconnais, que les sciences nous font passer des phénomènes aux substances et aux causes, et pour le démontrer il faudrait des analyses trop délicates et trop difficiles pour être utilement abordées ici. Contentons-nous de dire que les sciences nous font passer du relatif à l'absolu; elles le font par exemple lorsqu'elles établissent entre les phénomènes des rapports fixes, mesurés, indépendans de mon propre point de vue, de mes affections et même de mon existence. Ces rapports sont en soi toujours les mêmes, et on peut toujours les retrouver dans quelque circonstance que ce soit. Sans doute ces rapports paraissent changer avec les circonstances elles-mêmes; mais si l'on décompose les phénomènes complexes qui résultent de la rencontre des circonstances, on voit que la loi qui les régit n'est que la résultante de toutes les lois élémentaires qui régissent chaque classe de phénomènes en particulier, de telle sorte que la complexité même de ces rapports est une vérification merveilleuse de la parfaite exactitude des lois simples qui se sont combinées pour les produire. Ces lois sont donc quelque chose d'absolu : sans doute elles sont loin d'être le dernier absolu; mais elles le supposent, elles y conduisent, soit qu'on les considère comme la manifestation d'un être infini, dont elles seraient l'essence même, ce qui est l'hypothèse du panthéisme, soit qu'on les suppose décrétées et portées par une intelligence et une volonté absolues, ce qui est la doctrine théiste. Vous dites qu'il suffit de constater que de telles lois existent, sans qu'il soit nécessaire de rechercher si elles sont absolues ou relatives; mais n'est-ce pas là trop présumer de l'incuriosité humaine, et comment voulez-vous nous apprendre qu'il existe dans la nature des rapports permanens, généraux, absolus au moins en apparence, sans que nous soyons tentés de demander s'ils ne seraient pas l'expression ou l'œuvre de quelque être absolu?

En un mot, bien loin de voir entre les sciences et la métaphysique, comme on est tenté de le croire, une opposition et une rivalité naturelles, il nous semble au contraire qu'elles sont intimement liées, que les sciences doivent nécessairement éveiller la curiosité métaphysique, non pas peut-être chez les savans, qui ont autre chose à faire, mais chez les hommes que leur esprit prédispose à ces sortes de recherches. Les sciences, quoi qu'elles en aient, plongent de toutes parts dans l'intelligible et dans l'absolu. A la vérité, elles peuvent toujours en revenir quand elles le veulent, reprendre

pied dans le monde phénoménal et vérifier leurs conjectures par l'expérience. De telles vérifications échappent à la métaphysique; mais, si elle n'a pas l'expérimentation et le calcul, elle a l'induction, l'analyse et le raisonnement, et ce ne sont pas là des moyens absolument impuissans. Sans doute il faut toujours un point d'appui : si haut que l'on s'élève dans l'atmosphère, c'est encore l'air qui nous pousse, et il ne faut pas, suivant la charmante image de Kant, imiter la colombe qui, fière de la facilité de son vol, s'imagine qu'elle volerait plus rapidement encore, si elle planait dans le vide. La métaphysique ne peut donc se passer d' un point d'appui : ce point d'appui, on l'a vu, elle peut le trouver dans les sciences elles-mêmes et dans les hautes généralités scientifiques, qui ne sont d'ailleurs que les applications des idées fondamentales de l'esprit humain, telles que la psychologie les découvre dans la conscience.

Pour finir par où nous avons commencé, nous voudrions que tous les savans et tous les théologiens, bien loin de chercher toujours à décourager la philosophie par leurs envieuses critiques, lui applaudissent au contraire et la suivissent de leurs vœux. La métaphysique n'offrira jamais sans doute cette absolue certitude que l'on trouve soit dans un dogme religieux, soit dans une science rigoureusement démonstrative, et, si elle est sage, elle se contentera de ce que M. Émile Saisset appelait si justement « un dogmatisme limité. » La métaphysique a néanmoins deux grandeurs par où elle est immortelle: d'un côté, elle est le plus haut effort de la liberté de la pensée; de l'autre, elle nous ouvre des perspectives profondes sur les régions de l'éternel et de l'invisible. Par la liberté, elle est la sœur de toutes les sciences; par l'infini, elle est la sœur de la religion. L'esprit humain n'a nul intérêt à se mutiler lui-même, et il est impossible de fixer des limites infranchissables au cercle de la vérité. Si l'on voulait limiter l'espace, on verrait qu'au-delà de ces dernières limites il y a encore de l'espace; ainsi en est-il du champ de la vérité. L'esprit humain franchira toujours ces limites arbitraires, et ne s'arrêtera qu'à la conception du dernier intelligible, de la dernière substance et de la dernière cause. Ainsi monte de degrés en degrés la métaphysique dans la région des idées pures : c'est de là qu'elle a jusqu'ici défié les attaques du scepticisme, qui, bien loin de la couper par la racine, n'a jamais réussi au contraire qu'à lui imprimer un élan nouveau. Du haut de ce monde intelligible, elle défiera encore le scepticisme dans l'avenir comme par le passé, à la condition toutefois, je l'avoue, de redescendre de temps en temps prendre pied parmi les hommes, et de ne point trop dédaigner la caverne de Platon.

PAUL JANET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1865.

Quelles que soient les impressions que les événemens des vingt dernières années ont laissées sur les opinions politiques divergentes, il est impossible que la mort prématurée de M. de Morny n'excite point en nous un sentiment de tristesse mêlé à des réflexions sérieuses. On ne peut pas en ce moment juger la carrière de M. de Morny; on ne saura peut-être point non plus la mesurer avec justesse dans l'avenir, quand on aura perdu le sentiment du milieu et de l'époque que cette existence active et brillante a traversés. On pourra dire dans l'avenir des choses auxquelles il serait indiscret et de mauvais goût de faire allusion aujourd'hui; mais il y aura beaucoup de choses aussi dont on aura perdu, quand on aura la faculté de tout dire, l'exacte perspective et la véritable couleur. Entre les froides adulations officielles du présent et les secs arrêts de l'avenir, il devrait y avoir place un instant pour quelques appréciations où palpiterait du moins encore le souffle des sympathies vivantes.

On aime toujours son temps, même lorsqu'on croit avoir le droit de s'en plaindre. Il n'est guère possible d'avoir aimé notre temps et de s'arrêter avec plaisir aux reflets que les vingt dernières années ont pu laisser sur nos imaginations, sans que chacun retrouve à tel jour plus ou moins proche ou lointain, sur le fond vaporeux de ces fuyans tableaux, un souvenir aimable de M. de Morny. L'homme politique qui vient de mourir a été surtout, et dans toute l'acception que ce mot peut avoir encore à notre époque, un homme du monde. Peut-être, si l'on voulait détailler ses facultés, n'en trouverait-on aucune qui fût précisément supérieure, si ce n'est cette ouverture d'esprit, cette expansion vive et facile, cette souriante bonne fortune de l'homme du monde. La vie de société et les qualités de cette vie firent les premiers succès et la première réputation de M. de Morny. L'homme qui excite aujourd'hui de si nombreux regrets ne datait point

d'un événement politique, de 1848 ou de 1851; il n'était point parmi nous un intrus soudainement imposé à la renommée par une révolution, il datait de sa propre jeunesse, accueillie avec une bienveillance générale, épanouie en pleine société parisienne. M. de Morny entra jeune dans le monde; il eut de bonne heure la réputation d'être heureux et fut tout de suite favori. Il avait été élevé, on le sait, par cette femme distinguée, Mme de Souza, qui nous a laissé dans ses romans de si charmantes marques de son esprit. Nous avions naguère ici réveillé en lui ces souvenirs de sa première éducation par une allusion rapide qu'il releva avec une bonne grâce empressée, en nous reprochant un long éloignement, que sa mort imprévue nous laisse le regret de n'avoir pu faire cesser. Il eut pour tuteur un homme d'une aménité de caractère bien attachante aussi, ce parfait galant homme, M. Gabriel Delessert. Dans la société où il fut élevé, il fut rencontré par M. le duc d'Orléans, le prince de la jeunesse de ce temps, qui l'entraîna généreusement dans cet aimable tourbillon qu'on croyait alors conduit par la fortune. La commission des récompenses nationales nommée après la révolution de juillet le désigna pour un brevet d'officier. Après avoir pris part à quelques-unes de ces premières campagnes d'Afrique qui étaient comme une virile école d'élégance, M. de Morny quitta l'armée. A partir de ce moment, M. de Morny mêla la vie de l'industrie et la vie politique à la vie du monde. Ici encore le succès lui sourit vite. Il y eut bientôt montré la facilité d'adapter son esprit aux choses les plus diverses. La versatilité, si l'on prend le mot au sens latin et dans son acception d'origine, était en effet le caractère de l'intelligence de M. de Morny. Cette intelligence n'était ni vaste ni profonde, mais elle était équipée de façon à se porter lestement vers des objets différens et à s'y ouvrir accès. Elle unissait ainsi le jeu des frivolités élégantes au goût des arts et aux préoccupations sérieuses. Elle ne se concentrait pas, elle rayonnait. Voué à la politique, M. de Morny fit voir bientôt qu'il y chercherait la base sérieuse de sa fortune. C'est un des côtés curieux de la fin du règne de Louis-Philippe que le goût que témoigna tout à coup pour la politique une phalange d'hommes jeunes qui ne s'étaient fait connaître jusque-là que comme des hommes de société et de plaisir. L'élite des fondateurs du Jockey-Club fit irruption dans la chambre des députés. Les héros des romans de Balzac donnèrent une escouade inattendue de partisans à la politique de M. Guizot. Nous nous souvenons de ce singulier mouvement qui se passait dans une région trop exclusive pour être aperçu de la foule, mais qui trahissait des symptômes auxquels les hommes d'état de profession eussent bien fait de prendre garde. La prétention de ces survenans était d'apporter dans la politique — de la jeunesse. Ils professaient une déférence sincère pour le talent et la gravité de M. Guizot; mais cela ne les empêchait point de souhaiter à la politique gouvernementale une autre allure et plus d'entrain vers le progrès. Ils n'aimaient pas à voir le gouvernement se paralyser dans la

routine des spécialités fonctionnaires; ils se flattaient, si l'on se fiait à eux, de prouver que les hommes du monde ont plus d'adresse que les spécialistes politiques à manier les hommes, plus de flair pour pressentir l'opinion et plus de décision dans la conduite des affaires. Au fond, ils accusaient à la fois et le ministère et l'opposition de sénilité. Quant à eux, ils étaient conservateurs assurément, mais jeunes conservateurs, ou conservateurs progressistes. Cette école mondaine a fourni depuis à la politique des ministres et des diplomates qui ne se sont pas tirés d'affaire plus mal que d'autres. M. de Morny n'était pas le chef du groupe : il avait trop de réserve, de sang-froid, de prudence, il s'inclinait avec une admiration trop convaincue devant l'ascendant de M. Guizot, pour se livrer à des caprices d'indiscipline; mais il en était le membre le plus important et le plus en veine. Il publia dans la *Revue* du 1er janvier 1848 un article sur *les conservateurs progressistes;* il avait à cœur évidemment les opinions qu'il exprimait dans cet article, l'unique écrit politique de lui qui nous soit connu, car après le coup d'état il en fit publier de nombreux fragmens par la presse officieuse. Dans les trois mois qui précédèrent la révolution de 1848, on parlait de l'entrée probable de M. de Morny au ministère du commerce.

Cette révolution sembla, au premier moment, renverser toutes les espérances de M. de Morny; l'élection du 10 décembre le remit en selle et lui ouvrit une carrière plus directe et plus sûre que celle qu'il avait pu entrevoir jusqu'à ce jour. M. de Morny, grâce à ses relations sociales et politiques, devint l'intermédiaire le plus naturel entre les chefs de la majorité de l'assemblée et le président. Il fit preuve, durant toute la période républicaine, d'une extrême discrétion; il évita de se mettre en avant, il ne se compromit par aucun acte apparent, il resta dans la coulisse. Pourtant il avait dès le premier moment pris son parti, savait nettement où il allait, et s'apprêtait avec une résolution tranquille et souriante au rôle qu'il joua à la fin de 1851. Il n'y a pas d'indiscrétion aujourd'hui à répéter de vieilles confidences qui n'apprendront plus rien à ses amis ni à ses ennemis. Il nous disait un matin, en 1849, avec une insouciante franchise : « Quand le coup d'état se fera, je vous en préviens, c'est moi qui le ferai. » Il n'avait aucun doute sur le coup d'état, il lui était seulement impossible de prévoir au milieu de quelles circonstances se produirait le dénouement attendu : il ne savait sous quelle forme se présenterait l'occasion; peut-être, comme au 18 brumaire, faudrait-il affronter l'assemblée même pour la dissoudre, et il songeait au discours qu'il y aurait à tenir à cette assemblée condamnée. Nous nous le tînmes pour dit; nous fûmes dès lors convaincus qu'il y aurait un coup d'état, et que M. de Morny y jouerait dans l'action le premier rôle.

On connaît l'embarras qu'éprouvait Bossuet lorsqu'il rencontrait les héros de ses oraisons funèbres dans les troubles de la fronde : il se tirait de

ces pas difficiles par des mots de génie. Le coup d'état de décembre n'est pas un écueil moins embarrassant pour les hommes de notre opinion qui s'y trouvent conduits par le courant d'une biographie. Nous ne pouvons, pour notre compte, échapper au péril que par le silence. Ce n'est donc pas à nous de parler de la conduite de M. de Morny dans cette conjoncture critique. Ce qui est certain, c'est que M. de Morny put faire connaître alors au public les qualités fortes de son caractère. Il montra ce que peuvent la décision et le sang-froid dans les troubles publics. Il atténua le côté sombre du coup de force auquel il donna son concours par cette aisance de manières qui lui était propre, et qui semble la forme naturelle d'un esprit libéral. Il n'y eut pas jusqu'à la confiscation des biens de la maison d'Orléans qui, en lui apportant l'occasion d'une prompte retraite, ne lui permît de prendre vis-à-vis du public l'attitude d'un homme dégagé d'ambition, qui n'avait saisi le pouvoir que pour accomplir une œuvre commandée à ses yeux par un intérêt social, qui, une fois la tâche faite, reculait devant l'usage réactionnaire de la puissance, et se hâtait galamment de rentrer dans la vie ordinaire. Témoins à coup sûr désintéressés de la vie publique de M. de Morny depuis cette époque, nous devons convenir qu'il tint dès lors une grande place en France devant l'opinion. Ceux qui adorent chez nous le principe d'autorité, ceux qui ressentent pour le maintien de l'ordre une passion farouche et craintive, ceux que hante dans leur sommeil le cauchemar du *gâchis* dont M. de Boissy parlait l'autre jour au sénat, voyaient pour eux une grande sécurité dans le rôle que M. de Morny aurait pu jouer de nouveau au milieu de circonstances critiques. Par un contraste qui révèle aussi la valeur de l'homme qu'aujourd'hui l'on regrette, des esprits libéraux ne plaçaient point une moindre confiance dans le concours que M. de Morny pourrait prêter au progrès des institutions libérales. D'autres enfin ajoutaient, non sans raison, aux moyens d'influence du président du corps législatif ses relations avec le monde politique européen, qui eussent pu aussi devenir, à un moment donné, une utile ressource. Ainsi s'était faite peu à peu, grâce à son origine, à ses débuts, à la facilité d'un esprit applicable aux occupations les plus variées, à la fermeté et à l'aménité d'un caractère qui savait tour à tour commander aux circonstances ou s'y assouplir, grâce aussi à ce don de la bonne chance tant prisé par les anciens politiques, — ainsi s'était faite chez nous ce qu'il faut appeler la situation unique de M. de Morny. Ce qui distinguait surtout cette situation, c'est qu'elle n'avait rien d'exclusif et d'inabordable, c'est qu'elle touchait à tout et à tous, c'est que celui qui l'occupait était véritablement le contemporain des hommes et des choses de notre époque. M. de Morny, dont la vie a été une longue habitude de réussir, a-t-il été heureux jusqu'à la fin? Sa mort, envisagée comme l'achèvement d'une carrière politique, a-t-elle été opportune? L'avenir le dira; mais le présent ne peut s'empêcher de s'apercevoir et de la grande place que rem-

plissait M. de Morny et du grand vide que laisse l'évanouissement subit d'une situation semblable. Il est aisé de remplacer le président d'une chambre; mais on n'improvise point l'équivalent d'une situation telle que celle de M. de Morny. Voilà ce qui devrait être l'objet de pensées graves. Il est des régimes politiques où l'on s'inquiète peu de la valeur propre des hommes sous le prétexte que les institutions y suppléent à l'insuffisance des personnes. Le régime actuel de la France n'est point de ceux-là; il est de ceux au contraire qui empruntent au mérite des hommes leur éclat et leur solidité. La perte d'un homme qui ne se peut remplacer est plus sensible à ces régimes qu'à d'autres. La France a besoin que l'éducation politique se régénère dans son sein, sous l'influence fécondante d'institutions plus libérales; c'est le conseil que la mort semble venir nous rappeler chaque fois qu'elle éteint au milieu de nous une existence importante : elle n'a jamais donné cet avertissement avec une autorité plus pressante et plus sévère que le jour où elle a enlevé M. de Morny.

Les deuils les plus douloureux n'interrompent point le cours des affaires publiques; tandis que commençait l'agonie du président du corps législatif, le débat de l'adresse s'ouvrait au sénat. La première séance de cette discussion n'a point été heureuse. Il est bizarre que l'ouverture de ce grand opéra politique soit habituellement composée et exécutée par M. de Boissy. Si la délibération des grandes affaires du pays ne devait être qu'un amusement, on pourrait souhaiter un amusement plus délicat; mais on prendrait son parti de rire des propos comiques de M. de Boissy. Les discours de ce représentant singulier des illustrations de la France sont de véritables macaronées politiques. La première question que l'on s'adresse en lisant ces discours est celle-ci : M. de Boissy obtient-il ses effets oratoires par une originalité naïve ou par une excentricité calculée? Le sénat, à notre avis, a tort de prendre au sérieux les chevauchées à travers champs de cet enfant terrible. Il procure ainsi à M. de Boissy des succès inaccoutumés. Les lois et réglemens actuels ne nous permettent point d'entendre M. de Boissy au sénat, mais nous nous souvenons de l'avoir entendu à l'ancienne chambre des pairs. M. de Boissy n'était point alors un orateur amusant. Il débitait lourdement, du ton monotone d'un écolier qui récite une leçon, les énormités que le chancelier se donnait de temps en temps le plaisir d'interrompre. La chambre, au surplus, n'écoutait guère, et le bruit des conversations particulières couvrait ordinairement la voix de l'orateur. M. de Boissy, paraît-il, a plus de succès au sénat. A notre avis, son succès consiste en ceci : il échauffe son auditoire, provoque les interruptions. et parvient à se faire donner naïvement par ses collègues des répliques incroyables. Si M. de Boissy a le naturel malin et plaisant, ces répliques doivent le combler de joie et le pousser au paroxysme de la bonne humeur. La France dans ses unions avec ses gouvernemens peut être comparée à une veuve qui se serait plusieurs fois remariée : par

l'organe de M. de Boissy, elle a le mauvais goût de trop souvent rappeler à son présent mari les qualités de ses défunts époux; qu'y a-t-il de plus comique que M. de Boissy parlant de sa fidélité aux régimes anciens et provoquant chez les sénateurs, qui ne veulent pas lui laisser le privilége de ce mérite, des explosions de fidélité rétrospective envers les gouvernemens passés en face du mari vivant? Qu'y a-t-il de plus inattendu que cet impassible orateur faisant jaillir cette apostrophe de la bouche d'un de ses vieux collègues : « Nous ne nous conduirons pas comme le sénat de 1814? » Enfin il est pour nous inexplicable que M. de Boissy ait réussi à passionner le sénat au point de lui faire répéter d'avance en quelque sorte, avec une émotion louable sans doute, mais de la façon la plus intempestive et la plus déplacée la scène de la transmission de la couronne. On comprendrait le soulèvement enthousiaste d'une assemblée en face d'un grand et éloquent factieux qui viendrait braver fièrement devant elle la loi du pays et le sentiment dynastique; mais nous n'aurions jamais imaginé que M. de Boissy pût mériter une si tempêtueuse réponse. Le turbulent orateur a prodigué en même temps à l'empereur et au gouvernement parlementaire les témoignages de son admiration et de son dévouement. Ses protestations parlementaires ne sont pas plus de notre goût que ses protestations impérialistes n'ont été du goût du sénat : les parlementaires repoussent les unes comme le sénat a repoussé les autres. Cependant, si nous faisions partie de l'auditoire de M. de Boissy, nous lui refuserions la satisfaction de nous avoir pour interrupteurs. Nous l'écouterions peut-être quand ses éloges s'adresseraient aux idées de nos adversaires; nous nous boucherions les oreilles quand il dirait des douceurs aux nôtres. Nous serions vraiment trop confus, si nous lui accordions le pouvoir de nous impatienter et de faire sortir de son tempérament une assemblée sérieuse.

Les débats graves n'ont commencé au sénat que dans la dernière séance qui nous soit connue. Cette séance a été remplie par un important discours de l'honorable M. Rouland. L'ancien ministre de l'instruction publique et des cultes a vigoureusement attaqué les questions soulevées par l'encyclique et la publication du *Syllabus*. M. Rouland, au point de vue de la doctrine sur les rapports de l'église et de l'état, s'en tient à la vieille tradition du gallicanisme parlementaire : au point de vue des faits, sa discussion a été nourrie d'informations intéressantes et curieuses, qu'il a présentées avec une rare netteté et sans tenir compte des réserves diplomatiques. Nous n'avons jamais dissimulé les raisons historiques et politiques qui nous empêchent d'embrasser les doctrines gallicanes professées aujourd'hui par les orateurs officiels. Il ne nous paraît ni équitable ni pratique de vouloir appliquer à la situation présente de l'église la vieille tradition du gallicanisme. Le concordat de Napoléon, qui n'a été qu'un expédient temporaire, n'a pas pu faire rétrograder la France jusqu'au véritable régime ecclésiastique, antérieur à 1789, sur lequel les idées gallicanes

étaient fondées. Il ne faut pas perdre de vue l'importance qu'avait l'église en France sous l'ancien régime. Le catholicisme était alors la religion de l'état : cette union du spirituel et du temporel que le *Syllabus* invoque à sa guise existait alors en France d'une certaine façon. Le pouvoir séculier prêtait alors son concours au dogme avec une rigueur qui a été parfois bien cruelle. Les parlemens eux-mêmes appliquaient des pénalités sévères aux transgressions de la loi religieuse et ecclésiastique. Le clergé, à cette époque, avait dans une grande mesure l'indépendance matérielle; il était propriétaire et ne concourait aux charges de l'état qu'en se taxant lui-même et en conservant fièrement à ses contributions le titre de don gratuit. En vérité, il n'est pas tout à fait juste de présenter au clergé le régime du concordat et des articles organiques comme la continuation pure et simple de la constitution gallicane. Napoléon, en dépit de ses efforts rétrospectifs, n'a point pu réparer la grande et irrévocable rupture accomplie par la révolution entre l'église et l'état. Il n'a pas pu rendre à l'église le monopole d'une religion d'état que possédaient nos anciens gallicans; il n'a pu rendre à l'église ses biens, il a remplacé un clergé propriétaire par un clergé salarié. Qu'on ne le méconnaisse donc point, si l'on veut être exact, juste, et faire avancer vers une conclusion logique les discussions actuelles : le gallicanisme n'est plus un terrain suffisant pour établir les rapports de l'église et de l'état, car c'est un terrain que personne, pas plus l'état que l'église, n'a sous les pieds.

M. Rouland a tracé un tableau très vrai et très saisissant des progrès rapides que l'ultramontanisme a depuis quelques années accomplis chez nous. Ces progrès sont un fait remarquable; mais, au lieu de s'indigner contre ce fait, ne serait-il pas plus sage d'en étudier les causes profondes? Un légiste français qui s'étonne qu'il n'y ait plus de gallicans dans le clergé français ne devrait-il pas réfléchir que, pour être une chose sérieuse et forte, il ne suffit pas que le gallicanisme soit recommandé par l'autorité administrative, qu'il faudrait au contraire que, comme autrefois, il sortît spontanément et naturellement des entrailles du clergé français? S'il peut y avoir chez nous un gallicanisme, c'est évidemment au clergé de France de le créer, de le constituer, de le maintenir. Chercher à constituer le gallicanisme lorsque l'église vous échappe, lorsqu'elle va d'un élan irrésistible à l'ultramontanisme, comme vous le reconnaissez et le déplorez vous-même, est la plus chimérique des entreprises. Essayons donc de comprendre de bonne foi les causes du mouvement ultramontain. La cause essentielle est dans l'état incomplet et discordant de nos propres institutions politiques. Ce que le clergé de France cherche aujourd'hui dans l'ultramontanisme, c'est au fond une issue vers l'indépendance de doctrine et de discipline dans ses rapports avec l'état. Un culte religieux lié par des dispositions concordataires et législatives spéciales est gêné, se sent toujours à l'étroit et tend vers ce qui le dégage. Or vous, l'état, vous êtes pour l'é-

glise de France le maître prochain; la cour de Rome est le maître éloigné. On se sent plus libre vis-à-vis du maître éloigné que vis-à-vis du maître prochain, et c'est vers celui-là que l'on va pour appuyer son indépendance. Ah! si l'église en France était placée dans les conditions du droit commun, et si les conditions du droit commun politique étaient assez larges chez nous pour donner satisfaction entière aux justes droits ou aux justes libertés de la conscience religieuse, soyez sûrs que l'église de France n'irait pas planter hors du sol national les racines de son indépendance. Si une France vraiment libre se constitue jamais, si la liberté d'association, la liberté de réunion, la liberté de parler et d'écrire viennent un jour à prospérer et à fleurir parmi nous, nous en aurons bientôt fini avec ces chicanes de politique religieuse qui effarouchent et blessent les consciences, troublent les esprits et suscitent aux gouvernemens d'ingrats soucis. La société civile et les sociétés religieuses reprendront leur équilibre naturel dans la commune atmosphère de la liberté; mais quand on cherche de bonne foi la solution des difficultés de notre temps, c'est toujours à la borne des institutions limitatives de la liberté politique qu'on vient se heurter et que vient s'épuiser notre irritante impuissance.

C'est encore dans l'imperfection des institutions politiques générales que la grande et humaine question de l'instruction primaire rencontre chez nous le plus sérieux obstacle. Quelque opinion que l'on ait touchant les conclusions du rapport de M. Duruy, personne ne refusera de reconnaître le soin avec lequel ce ministre a étudié la question de l'instruction primaire. Nous ne nous arrêterons point à l'inconséquence apparente de la publication de ce rapport dans le journal officiel et de la note qui a présenté ce document comme l'expression de l'opinion personnelle de M. Duruy en réservant la pensée et la résolution du gouvernement lui-même. Cet incident nous montre que sous tous les régimes il y a au sein d'un ministère des questions ouvertes, et qu'aucun pouvoir n'est à l'abri de cette loi supérieure qui soumet l'intelligence et la volonté humaine aux tâtonnemens et aux hésitations. Les idées et les mots qui ont été mis en avant à ce propos, l'instruction obligatoire, l'instruction gratuite, ne nous font point peur. Nous n'admettons pas plus en pareille matière les négations absolues que les affirmations absolues. Les conclusions de M. Duruy, si hardies qu'elles aient pu paraître, ne dépassent point le champ de la pratique et sont confirmées par de notables expériences. La France est régie par le suffrage universel, et la conscription fait planer sur tous, au caprice du sort, l'obligation du service militaire. Il ne serait donc point illogique que l'état en vînt, en France, à rendre l'instruction primaire obligatoire, et pour cela l'offrît gratuite. L'objection financière, le surcroît de dépenses qu'un tel système imposerait au trésor, est grave sans doute, mais elle ne pourrait être qu'un obstacle accidentel, et s'il n'y avait là qu'une question d'argent, il serait honteux d'y voir une fin de non-recevoir absolue. La ques-

tion la plus délicate à nos yeux, celle qui peut exciter de respectables scrupules, provient de notre état politique. En matière d'instruction primaire, il semble que l'intervention de l'état n'est justifiée et ne devient nécessaire que lorsque l'esprit d'association a épuisé toute sa force. Il est évident que nous n'en sommes point là, nous chez qui la liberté d'enseignement est si récente et l'esprit d'association si imparfaitement développé et si étroitement contenu. Faut-il désespérer de l'avenir de l'association parmi nous? Faut-il se hâter d'investir l'état d'une nouvelle et immense prérogative en le grevant d'une lourde charge? C'est un doute devant lequel nous ne sommes point étonnés que l'on s'arrête quelque temps.

Nous ne sommes point disposés à devancer, à propos des affaires d'Italie, les discussions auxquelles la convention du 15 septembre donnera lieu dans le sénat et au corps législatif. Des opinions contraires aux nôtres seront sans doute exposées avec éclat dans ces discussions, mais nous ne redoutons point ce choc d'idées. On dirait que les controverses usent à la longue les aspérités des difficultés politiques. On fait du chemin à travers ces luttes. Les résultats acquis se consolident; on est bien obligé, en critiquant les actes passés, de faire la part du feu et de se familiariser avec ce qui est possible. En attendant, les choses se sont bien calmées en Italie. Par son habile départ de Turin et par son retour non moins habile dans sa vieille capitale, le roi Victor-Emmanuel a cicatrisé la blessure piémontaise. Les amusemens du carnaval, arrivant sur tout cela, ont rendu la bonne humeur à tout le monde, et le parlement a repris ses séances. On vote les lois rendues nécessaires par la translation de la capitale. La question financière est la plus importante parmi celles que devra régler la chambre italienne. M. Sella, le ministre des finances, qui a supporté le poids du jour depuis plusieurs mois et qui a fait réussir avec fermeté de hardis expédiens, nous semble commencer à respirer. Son exposé nous montre que l'Italie n'est plus bien éloignée de l'équilibre financier. D'importantes réductions ont été réalisées sur les dépenses. Le revenu ordinaire a reçu de notables accroissemens. Si l'Italie a le courage de recourir à un *income-tax,* elle aura avant peu des finances dégagées. Pour faire face aux découverts, le gouvernement italien a des ressources considérables dans les versemens de l'emprunt domanial et dans l'aliénation des chemins de l'état. On a parlé d'un nouvel emprunt dans ces derniers temps. L'emploi d'une telle ressource n'est commandé par aucune nécessité pressante, et peut-être la baisse générale du taux de l'intérêt en Europe conseillerait-elle plutôt au trésor italien de parer à ses besoins extraordinaires avec les ressources de la dette flottante. Dans tous les cas, si, pour mieux assurer l'avenir, on songeait par prudence à recourir au crédit avant la fin de cette année, il est évident que le chiffre de la nouvelle émission de rentes devrait être bien inférieur à la somme des derniers emprunts.

Constatons une fois de plus que l'affaire des duchés demeure station-

naire. M. de Mensdorf a répondu à M. de Bismark que les propositions prussiennes ne sont point regardées par l'Autriche comme satisfaisantes. Cette réponse fournira l'occasion à M. de Bismark de prendre son temps et de répliquer à l'Autriche en exécutant une variation nouvelle sur son thème favori. Cette diplomatie alternée ne trouble point d'ailleurs le repos de la bonne Allemagne. La chambre prussienne ne se réconcilie point avec la politique militaire du roi. Le ministère autrichien se querelle avec la commission du budget du Reichsrath, et ne peut se mettre d'accord avec elle sur le chiffre des réductions des dépenses militaires. Il est édifiant de voir que, dans tous les pays monarchiques où l'on s'essaie à la liberté, les chambres représentatives se montrent fidèles à leur vocation naturelle, et luttent contre le pouvoir pour obtenir la réduction des dépenses de l'armée. En Angleterre même, le ménage parlementaire est conduit cette année aussi pacifiquement et non moins silencieusement que dans un état germanique. Aucune question politique n'agite la chambre des communes, aucune passe d'armes ne s'engage entre les chefs des partis. M. Disraeli et M. Gladstone ont laissé tomber sans prendre la parole le débat sur la taxe de la drèche, soulevé dans l'intérêt des classes agricoles par des membres du parti conservateur. Les tories se sont mis ainsi en règle vis-à-vis de leur clientèle électorale, mais leurs chefs se sont bien gardés de prendre aucun engagement compromettant à propos d'un impôt qu'on ne pourrait atténuer sérieusement sans porter dans le budget une désorganisation intempestive. On n'apporte pas plus d'ardeur au débat des questions religieuses qu'à la discussion des questions politiques. Un représentant opiniâtre des intérêts protestans, M. Newdegate, a essayé d'échauffer les vieux sentimens anti-catholiques en dénonçant des pratiques fâcheuses commises, suivant lui, dans les communautés religieuses. Il voulait que l'état soumît les couvens à une inspection spéciale. Il en a été pour sa peine. La chambre des communes ne s'est pas laissé troubler par des fantômes de capucins, d'oratoriens ou de bénédictines. Nous avons été plus émus en France en apprenant de la bouche de M. Rouland que les jésuites ont fermé la porte de leur maison au nez du vicaire-général de l'archevêque de Paris. La motion de M. Newdegate a été repoussée à une grande majorité.

On dirait que les Anglais cessent en ce moment d'être acteurs dans la politique du monde, et qu'ils se concentrent et se recueillent dans le rôle de spectateurs. Ils n'ont d'yeux que pour ce qui se passe aux États-Unis. Ils attendent avec une anxiété visible la fin de cette grande lutte civile dont en général ils ont si mal jugé la nature et les tendances. L'opinion anglaise a commis depuis quatre ans de grandes erreurs et de grandes injustices dans les jugemens qu'elle a portés sur l'Union américaine refusant de reconnaître à des états mécontens le droit de dissoudre, en s'en retirant capricieusement, la grande république, ou plutôt, car les idées de sépara-

tion n'étaient point sincères à l'origine et n'étaient qu'une manœuvre, refusant de laisser renverser par une minorité factieuse la décision légale de la majorité du peuple. Les appréhensions que trahit la presse anglaise, maintenant que le triomphe du nord paraît assuré, sont comme une expiation de la faute commise par l'opinion de l'Angleterre. Nous espérons que les Anglais en seront quittes pour leur anxiété actuelle, et que le peuple américain, s'il rétablit chez lui la paix intérieure, n'ira point chercher à vexer par de folles guerres les gouvernemens étrangers que son succès aura suffisamment contrariés. Nous avons eu, nous aussi, notre alerte à propos de la perspective du rétablissement prochain de l'Union. On semble avoir compris dans les régions du pouvoir la faute que l'on avait commise en montrant contre la cause du nord une partialité frivole et dangereuse; on a craint pour le succès de l'expérience que nous poursuivons au Mexique quand on a vu les émissaires du sud proposer au gouvernement du nord de faire à nos dépens une paix d'aventure. Cette crainte, grâce à Dieu, n'est point fondée; le peuple américain sait bien que la nation en France n'a jamais été malveillante envers lui : aussi les plus récentes nouvelles des États-Unis nous apprennent-elles que le nord n'éprouve aucun ressentiment contre nous, et ne songe nullement à une expédition contre le Mexique. La presse américaine se montre sensible aux marques persévérantes de sympathie que la presse libérale de France a données à la cause fédérale. Nous croyons que notre gouvernement a répondu habilement à ces bonnes dispositions en nommant M. de Montholon son représentant à Washington. Ç'a été jusqu'à ce jour un préjugé ridicule de notre diplomatie de ne compter Washington que comme un poste secondaire. Dans l'échelle de l'avancement, on croyait monter en quittant les États-Unis pour aller représenter la France dans la capitale morte de quelque petit état d'Europe. On préférait la société des chambellans d'une petite cour germanique au spectacle grandiose de cette démocratie laborieuse, audacieuse, bruyante, riche, si débordante des séves de la vie moderne, à laquelle une noble intelligence comme Tocqueville n'avait pas dédaigné d'aller patiemment demander des enseignemens à notre usage. En donnant à M. de Montholon le poste des États-Unis, on entre dans la vérité; on place dans une situation qui en a peu d'égales en importance un homme digne de la remplir. On envoie aux Américains un ministre français qui les connaît, qui est connu d'eux, un homme qui sait le Nouveau-Monde et peut s'élever au-dessus des séniles préjugés de l'ancien, un véritable représentant en un mot de la mutuelle sympathie qui doit unir nos deux nations.

Au surplus, chaque courrier des États-Unis nous rapproche de la crise finale. Les états confédérés sont coupés de toutes leurs communications avec la mer. Charleston est tombé après Savannah, Wilmington après Charleston. Sherman s'avance sans obstacle dans les Carolines, trouvant désormais des bases d'opération dans les places du littoral abandonnées

par les confédérés. Les débris des armées confédérées se replient, se rejoignent à marches forcées comme pour aller se concentrer sous la main de Lee. Peut-être Lee pourra-t-il vendre chèrement encore la dernière victoire, peut-être pourra-t-il couronner par le succès d'une journée la fin de la lutte; mais, quoi qu'il arrive, il est évident qu'il ne peut plus prolonger la guerre. On prétend que les confédérés, en se retirant dans l'intérieur, y seront formidables, et que la perte de la mer est pour eux un bénéfice. Ce paradoxe ne saurait être pris au sérieux. C'est par la mer que les confédérés recevaient leur plus utile et plus efficace matériel de guerre, et l'on ne comprend pas ce qu'ils peuvent gagner à perdre l'issue par laquelle ils s'approvisionnaient. Il est manifeste aussi que les fédéraux, en traversant leurs territoires intérieurs et en occupant leurs citadelles maritimes, ont considérablement diminué la puissance de recrutement des armées du sud. Les discours du président Davis, les proclamations des gouverneurs des états du sud, sont remplis d'appels inutiles adressés aux soldats absens sans congé. Un de ces gouverneurs, celui de la Caroline du nord, prétend que l'armée serait doublée, si les absens rentraient dans leurs corps. Les divisions d'opinion, la désaffection pour le gouvernement, règnent dans le sud; les proclamations officielles s'en plaignent aussi. Or l'on n'a jamais vu, que nous sachions, la concorde se resserrer et l'élan croître au sein d'une faction dans les guerres civiles, à mesure que les chances de succès diminuaient chaque jour. Quels que soient les incidens qui puissent l'accélérer ou le retarder, le résultat final est désormais certain. L'Union américaine sera bientôt rétablie par l'ascendant du nord.

L'évacuation et la chute de Charleston auront été l'un des derniers événemens de la lutte, et au point de vue moral en sont presque le dénoûment dramatique. C'est de Charleston qu'était parti le signal de la guerre civile; c'est Charleston qui a voulu la séparation, et qui, lorsque l'intéressante et riche Virginie hésitait encore, attaqua sans provocation la citadelle fédérale, le fort Sumter. En ce moment-là, Charleston n'avait aucun grief légitime, aucun prétexte légal pour commencer les hostilités. M. Lincoln avait été simplement élu président; il n'avait prononcé aucune parole, accompli aucun acte qui fussent de nature à porter atteinte aux droits des états. Avec la patience conseillée par la simple prudence, par le patriotisme le plus loyal, on pouvait attendre et rechercher encore dans une négociation la solution des difficultés pendantes. La vanité, la violence, l'impétuosité des Charlestoniens ne voulurent point laisser à la paix et à l'Union cette dernière chance. Les exagérés voulurent tout compromettre et tout engager en fermant la voie aux tentatives de réconciliation que les sages eussent encore voulu essayer; ils attaquèrent le fort Sumter et contraignirent la petite garnison à amener le drapeau fédéral. Qu'est devenu, quatre années après, Charleston? Une ville en ruines, que ses habitans n'ont plus voulu défendre, où la population laissait éclater au dernier moment des

divisions fatales, où l'on dénonçait avec colère le gouvernement de M. Davis, où l'on désespérait hautement du salut de la confédération, où l'on était prêt à devenir factieux, tandis que les généreux Virginiens de Richmond, qui avaient été les derniers à rompre l'union, demeuraient prêts, avec une persévérance intrépide et une noble abnégation, à suivre jusqu'au bout la malheureuse fortune de leurs chefs imprudens.

Quelque funeste qu'ait été l'erreur des états du sud, nous avons le ferme espoir que l'Union ouvrira ses bras aux populations du sud avec un magnifique esprit de conciliation. Nous avons foi dans les généreuses impulsions des peuples inspirés par une bonne cause triomphante. D'ailleurs le nord a le bonheur d'avoir à sa tête de nobles âmes. Il est devenu intéressant de savoir aujourd'hui par exemple quelque chose de l'esprit et du caractère d'un homme tel que ce général Sherman, dont le talent et l'active énergie auront tant contribué à la pacification des États-Unis. On est heureux d'avoir jour sur une telle nature. Sherman parle peu, et ses écrits portent l'empreinte d'un esprit exact et précis, qui ne donne rien à la faconde. On vient de publier de lui un curieux fragment. C'est une lettre adressée à une dame du Maryland; Sherman l'écrivait au mois de juin de l'année dernière, avant d'avoir commencé ses grandes opérations de Géorgie. « Comme nation, y disait-il, nous avons été, nous, gens du nord, obligés d'accepter la bataille. Une fois la lutte commencée, la guerre a pris de telles proportions que nous-mêmes, quoique emportés par le tourbillon, nous reculons parfois épouvantés. Je ne voudrais pas subjuguer le sud dans le sens offensant que l'on donne à ce mot, mais je veux faire obéir chaque citoyen du pays à la loi commune, à la loi à laquelle nous sommes soumis; je ne veux pas que personne soit au-dessous ou au-dessus de nous; je veux des égaux, pas de supérieurs... Mon cœur saigne quand je vois le carnage du champ de bataille, la désolation des foyers, l'angoisse amère des familles; mais dès l'instant où les hommes du sud nous diront qu'au lieu de faire appel à la guerre, ils s'adresseront à la raison, au congrès, aux cours de justice, à la religion, à l'expérience de l'histoire, mon mot sera : Paix! Revenez, et reprenez, avec tous vos droits et vos priviléges, votre fière place parmi les citoyens américains. » De tels sentimens, qui ont conduit Sherman à la victoire, ne seront point démentis dans la paix. Nous ne savons si jamais grand homme a jamais tenu un si beau langage; mais nous savons que c'est une grande joie sur la terre quand il arrive que l'homme qui par son talent et son dévouement relève la destinée de sa patrie est en même temps un brave homme.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES ROMANS NOUVEAUX.

Ce n'est ni l'étendue du récit, ni l'ampleur démesurée et trompeuse des combinaisons, ni l'artifice laborieux des procédés, qui importent en tout ce qui relève de l'imagination, dans ce qu'on appelait autrefois de ce nom aimable et fin de belles-lettres. Rien de tout cela ne compte, pas plus que le temps qu'on a mis à faire un sonnet, comme disait Molière. Une œuvre de l'esprit peut fort bien être étendue, fortement nouée, savamment compliquée, puissante en apparence, sans cesser d'être une création vulgaire, équivoque, prétentieusement vaine, et, pour tout dire, d'un ordre subalterne. L'œuvre la plus courte au contraire, la plus simple ou la moins recherchée de pensée et de forme, peut être sans nul doute le fruit exquis de l'art le plus rare et le plus élevé. L'essentiel est d'exprimer en toute sincérité des sentimens vrais, de manier d'une main délicate et ferme les mystères du cœur, de saisir une situation dramatique, de reproduire avec fidélité, avec une inspiration juste, une des mille nuances de la vie humaine. A ce prix, une invention littéraire, quelle que soit sa forme, quelle que soit son étendue, devient sans effort une œuvre selon l'esprit et selon le cœur, c'est-à-dire vraiment une œuvre d'art; une histoire de quelques pages, conçue avec feu et vivement conduite, s'élève d'un seul coup au niveau des créations supérieures, de ce qu'on pourrait appeler le grand roman, tandis que d'autres se traînent confusément à travers toute sorte de cahots, n'excitant le plus souvent qu'un intérêt vulgaire, sans s'élever jamais au-dessus de ce que nous nous permettions, l'autre jour encore, d'appeler le petit roman. Non, décidément, l'art n'est pas ce que croient ceux qui se servent de son nom avec une si vaniteuse complaisance, et il peut se rencontrer quelquefois, il peut briller de son plus doux éclat, dans des œuvres furtives qui ne font rien pour attirer le bruit, qui sont une révélation ingénue et soudaine. C'est là justement ce que je me disais en mettant à côté de tant de romans ambitieux et puérils cette simple et modeste histoire du *Péché de Madeleine,* qu'on n'a pu lire l'an passé sans une sérieuse émotion, et qu'on va relire sous sa forme nouvelle dans ce petit volume où elle reparaît aujourd'hui. On le relira, ce petit roman, comme on relit ces livres intimes et familiers qui ont le charme douloureux de la vie, où on croit sentir sous la fiction palpiter un cœur brisé, et si ce n'est pas l'épanchement d'un cœur parlant par sa

blessure selon le mot espagnol, c'est bien alors que ce petit récit serait vraiment le fruit d'un art supérieur.

Ce n'est pas le nom de l'auteur qui a fait le succès du *Péché de Madeleine*. Ce nom est inconnu; il a pris tous les détours et toutes les précautions pour venir au monde discrètement, sans fanfares, et, en honnête écrivain anonyme encore peu au courant des usages, l'auteur n'a même pas pris les moyens voulus pour se laisser deviner en se cachant. La curiosité mondaine a pu chercher, elle s'est égarée ici et là, partout où elle savait trouver de l'esprit et de la grâce; elle n'a rien découvert jusqu'ici, elle en a été pour ses mille conjectures flatteuses et peut-être un peu embarrassantes pour les personnes distinguées qui en étaient l'objet. Tout ce qu'on peut dire, ce qui ne semble nullement douteux, c'est que l'auteur est une femme; on n'a même pas besoin de son aveu pour le savoir. Il y a des finesses de perception dont un homme n'a pas le secret; il n'a point à ce degré le sens de certaines choses, l'instinct de certaines situations poignantes. Il passe à côté de ces subtils mouvemens du cœur qui sont à eux seuls tout un drame. Pour bien d'autres raisons encore, on n'a jamais pu douter que ce ne fût une femme qui eût écrit ces pages. D'abord, dans cette simple et émouvante histoire, sans qu'il y ait ni affectation ni système, d'une façon toute naturelle au contraire, les hommes n'ont point décidément le beau rôle; ils sont quelque peu sacrifiés et font un personnage assez médiocre; on pourrait dire qu'ils sont jusqu'à un certain point des utilités. Ce sont les femmes qui sont les héroïnes, les vraies héroïnes par la passion ou par la résignation, par la bonne grâce ou par le courage. Et puis n'avez-vous point remarqué que ce drame du cœur féminin se noue entre deux coups d'œil jetés sur un miroir? C'est en laissant tomber à la dérobée ses yeux sur une glace que Madeleine voit pour la première fois la flamme s'allumer dans le regard de ce jeune homme venu pour être le mari de sa cousine, et qu'elle aime déjà sans se l'avouer jusqu'à pécher et mourir pour lui. C'est aussi en regardant dans un miroir que la pauvre repentante après le péché est saisie de ce mouvement tragique et résigné quand elle voit, sans se reconnaître, son visage aminci, ses yeux agrandis outre mesure : « Où donc avais-je autrefois rencontré cette femme? » Et en se retournant elle voit le fantôme se retourner comme elle : « Quoi! c'est vous, Madeleine? qu'avez-vous fait de votre jeunesse? »

C'est donc bien une femme qui a écrit ces pages d'une émotion douloureuse, et on peut même ajouter que c'est une femme bien née, d'une éducation morale supérieure, qui goûte les beautés de l'*Alceste* de Gluck et n'ignore pas les raffinemens de la vie sociale. Au-delà, on ne sait plus rien, et encore une fois ce n'est pas le nom retentissant de l'auteur qui a pu provoquer l'attention et la curiosité. Ce n'est pas non plus précisément la nouveauté de la conception qui a fait le succès du *Péché de Madeleine*. Quoi! un cœur condamné à l'isolement et qui ne peut être heureux qu'en

détruisant le bonheur des autres, une jeune fille placée dans une de ces situations de pauvreté précaire et froissée d'où elle ne peut sortir qu'en se blessant elle-même et en blessant ceux qu'elle aime le plus, voilà tout! Mais c'est par les détails, par la vérité, par la simplicité éloquente que cette petite histoire devient une œuvre rare : mélange singulier d'expérience et de chasteté, de candeur honnête et de hardiesse, de passion et de fine analyse. Il a surtout le don de la vie et de l'émotion, ce petit récit. Il remue, il entraîne, il va droit au but, rapide et fixe comme la passion qui remplit l'âme de cette jeune fille et l'emporte jusqu'au bout sans lui laisser un moment de trêve. Certaines parties peuvent dénoter de l'inexpérience littéraire; le feu intense de l'action intérieure est partout. C'est la mise à nu d'une situation poignante, d'un cœur de femme fasciné d'amour, torturé par sa propre fierté. Une seule question était restée douteuse après *le Péché de Madeleine :* était-ce là une de ces œuvres uniques qui ressemblent à un souvenir ou à une confession, et qui sont écrites avec le sang jaillissant d'une blessure plutôt qu'avec l'imagination, ou bien n'était-ce que le premier fruit d'un esprit bien doué, fait pour se répandre en inventions heureuses? En d'autres termes, était-ce l'histoire vraie d'une âme solitaire et éprouvée, ou bien l'acte d'un romancier entrant dans la carrière par un coup de maître de délicatesse et d'émotion? C'est une question que l'écrivain peut seul résoudre. Dans tous les cas, *le Péché de Madeleine* est une de ces œuvres choisies venues à propos pour réveiller le sens des choses fines de l'art.

C'est donc un vrai et sérieux roman que ce *Péché de Madeleine* dont l'auteur se dérobe, même devant le succès, et ce qu'on peut bien au contraire appeler toujours le petit roman, malgré l'étendue et les prétentions, c'est *le Jésuite* de cet écrivain de l'église qui veut, lui aussi, rester inconnu, c'est *le Prêtre marié* de M. Barbey d'Aurevilly. Il est certain qu'on tombe ici dans un tout autre monde, dans une atmosphère fort différente. Un des caractères du petit roman, considérez-le bien, c'est de s'inspirer de toutes les choses de circonstance, de suivre le souffle du temps. Tout ce qui agite le monde déteint sur lui, et partout il vient élever sa médiocre voix. Depuis quelques années, les questions de religion sont redevenues une obsession dominante, un aliment incessant de polémiques. Les controverses refleurissent plus que jamais. On ne parle plus que d'encycliques, de droits de l'église et de droits de l'état, de théocratie et de civilisation moderne. Il n'y a là rien que de naturel dans l'état moral du monde; mais voici tout aussitôt le petit roman qui accourt, et nous nous trouvons submergés sous toute sorte d'histoires de couvens, de jésuites, de prêtres mariés ou non mariés, qui ne font pas toujours contraste avec cette littérature de mémoires et de révélations où apparaissent des personnages dont le défaut n'est point précisément d'abuser du mysticisme religieux ni même de la plus simple orthodoxie à aucun point de vue. Les jésuites! Je

le veux bien, diminuez leur crédit et leur puissance, combattez leur esprit de domination, défendez contre eux l'indépendance de la société civile et de la conscience humaine; ce n'est pas cependant une raison absolument suffisante, littérairement parlant, pour saisir l'occasion de faire un roman prolixe et ennuyeux, un plaidoyer doucereusement violent mêlé d'aventures équivoques. C'est là, il faut bien l'avouer, ce qui distingue le plus manifestement *le Jésuite*. L'auteur, on s'en souvient peut-être, n'en est pas à son coup d'essai; il a déjà fait preuve d'une inquiétante fécondité et menace de créer toute une littérature. Il a commencé par *le Maudit*, puis il a écrit *la Religieuse;* il fait aujourd'hui *le Jésuite*, et il est de nouveau à l'œuvre, promettant encore *le Moine*. Pourvu que son imagination en travail ne fouille pas le monde religieux tout entier et qu'il n'aille pas raconter l'histoire de chaque ordre monastique en particulier, des dominicains après les jésuites, des servites et des capucins! Qui donc a pu contester à l'auteur le droit de prendre ce titre d'*abbé* qu'il revendique si vivement dans sa préface et qu'il se donne à la première page de ses livres? La méprise était sans doute volontaire ou elle serait bien étrange, par cette raison décisive qu'un simple laïque, outre son ignorance de certains détails, ne tiendrait pas évidemment à ce régime. Il n'y a qu'un prêtre quelque peu libre qui puisse se complaire obstinément et indéfiniment, durant dix volumes, dans cette atmosphère de divulgations, de confessions, de manéges clandestins, de luttes de castes, et qui puisse concevoir la bizarre pensée de mettre en roman toute la hiérarchie ecclésiastique. Il faut vraiment ne douter de rien et avoir cette fixité de préoccupation d'un homme qui a vécu d'une certaine vie, qui s'est accoutumé à tout concentrer dans un certain monde de lois et de mœurs spéciales.

L'auteur du *Jésuite*, je le sais bien, a de plus hautes prétentions. Le roman n'est pour lui qu'une forme plus accessible et plus populaire. Au fond, il reste convaincu qu'il est prédestiné à sauver l'humanité moderne en travail, que ses œuvres sont « comme le levain qui gonfle la pâte destinée à devenir le pain substantiel, » qu'elles sont « l'expression vivante de ce que pensent les masses, de ce qu'elles espèrent. » Il est venu, et les masses ont compris! Volontiers il parle de son « apostolat pacifique, » de sa « grande mission, » qui est d'expliquer l'énigme religieuse en face de l'église officielle. « Telle est ma tâche au sein du XIXe siècle, » dit-il avec une candeur effrayante. L'ambition n'est point assurément médiocre, et s'il ne fallait que des livres comme *le Jésuite* ou comme *le Maudit* pour débrouiller l'énigme religieuse de notre temps, nous pourrions secouer nos anxiétés et ouvrir nos esprits à une confiance sereine. En réalité, quelque bien intentionné que soit l'auteur, et quelque désir qu'il ait d'allier tous les tons, ses livres ne sont ni des actes des apôtres ni des histoires, ni des pamphlets, ni des romans, mais ils touchent à tous ces genres par certains côtés, et de la combinaison de tous ces élémens il résulte

quelque chose qui pourrait bien à la fin n'avoir plus qu'un intérêt problématique, qui est dans tous les cas d'une littérature fort mêlée. Le malheur de cet écrivain inconnu, c'est qu'il a tout dit, tout ce qu'il savait de plus curieux, dans son premier livre, dans ce *Maudit* qui avait du moins une certaine saveur âpre, qui accusait une connaissance familière des mœurs, des antagonismes du clergé. Aujourd'hui il se répète; il était déjà diffus, il devient complétement prolixe. C'est bien la peine de saisir ce tout-puissant sujet de l'existence des jésuites pour rassembler d'une main inhabile, dans une composition mal liée, un peu de réalité et un peu de fiction, des noms portés par des hommes qui existent et des noms imaginaires, des faits qui sont de l'histoire et des aventures qui ne trouveraient point de place dans le roman le plus banal. C'est une invention un peu surannée, vous en conviendrez, d'aller raconter encore la visite de M. Dupin à Saint-Acheul sous la restauration et les politesses échangées par lui avec le père Loriquet. Les entrevues de M. Dupin avec le père Loriquet ne sont pas probablement les plus curieuses et les plus étonnantes de sa vie. Quant aux prétendues révélations de l'auteur sur l'organisation des jésuites, sur leur action, leur esprit, leurs statuts, leurs règlemens, leur discipline, il y a longtemps vraiment qu'elles n'ont plus rien de nouveau; elles sont connues, usées, épuisées, elles ont couru partout, et les jésuites pourraient répondre : Quoi donc! n'est-ce que cela, et n'avez-vous rien de plus à dire? D'autres avant vous en ont dit bien plus que vous. Eugène Sue était votre maître, il vous dépassait, et votre père Ruffin n'égalera jamais son ancêtre Rodin.

Après cela, je ne l'ignore pas, dans l'esprit de l'auteur et aussi dans son roman, il y a jésuites et jésuites. Il y a ceux qui, comme le père Ruffin, sont les serviteurs résolus et inflexibles de l'idée, de l'ordre, les agens assouplis à tout, même à la délation, et il y a ceux qui sont agités de révoltes secrètes, qui ont senti le souffle du temps, qui en viennent par degrés à se lasser du joug, à invoquer la régénération. Seulement l'écrivain n'est point heureux en vérité dans le choix des apôtres de l'idée nouvelle au sein de la compagnie de Jésus, et cette partie du roman ne laisse pas d'être scabreuse. Savez-vous en effet quels sont ces hommes d'élection, ces jésuites atteints de libéralisme? L'un d'eux, le père Montgazin, je n'en doute pas, est une nature supérieure : il est éloquent, il a prêché avec succès à Paris, dans bien d'autres villes, et partout il a soutenu avec éclat l'honneur de l'ordre; mais le père Montgazin est homme, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Voilà le péril! Tant il y a qu'un jour dans sa cellule il voit entrer sous le déguisement d'un petit jeune homme une grande dame, une certaine comtesse de Flaviac, qui dans son accommodante dévotion nourrit des goûts fort bizarres. Que se passe-t-il alors dans la cellule? On ne l'aurait jamais su, si un bon père n'eût regardé par un trou habilement ménagé dans le mur, et par le fait, au temps voulu, une jeune fille naît à cette comtesse de Flaviac! Laissez passer les années,

un autre jésuite, enfant de grande maison qui est entré dans la compagnie le père de Sainte-Maure, sera à son tour amoureux de cette jeune fille née du père Montgazin. Non, décidément, l'auteur n'est point heureux dans ses inventions, et, tout bien pesé, la fable romanesque n'aide pas à la prédication, à « l'apostolat pacifique. » Si c'est de cette trempe que sont les jésuites qui se font libéraux, il vaut autant qu'ils restent ce qu'ils sont et qu'on les combatte par d'autres armes que des romans. Ni l'*énigme religieuse,* ni la littérature, je suppose, ne perdraient rien quand l'auteur du *Maudit* en resterait là de son épopée des mœurs cléricales. Il y a déjà sept volumes. Nous avons *le Jésuite,* nous nous passerions bien du *Moine,* car enfin que peut-il bien arriver à ce moine après ce qui est arrivé au père Montgazin? Cela peut conduire loin, et en dernière analyse ces amours de robe noire, ces scènes lubriques racontées dans un style onctueux, ne sont pas d'un souverain intérêt, sans compter que ce n'est pas un acheminement des plus sûrs vers la régénération du siècle.

L'auteur du *Prêtre marié,* quant à lui, est d'une tout autre école que l'auteur du *Jésuite.* Il n'est pas pour les molles complaisances, pour l'apostolat pacifique. C'est un catholique déterminé, peu accommodant et très fort en couleurs, c'est-à-dire qu'il se fait un catholicisme de sa façon, qu'il interprète comme il l'entend, qu'il croit sans doute très orthodoxe, et qui ne laisse pas d'ailleurs de lui permettre beaucoup de choses dans le détail de ses inventions. Il marie son prêtre, il est vrai, et même il le plonge dans l'athéisme le plus cru; il le traîne de chute en chute, mais c'est pour faire plus d'honneur à la théorie et pour mieux mettre en relief la grandeur de l'idée religieuse par les rigueurs et les fatalités de l'expiation. Seulement il arrive ceci, qu'on oublie le catholicisme en chemin, et qu'on reste dans une atmosphère de fatigantes excentricités et de petites horreurs. M. Barbey d'Aurevilly avait déjà donné un édifiant spécimen de son catholicisme dans un certain personnage de son roman de *l'Ensorcelée,* un abbé de la Croix-Jugan dont s'éprend follement une jeune fille de grande noblesse mariée à un plébéien. C'est vraiment le triomphe de la chevalerie et du catholicisme. L'abbé Sombreval, le héros du *Prêtre marié,* n'est pas un type moins curieux et moins étourdissant. Il remplit deux volumes de ses aventures, de ses prouesses de savant athée, et Dieu sait quelles prouesses, quelles aventures!

Ce n'est pas qu'au fond, tout au fond, dans ce roman il n'y ait une idée susceptible de dramatiques développemens. Un prêtre a-t-il le droit de se marier selon la loi civile? La loi est muette, la jurisprudence est douteuse et a de la peine à se fixer; mais si la question est incertaine dans la loi, dans la conscience du juge, elle est tranchée dans les mœurs, dans l'esprit général de la société, dans l'instinct des masses. Supposez donc un prêtre à qui la loi, interprétée dans le sens le plus large, accorde ce droit de secouer sa robe et de se marier : tout n'est pas fini par cela même; le len-

demain, la lutte commence. Si le prêtre marié vit ou se retrouve au milieu de populations qui l'ont connu, dont il a été le pasteur, il voit s'amasser contre lui toutes les défiances, les moqueries, les diffamations, les mépris; pour tous, il est un abbé défroqué, un homme qui a renié Dieu. Si la femme qu'il a épousée, si l'enfant qui lui naît, comme la fille et la femme de l'abbé Sombreval, ont quelque teinte religieuse, l'ennemi est dans le foyer, ou, si ce n'est l'ennemi, la souffrance, la plainte muette et douloureuse, le reproche vivant et permanent. C'est une lutte obscure, poignante, pleine de fatalités insaisissables sous lesquelles une destinée succombe.

Je m'arrête. L'idée existe sans nul doute; elle peut, si elle se trouve fécondée par une inspiration juste, prendre la forme d'un drame sombre, aigu et saisissant. Est-ce là l'idée du roman de M. Barbey d'Aurevilly? Il se pourrait qu'elle se fût présentée vaguement, confusément, à l'esprit de l'auteur. Malheureusement il passe à côté. Comme il arrive à tous les esprits dont la force et la netteté de conception n'égalent pas l'ambition, les personnages de M. Barbey d'Aurevilly ne vivent pas, quoiqu'ils se démènent très fort. Ce sont des personnages de carton qu'un fil fait mouvoir, et qui donnent la représentation dans un paysage normand où la scène se déroule. Je soupçonne cet abbé Sombreval de n'être nullement ce bloc de granit et ce savant de premier ordre que nous dépeint l'auteur, d'être tout simplement un gros bonhomme normand, ayant plus de jactance que de génie, plus de grossièreté opaque que de supériorité. La fille de Sombreval, cette jeune fille qui est l'expiation pour son père, me fait l'effet, avec ses névroses et ses maladies innomées, d'être tout bonnement scrofuleuse. Quant au jeune homme qui se fait le chevalier et le platonique amant de la fille du prêtre, quant à ce Néel de Nehou, c'est un jeune niais qui ne trouve rien de mieux à faire que de chercher à se casser le cou pour toucher le cœur de sa maîtresse. Il y a là une certaine course effrénée en voiture à travers champs qui peut servir de modèle. Il reste à se demander comment le jeune Néel de Nehou a pu aller si loin en partant d'une si belle allure, après avoir grisé ses chevaux avec du vin du Rhône. Il en est quitte pour quelques contusions et quelques membres désarticulés, et il n'a pas, à coup sûr, tout ce qu'il mérite.

Je ne parle pas de la magicienne normande, la Malgaigne, qui sait tout, voit tout, qui est le fantôme acharné sur Sombreval pour lui reprocher le crime de son apostasie, pour lui annoncer sa mort et la mort de sa fille. Tout cela est vraiment étonnant de décousu et de fantasmagorie, et, si vous voulez avoir le dernier mot, allez tout de suite à cette scène suprême où Sombreval, qui s'est réfugié au séminaire de Coutances, arrive tout juste pour déterrer sa fille qu'on vient d'ensevelir; il l'emporte dans ses bras comme un furieux, et va disparaître dans un étang. Ah! le terrible prêtre et le terrible père que nous a donné là M. Barbey d'Aurevilly! Et aussi le terrible roman qu'il nous fait lire! Il y a pourtant quelque chose

de plus curieux encore que l'invention dans *le Prêtre marié*, c'est le style. M. Barbey d'Aurevilly, qui est un critique tout aussi bien qu'un romancier, et qui fait la leçon aux autres, pourrait à la rigueur commencer par se faire la leçon à lui-même. Quand il émaille ses pages de patois normand, bien encore : on se dit que c'est du normand, et avec un petit effort on comprend à demi-mot; mais le difficile est justement de comprendre quand l'auteur parle la langue française. M. Barbey d'Aurevilly a une variété de mots nouveaux et d'images étourdissantes qui produisent le plus singulier effet : il vous dira par exemple que Sombreval pressait sa fille sur son cœur « avec une irrévélable angoisse, comme un homme blessé qui perdrait ses entrailles et les retiendrait avec sa main. » Il vous assurera que le nom de Calixte, — la fille du prêtre, — « faisait le silence d'une église devant le saint-sacrement, dans son cœur. » Il prodiguera des phrases comme celle-ci, en parlant toujours de cette merveilleuse jeune fille : « Frappée aux racines de son être par la pile de Volta du front de son père, son visage, surhumainement pâle, ne pouvant plus pâlir, se rosa... » Et ainsi de suite. *Le Prêtre marié* est écrit de ce style qui, je l'avoue, pourrait bien n'être pas plus catholique que littéraire malgré la prétention qu'a l'auteur d'être le chevalier du catholicisme et de l'art. Est-ce bien là vraiment de la littérature? M. Barbey d'Aurevilly le croit sans doute. Ceux qui auront lu son dernier roman s'en souviendront longtemps et ne seront pas tentés de le relire.

F. DE LA GENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

MARIE LECZINSKA d'après de récentes publications (1).

Qui de nous, en visitant Versailles, n'essaie de rendre par l'imagination le mouvement et la vie à ces brillantes solitudes? Lorsqu'on parcourt la galerie des portraits, on regrette qu'elle ne soit pas plus riche et plus complète encore. Les souvenirs se pressent en foule, et la curiosité surexcitée devient plus active. Un pareil sentiment est aujourd'hui comme l'aiguillon des études historiques sur le XVIIIe siècle, et cette époque intéressante, que l'on croyait si bien connaître, s'éclaire chaque jour de nouvelles lumières. On entre dans les moindres détails, on pénètre les plus intimes

(1) *La Reine Marie Leczinska*, étude historique, par Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — *Mémoires du duc de Luynes*, publiés par MM. Dussieux et Soulié.

mystères. On recherche les autographes, on poursuit avec avidité les documens. L'histoire n'est plus cette forme académique, souvent déclamatoire, dont la beauté de convention conservait une certaine raideur; c'est comme un vaste miroir où se reflète tout le passé. Sans doute, dans cette foule innombrable de pièces justificatives, dans ces éditions de livres anciens rajeunis par des notes substantielles, dans ces mémoires qui remontent à plus d'un siècle, et qui cependant n'avaient pas vu le jour, il y a des choses d'un intérêt secondaire, et la vie humaine n'est pas assez longue pour qu'on puisse étudier fructueusement des détails aussi minutieux. Ce sera la tâche des historiens futurs de coordonner l'ensemble de ces documens, d'y puiser comme à une source féconde, de rejeter dans l'ombre ce qui n'est pas digne de la lumière, et de rendre sur le siècle dernier un jugement sans appel.

Le règne de Louis XV n'est pas encore envisagé avec le calme et l'impartialité nécessaires. Les uns le flétrissent en toute chose avec une verve de colère souvent exagérée; d'autres, entraînés par l'excès contraire, essaient des réhabilitations malencontreuses, et cherchent à déguiser, à parer de leur mieux des scandales pour lesquels l'histoire doit être impitoyable. Avec un peu de justice et de sang-froid, on arriverait à des conclusions plus équitables: on trouverait dans cette époque, comme dans toutes les autres, beaucoup de vices, mais quelques vertus. Malheureusement ce qu'on a le plus étudié dans ces dernières années, c'est le côté scandaleux. On s'est minutieusement occupé des maîtresses du roi, on a décrit leurs toilettes, on a dressé l'inventaire de leurs objets d'art, de leur mobilier, on est revenu sans cesse à la duchesse de Châteauroux, à la marquise de Pompadour, à la comtesse Du Barry; mais on oubliait une femme que les péripéties de son sort, la dignité de sa résignation dans les malheurs domestiques, le charme de son esprit et la beauté de son âme recommandaient cependant à l'intérêt et à la sympathie de la postérité. De récentes publications ont comblé cette lacune. On n'avait que trop parlé des maîtresses, il était temps qu'on se souvînt de la femme légitime, de la reine. Un ouvrage à la fois gracieux et substantiel de Mme la comtesse d'Armaillé vient de rappeler l'attention sur Marie Leczinska; sous une forme rapide, Mme d'Armaillé a tracé, avec l'exactitude d'un historien et la délicatesse d'une femme, le portrait de sa vertueuse héroïne; elle a trouvé une source abondante d'informations dans les mémoires du duc de Luynes, dont la publication ne fait que de s'achever. Ces mémoires si importans et si curieux, qui commencent le 27 décembre 1735, peu de temps après la nomination de la duchesse de Luynes à la charge de dame d'honneur de la reine, et finissent le 20 octobre 1758, quelques jours avant la mort de l'auteur, restèrent pendant un siècle tout à fait inconnus. L'existence en fut signalée pour la première fois en 1855 par la publication de ceux du président Hénault, et les premiers volumes ne virent le jour qu'en 1860.

Petit-fils par sa mère du fameux marquis de Dangeau, le duc de Luynes eut comme la survivance de son aïeul. C'est le Dangeau du règne de Louis XV, mais avec plus de dignité dans le caractère, avec moins de penchant pour l'adulation. Sans avoir de charge à la cour, le duc jouissait d'une estime toute particulière auprès du roi et de la famille royale, et il était en position de tout observer. Les détails dans lesquels son zèle de courtisan et sa conscience de narrateur se complaisent avec un soin qui va jusqu'au scrupule semblent au premier abord puérils et fastidieux; mais aussi, au bout de quelques pages, on croit connaître soi-même les nombreux personnages qui reviennent sans cesse sur la scène, on se familiarise avec tout ce monde qui ressuscite, on finit par prendre intérêt aux moindres questions d'étiquette, à ce tourbillon éphémère de joies et de tristesses, à ce pêle-mêle de vanités qui se croisent et s'entre-choquent. Rien d'ailleurs ne nous instruit mieux de toutes les particularités du caractère et de l'existence de la femme de Louis XV; on est auprès de la reine, on l'entend, on la voit.

Il fallut à Marie Leczinska beaucoup de droiture et de bon sens pour se prémunir, dès le début de son mariage, contre les imprudences qu'une femme jeune, étrangère, inexpérimentée, aurait pu si facilement commettre. Au milieu de cette société dissolue, où tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, elle sut maintenir son rang et empêcher la calomnie d'arriver jusqu'à elle. L'élévation imprévue de sa fortune aurait pu cependant lui susciter de bien grandes jalousies.

Louis XV, âgé de moins de seize ans (Marie Leczinska, née en 1703, avait près de sept ans de plus que lui), était alors le plus bel adolescent du royaume. Sa figure douce et imposante malgré son extrême jeunesse, sa distinction suprême, sa taille élégante, son teint comme éclairé par le reflet d'une lumière intérieure, lui donnaient un charme presque idéal. « Il n'était pas en France, dit Mme d'Armaillé, un vieillard qui ne le chérît paternellement, pas une femme qui ne priât pour sa conservation avec un religieux et sincère enthousiasme. » Qui obtenait la gloire d'épouser cet enfant privilégié du ciel? Une pauvre princesse inconnue, fille d'un gentilhomme polonais créé roi par un caprice de Charles XII, puis jeté dans l'exil, et, après mille péripéties, vivant, pour ainsi dire, de l'aumône du roi de France, dans les murs délabrés de la vieille commanderie de Weissembourg. Lorsque le sieur Lozillières, ancien secrétaire de l'ambassade de France à Turin, avait été envoyé en Allemagne, avec le titre de chevalier de Méré, pour y passer en revue les princesses à marier, il avait transmis au duc de Bourbon une liste que l'on trouve dans les pièces justificatives de l'ouvrage de Mme d'Armaillé. Cette liste contenait l'énumération de vingt-sept princesses avec des notes sur chacune d'elles. Sous le numéro 18, on lisait la mention suivante : « Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski. Il a plusieurs parens peu riches, mais on ne sait rien de person-

nel qui soit désavantageux à cette famille. » A l'étonnement universel, ce fut cette Polonaise, qui six mois auparavant aurait accepté en mariage un simple gentilhomme français, que la volonté de la marquise de Prie fit monter tout à coup sur le plus beau des trônes du monde.

La nouvelle reine n'était pas précisément jolie, mais elle avait une grâce, une douceur, une aménité qui séduisaient tous les cœurs sur son passage. « Il n'est rien que ne fassent les bons Français pour me distraire, écrivait-elle à son père Stanislas en signant de son petit nom polonais, *Maruchna*. On me dit les plus belles choses du monde, mais personne ne me dit que vous soyez près de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées, et je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres : tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf sœurs; ici j'ai les vertus d'un ange, là ma vie fait les bienheureux; hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige, je mets la main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime bien tendrement. »

Marie Leczinska ne se laissait pas étourdir par ce tumulte d'hommages et d'adulations. Elle n'oubliait ni sa famille ni sa patrie. En 1733, lorsque le roi de Pologne Auguste II vint à mourir, elle sentit battre son cœur de Polonaise. Elle fit des vœux ardens pour que son père, qui représentait l'élément national contre les envahissemens saxons, pût revendiquer utilement la couronne. En France, le mouvement de l'opinion, si sympathique à Marie Leczinska, fut irrésistible. La reine défendit avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle une cause qu'elle considérait comme sacrée. Stanislas partit pour la Pologne. Sa fille lut à haute voix dans le salon de Fontainebleau la proclamation par laquelle le primat annonçait le nouvel avénement de ce prince au trône des Jagellons. Peu de jours après, elle attachait de sa propre main la cocarde blanche au chapeau du maréchal de Villars, et le vieux guerrier, qui allait prendre le commandement de l'armée des Alpes, s'écriait avec enthousiasme : « Dites au roi qu'il n'a plus qu'à disposer de l'Italie, je m'en vais la lui conquérir. » On sait qu'à la conclusion de la paix Stanislas obtint comme dédommagement le duché de Lorraine et de Bar. « Croyez, madame, dit alors le cardinal Fleury à Marie Leczinska, que la jouissance du duché sera bien préférable au trône de Pologne. » La reine, qui trouvait que la guerre n'avait pas été conduite avec assez de vigueur à cause des économies exagérées du vieux ministre, lui répondit, non sans une tristesse malicieuse : « Oui, cardinal, à peu près comme un tapis de gazon remplace une cascade de marbre. » — « Le vieillard, ajoute Mme d'Armaillé en racontant cette anecdote, comprit avec amertume l'allusion que faisait la reine à un dernier acte de parcimonie

qui avait fait détruire la magnifique cascade de Marly pour la remplacer par une pelouse de verdure. »

Les malheurs de la Pologne n'étaient pas les seuls sujets d'affliction de la reine. Le cœur de son époux lui échappait, et Louis XV était déjà sur la pente de scandale qu'il devait descendre à pas précipités. Bien que la reine lui eût donné dix enfans, il n'avait pour elle que de l'estime et ne lui témoignait pas d'affection. Les mémoires du duc de Luynes sont le tableau le plus complet de l'intérieur royal. Les amours de Louis XV pour les quatre sœurs de Nesle, toutes quatre dames du palais, et les rapports journaliers de la reine avec les favorites, le départ du roi pour la campagne de Flandre, les vaines sollicitations de Marie Leczinska pour l'accompagner à la frontière, le triomphe de la duchesse de Châteauroux, qui obtint cette faveur, la maladie du roi à Metz, son repentir, quand il appelle à lui la reine, ses remords qui disparaissent en même temps que ses souffrances, les courtisans intimes qui s'aperçoivent qu'il va bientôt rougir de sa vertu comme d'une faiblesse, sa lettre humble et passionnée à la duchesse de Châteauroux pour la supplier de revenir à la cour, enfin la mort soudaine de la jeune favorite, qui ne survit que quelques jours à sa honteuse victoire, ce sont là des récits pleins de mouvement et d'intérêt. Ils donnent l'idée la plus exacte des mœurs de cette époque, où l'avocat Barbier disait avec un mélange de cynisme et de naïveté : « Sur vingt seigneurs de la cour, il y en a quinze qui ne vivent pas avec leurs femmes et qui ont des maîtresses. Rien n'est même si commun à Paris et entre particuliers. Il est donc ridicule que le roi, qui est bien le maître, soit de pire condition que ses sujets et que tous les rois ses prédécesseurs. »

Le duc de Luynes, qui voyait à toute heure le roi, la reine et la marquise de Pompadour, en a tracé les plus fidèles portraits. Une réflexion morale ressort de cette lecture, c'est que de ces trois personnages ce fut encore la reine qui eut la plus grande somme de bonheur.

N'estimant ni les autres ni lui-même, mécontent de tout, comme les hommes qui font le mal en ayant la conscience du bien, saturé de viles adulations, et pour ainsi dire suffoqué par une atmosphère trop chargée d'encens, Louis XV vivait sans confiance dans son règne, sans espoir dans l'avenir. Devenu, par suite d'une mauvaise éducation, de sensible et doux, égoïste et vicieux, il s'enfermait dans une taciturnité dédaigneuse et regardait les hommes et les choses d'un œil indifférent et impassible. Un jour que la reine se plaignait auprès de lui du refus opposé par un ministre à une de ses recommandations : « Que ne faites-vous comme moi? répondit-il. Je ne demande jamais rien à ces gens-là. » Il se regardait lui-même, au dire de Duclos, comme un prince du sang disgracié, n'ayant aucun crédit à la cour. Cependant, suivant une remarque d'un homme qui le voyait sans cesse, — Le Roy, le lieutenant des chasses de Versailles, — il prenait quelquefois, par crainte de paraître dominé, des airs glacés et des regards

de maître qui imprimaient la terreur aux plus audacieux et déconcertaient ceux qui se croyaient le plus avant dans sa confiance. C'est que ce monarque, si engourdi par les plaisirs, si éloigné de tout noble et généreux effort, avait par intervalles des velléités de gloire et de grandeur. Il s'était réservé, malgré son indolence, un minutieux contrôle de toutes les affaires diplomatiques, au moyen d'une correspondance secrète avec les ambassadeurs, et, chose extraordinaire, les ministres l'ignorèrent complétement pendant plus de vingt années. Son règne eut des jours de splendeur, et au lendemain de Fontenoy le prestige du trône rappelait l'éclat des beaux jours de Louis XIV. Quand il retombait de ces sommets dans les défaillances de son âme, Louis XV était saisi d'une vague inquiétude, d'une tristesse indicible. Les remords, qui existaient à l'état latent au fond de son cœur, les scrupules religieux qui lui restaient encore malgré tous ses désordres, le portaient à se fuir lui-même, à craindre ses propres pensées, à chercher dans un exercice violent la distraction, l'oubli de lui-même. Au milieu de fêtes continuelles, il était occupé d'idées sombres. « Le tempérament du roi, dit le duc de Luynes, n'est ni vif, ni gai; il y aurait même plutôt de l'atrabilaire... Le détail des maladies, des opérations, assez souvent de ce qui regarde l'anatomie, les questions sur les lieux où l'on compte se faire enterrer, sont malheureusement ses conversations ordinaires. »

Mme de Pompadour, malgré sa toute-puissance, n'était guère plus heureuse que son royal amant. Elle voyait à ses pieds ministres, maréchaux, cardinaux et grandes dames. Son frère, Charles Poisson, avait été fait, comme par enchantement, marquis de Marigny, et pourvu d'une place autrefois créée pour Colbert. Elle avait pour femme de chambre une femme de qualité, Mme du Hausset, pour écuyer un chevalier d'Hénin, de la famille des princes de Chimay, qui attendait sa sortie dans les antichambres, portait son mantelet, suivait à pied sa chaise auprès de la portière. Son luxe était plus que royal. Elle dépensait 500,000 livres pour sa table. Son crédit surpassait encore son éclat. Elle gouvernait la France du fond de son boudoir, et cependant elle était inquiète et malheureuse. « Je vous plains bien, lui disait Mme du Hausset, je vous plains, tandis que tout le monde vous envie. » C'est qu'il manquait à la favorite le premier des biens, la paix du cœur. Elle était comme gênée par sa grandeur factice, et savait distinguer au fond des hommages apparens souvent la haine, toujours le mépris. Au dire de Duclos, le duc de Richelieu, qui avait été le premier à pressentir et à saluer sa fortune, cherchait, par des propos secrets, « à la faire regarder du roi sur le pied d'une bourgeoise déplacée, d'une galanterie de passage, d'un simple amusement qui n'était pas fait pour subsister dignement à la cour. » Chargée de distraire le monarque le plus ennuyé, le plus blasé de la terre, obligée, pour rester en faveur, de s'abaisser au rôle de surintendante des plaisirs du maître, de confidente intime des honteux mystères du Parc-aux-Cerfs, elle savait que le cri public l'accusait de la mauvaise

administration des finances, des revers de l'armée, de tous les désastres. On lui écrivait souvent des lettres anonymes où on la menaçait de l'assassiner, et ce qui l'affectait plus encore, c'était la crainte d'être supplantée par une rivale. Elle voyait avec terreur les premiers ravages du temps sur sa beauté. Elle sentait toute la vérité de cette parole de la maréchale de Mirepoix, son amie : « C'est votre escalier que le roi aime, il est habitué à le monter et à le descendre; mais s'il trouvait une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours. »

La reine, tout abandonnée qu'elle fût par le roi, souffrait moins que la marquise. Entourée de l'estime et de la sympathie respectueuse de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, elle trouvait dans le fond de sa conscience un refuge contre les humiliations extérieures, et son calme contrastait avec les perpétuelles alarmes et les agitations de la favorite. Vertueuse sans affectation et digne sans excès de gravité, la cour de Marie Leczinska consolait les regards et le cœur des gens de bien. Là subsistait encore le respect des convenances et de l'ancienne étiquette; là on savait goûter d'honnêtes délassemens et des amitiés pures d'intrigue. C'était comme un sanctuaire de piété au milieu des corruptions de Versailles. Le président Hénault et le duc de Luynes, admis dans l'intimité quotidienne de la reine, nous font connaître parfaitement tous les traits de son caractère et les moindres détails de sa vie. Elle avait le rare talent de bien choisir ses amitiés. Elle s'était toujours souvenue des conseils de son père, qui lui avait recommandé, dans un mémoire composé pour son éducation, la société de « ces personnes vertueuses dont l'humeur est douce et le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise, et une physionomie sans art la candeur, qui, sévères sans misanthropie, complaisantes sans bassesse, vives sans emportement, ne louent ni ne blâment jamais par prévention et par caprice. » Marie Leczinska était digne d'inspirer des amitiés sincères, car elle en ressentait elle-même. Élevée, dans sa jeunesse, à l'école du malheur, elle comprenait mieux que personne le prix du dévouement. Le duc et la duchesse de Luynes vivaient dans son intimité, et sa sympathie, sa tendresse pour ces deux fidèles serviteurs ne se démentirent pas un instant. Les plus courtes absences de la duchesse paraissaient à la reine d'une éternelle durée. Elle lui écrivait alors lettres sur lettres, et toute son âme se peint dans cette correspondance enjouée, amicale, pleine de cœur. « Savez-vous le plaisir que je me suis donné hier soir? écrivait-elle à la duchesse le 2 janvier 1751. J'ai été surprendre M. de Luynes chez lui. Je ne puis dire la joie que j'ai eue de revoir votre appartement; j'y suis restée un moment pour la ménager, car à la longue, ne vous y trouvant point encore, j'ai eu peur de ce qui aurait pu lui succéder. Les plaisirs qui ne sont que dans l'imagination ont besoin d'être ménagés. J'attends avec impatience le réel. » Mme Du Deffand disait de la reine : « Ses vertus ont pour ainsi dire le germe

et la pointe des passions. Elle joint à une pureté de mœurs admirable une sensibilité extrême, à la plus grande modestie un désir de plaire qui suffirait seul pour y réussir... On a toute la liberté de son esprit avec elle; on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien. Elle entend si promptement et si finement qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut sans s'écarter de la circonspection que son rang exige. » Une gaîté bienveillante ajoutait au charme de son caractère. « Nulle personne n'entend si bien la plaisanterie, écrivait le président Hénault; elle rit volontiers, son amitié est douce, car personne au monde ne sent si bien les ridicules, et bien en prend à ceux qui les ont que la charité la retienne : ils ne s'en relèveraient pas. » Rarement souveraine fut l'objet d'une aussi grande vénération; son arrivée était un jour de fête, son départ faisait couler des larmes. « N'est-il pas bien admirable, disait-elle, que je ne puisse quitter Compiègne sans voir tout le monde pleurer? Je me demande parfois ce que j'ai fait à tous ces gens que je ne connais pas, pour en être tant aimée. Ils me tiennent compte de mes désirs. »

Mme de Pompadour avait beau recevoir, étendue sur sa chaise longue, ne se lever pour personne, pas même pour les princes du sang, et ne rendre aucune visite, même aux duchesses : ce qu'elle ambitionnait le plus au milieu de ses splendeurs, c'était un sourire, une parole bienveillante de la reine, et le jour le plus brillant de sa carrière fut à ses yeux celui où, après avoir fait solennellement ses pâques à l'église Saint-Louis de Versailles, en 1756, elle fut nommée dame d'honneur de Marie Leczinska. La reine, moins choquée peut-être d'avoir pour rivale une bourgeoise que des femmes d'un haut rang, ne faisait entendre aucune plainte, et Mme de Pompadour, qui avait trop d'esprit pour ne pas comprendre l'ignominie de sa position, essayait de se la faire pardonner à force de témoignages de soumission et de respect. Le duc et la duchesse de Luynes étaient même quelquefois les intermédiaires de ces relations d'un ordre étrange entre la maîtresse et la femme légitime, et rien ne peint mieux les mœurs du temps que les détails qu'on trouve à ce sujet dans les mémoires du duc.

Marie Leczinska est la dernière des souveraines qui soit morte sur le trône de France. Son règne dura quarante-trois ans, et pendant cette longue période elle sut toujours se faire respecter. Si on lui pardonna son élévation, c'est qu'elle avait ces qualités modestes qui sont l'ornement le plus solide et le charme le plus durable de la femme. Elle ne faisait ombrage à personne; tout le monde se plaisait à reconnaître en elle les vertus d'une bourgeoise, les manières d'une grande dame, la dignité d'une reine. Dans cette vie d'étiquette et de continuel apparat où, suivant une belle expression de l'infortunée Marie-Antoinette, on ne peut s'écouter vivre, elle parvenait à se créer au milieu du bruit une solitude, et, comme elle le disait, à mourir au monde et à elle-même. Son influence morale sur la cour et sur l'esprit de Louis XV fut plus considérable qu'on ne serait tenté

de le croire. Elle sut maintenir encore un reste de décence dans cette société corrompue. A côté du boudoir de la favorite subsistait le foyer de la reine. Il y avait à cette époque, comme à toutes les autres, des types d'honneur, des existences patriarcales et véritablement chrétiennes, des intérieurs qui étaient des sanctuaires. Les honnêtes gens, et ils étaient encore nombreux, avaient tous pour Marie Leczinska une vénération profonde, et la vertueuse princesse sauvegardait le prestige de la royauté. Lors de sa dernière maladie, le peuple assiégeait les portes du palais pour avoir des nouvelles. Les églises étaient pleines d'une foule en prière. « Voyez combien elle est aimée! » s'écriait Louis XV attendri. Cette mort fut un malheur public : elle détruisit ce qui restait d'honorable à la cour. Le vieux roi, désormais libre de tout remords, allait chercher pour réveiller ses sens blasés une courtisane de bas étage, et le règne insolent de cette femme, sortie d'un tripot, devait ébranler dans sa base le trône de Henri IV et de Louis XIV.

I. DE SAINT-AMAND.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE ET LES GRANDES USINES.

Qui de nous ne connaît ces vastes bâtimens qui s'élèvent aujourd'hui dans nos campagnes, souvent à la place même des anciens châteaux, et qu'on pourrait appeler à bon droit les forteresses de la paix? Il s'en échappe un bruit incessant de marteaux retombant lourdement, d'engrenages mordant l'un sur l'autre, de laminoirs aux vibrations métalliques, de métiers aux sons cadencés et plus doux. Au dedans et autour de l'édifice s'agite une population d'ouvriers à la face noircie, aux bras musculeux. Au centre ou sur l'un des côtés se dégage la cheminée principale, immense colonne de briques, droite, verticale, qui domine parfois une multitude de colonnes plus modestes, et d'où jaillit un panache de fumée et de vapeur dont les ondulations se perdent dans l'air. Si la vue de cet édifice, où travaillent tant d'appareils, de fours et de métiers bruyans, vous inspire quelque curiosité, pénétrez hardiment dans l'intérieur, car l'accès n'en est que rarement interdit aux profanes. Jadis le manufacturier, l'industriel semblaient cacher avec un soin jaloux le secret de leurs opérations; aujourd'hui la plupart d'entre eux mettent plutôt une sorte de gloire à faire connaître au public les procédés qu'ils emploient et même jusqu'à leurs *tours de main*. L'industrie poursuit désormais son œuvre à découvert, et n'a plus lieu de s'entourer de mystère comme dans les siècles passés. Les études scientifiques se répandent chaque jour davantage; de nombreux initiateurs nous décrivent le travail industriel, et nous pouvons franchir sans crainte les portes de cette usine, au seuil de laquelle nous nous arrêtions autre-

fois hésitans, inquiets sur le sens du spectacle qui nous attendait à l'intérieur.

Parmi les ouvrages destinés à propager ces utiles connaissances, il faut nommer la publication des *Grandes Usines* (1). Décrire les opérations des plus vastes fabriques, faire comprendre la diversité et l'importance des manipulations qui s'y exécutent, des perfectionnemens successifs apportés dans chaque branche industrielle, tel est le programme que s'est tracé l'auteur de ce livre; mais dans quelle mesure et de quelle manière l'a-t-il rempli?

Le premier titre de l'ouvrage faisait attendre une sorte de monument élevé à notre industrie nationale. Pourquoi l'auteur a-t-il ajouté plus tard aux *Grandes Usines de France* les grandes usines de l'étranger? Jusqu'ici son livre ne traite, en fait d'usines étrangères, que des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne. Était-ce la peine pour si peu de dénaturer, par un énoncé qui n'a plus rien de précis, la portée d'un ouvrage scientifique? Un reproche plus grave qu'on peut adresser à l'auteur, c'est que le livre sur *les Grandes Usines* ne répond même pas à son titre. Les Gobelins, Sèvres, Saint-Gobain, Baccarat, ou les établissemens de MM. Derosne et Cail, Petin et Gaudet, Pleyel et Wolf, représentent à coup sûr la grande industrie et des entreprises connues dans le monde entier; mais que viennent faire sur la même liste la literie Tucker par exemple, la parfumerie Piver, l'imprimerie Paul Dupont? Nous sortons là, l'écrivain lui-même le reconnaît, du cercle des grandes usines : alors pourquoi inscrit-il ces noms dans son panthéon industriel? Pourquoi à cette infraction flagrante au programme qu'il s'est lui-même tracé ajoute-t-il un nouvel écart et nous parle-t-il, à propos des grandes usines, des charbonnages des Bouches-du-Rhône, des pépinières d'A. Le Roy, et même de l'établissement thermal de Vichy? Ce ne sont pas là des usines dans le sens rigoureux du mot. Et d'ailleurs, puisque le cadre du livre s'élargissait à ce point, ne fallait-il pas faire connaître avant tout ces magnifiques houillères du bassin de Saint-Étienne ou de celui de Saône-et-Loire, bien autrement intéressantes que celles où s'arrête M. Turgan? Et, parmi les grandes usines nationales, où sont les salines et les fabriques de produits chimiques du midi qui alimentent le commerce de Marseille? Où sont les vastes *chais* de Cette et de Bordeaux, qui élaborent ces vins et ces eaux-de-vie dont le monde entier est tributaire, et les caves de la Champagne et de la Bourgogne, qui ne leur cèdent en rien pour l'importance de la production? Les grands ateliers du Creusot, dignes rivaux de ceux de l'Angleterre et des États-Unis, les chantiers de construction des Messageries impériales à Marseille, à La Ciotat, à La Seyne, près de Toulon, la manufacture d'armes de Saint-Étienne, les fabri-

(1) *Les Grandes Usines*, études industrielles en France et à l'étranger, par M. Turgan, 4 vol. in-4°; Michel Lévy, 1861-1865.

ques de porcelaine de Limoges, etc., n'étaient-ce pas là aussi des usines dignes d'être mentionnées, et dont la description aurait dû passer avant telle fabrique de coutellerie ou de bouchons sur laquelle le vulgarisateur s'est étendu?

Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que le livre de M. Turgan satisfait à l'un des *desiderata* de notre époque, et peut rendre à ce titre de vrais services. La manière dont l'auteur vulgarise la science et nous initie à la connaissance de ses plus utiles applications nous semble très heureuse. Les développemens historiques par lesquels il prélude volontiers à la description de chaque industrie sont présentés avec art; le tableau même des usines se déroule le plus souvent au milieu de détails attachans. Le côté moral et économique des questions industrielles est aussi parfois abordé. Enfin des dessins faits d'après nature représentent les principales opérations décrites dans le texte, et ces vues ont le mérite de n'être pas imaginaires comme la plupart des *illustrations* qui ornent tant d'autres ouvrages de science appliquée. Il nous reste cependant une observation à faire à l'auteur. Dans les publications populaires, la forme littéraire doit aller de pair avec l'exactitude scientifique ou industrielle, car l'on ne vulgarise véritablement que par une façon d'écrire à la fois limpide, claire et concise. Ici toutes ces conditions ne sont malheureusement pas remplies. Si une échappée philosophique se présente parfois à l'esprit, il faut aussi savoir la saisir, et ne pas craindre, à propos d'industrie et d'usines, de faire au besoin une excursion dans le domaine des questions sociales. Notre siècle en effet n'a pas seulement réhabilité le travail, il a relevé aussi le travailleur par l'invention des nouvelles machines, et l'un des esprits les plus profonds de l'antiquité, Aristote, semble avoir prévu cette grande révolution lorsqu'il écrit que « l'esclavage serait détruit le jour où le fuseau et la navette marcheraient seuls. » Quant au parallèle entre les industries françaises et celles de l'étranger, si M. Turgan tient à l'établir, qu'il mesure alors sérieusement toute l'étendue de cette tâche, et se mette à l'œuvre avec résolution. La France peut sur quelques points donner des leçons utiles aux autres nations; mais l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, sont en mesure de lui rendre à bien des égards ses enseignemens. C'est une sorte de concours à ouvrir entre tous les peuples, une joûte du travail industriel à engager.

L. SIMONIN.

V. DE MARS.